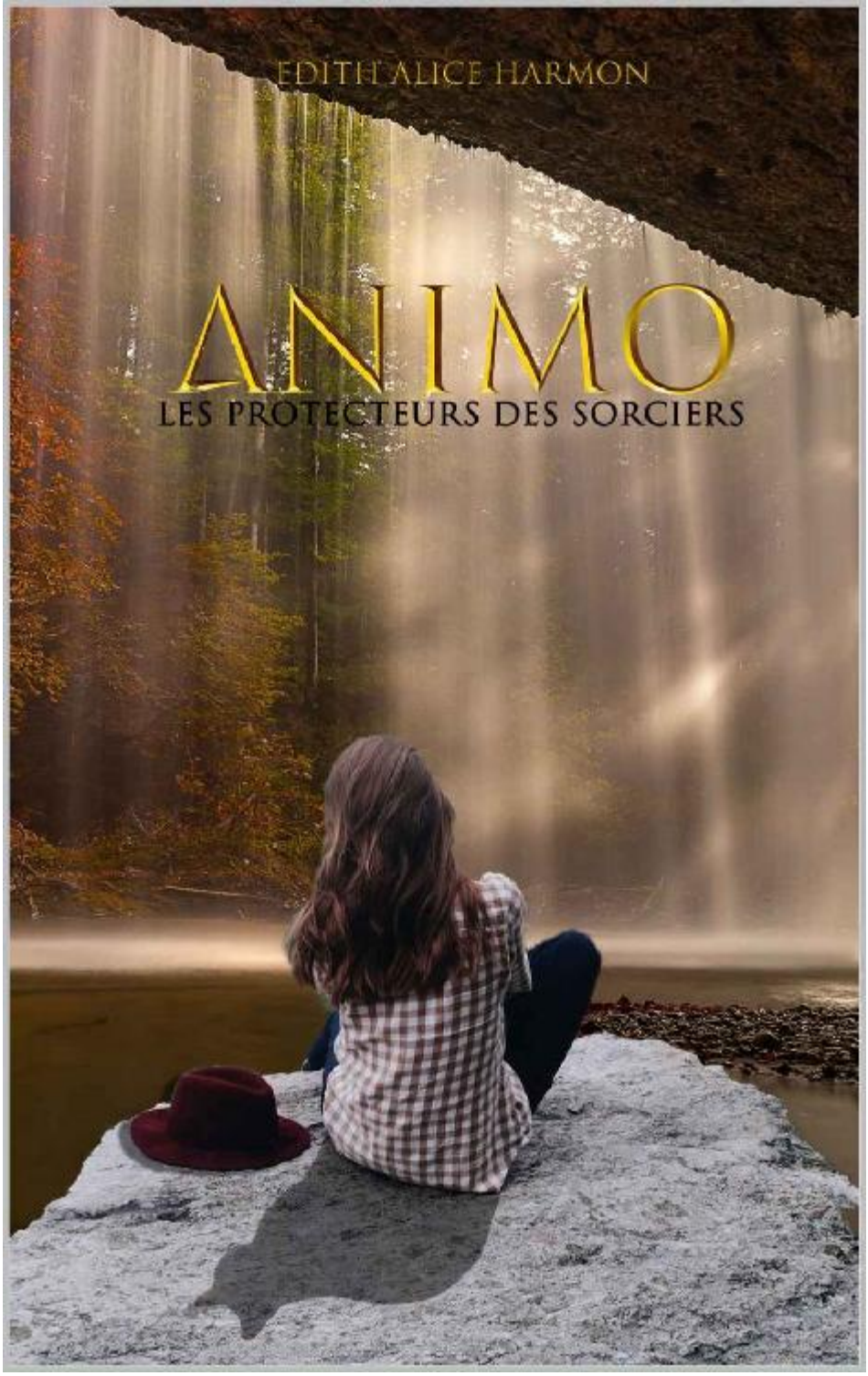
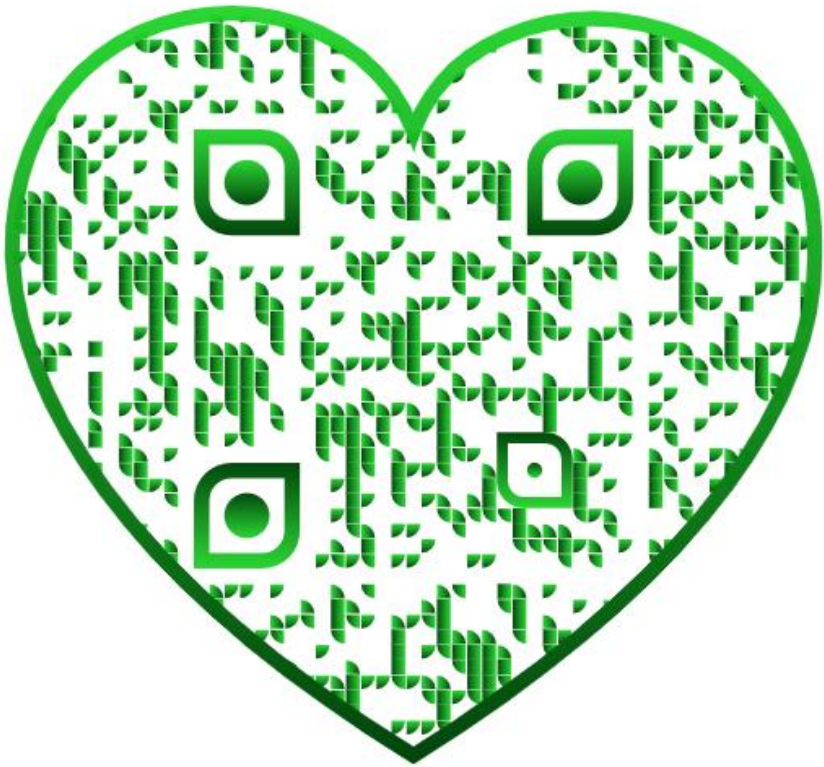
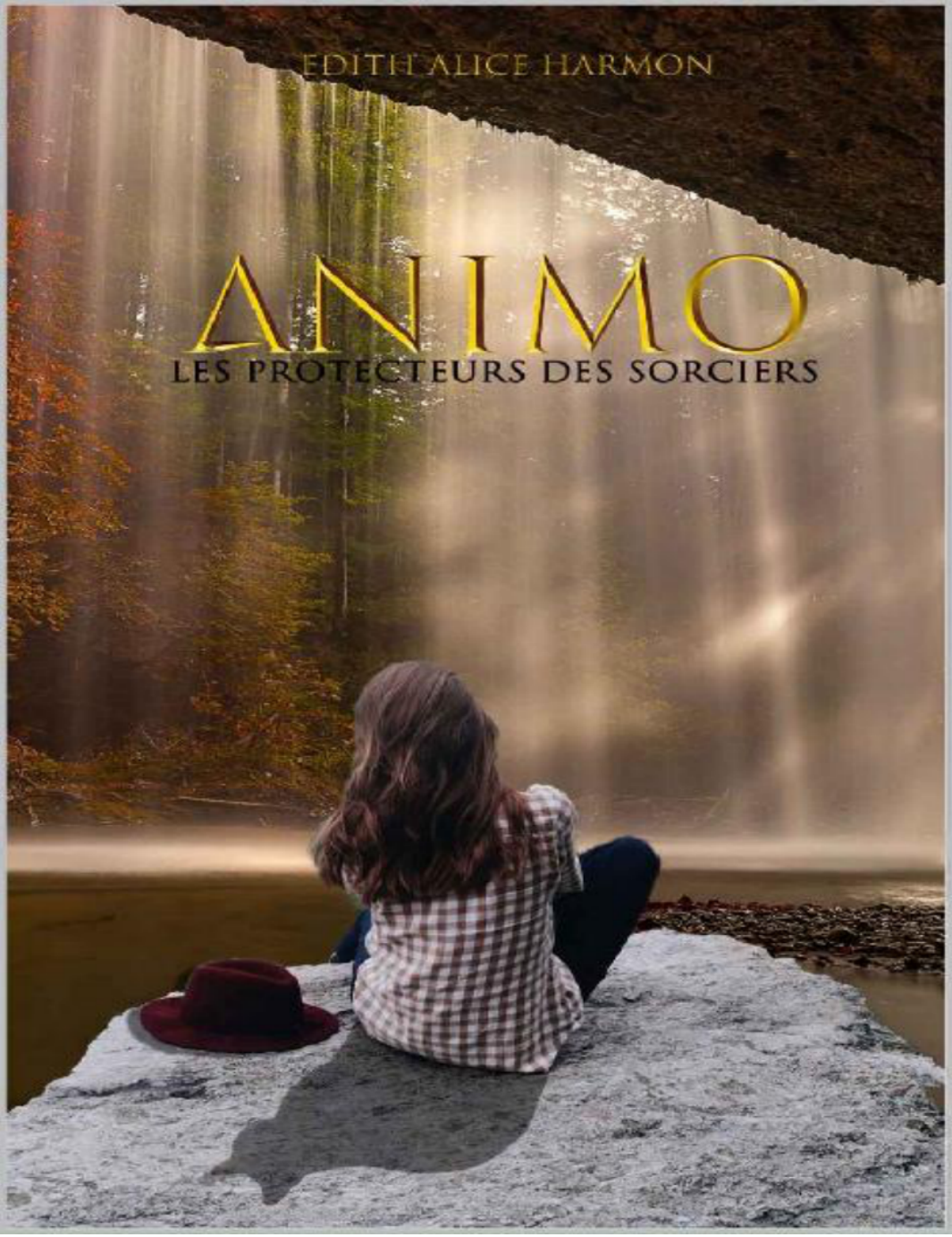

EDITH ALICE HARMON
ANIMO
LES PROTECTEURS DES SORCIERS



EDITH ALICE HARMON

ANIMO

LES PROTECTEURS DES SORCIERS



EDITH ALICE HARMON

ANIMO

Les Protecteurs Des Sorciers

Mentions légales © 2020 EDITH ALICE HARMON

Tous droits réservés

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute similarité avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, est une coïncidence et n'est pas délibérée par l'auteur.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, électronique, technique, photocopieuse, enregistrement ou autre, sans autorisation écrite expresse de l'éditeur.

Pour J.K. ROWLING qui a créé ce monde,

Pour mon mari qui me permet d'être qui je suis,

Pour Balthazar, Tigrou, Lizou, Coquette, Macrelle et Leïa que j'ai sauvés. À moins que ce ne soit eux qui m'aient sauvée.

Table des matières

EDITH ALICE HARMON
Mentions légales
Dédicace
CHAPITRE UN
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
À propos de l’auteur

CHAPITRE UN
Se sauver soi-même

« Certains l'ont suivi parce qu'ils avaient peur, d'autres voulaient simplement profiter de son pouvoir, parce que, des pouvoirs, il en avait ! C'était une sombre époque, Harry. » C'était une sombre époque, songea-t-elle.

Une voix criarde envahit sa chambre.

— À table, j'ai dit ! À table ! hurlait sa mère.

Pendant un long moment elle demeura étendue, les yeux ouverts à contempler le plafond au-dessus de son lit, à imaginer sa vie dans le monde magique qu'elle découvrait à travers les nombreuses pages de son livre. Puis elle le ferma, retira le plaid qui couvrait ses jambes, enfila un pull et dévala les deux escaliers qui menaient de sa chambre sous les combles jusqu'à la cuisine. La table était mise et les assiettes déjà bien entamées. Apparemment, au vu de la colère qui sourdait des yeux de sa mère assise autour de la table à manger, Marie-Ange était attendue depuis un bon bout de temps.

— Qu'est-ce que tu fichais encore dans ta chambre ? Encore devant ta télévision à regarder tes émissions idiotes ! N'as-tu que ça à faire pendant les vacances ? s'exclamait sa mère.

— Non… J'é..., j'étais en train, commença-t-elle en balbutiant.

— Mais je m'en contrefiche de ce que tu étais en train de faire, dit-elle sèchement. Quand je t'appelle, tu descends immédiatement, c'est compris ?

— Oui maman, répondit Marie-Ange en s'asseyant devant son assiette de spaghettis à la Bolognaise.

— Vivement que l'école reprenne… deux mois à la maison sans rien faire… pas une aide… rien, bougonnait la mère de Marie-Ange, le regard perdu en direction de la télévision.

— Vivement que je reprenne l'école… deux mois de spaghettis à toutes les sauces, bougonna également de son côté Marie-Ange en plantant sa fourchette dans l'un des morceaux de viande qu'elle regarda avec un air de dégoût.

Depuis le décès de son père « *d'une crise cardiaque et ne pose plus de questions* » comme dirait sa mère en grognant, Marie-Ange vivait recluse dans sa chambre afin d'éviter de croiser le regard vide de sa mère qui s'était désintéressée de tout ce qui l'entourait depuis ce jour-là. Mais par-dessus tout pour fuir tout contact avec le remplaçant de

son père, Otto, qui avait pris possession de la maison familiale située au 38 rue Gambetta à l'Isle-Adam dans le Val-d'Oise. C'était un homme petit et corpulent dont les traits creusés de son visage montraient la férocité de son âme. Il passait une grande partie de son temps allongé sur le canapé, là où son père s'asseyait quelques mois auparavant, pour regarder des jeux télévisés afin de se rendre probablement plus intelligent, pensait Marie-Ange.

— Les connaissances d'un homme s'acquièrent par ses réflexions, pas en attendant qu'elles lui tombent dessus, marmonnait-elle à chaque fois qu'elle passait devant le canapé.

Marie-Ange était de petite taille, avait un visage rond, des cheveux bruns très longs et des yeux d'un noir intense. Elle portait des lunettes et était toujours accompagnée d'un chien qu'elle avait trouvé au fond d'un bois lors d'une de ses nombreuses balades solitaires qu'elle effectuait afin d'échapper à son quotidien morose.

Balthazar était un jeune chien dont la tête rappelait celle d'un ours en peluche à l'instar des terre-neuve et avait un corps svelte comme celui d'un épagneul. Sa tête et son corps n'allaient pas du tout ensemble. Sa queue avait sûrement été coupée à la naissance et la couleur de ses poils mélangeant un gris terne, un blanc jaunâtre et un noir délavé le faisait ressembler davantage à une serpillère qu'à un chien. Cependant, ce qui avait frappé Marie-Ange lors de leur première rencontre était la profondeur et l'immensité de son regard.

Ce jour-là, Marie-Ange était plus triste qu'à son habitude, des larmes coulaient sur son visage sans qu'elle puisse les retenir. Les yeux rivés sur ses chaussures, elle s'était enfoncée sans s'en rendre compte un peu plus loin que d'habitude dans la forêt qui bordait son village. Sombre et humide, le chemin qu'elle parcourait lui était étranger et au vu des nombreuses ronces qui envahissaient le sentier, il n'avait pas dû être emprunté depuis longtemps. Parvenue au bord d'un lac, elle leva enfin les yeux et découvrit une grosse masse de poils grise accolée à un gigantesque et somptueux chêne dont les feuilles d'un verre éclatant se démarquaient au cœur de ce lieu mélancolique et étrangement silencieux. Marie-Ange s'approcha lentement et malgré l'odeur pestilentielle qui s'en échappait et qui envahissait ses narines elle ne cessa de s'avancer vers cet amas de poils qui ne bougeait pas, comme si une force l'y obligeait. Arrivée à quelques centimètres de ce tas, un morceau de celui-ci commença à bouger frénétiquement, puis un œil s'ouvrit, une oreille se dressa et le chien se leva d'un bond en la faisant sursauter de peur. Ils restèrent un moment à se regarder l'un l'autre. Les yeux dans les yeux, le chien la fixait tout en continuant à bouger frénétiquement le toupet de poil qui lui servait de queue. Marie-Ange, toujours les larmes aux yeux, contemplait le regard

intense du chien qui était rempli d'amour et de joie, tout le contraire d'elle ce jour-là. Avant qu'elle n'ait eu le temps de bouger, il se mit à tournoyer sur lui-même, de plus en plus vite, tout en s'approchant ostensiblement de Marie-Ange. Puis il s'assit juste à côté d'elle et lui donna des petits coups de museau sur sa main droite. Elle restait debout, immobile, les yeux maintenant rivés sur le lac, les doigts caressant lentement la tête du chien. Le regard attristé de Marie-Ange s'évanouit peu à peu pour laisser place à un visage rayonnant, un regard brillant de bonheur sur ce lac qui se transforma instantanément quand la nuit commençât à tomber. Vers luisants, papillons, libellules, lucioles… de nombreux insectes surgirent en laissant apparaître leurs multitudes de couleurs. En une seconde, le lac fut envahi de bruit d'ailes, de chant et de cris d'animaux, qui transformèrent ce lieu mélancolique en un lieu féérique. En cet instant, il aurait été difficile de s'inquiéter de quoi que ce soit, y compris d'Otto dont la sieste devait sûrement être terminée depuis un bon bout de temps, ni de sa mère qui avait dû rentrer de son travail.

À aucun moment, la question de garder le chien ou non n'avait traversé l'esprit de Marie-Ange, ils s'étaient trouvés l'un l'autre, point ! se disait-elle. À l'issue d'une longue réflexion, elle lui donna le nom de Balthazar :

— On est si différent et si identique à la fois. Je porte le nom d'une sainte « Marie » qui signifie « aimée » et d'un messager « Ange ». Ainsi, tu porteras le nom de l'un des trois rois mages, Balthazar qui signifie « Protecteur du maître ». Je t'aimerai et tu me protégeras, avait-elle dit à son chien qui s'était maintenant assis devant elle comme un chevalier lors de son adoubement.

Lorsqu'elle retourna chez elle ce jour-là, Otto était bel et bien sorti de la sieste et sa mère était rentrée de son travail. Mais aucun d'eux ne se rendit compte de quelque chose. L'odeur de son beau-père devait couvrir celle de son chien, pensa-t-elle en se moquant. Tous deux grimpèrent les deux étages et se dirigèrent directement dans la minuscule salle de bain attenante à sa chambre. Après trois shampoings, l'odeur commençait seulement à se dissiper. Marie-Ange décida alors de couper les énormes nœuds de poils qui recouvraient le chien. Après avoir attaqué les nœuds au niveau du ventre, elle s'attaqua aux nœuds qui recouvraient ses pattes puis à ceux du poitrail en remontant petit à petit au niveau du cou. C'est alors qu'elle aperçut un collier en cuir noir. L'instant d'une seconde, des milliers de questions se mélangeaient dans sa tête : *« Et si Balthazar appartenait à quelqu'un d'autre »*, « *Et si Balthazar était tout simplement perdu dans ce bois* », *« Comment pourrais-je vivre maintenant sans lui ? »*, *« Ce n'est pas grave ! Même si Balthazar appartient à quelqu'un d'autre, je le garde ! »*, *«*

Non, cela serait purement égoïste. Son maître l'attend sûrement quelque part, apeuré à l'idée que Balthazar ne revienne jamais. ».

Marie-Ange les mains sur la boucle du collier ferma les yeux, prit une grande respiration, l'enleva frénétiquement du cou de Balthazar et le serra fortement au creux de sa main. Pendant quelques secondes, Marie-Ange n'entendit rien d'autre que la langue de Balthazar qui lapait l'eau du bain. Puis, elle rouvrit les yeux en direction de sa main, l'ouvrit, regarda le collier et en l'examinant découvrit qu'il n'y avait ni de nom, ni d'adresse, rien qu'il l'attachait à une autre personne qu'elle. Seul un pendentif y était accroché avec l'inscription « Animo » gravée sur le trait vertical, qui était entouré d'un cercle, qui était lui-même enfermé dans un triangle.

Marie-Ange resta quelques secondes à contempler le pendentif, soulagée qu'aucune personne ne soit reliée de près ou de loin à Balthazar. Elle le fit tourner doucement au creux de sa main en se demandant comment l'inscription pouvait être encore aussi brillante après être restée autour du cou d'un chien aussi sale que ne l'était Balthazar. Au même moment, celui-ci profita des pensées de sa nouvelle maîtresse pour sortir de la baignoire et s'ébrouer vigoureusement afin de chasser l'eau de ses poils mouillés. Balthazar éclaboussa les murs de la petite salle de bain, mais également Marie-Ange qui était maintenant trempée des pieds jusqu'à la tête. Elle posa alors le pendentif sur le rebord de la fenêtre restée ouverte afin de laisser entrer la chaleur de cette nuit d'été, ouvrit le tiroir du petit meuble de la salle de bain, sortit une serviette, s'essuya le visage puis frotta avec ardeur le corps de Balthazar. Le sourire aux lèvres, ses craintes ayant maintenant disparu, elle contempla par la fenêtre le haut des toits de son village sous la lumière des réverbères de cette nuit sans nuages, avec à ses pieds un chien heureux comme jamais qu'on lui gratte l'arrière des oreilles.

Marie-Ange et sa famille habitaient une petite maison dans une campagne proche de Paris. Elle aimait cette ville, son quartier et sa tranquillité, la possibilité de se sentir loin sans ne jamais être partie, de se sentir important tout en n'étant personne, d'être idolâtré grâce à la pitié et être détesté à cause de la jalousie. C'est le fonctionnement d'un village, de son village. Tout se sait et tout se dit. Depuis la mort de son père, les personnes âgées la regardaient avec pitié en formulant des propos comme « *La pauvre, elle est si jeune* » ou encore « *On ne doit pas vivre ça à son âge* ». Son âge : dix ans. Enfin dans quelques jours elle aura onze ans. L'âge où l'on est assez grand pour accepter les choses de la vie et où l'on est encore trop jeune pour les comprendre réellement. L'âge où l'on se souvient sans véritablement se souvenir. Elle avait justement peur de cela, se souvenir. Souvent, elle se

demandait si à trente ans, elle se souviendrait de son père, de son visage, de sa voix, de son odeur, de son rire. Puis, si elle se souviendrait de ces moments de tristesse et de solitude ou bien si elle se souviendrait de ces instants de joie qu'elle avait vécus avec lui avant son départ précipité.

— À quoi penses-tu, petite idiote ? demanda Otto à Marie-Ange qui fût extirpée de ses pensées par la voix de rogomme de son beau-père.

La pluie commençait à tomber. De grosses gouttes dégringolaient bruyamment sur le toit de la véranda. Marie-Ange ne réagit pas à cette interrogation.

— Je t'ai posé une question ! J'aimerais que tu y répondes ! À quoi penses-tu ? cria-t-il.

— Vous avez vu ? Il pleut ! marmonna sa mère en levant les yeux vers le plafond vitré de la véranda.

Marie-Ange resta silencieuse et continua de manger les spaghettis à la bolognaise devenus tièdes depuis le temps qu'ils attendaient dans son assiette. Elle était habituée à ses éclats de voix et savait pertinemment que lui répondre engendrait en lui encore plus de colère, de cri et qu'il finirait par s'en prendre à sa mère. Otto indigné par ce silence, se leva, prit son assiette et la jeta violemment sur le sol. Personne ne sursauta. Ils avaient fini par être habitués aux violents bruits que faisait une assiette en se brisant en mille morceaux sur le carrelage de la salle à manger.

— Réponds-moi tout de suite avant que je m'énerve ! cria-t-il.

— Parce que ce n'est pas déjà le cas ? marmonna Marie-Ange avec un petit sourire en coin, les yeux rivés sur sa fourchette qui mélangeait doucement les spaghettis.

— Pardon ! Je n'ai pas tout à fait compris ta remarque ! dit-il en s'égosillant.

— J'ai dit… commença-t-elle en soupirant.

Marie-Ange s'arrêta brusquement, elle sentit une boule monter du bas de son ventre jusqu'à sa gorge. Elle leva les yeux en direction d'Otto, le visage rouge, elle observait avec son regard noir son beau-père qui se penchait de plus en plus vers elle en levant doucement son bras droit dont la main était grande ouverte. Elle fit tout pour ne pas éclater de colère et accumula toute sa fureur dans le creux de ses mains qui se contractaient de plus en plus en se refermant sur elles-mêmes. Elle ne voulait pas se confronter à lui, pas maintenant, pas à dix ans, pas en ayant aucune possibilité de quitter cette maison.

Otto ne la lâcha pas du regard, le coude levé, sa main était maintenant derrière son oreille. Il criait de plus en plus fort des phrases incompréhensibles. Seuls certains mots étaient perceptibles :

— Idiote… incompris… douleur… coup de canne… à mon

époque… Un jour, tu comprendras…

Marie-Ange essaya de se concentrer sur d'autres pensées, sur ce qu'elle ferait demain, ce qu'elle sera plus tard, son bonheur de vivre loin de cet enfer. Mais un instant plus tard, son beau-père se mit à hurler, ses cris transpercèrent les tympans de Marie-Ange et ceux de sa mère qui avait maintenant les mains plaquées sur ses oreilles et fixait la pluie qui ruisselait sur le plafond vitré de la véranda :

— AAAAAAAARGH ! En plus, tu n'as aucun ami, aucune personne qui t'entoure. Tu es seule et finiras seule, tu finiras comme ton père ! Seule…

En entendant ces mots, Marie-Ange serra les poings plus fort pour tenter de contenir la rage qui l'avait maintenant envahie entièrement. Otto s'interrompit, en l'écho de la colère de Marie-Ange, un énorme bruit avait envahi la salle à manger. Les vitres de la véranda se mirent à trembler, une énorme fissure se dessina lentement au-dessus de la tête d'Otto, puis un éclat de verre s'en détacha et lui tomba dessus. Marie-Ange et Otto ne s'étaient pas lâchés du regard malgré le craquement de la vitre. Mais lorsque le morceau de verre lui rebondit sur la tête, sa réaction ne se fit pas attendre. Il gifla violemment Marie-Ange et lui ordonna :

— RETOURNE DANS TA CHAMBRE ET NE LA QUITTE PLUS SOUS AUCUN PRÉTEXTE !

Marie-Ange exécuta immédiatement son ordre sans même finir son repas. Elle se leva et tout en tenant sa joue avec sa main droite où les traces de doigts d'Otto apparaissaient peu à peu, se dirigea vers sa chambre sans n'avoir aucun regard à l'égard de sa mère qui contemplait à présent la fissure qui s'était dessinée au-dessus de la table à manger. Le souffle court Otto se rassit sur sa chaise, prit le pain, le rompit et le tartina de fromage.

— Elle est comme lui ! dit-il en bougonnant.

— Otto, je crois qu'une branche est tombée sur le toit de la véranda, souffla la mère de Marie-Ange sans entendre sa remarque.

Pendant les quinze jours qui suivirent, Marie-Ange mit en place divers stratagèmes afin de pouvoir sortir de sa chambre en toute discrétion. Elle allait dans la cuisine en plein milieu de la nuit, pendant que tout le monde dormait profondément pour manger rapidement l'assiette de nourriture que sa mère lui laissait chaque soir dans le réfrigérateur. Elle en profitait également pour récupérer quelques boîtes de gâteaux, surtout ceux que son beau-père affectionnait, pour résister jusqu'à la nuit prochaine. Le jour, elle descendait avec son chien Balthazar afin d'aller se balader, sans faire de bruit, pendant qu'Otto regardait les jeux télévisés. Puis elle revenait juste avant la fin de la sieste de son beau-père et le retour du

travail de sa mère. Cela lui laissait environ trois heures de tranquillité pour vagabonder dans les rues de son village, trois heures de liberté, trois heures qui chaque jour la satisfaisaient. Ce qui la rendait heureuse, ce n'était pas le fait qu'elle échappe à l'autorité de son beau-père sans qu'il s'en rende compte, mais simplement le fait que pendant trois heures personne ne pouvait savoir où elle était, ni ce qu'elle faisait.

En l'espace d'à peine six mois, les personnes âgées de son village avaient quant à elles commencé à oublier son histoire, son deuil, la jalousie avait remplacé la pitié. En effet, malgré la tristesse qui marquait son visage, les larmes qui coulaient chaque jour sur ses joues, les bleus qui se dessinaient sur sa peau et celle de sa mère, Marie-Ange était pleine de vie et de rêve, des rêves qu'elle se créait avec sa propre imagination et son désir d'évasion ou bien à l'aide des livres qu'elle dévorait enfermée dans sa chambre le reste de la journée, après les longues heures de balade en compagnie de son chien.

Dans ses livres, il n'y avait pas de princesse, pas de crapaud qui se transforme en prince, pas de superhéros, pas de bonheur à n'en plus finir, seulement un sorcier qui ne se sait pas sorcier, une école qui n'est pas une simple école, une vie de mensonge, de mort, de malheur et de douleur. Marie-Ange s'identifiait à cette histoire, à cet orphelin solitaire et mal-aimé dont le destin tragique rythmait ses journées. Elle se disait que c'était finalement plus simple d'oublier son présent dans une histoire encore plus terrible que la sienne, surtout le jour de son anniversaire. Comme lui, elle était seule et elle avait faim, mais contrairement à lui, elle espérait de toutes ses forces qu'à minuit un géant frapperait à sa porte pour l'emmener à Poudlard, l'école de magie et de sorcellerie.

— Encore quelques jours avant la rentrée scolaire, se disait-elle à voix basse en s'allongeant sur son lit. Plus que quelques minuscules et longues journées afin de trouver une solution pour que Balthazar ne passe pas son temps enfermé dans une chambre, au risque qu'Otto ne le découvre et l'emmène directement à la fourrière.

C'est alors que Marie-Ange ressenti une forte douleur au niveau de son bassin, elle glissa sa main derrière son dos, tâta la couette à l'endroit même de la douleur et senti quelque chose de carré et de dur. Marie-Ange s'assit sur le lit, leva la couette et découvrit le livre qu'elle était en train de lire pour la cinquième fois de l'été. Elle se rallongea confortablement et examina la couverture de son livre. Trois jeunes sorciers portant des chapeaux pointus et des robes noires en compagnie d'une chouette étaient dessinés devant un château survolé par une sorcière à l'aide d'un balai.

— Je ne me poserais même pas de question si j'étais acceptée à Poudlard… Balthazar viendrait avec moi, dit-elle d'un sourire forcé, mais dont les yeux révélaient son espérance.

Étendue sur le dos, la tête sur l'oreiller, elle posa le livre sur le lit et leva son bras droit pour regarder sa montre. Les yeux rivés sur le cadran, plus qu'une minute et elle aurait onze ans.

Trente secondes… Le cœur de Marie-Ange battait de plus en plus vite, tandis que les secondes défilaient incroyablement lentement. Vingt secondes… Son ventre se serra, ses mains devinrent moites et elle sentit des fourmillements dans l'intégralité de son corps. Dix… neuf… même en sachant pertinemment que cela était complètement impossible, Marie-Ange plissa tout de même fortement les yeux et croisa les doigts avec force. Trois… Deux… un…

SPLASH !

Une substance visqueuse et chaude atterrit sur sa joue et s'étendit jusque dans son cou. Sans faire aucun mouvement, Marie-Ange rouvrit délicatement les yeux et découvrit juste au-dessus de son visage la gueule ouverte de Balthazar dont la langue pendante laissait tomber un filet de salive gouttant sur son visage. Elle sortit un mouchoir de sa poche et tout en s'essuyant, elle regarda Balthazar dont le regard étincelant d'amour lui fit oublier instantanément la mauvaise haleine imprégnée à la bave laissée sur sa joue. Marie-Ange lui sourit et en le regardant dans les yeux elle eut l'impression, pour la toute première fois de sa vie, d'être unique au monde. Balthazar n'avait pas besoin d'une grande et belle maison, ni d'être dans une famille riche. Que Marie-Ange soit belle ou moche, drôle ou ennuyeuse, intelligente ou non lui importait peu. La seule chose que Balthazar voulait c'était simplement de l'amour pour en donner en retour. Et de l'amour, ça, entre eux, il y en avait. Aucune dispute, aucun mépris, une relation simple qu'ils composent à deux d'un amour inconditionnel, d'une confiance, d'une reconnaissance, d'une amitié et d'une fidélité à toute épreuve. En un regard, Marie-Ange eut le sentiment de compter vraiment pour quelqu'un et se sentait extraordinaire, c'était sûrement le plus beau cadeau d'anniversaire que l'on pouvait lui faire.

Les larmes aux yeux, elle l'invita à venir sur le lit. Balthazar bondit avec joie sur le matelas, tourna en rond quelques secondes, puis prit place en s'allongea de tout son long, la tête sur l'épaule de Marie-Ange.

— Tu seras sûrement le seul à me souhaiter mon anniversaire cette année, dit-elle tristement en caressant la tête de Balthazar qui avant même qu'elle n'ait fini sa phrase, se mit à ronfler bruyamment.

CHAPITRE DEUX
Me pardonneras-tu ?

Il s'était passé près de vingt ans depuis cette histoire, pourtant la maison n'avait quasiment pas changé même la véranda avait gardé la fissure de cet instant.

— Comment une branche a-t-elle pu tomber sur ce toit, alors qu'il n'y a aucun arbre à plus de cinq mètres de la maison ? murmura Marie-Ange debout devant les murs vitrés de la véranda en regardant les alentours du jardin.

— Je te l'ai déjà dit, l'interrompit sa mère en mettant une nappe orange crépusculaire sur la table à manger. Nous avons coupé l'arbre le lendemain matin.

— Bizarre, je n'ai aucun souvenir du lendemain.

Marie-Ange resta debout, perplexe, vingt années s'étaient écoulées et cette réponse ne la satisfaisait toujours pas. Elle se souvient exactement de toute la soirée, chaque minute, chaque seconde passée dans cette salle à manger, chaque mot prononcé. Mais elle ne se souvient en aucun cas d'un arbre, aussi proche de la maison, qui aurait pu provoquer la chute d'une branche sur le toit de la véranda entraînant cette fissure.

— Arrête de te torturer l'esprit avec cette histoire, dit sa mère en effectuant des allers-retours entre la salle à manger et la cuisine, les bras chargés d'assiettes vides. Le lendemain, tu étais encore dans ta chambre, sûrement en train de regarder des idioties à la télévision, ton passe-temps favori à cette époque-là. Heureusement, le temps de l'adolescence est révolu, dit-elle en souriant tout en déposant trois assiettes à gâteaux sur la table. Puis elle se tourna vers un homme d'une cinquantaine d'années et continua :

— Hein, mon chéri, honnêtement par bonheur tu ne l'as pas connue pendant cette période.

L'homme se tourna vers Marie-Ange avec un gâteau à la main, lui fit un clin d'œil puis commença à chanter suivi par sa mère :

JOYEUX ANNIVERSAIRE !
JOYEUX ANNIVERSAIRE !
JOYEUX ANNIVERSAIRE MARIE-ANGE !
JOYEUX ANNIVERSAIRE !

— Maintenant… Souffle tes bougies, dit sa mère avec enthousiasme.

Marie-Ange commença à s'avancer vers le gâteau tout en prenant une grande respiration, quand sa mère l'interrompit en s'exclamant :

— N'oublie surtout pas de faire un vœu !

La toute dernière fois que Marie-Ange avait fait un vœu, c'était pour l'anniversaire de ses 11 ans, pour partir loin de l'enfer que sa mère lui avait créé afin d'atteindre une vie irréelle dans un monde imaginaire. Mais à ses 14 ans et durant les années qui suivirent, sa mère avait tout fait pour que Marie-Ange oubli, elle s'en été même auto persuadée. Oublier les douleurs mentales et physiques qu'elles avaient subies. Oublier que sa mère l'avait mise de côté pendant la période où elle avait le plus besoin d'elle. Oublier les cris, les larmes, les mots prononcés et surtout les silences. Ces silences qui renfermaient ce que Marie-Ange voulait entendre, mais que sa mère refusait de prononcer, sûrement par peur ou par lassitude. Le jour où sa mère a expulsé Otto de la maison, après trois longues années, elle n'en a plus jamais reparlé, comme s'il n'avait jamais existé. Comme si ces trois dernières années n'étaient juste qu'un rêve ou plutôt qu'un cauchemar. Un beau jour de printemps, sa mère était redevenue telle qu'elle était avant le décès de son mari : souriante, aimante, de nouveau émerveillée par tout ce qui l'entourait. Elle s'était rapprochée de sa fille un bouquet de muguets à la main — pour te porter bonheur cette année, avait-elle dit.

Mais vivre cela à 11 ans, on ne l'oublie jamais.

Pendant que Marie-Ange enlevait une à une les trente et une bougies du gâteau, sa mère s'éclipsa l'instant d'une seconde et à son retour lui tendit une énorme boîte en carton qu'elle avait décorée elle-même, d'un rose criard avec des fleurs multicolores dessinées à la main. Marie-Ange l'observa et découvrit une étiquette accrochée à la boîte sur laquelle était écrit « Pour enterrer le passé et vivre sa vie ». Elle ne s'arrêta pas sur la couleur de la boîte, où la décoration immonde choisie par sa mère, mais la faculté de celle-ci à utiliser un nombre incalculable de pléonasmes. Combien de fois avait-elle entendu les phrases suivantes « Monte en haut ! », « Au jour d'aujourd'hui », « Rentre à l'intérieur ! », et celle qu'elle ne cessait de lui dire en ce moment « Tu devrais essayer, c'est une opportunité à saisir ».

Aujourd'hui, Marie-Ange a trente et un ans, vit seule avec son chat dans une petite maison de campagne, passe de petits boulots en petits boulots et a eu pour son anniversaire une boîte, décorée avec amour et mauvais goût par sa mère, contenant les souvenirs de son passé.

— Ne l'ouvre pas maintenant ! s'indigna sa mère en éloignant les mains de Marie-Ange qui s'apprêtait à ouvrir la boîte, puis poursuivit

d'une voix douce et apaisante :

— Tu l'ouvriras ce soir en rentrant chez toi… Tu prendras chaque élément qui s'y trouve… Tu les redécouvriras un à un… Tu les analyseras et enfin tu enterreras la boîte complète dans ton jardin. Cela te permettra de faire une croix sur ton passé et d'avancer vers ton avenir.

Marie-Ange haussa les sourcils, puis regarda, perplexe, le nouveau compagnon de sa mère, qui lui répondit par un simple haussement d'épaules et un sourire affectueux.

— Ne faites pas cette tête ! s'exclama-t-elle. Je l'ai lu dans « Femme active ? ».

Un bref silence suivit et ils se mirent à rire tous les trois à l'unisson.

Après avoir dégusté le gâteau d'anniversaire et le café qui suivit, Marie-Ange ne tarda pas à rentrer chez elle. Sa fatigue était telle qu'elle prit juste le temps de déposer son cadeau sur la grande table en verre de son salon et de donner à manger à son chat. Puis, elle s'effondra sur son canapé devant, comme dit sa mère, « des idioties à la télévision » et s'endormit.

Quelques heures plus tard, Marie-Ange se réveilla en sursaut en raison d'un affreux cauchemar alliant zombie, Alien et Jedi, le tout la poursuivant pour récupérer un pingouin qui parle et qui danse.

— Il faut vraiment que j'arrête de regarder des films, se dit — elle.

Elle se redressa sur le canapé, prit le grand verre d'eau resté sur la table basse depuis plus de quatre jours et le but. Mais la seconde d'après, elle recracha le tout dans le verre en se demandant qu'est-ce qui était le plus dégoûtant : les poils du chat, la poussière, boire de l'eau tiède, ou le tout mélangé. Cette réflexion fut de courte durée, son cerveau encore à moitié endormi, elle s'effondra de nouveau sur le canapé. Elle tourna alors la tête vers la table à manger et vit la boîte rose criard que sa mère lui avait offerte le jour même. Dans un élan fulgurant, elle se leva, se dirigea vers la table et commença à ouvrir la boîte.

Elle découvrit alors quelques photos ratées. Celles prises avec un appareil photo jetable, où une masse uniforme obstrue l'image en raison d'un doigt qui dépasse devant l'objectif. Elle avait environ cinq ans, des tenues fluo, collant bleu électrique, jupe verte, t-shirt jaune poussin sans oublier les fameuses jambières en laine noire, la mode comme on dit. Puis environ huit ans, le sourire aux lèvres, toujours en train de faire des positions abracadabrantes en compagnie de son père. Marie-Ange avait le sourire aux lèvres en voyant ces photos, puis elle se mit à rire en apercevant celles de son anniversaire pour ses dix ans, où elle avait écrit fièrement en énorme sur un tableau noir « J'ai enfin mes deux chiffres ! ».

En soulevant cette dernière photo, elle aperçut alors son journal intime dont elle avait complètement oublié l'existence. Il commençait par des phrases ordinaires telles qu'« Aujourd'hui, on a mangé des épinards à la cantine, et je n'aime pas ça ! Mais Esteban adore lui, alors je lui ai tout donné », ou « Kévin a refusé de sortir avec moi, jamais je n'aimerai quelqu'un autant que lui ». Elle tournait et tournait les pages de récit incompréhensible, d'une vie normale pour une jeune fille de son âge. Puis arrive 1998, plus rien, plus un seul texte, plus une seule phrase, plus un seul mot… il ne restait dans son journal intime que des morceaux de page déchirée.

Marie-Ange leva la tête en direction de la fenêtre et s'aperçut que la nuit était déjà tombée. Il était plus de 23 h et dans 5 h elle devait déjà partir pour le travail. À cette idée, la voix de sa mère résonna comme un écho dans sa tête : « C'est une opportunité à saisir ! ».

— Quelle opportunité ? se dit-elle exaspérée en se dirigeant vers la cuisine. Encore un travail à s'acharner pour gagner un SMIC[1]. Tout faire pour plaire à un patron, qui nous lâchera dès le premier problème.

Elle ouvrit le tiroir de la cuisine, en sortit une poêle qu'elle déposa sur la cuisinière et l'alluma. Elle ouvrit un placard et prit instinctivement une boîte de ravioli qu'elle y déversa comme une routine journalière. Quelques minutes plus tard, elle prit dans son réfrigérateur un énorme sachet de gruyère qu'elle vida entièrement dans sa poêle et mélangea le tout.

— Ça fera la rue Michel[2] ! dit-elle enjouée.

Lorsqu'elle eut fini de manger, elle s'avachit dans son canapé, le ventre bien rempli, puis s'endormit instantanément.

DING DING DING ! DING DING DING ! DING DING DING…

Trois petits sons répétitifs très aigus la firent sortir de son sommeil. Marie-Ange pensa immédiatement à la télévision qui avait été laissée allumée depuis son arrivée. Mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle s'aperçut que celle-ci s'était éteinte pendant qu'elle dormait. Elle commençait à s'inquiéter sérieusement et regarda avec insistance chaque recoin autour d'elle, chaque appareil électrique qui aurait pu émettre ce son, mais aucun d'eux n'était allumé. Marie-Ange ne comprenait toujours pas d'où pouvait provenir ce bruit. Elle prit alors une grande respiration, se leva, mit tout sur son état de fatigue et se dirigea vers l'escalier afin d'atteindre la chambre, quand elle entendit une voix :

— « C'était une sombre époque, Marie-Ange, une sombre époque »,

— Qui est là ? dit-elle, effrayée.

DING DING DING ! DING DING DING ! DING DING DING…

Le bruit était de plus en plus fort, de plus en plus intense et devenait de plus en plus intenable. Marie-Ange appuya ses mains sur ses oreilles pour diminuer le vacarme régnant dans la maison, mais celui-ci ne cessait d'amplifier. Elle vit alors une lumière très intense sortir de la boîte rose criard que sa mère lui avait offerte. Elle se dirigea doucement vers celle-ci, en plissant ses yeux éblouis par la lumière qui jaillissait, tout en continuant d'appuyer fermement sur ses oreilles. Elle ouvrit alors délicatement la boîte et jeta le couvercle sur la table en reculant d'un pas. Le temps d'une seconde, la lueur qui s'émana l'aveugla. Elle cligna plusieurs fois des yeux pour retrouver un minimum de vue entraînant de petites larmes qui coulèrent sur ses joues. Puis elle releva doucement la tête vers la boîte et découvrit à l'intérieur le collier de son chien, mort quelques années auparavant. La lueur qui illuminait la pièce et les bruits stridents provenaient du pendentif qui y était accroché. Elle se rapprocha de la boîte et le prit dans sa main quand celui-ci se mit à hurler et bouger si fort que Marie-Ange le relâcha, replaça instantanément les deux mains sur ses oreilles et s'agenouilla comme si une force l'écrasait au sol tant le bruit était devenu insupportable, comme si la gravité était devenue plus grande.

DING DING DING ! DING DING DING ! DING DING DING…

Le bruit ne s'estompait pas. Marie-Ange avait l'impression que sa tête allait exploser, son corps était incapable de faire le moindre geste, tant le bruit avait envahi l'intégralité de son corps et puisait toute ses forces. Elle n'avait plus aucune énergie pour lui permettre d'appeler à l'aide. Cette lueur insistante, ce bruit considérablement fort était devenu à un point tellement insupportable que l'idée même de mourir traversa les pensées de Marie-Ange qui se laissa littéralement tomber sur le sol en position de fétus, les mains sur ses oreilles, les yeux fermés et les joues couvertes de larmes de douleur.

BOUM ! BOUM ! BOUM !

Le bruit s'arrêta instantanément. Le pendentif ne brillait plus. Un silence assourdissant s'installa dans la maison. Quelqu'un venait de frapper à la porte.

BOUM ! BOUM ! BOUM !

— Marie-Ange ouvrez ! dit une voix masculine à travers la porte. Puis il refrappa.

BOUM ! BOUM ! BOUM

— Mais ouvrez bon sang !

Marie-Ange se releva doucement, prit le collier dans la boîte et serra fortement le pendentif dans le creux de sa main.

— Qui est-ce ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Marie-Ange si vous n'ouvrez pas la porte, je l'ouvrirai moi-même ! dit l'homme fermement.

Marie-Ange recula lentement, pas à pas, pour atteindre son téléphone.

— Concrètement, que comptez-vous faire ? Appeler la police ? La voix se mit à rire bruyamment.

Puis il ajouta :

— Vous l'aurez voulu !

La serrure de la porte d'entrée se mit à tourner doucement puis le loquet pivota d'un seul coup. C'est alors que la porte s'entrouvrit laissant apparaître peu à peu, un homme de grande taille vêtu d'un grand manteau de cuir noir et d'un chapeau du XIXe siècle dont l'allure laissait penser qu'il appartenait à une famille noble. L'homme avança en réalisant de grandes enjambées tout en levant ses jambes le plus haut possible. Puis il tourna rapidement sur lui-même et prit la délicatesse de refermer tout doucement la porte d'entrée, en tenant la poignée avec uniquement son pouce et son index.

— Pour le chat ! s'exclame-t-il en laissant apparaître un sourire sous son chapeau dont l'ombre couvrait le haut de son visage.

Marie-Ange n'avait pas bougé. Elle était restée plantée en plein milieu de son salon à regarder l'entrée théâtrale de cet homme. Mais une sensation bizarre l'envahit, outre la peur, elle avait la sensation de connaître cette ambiance. Elle ne connaissait pas l'homme qui venait de pénétrer chez elle, mais ce tout : son allure, sa voix, ses manières, son odeur, ce n'était pas quelque chose d'étranger pour elle.

— J'aurais dû penser à fermer la porte à clef, dit sèchement Marie-Ange.

— Elle était fermée ! lui répondit l'homme d'un large sourire tout en ôtant son chapeau.

L'homme s'avança vers la table à manger, déposa son chapeau sur celle-ci et s'assit sur l'une des chaises en relevant rapidement le bas de son manteau. Il ouvrit alors un grand sac noir dans lequel il sortit plusieurs livres anciens, dont les couvertures en cuir avaient dû subir plusieurs lecteurs acharnés, au vu de l'état d'usure de ces derniers. Puis il sortit des boîtes rectangulaires, des flacons, des bijoux… Marie-Ange se demanda même si Mary Poppins n'avait pas atterri chez elle en plein milieu de la nuit, déguisée en homme.

— Excusez-moi… Mais qui êtes-vous ? demanda-t-elle mal à l'aise.

— Vous n'avez pas besoin de connaître mon nom, ma très chère

Marie-Ange Desimecourt, dit l'homme d'un air hautain. Je suis votre ami, votre oncle ou votre frère. Tout ce que vous voulez. Choisissez maintenant ! Mais ne revenez jamais dessus ! Chaque personne qui me connaîtra de près ou de loin ne doit jamais douter de qui je suis pour vous.

— Vous êtes vraiment… mais vraiment bizarre. On vous l'a déjà dit ? dit-elle abasourdi.

Tout en s'agaçant, il continua de fouiller frénétiquement dans son sac sans se préoccuper de la remarque de Marie-Ange. Par des gestes vifs et précis, l'homme tourna sa tête de gauche à droite, souleva le sac, regarda dessous, puis dedans, c'est alors qu'elle aperçut autour du cou de l'homme un pendentif identique à celui qu'elle tenait dans le creux de la main et dont l'inscription « Animo » sur le trait vertical brillait tout autant que la première fois qu'elle l'avait vu. Elle secoua alors la tête et prononça très distinctement :

— Permettez-moi d'insister… mais qui êtes-vous ? Que faites-vous chez moi à cette heure-ci ?

— Enfin ! s'écria-t-il.

C'est alors que l'homme sortit de son sac une boîte octogonale d'une telle taille qu'elle n'aurait pas pu passer inaperçue dans un sac ordinaire. Il la posa sur la table en verre puis regarda Marie-Ange dans les yeux pour la toute première fois depuis son arrivée.

— Tu sais qui je suis et tu sais qui tu es… Tu n'as pas besoin d'un long discours… Tu le sais depuis toujours… Tu l'as toujours su… Tu m'attends depuis plus de vingt ans… Je pense donc que l'on a du retard à rattraper. Tu ne penses pas ?

Il se mit debout, souleva la boîte rose criard et la déposa sur le sol avec un air de dégoût. Puis il déploya sur la table tout ce qu'il avait sorti et les tria.

— À gauche, les livres classés par ordre de lecture, dit-il en montrant du doigt les livres anciens. Ils te permettront de connaître année après année, les changements que notre monde a connus, le pourquoi du comment, et cætera, et cætera… À droite, continua-t-il en pointant son index en direction des boîtes rectangulaires, les baguettes ! Je t'en ai laissé cinq… Tu y trouveras ton bonheur, j'en suis certain ! Au milieu, je t'ai mis quelques échantillons de potion dont tu pourrais avoir rapidement besoin. Et ici, dit-il en montrant divers objets étranges, ce ne sont pas seulement des accessoires…

Mais Marie-Ange ne l'écoutait plus. Elle se demandait qui pouvait être cet homme qui étalait sa marchandise sur sa table en plein milieu de la nuit. Et si elle n'était pas simplement en train de rêver ? Pour en être certaine, elle se pinça fortement l'avant-bras gauche.

— Aïe, dit-elle en chuchotant.

— Vous m'écoutez, oui !

— Oui… oui… bien sûr, dit-elle en balbutiant.

— Donc je vous disais… Cette boîte, dit-il en montrant la boîte octogonale, ce n'est pas n'importe quelle boîte. Elle va te permettre de t'aider à comprendre tout ce qui s'est passé pendant vingt ans. Comment nos vies ont subitement changé depuis cette nuit-là ?

— C'est… Comment dire… une sorte de résumé de tous ces livres ? dit-elle en indiquant ceux sur la table.

— En quelque sorte ! dit-il en s'énervant.

— Donc… euh… j'ai une autre question. Pourquoi je ne lis pas d'abord ce qu'il y a dans cette boîte ?

— Vous ne pouvez pas lire ce qu'il y a dans cette boîte ! Ce n'est pas un livre, mademoiselle je sais tout !

Il sortit de la poche de son manteau un long et fin morceau de bois qu'il tenait seulement par l'extrémité de son pouce et de son index et le fit tournoyer en direction de la table à manger. Tous les objets présents disparaissaient l'un après l'autre, à l'exception d'un seul et unique livre dont la couverture indiquait en lettre d'or *« CHAPITRE PREMIER — Le Commencement de la fin »*.

— Alors on ne dit plus rien ? dit-il d'un ton ironique en la regardant avec un large sourire.

Marie-Ange était devant la table à manger, la bouche béante, elle n'en croyait pas ses yeux. Elle qui avait passé toute sa jeunesse à croire en la magie pour s'évader de son quotidien, à lire et relire les mêmes livres d'un même auteur, à regarder des milliers de fois les films qui en avaient été tirés. Pour finir, vingt années après, à découvrir que l'univers dans lequel elle s'était évadée et avait grandi, existait réellement.

— C'est impossible…, dit-elle.

Elle se retourna, prit une grande respiration et souffla un grand coup, puis commença à faire les cent pas en plein milieu du salon en retraçant étape par étape toute sa journée à haute voix.

— Je me suis levée… J'ai pris ma douche… Je me suis habillée… Jusqu'à là rien d'étrange. Puis je suis allée chez ma mère. On a fêté mon anniversaire… L'ambiance était maussade… Toujours rien d'étrange.

L'homme leva les yeux au ciel et s'avachit sur l'une des chaises du salon.

— Ma mère m'a offert un cadeau bizarre… Et bizarrement, ce n'est toujours pas étrange. J'ai repris la route… Je suis arrivée chez moi. [en apercevant le chat passer à côté d'elle] Je lui ai donné à manger.

Le chat sauta alors sur les genoux de l'homme, s'allongea et tous deux s'endormirent en écoutant Marie-Ange qui n'avait pas cessé de tournoyer en plein milieu du salon.

— Je me suis endormie devant la télévision… Je me suis réveillée…

J'ai fouillé la boîte dite « souvenir » que ma mère m'a offerte… Rien d'étrange jusqu'à là. Puis j'ai mangé !

Marie-Ange s'arrêta un instant, puis poursuivit son monologue sans entendre le ronronnement du chat mêlé au ronflement de l'homme.

— Je me suis rendormie… puis… VOILÀ ! JE DORS ! JE SUIS EN TRAIN DE DORMIR ! hurla-t-elle.

L'homme sursauta et le chat s'enfuit de frayeur en entendant ses cris.

— Mais je me suis pincé l'avant-bras et j'ai eu mal…, continua-t-elle paisiblement.

— Non ! Non… vous avez raison, vous êtes en train de dormir, dit-il d'une voix indifférente. Bon, ce n'est pas le tout, mais il faut que je reparte.

L'homme se leva, mit son chapeau, reprit son sac et se dirigea vers la porte d'entrée de la même manière extravagante qu'à son arrivée. Puis il s'arrêta la main sur la poignée, se retourna brusquement vers Marie-Ange et dit calmement :

— N'oubliez pas… à chaque fois que vous finirez un livre, le suivant apparaîtra… puis le suivant… puis les baguettes, et cætera. … et cætera… Tout ! Je dis bien, tout se fait étape par étape. Ne sautez aucun chapitre, aucune phrase. Chaque mot est important.

L'homme ouvrit la porte et sans se retourner disparu la laissant se refermer seul comme par magie.

Après un très vif instant, Marie-Ange se précipita dans la rue, mais celle-ci était déserte, seul le bruit des chiens errants rompait le silence feutré de la nuit. Lorsqu'elle vit le soleil qui commençait à se lever à l'horizon, Marie-Ange referma la porte derrière elle et sentit la fatigue l'envahir. Tout en regardant l'heure sur sa montre, elle dit à voix haute en imitant la voix stridente de sa mère :

— C'est une opportunité à saisir ! Je vais me coucher !

En s'avançant vers l'escalier qui menait à la chambre, elle força son attention vers le fond de la pièce afin d'éviter de regarder la table à manger dont le livre aux lettres d'or avait pris place. Elle monta l'escalier posément en maintenant son esprit sur chacune des marches noires que sa mère exécrait afin d'éviter tout regard fuyant vers cette table. Malgré un désir incalculable de connaître ce que renfermait le livre, la raison était plus forte, une bonne nuit de sommeil permettrait d'avoir les idées beaucoup plus claires afin de comprendre véritablement ce qui s'était réellement passé cette nuit. C'est alors que son chat échappa un miaulement aigu, long et insistant que Marie-Ange n'avait jusqu'à présent jamais entendu de sa part. Sans pouvoir le contrôler, son œil regarda alors furtivement en direction du son et elle vit, allongé sur le livre, le chat en question.

— Maudit chat ! dit-elle en soupirant.

Marie-Ange fit alors demi-tour, se dirigea vers la table à manger, souleva son chat qu'elle mit sous son bras gauche, saisit le livre dans sa main droite, puis repartit en direction de la chambre.

Après s'être aperçue que le livre contenait plus de pages blanches que de pages d'écriture, elle le déposa sur la commode de nuit, s'allongea et s'endormit rapidement. À ce moment précis, aucune question ne traversa son esprit. Son imagination essaierait-elle à nouveau de donner vie à ce monde qui n'existe pas ? Et si cet univers était vraiment là, autour de nous, depuis toujours ? Dans les deux cas, elle n'avait pas peur, le premier était son monde actuel, le deuxième elle y avait vécu pendant des années, dans son imaginaire.

CHAPITRE TROIS
Le mensonge de l'auteure

Lorsque Marie-Ange ouvrit les yeux le jour suivant, un rayon de soleil éclairait toute sa chambre. La journée était déjà bien entamée. À son réveil, elle découvrit sur son téléphone portable cinq appels manqués et un texto, tous de sa mère :

« Ma puce, j'espère que tu n'as pas encore oublié de te lever ? ».

Elle n'y prêta pas attention, tourna la tête vers la table de chevet et vit le livre que l'homme lui avait offert dans la nuit. Elle n'avait donc pas rêvé, le monde de la magie existait bel et bien. Elle s'assit dans son lit, et commença alors à feuilleter les premières pages, puis découvrit que les feuilles ne se remplissaient de texte qu'au fur et à mesure de sa lecture. Après quelques lignes, elle eut l'impression de retourner dans son enfance, dans cet univers dans lequel elle avait grandi et s'était construite. Tout correspondait, les sorciers, les non-magiciens, les sortilèges, les lieux, les écoles de magies… Tout ! Excepté que ce n'était pas romancé. Pas d'intrigue, pas de sentiment, aucun détail plaisant pour agrémenter la narration. C'était simplement un guide sur l'histoire de la magie dans le monde entier.

Pendant plusieurs heures, elle ne leva pas le bout du nez. Après avoir passé quelque temps dans son lit, elle se leva pour aller prendre son petit-déjeuner, les yeux toujours rivés sur les pages du livre, elle continua sa lecture jusque dans les toilettes et dans son bain. Lorsqu'elle s'habilla, elle faillit tomber, sa jambe gauche à moitié insérée dans le pantalon, main gauche tenant le livre, elle n'arrivait pas à mettre sa jambe droite, le regard accaparé par ce qu'elle lisait. Après plusieurs essais sans quitter le livre des yeux, son pied droit écrasa son pantalon et en relevant le tout avec sa main droite elle trébucha et se rattrapa de justesse sur le lavabo. Mais cela ne la perturbait pas, elle continua sa lecture tout en se coiffant puis en se brossant les dents. Et après avoir passé deux minutes entières à se brosser les molaires de droites, elle recracha tout ce qu'elle avait dans la bouche sur le miroir de la salle de bain. Choquée par ce qu'elle lisait, elle n'en croyait pas ses yeux et relut plusieurs fois le même récit, situé au chapitre « Les récits des batailles à chaque coin du monde » :

« Paris 1998 : Il est mort, et notre monde est mort avec lui criait un homme entouré de milliers de cadavres en brandissant le journal du jour

qui en gros titre indiquait “L’élu n’est plus”. Fuyez, disait-il fuyez ! La centaine de personnes encore vivantes de notre côté commençait à se téléporter les uns après les autres. Me retrouvant quasiment seul, je me téléportai à mon tour. Arrivé dans ma demeure, les mains sur mon visage je me rendis compte que nous avions tout perdu. Que le monde dans lequel nous vivions n’existerait plus, en tout cas pas de mon vivant. Des larmes se mirent à couler sur mes joues. C’est alors que commença l’époque la plus sombre et la plus longue de notre monde. Nous n’avions rien à nous reprocher. Nous nous étions battus jusqu’au bout. Mais il était temps de disparaître, d’oublier d’où l’on venait et qui l’on était réellement. J’ai alors cassé ma baguette. J’ai postulé dans l’une des plus grandes entreprises françaises de distribution de courrier et je me suis fait oublier ».

Marie-Ange releva enfin la tête du livre et se regarda dans le miroir entre les traces de dentifrice et d’eau qui dégoulinaient sur la vitre.

— Ce n’est pas possible ! dit-elle, horrifiée.

Elle vit alors son chat qui la regardait sur le rebord du lavabo, le prit entre ses mains et poursuivit du même ton :

— Te rends-tu compte ? Tout est faux… Tout ! L’auteure de tous les romans que je lis depuis mon enfance nous a littéralement menti. Le bien ne gagne jamais finalement… Même dans le monde de la magie… Le mal règne toujours. TOUJOURS !

Elle continua les larmes aux yeux, la voix et les mains tremblantes, alors qu’hier encore la magie ne faisait pas partie de sa vie réelle, mais seulement de son imagination.

— Elle nous a fait croire ce qu’elle voulait qu’on croit ! Nous pauvre non-magicien, nous n’aurions pas pu comprendre ce qui s’était véritablement passé. Non ? Il fallait absolument une fin heureuse comme dans les contes… Ils se marièrent et eurent beaucoup d’enfants… Marie-Ange haussa d’un ton en poursuivant son monologue. Mais a-t-elle vu dans quel monde nous vivions il y a 20 ans ? Et a-t-elle vu dans quel monde on vit actuellement ? N’aurait-il pas été plus judicieux de nous dire la vérité ? Pour que nous aussi, nous nous battions pour des causes qui méritent d’être défendues ? Entre les guerres, le réchauffement climatique, les politiques autoritaires des plus grands pays du monde… Tous se moquent de nous et nous mentent. Et aujourd’hui, j’apprends que cette auteure, elle aussi, nous a menti. Nous lui faisions confiance, je lui faisais confiance… C’est une honte, un scandale ! criait-elle.

Son chat prit peur et griffa fortement le bras de Marie-Ange qui le lâcha. Il tomba alors violemment sur le sol du carrelage de la salle de bain, cracha avec fureur en la regardant avec un air de dégoût puis s’éloigna la queue tout ébouriffée de colère. Marie-Ange accourut derrière lui tout en s’excusant et sans s’en rendre compte elle atterrit

dans son jardin.

— Bonjour jolie voisine, dit une voix avec un fort accent du sud de la France.

Marie-Ange se retourna précipitamment. Un homme d'une élégance et d'une belle prestance la regardait de son jardin. Il avait les cheveux d'un noir de corbeau, la mâchoire carrée et un sourire authentique qui faisait ressortir le pétillant de ses yeux marrons.

— Bonjour Simon ! Tu rentres tôt aujourd'hui, dit-elle d'un large sourire qui effaça instantanément sa colère.

— Marie-Ange, il est 18 h 30 ! Ça a été ta première journée ?

— Oui… oui… dit-elle d'un air gêné.

L'homme lui sourit, il avait compris.

Cela faisait plusieurs années que Simon Uevinc et Marie-Ange se connaissaient. Ami de longue date et voisin de la maison familiale, au plus loin qu'elle s'en souvienne, il avait toujours été présent dans sa vie. Lorsque sa mère l'avait mise dehors à la suite d'une énième dispute, mêlant passé tumultueux et frustration, il l'avait hébergée quelque temps. Puis, il lui avait même trouvé un petit appartement à proximité de l'entreprise dans laquelle il travaillait. Ce n'était pas le grand luxe, mais cela lui suffisait pour vivre et pour acquérir petit à petit son indépendance sans se retrouver à la rue. Après trois ans passés dans ce logement, elle déménagea dans un quartier calme ou les maisons identiques sont accolées les unes aux autres. Lors de son aménagement, c'est à sa grande surprise qu'elle découvrit que son voisin n'était nul autre que Simon, lui aussi avait déménagé quelques mois auparavant sans rien lui dire. Leur relation s'était alors trouvée grandie. Dès qu'ils le pouvaient, ils passaient du temps ensemble, cinéma, bowling, promenade, visite de musée… mais ce qu'ils préféraient le plus était de rester simplement tous les deux à manger devant un bon film. Simon avait pris soin de Marie-Ange quand elle en avait le plus besoin et elle lui en serait éternellement reconnaissante, c'était un véritable ami.

— Je te fais le dîner, ce soir ? lui dit-il.

— J'arrive tout de suite, lui répondit Marie-Ange avec un large sourire dont l'estomac gargouilla de plaisir tant manger autre chose que des raviolis en boîte l'enchantait.

En passant par le salon pour rejoindre Simon, elle ne s'aperçut pas que le deuxième livre avait fait son apparition.

La maison de Simon était disposée de la même manière que la sienne. Seule la décoration les différenciait, c'était tout l'inverse. Simon adorait les « gadgets », surtout les plus inutiles, sa maison en était remplie. On pouvait trouver dans la cuisine, un épluche-pomme, une poêle à trois compartiments, un distributeur à céréales, des verres

à vin avec pailles intégrées le tout en verre soufflé… Sur l'accoudoir du canapé, on trouvait un porte-verre, des allumettes géantes étaient posées sur la cheminée et autour de la télévision on retrouvait tous les produits high-techs du moment, des ampoules multicolores à télécommande, des lunettes de réalités virtuelles, des mini drones… Simon n'était pas un expert du rangement, malgré une maison propre, tout était posé là où il l'avait laissé. Mais Marie-Ange s'y sentait comme chez elle et trouvait tout ce qu'elle voulait, comme si le désordre de Simon avait une logique.

C'est avec naturel qu'elle alla prendre les assiettes et les couverts dans la cuisine et qu'elle les déposa sur la table basse devant la télévision, quand Simon l'interrompit avec son sourire bienveillant :

— J'ai acheté tout le nécessaire pour nous faire des hamburgers maison, cela te convient ?

— Toi, tu sais vraiment me parler ! répondit Marie-Ange les yeux remplis d'amour à la vue du fromage spécial hamburger que Simon tenait entre ses doigts.

Simon ne bougea pas et continua de sourire en la regardant disposer les couverts autour des assiettes sur la table basse.

— Parfois, je me demande, continua Marie-Ange. Comment arrives-tu à me connaître aussi bien ?

Simon détourna son regard, s'avança vers la cuisinière et fit comme s'il n'avait rien entendu. Marie-Ange avait l'habitude de ces questions laissées sans réponses, Simon était un éternel timide et un seul compliment de sa part le mettait mal à l'aise. C'était en tout cas ce que Marie-Ange pensait, c'était la seule raison qu'elle avait trouvée. Simon ne parlait jamais de son passé, ni de lui, ni de sa famille et encore moins des aventures amoureuses qu'il aurait pu avoir.

Au cours de la soirée et comme à leurs habitudes, ils discutèrent de choses et d'autres autour de deux hamburgers maison, de deux grands verres de vin français et d'un bon film. Mais ce soir-là, Marie-Ange resta discrète sur ce qui s'était passé la veille chez elle. Et même si au travers de ses questions, Simon cherchaient à connaître les raisons de son air songeur et la cause pour laquelle elle n'était pas partie travailler aujourd'hui, elle ne divulgua aucun détail.

Après le repas, elle prétexta un mal de ventre afin de rentrer chez elle plus rapidement que d'habitude. Il était pourtant déjà 23 h lorsqu'elle franchit le pas de sa porte et découvrit le second livre posé sur la table du salon. Elle ferma la porte d'entrée, et tout en tournant la clef dans la serrure elle ne put s'empêcher de lâcher un petit sourire.

— Chapitre second : la vie magique par Ermy Neesley, dit-elle à haute voix. Ermy Neesley, pourquoi ce nom me rappelle-t-il quelque

chose ?

Mais Marie-Ange ne s'attarda pas plus longtemps sur la couverture du livre et commença sa lecture assise sur l'une des chaises du salon en compagnie de son chat. Les premières pages étaient de longs récits de l'auteur sur le contenu du livre. Elles expliquaient quand, pourquoi et comment les sorciers devaient utiliser les sortilèges, les enchantements et les potions. Cela ressemblait plus aux contre-indications indiquées sur les notices dans les boîtes de médicaments qu'à un livre d'aide pour sorciers novices.

« La magie ne doit pas être utilisée dans les cas suivants :
— Devant un non-sorcier,
— Pour des raisons personnelles,
— À des fins de manipulations,
— Pour contrôler les sentiments d'une personne ou son esprit,
— Sans avoir lu les indications du sortilège, de l'enchantement ou de la potion souhaitée,
— Sans avoir eu l'accord de son Animo… »

— De son Animo, répéta-t-elle intriguée à haute voix.

Le mot Animo, elle l'avait vu seulement deux fois. La première fois sur le collier de son chien Balthazar, et la deuxième fois sur le pendentif du sorcier qui avait pénétré chez elle la veille.

— À quoi peut bien se référer ce mot ? pensa-t-elle.

Pendant cette réflexion, elle leva la tête du livre et s'aperçut qu'une boîte rectangulaire venait de faire son apparition. Lorsqu'elle tendit le bras pour l'attraper, son chat jusqu'alors endormi sur une autre chaise située autour de la table à manger, sauta sur ses genoux et frotta sa tête contre son bras tout en ronronnant. Le chat regardait en direction de la boîte comme pour inviter Marie-Ange à ouvrir un objet familier. Elle attrapa la boîte, l'ouvrit et découvrit à l'intérieur une baguette magique entourée d'un papier de soie d'un rouge vif. Pendant un instant, Marie-Ange admira la baguette puis se mit à tourner, avec excitation, les pages du deuxième livre et s'arrêta sur le chapitre intitulé « *Choisir ou être choisie par sa baguette* ». Après avoir survolé trois longues parties sur l'explication et le but d'une baguette magique, elle aperçut enfin un paragraphe dont le titre était « *Comment utiliser pour la première fois une baguette magique* ».

Marie-Ange lut chaque point à haute voix, comme pour ne rien oublier :

— Un… prendre la baguette dans l'une de ses mains. Attention ! L'utilisation d'une baguette magique ne doit pas être prise à la légère, la tenir entre ses mains est dangereux en soi.

Marie-Ange haussa les sourcils en regardant la baguette toujours présente dans la boîte entourée de son papier de soie rouge, puis

poursuivit :

— Deux… Faites la tournoyer légèrement en direction d'un endroit ne comportant aucun risque. Attention ! Avant tout tournoiement, le sorcier ou la sorcière devra lire minutieusement les conseils indiqués page 92 de ce même livre.

Marie-Ange tourna rapidement les pages pour atteindre la 92ème. Mais elle ne s'y attarda pas et retourna à sa lecture sans prêter attention à la liste non exhaustive de trois pages sur *« les objets interdits et admis conditionnellement aux sortilèges, aux enchantements et aux potions »* et dont la préface indiquait :

— *Pas d'objet fragile, inflammable ou explosif,*

— *Pas d'animaux vivants,*

— *Pas de produits alimentaires,*

Peut causer de nombreux dommages, notamment la mort tant pour le sorcier que pour ceux qui l'entourent.

— Trois… Ne formulez aucun sortilège. Seul votre Animo pourra vous accorder le droit de les utiliser. Attention ! Tout manquement à cette règle entraînera une poursuite judiciaire à votre encontre instruite par la police nationale mixte, blablabla blablabla, lut rapidement Marie-Ange impatiente de prendre entre ses mains pour la première fois de sa vie, la baguette magique dont elle avait tant rêvée.

Marie-Ange admira de nouveau la baguette à l'intérieur de la boîte qu'elle tenait toujours entre ses doigts, puis souleva délicatement le papier de soie, sortit la baguette de la boîte et sans attendre une seule seconde de plus la fit tournoyer face à elle. Les rideaux de son salon se mirent à prendre feu les uns après les autres. Elle jeta la baguette sur la table à manger, se précipita vers les rideaux enflammés, les arracha rapidement des tringles et les jeta contre le sol, puis sauta dessus à pieds joints pour éteindre les flammes. Une fois le feu maîtrisé, elle s'aperçut que de l'autre côté de la rue, derrière sa fenêtre le voisin la regardait d'un air perplexe. Elle le salua naturellement, lui fit un large sourire forcé, et au même instant appuya sur le bouton qui fermait électriquement les volets qui descendirent lentement. Marie-Ange continua de le saluer jusqu'à ce que les volets soient entièrement descendus, puis bougonna :

— Que fait-il debout à cette heure-ci, lui aussi !

En se retournant, elle sentit sous sa chaussure quelque chose qui venait de se rompre. C'était la baguette ! Son chat avait profité que Marie-Ange soit occupée pour jouer, pousser et faire tomber la baguette sur le sol. Elle ramassa un à un les morceaux de baguette et les disposa le plus soigneusement possible dans la boîte en les recouvrant du papier de soie rouge, comme si rien ne s'était passé, puis disposa le tout sur le livre numéro un, en affirmant :

— Cette baguette ne me convenait pas de toute façon !

MIAOU

Marie-Ange tourna les yeux vers son chat, elle était étonnée d'entendre une nouvelle fois en seulement deux jours son chat miauler, ce n'était pas dans ses habitudes. Elle le regarda et le vit assis sur la table avec sous l'une de ses pattes une nouvelle boîte rectangulaire. Marie-Ange lui sourit et ouvrit cette nouvelle boite comme elle l'avait fait pour la précédente. Elle enleva cependant le papier de soie avec plus de précipitation cette fois-ci, sortit la baguette sans réellement l'examiner et l'essaya, mais rien ne se passa. Après plusieurs mouvements circulaires, horizontaux, verticaux, en diagonale, elle tendit son bras en l'air, baguette à la main et attendue quelques secondes.

— Quoi ? s'indigna Marie-Ange en regardant son chat qui tout en la fixant s'allongea de tout son long sur la table en verre. J'attends… un rayonnement… une étincelle… une lumière… une lueur…

Ressentant l'air idiot qu'elle pouvait avoir en plein milieu de son salon, seule, parlant à son chat, le bras en l'air avec à son bout un morceau de bois, elle descendit doucement sa main, posa la baguette dans sa boîte et s'assit sur l'une des chaises. Elle prit alors le livre numéro deux et commença à lire le chapitre suivant qui comportait de nombreuses formules magiques. Face à chacune d'elles, était inscrit son nom en plusieurs langues, sa prononciation, sa fonction et des recommandations formulées par l'auteur d'un minimum de deux pages. Après qu'elle ait lu une dizaine de formules, en lisant en diagonale les longues et fastidieuses recommandations, une nouvelle boîte apparu sur la table, mais Marie-Ange n'y prêta pas attention et continua sa lecture. Plusieurs formules lui étaient familières, pas seulement par les livres qu'elle avait lus, ni même les films qu'elle avait vus, mais par des mots entendus durant son enfance. Cette réflexion fut de courte durée rompue par un bruit de papier qu'on déchire qui détourna son attention. Son chat avait réussi à ouvrir seul la nouvelle boîte et était en train de déchiqueter avec ses dents le papier de soie orange crépusculaire qui entourait la baguette. Marie-Ange soupira en le regardant faire, haussa les épaules puis continua sa lecture. Mais son chat tout aussi têtu qu'elle prit alors entre ses dents la baguette magique et la lui déposa sur le livre. Marie-Ange soupira de nouveau, prit exaspérée, la baguette entre ses doigts, regarda son chat dans les yeux et tout en faisant tournoyer la baguette en sa direction dit la première formule qui lui vint à l'esprit, celle qu'elle avait désespérément tentée à plusieurs reprises durant son enfance en se munissant d'un simple morceau de bois :

— WINGARDIUM LEVIOSA.

Son chat se mit alors à léviter à 10 cm au-dessus de la table. De surprise Marie-Ange jeta sa baguette entraînant avec elle la chute du chat qui déguerpit au premier étage. Elle se leva rapidement de la chaise et les mains plaquées contre ses joues, s'écria :

— OOOOOOH MON DIEU… OOOOOH MON DIEU ! Ce n'est pas moi… ce n'est pas possible !

Marie-Ange regarda autour d'elle pour vérifier si une autre personne était présente dans le salon, mais aucune présence n'aurait pu jeter ce sort à sa place. Elle n'en croyait pas ses yeux, elle était une sorcière. Elle alla ramasser la baguette qui avait atterri à l'autre bout de la pièce, reprit rapidement la lecture du livre et comme pour vérifier, lança plusieurs autres sortilèges qu'elle y trouva :

— ACCIO STYLO ! un stylo s'échappa d'un coffret situé sur le plan de travail de la cuisine et traversa tout le salon pour atterrir dans sa main.

— AH AAAAAAAAAAAAH… se réjouissait-elle en brandissant le stylo tel un trophée, puis elle poursuivit :

— ACCIO BOUTEILLE ! La bouteille située sur la table basse s'éleva doucement et d'un fragment de seconde, elle atterrit dans le bras de Marie-Ange qui sauta de joie.

— PAGINA VERTO ! s'exclama-t-elle avec un sourire encore plus rayonnant. Les pages du second livre se mirent à tourner les unes après les autres, puis à l'instant où Marie-Ange prononça le mot : DESERE, elles s'arrêtèrent instantanément sur une page où aucune écriture n'était encore lisible.

— CLAVICHORDO CANIT ! enchaîna-t-elle sans même reprendre sa respiration. En un instant, les touches du piano se mirent à s'enfoncer toutes seules et une musique s'en échappa. ACCIO PLATINE ! continua-t-elle. La platine vinyle gigota sur le meuble, mais ne bougea pas, maintenu par les différents câbles électriques branchés à la prise murale. Il faut sûrement la débrancher avant ! dit-elle en éclatant de rire.

Son téléphone se mit à sonner, cessant instantanément la mélodieuse musique qu'interprétait seul le piano, de même que le fou rire de Marie-Ange qui sans même regarder qui pouvait l'appeler décrocha et dit d'une voix enjouée :

— Oui, vous êtes ?

— Tu es déjà debout, jolie voisine ? dit une voix douce que Marie-Ange reconnut aussitôt : c'était Simon.

— Oui bien sûr, dit-elle en regardant avec les yeux stupéfaits le cadran de l'horloge qui indiquait 7 h du matin. Je ne vais pas dormir toute la journée tout de même !

— Je me suis inquiété, poursuivit Simon avec son éternelle voix douce. J'ai vu de la lumière dans ton salon… J'ai eu peur que tu ne

sois malade au vu de ton départ précipité d'hier soir… Ou bien que tu ne te sois fait cambrioler ou pire… que quelqu'un ait pu débarquer en pleine nuit chez toi.

Un long silence se fît entendre, puis elle rétorqua :

— Pourquoi une personne voudrait-elle débarquer chez moi en plein milieu de la nuit, Simon ?

— Je… Je ne sais pas… balbutia Simon. Un… A… un ancien… petit ami ?

— Serais-tu jaloux ? l'interrogea Marie-Ange d'un ton badin.

— Moi ? Non ! Pourquoi ? répondit précipitamment Simon. Tu fais ce que tu veux, quand tu veux, avec qui tu veux ! Juste… sache que je suis là en cas de problème… Bon, je pars au travail. Bonne journée à toi, jolie voisine.

Simon raccrocha hâtivement sans attendre de réponse de la part de Marie-Ange car il savait qu'elle était habituée à le mettre mal à l'aise. De son côté elle déposa son téléphone et saisit le livre numéro deux. Elle s'installa confortablement sur son canapé, mit le plaid sur ses jambes et commença la partie nommée *« Les potions indispensables pour des sorciers avertis »*. Dès les premières lignes, les mots se mélangèrent et Marie-Ange s'endormit sans s'en apercevoir. Livre sur la poitrine, chat sur les genoux, elle était partie pour une longue journée de sommeil, entre magie et réalité.

CHAPITRE QUATRE
Une vérité qui éclate

Depuis cette nuit, quatre mois s'étaient écoulés. L'hiver avait fait son apparition apportant avec lui, froid, atmosphère glacée et grisaille parisienne. Pendant tout ce temps et malgré l'interdiction formelle de les utiliser sans l'accord de son Animo, le personnage extravagant qui n'avait pas réapparu depuis cette fameuse soirée, Marie-Ange continua de s'exercer sur les différents sortilèges du livre d'Ermy Neesley.

Marie-Ange utilisait la magie chez elle, mais également en dehors, ce qui n'alla pas sans lui causer quelques soucis au sein de différentes entreprises qui l'avaient embauchée et qui s'empressèrent de la renvoyer en raison de son utilisation régulière du sort « Removeo Sonitus », sortilège permettant d'éliminer tout bruit dans un espace défini. Au départ, les personnes qui la côtoyaient au travail la considérait, sans que cela lui cause de difficulté, comme une personne malentendante. Mais après un temps, plus ou moins long selon l'entreprise, ils s'apercevaient qu'elle n'avait aucun problème d'ordre auditif, et ils estimaient alors qu'elle était une véritable insouciante. Marie-Ange n'aimait pas les ordres et surtout ceux donnés par des responsables en manque de considération. À chaque fois qu'un de ses supérieurs lui en avait donné un, d'une manière pas assez aimable à son goût, elle s'enfermait dans une bulle magique où aucun son n'atteignait ses oreilles. Son directeur, ses collègues, les femmes de ménage, tous pouvaient essayer de lui parler, dès qu'elle utilisait le sortilège, elle n'entendait plus rien. Lorsqu'elle les voyait dans son bureau, elle se contentait de leur sourire puis de reprendre le travail sans même faire attention à leur présence. Malgré ces nombreux licenciements, Marie-Ange considérait cette formule comme utile voire indispensable de jour et surtout de nuit.

Pendant plusieurs mois, elle avait dû dormir avec des bouchons d'oreilles antibruit afin d'atténuer le plus possible les ronflements incessants de Simon dont le niveau sonore était tel que Marie-Ange se demandait même s'il ne réveillait pas tout le voisinage. Les maisons de Marie-Ange et de Simon étant accolées, leurs chambres étaient l'une à côté de l'autre seulement séparées par un mur infime. Lorsqu'elle découvrit ce sortilège dans le livre, elle l'utilisa le soir même. Et sans aucun entraînement, celui-ci fonctionna dès le premier essai, estompant automatiquement le son des ronflements de Simon, comme si la nécessité de ne plus entendre les vrombissements l'avait aidé dans

la maîtrise des sortilèges. Marie-Ange put enfin dormir profondément sans se réveiller en sursaut toutes les nuits, « Removeo Sonitus » lui avait permis de lui sauver son sommeil.

Outre les sortilèges, Marie-Ange essayait de réaliser également différentes potions. Au fil de ses lectures, de nombreuses fioles étaient apparues les unes après les autres. Certaines contenaient des épices qu'elle côtoyait dans sa cuisine sans jamais les avoir vraiment utilisées, le goût des raviolis en conserve lui suffisait amplement : Thym, Coriandre, Cannelle, Safran… mais également des flacons dont l'aspect était tout aussi repoussant que le contenu : ongles de tigre, excrément de taureaux, crachat de non-magicien, jus de corbeau, cri de gafondou, cérumen d'Héliotigue… Ces pots renfermaient souvent des choses dont le nom et la matière lui étaient totalement étrangers.

Marie-Ange avait plus de facilité dans les sortilèges que dans les potions. Même avec la formule la plus simple, elle avait un problème. Pour sa première potion, elle avait choisi « Res Memoria », qui devait lui permettre de se souvenir là où elle avait rangé ou égaré certains objets. Après l'avoir concoctée en suivant toutes les indications du livre, et les longues recommandations, et sans oublier aucun ingrédient, au nombre seulement de trois pour cette potion, elle l'avala et contrairement aux dires de l'auteur elle était délicieuse. Puis Marie-Ange se mit à penser fortement aux objets qu'elle avait perdus ces dernières semaines. Outre le fait, qu'elle se souvînt qu'à six ans elle avait perdu son écharpe lors d'une brocante, ou qu'à trois mois elle avait craché sa tétine sur la tête de sa mère et que celle-ci avait disparu sous le canapé. Elle ne se souvenait en aucun cas de l'endroit où quelques mois auparavant elle avait pu perdre des objets. Marie-Ange avait également essayé de réaliser une potion antipuce nommée « Pulex », pour son chat qui commençait à se démanger. Quelques instants après avoir appliqué la potion sur le corps entier de l'animal, les poils de celui-ci devinrent bleu-turquoise, puis vert et enfin violet. Elle avait malencontreusement transformé son chat en animal multicolore et les puces avaient été multipliées en volume et en nombre. Marie-Ange avait alors couru chez son vétérinaire pour acheter le traitement anti puce habituel et une lotion dont le flacon indiquait : « *redonner au poil de son animal à quatre pattes, la couleur de sa jeunesse* ».

— Parfois la vie sans magie a du bon, s'était-elle dit en constatant, lors de l'application de la lotion, que les différentes teintes disparaissaient du pelage de son chat et qu'il retrouvait peu à peu sa couleur d'origine.

Après cet évènement, Marie-Ange devint un peu plus raisonnable concernant l'utilisation de la magie. Elle avait enfin trouvé un travail

dans une entreprise qui ne l'avait pas licenciée au bout d'une semaine, un poste qui consistait à recruter du personnel pour un grand groupe de transport et de logistique de produits alimentaires. Mais malgré la distance qu'elle avait essayé de mettre entre la magie et le monde du travail, celle-ci ne cessait de la rattraper. À chaque entretien de recrutement, son esprit divaguait, elle ne cessait de s'interroger sur la personne qui se trouvait en face d'elle : « Et si cette personne était un sorcier ? », « Et si cette personne ne savait pas qu'elle était un sorcier ! ». Parfois seule dans son bureau devant les Curriculum Vitæ des candidatures, elle sortait discrètement sa baguette magique et s'exerçait sur le sort « Aperio », sortilège qui lui permettait de connaître les raisons réelles qu'avait la personne à postuler dans l'entreprise pour laquelle elle travaillait. À chaque fois, elle espérait qu'apparaissent sur le Curriculum Vitae des mots tels que « sorcier confirmé », « sorcier en fuite » ou « sorcier incognito ». Pour autant, les seules phrases qui ressortaient le plus souvent grâce à ce sortilège étaient « Recherche un travail pour subvenir aux besoins de mes quatre enfants. », « Un membre de ma famille a postulé à ma place. », « Ce n'est pas moi qui aie choisi de venir, pôle emploi[3] m'y a obligé », « J'ai besoin d'argent ».

Pendant ces quatre mois, elle n'avait eu aucune nouvelle du monde de la magie. L'homme n'avait pas réapparu en pleine nuit, pas un message, pas un signe. Les apparitions d'objet se faisaient également de plus en plus rares et plus aucun livre n'avait surgi. Elle était retournée dans la routine parisienne *« Métro, boulot, dodo »* et devait se motiver chaque matin pour se lever et aller au travail, elle aussi devait subvenir à ses besoins, seule, sans demander de l'aide à qui que ce soit. Elle rentrait tous les jours de plus en plus tard et passait de moins en moins de temps avec Simon, qui lui se faisait de plus en plus discret. Les week-ends elle persévérait dans l'art de la magie, même si les résultats tardaient à venir. Pour autant, elle commençait à croire que finalement elle divaguait, qu'aucune magie n'existait, que c'était simplement son esprit qui lui jouait des tours, encore. À ses 16 ans, elle s'était persuadée que si le bus scolaire avait eu un accident sur la route, lui entraînant un retard de 2 h au lycée, c'était parce qu'elle avait supplié d'être en retard à son cours de physique pour échapper au contrôle qu'elle n'avait pas révisé. Le bus était donc tombé en panne à 10 km du lycée, comme par enchantement et grâce à son retard justifié, elle échappa au contrôle sur table. Ce jour-là et comme beaucoup d'autres, elle en était persuadée c'était un coup de la magie. Mais à ses 18 ans, la mère de Marie-Ange la fit examiner par un psychologue afin de déterminer la raison de cette fascination qu'avait sa fille pour ces livres qu'elle lisait et relisait et parce qu'elle la

retrouvait dans sa chambre baguette de bois à la main, prononçant distinctement des mots en latin. Le spécialiste avait été formel, si Marie-Ange s'était créé un monde imaginaire c'était pour pallier un manque profond et l'aider à mieux vivre son deuil, que cela n'était en aucun cas inquiétant et serait même bénéfique pour former sa propre identité. En entendant ces mots, Marie-Ange s'arrêta de croire instantanément en la magie et reprit le cours d'une vie dite normale.

À 31 ans Marie-Ange ne veut plus perdre son temps, et en raison de l'absence omniprésente de magie pendant ces quatre longs et insignifiants mois, elle prit la décision de ranger les livres, la baguette magique, les potions, les flacons, et tout ce qui se référait à ce monde. La magie avait repris énormément de place dans son esprit depuis quelque temps. Depuis que sa mère lui avait remis ce coffret rempli de souvenirs. Elle ne sortait presque plus, n'allait plus voir ses amis et menait à penser qu'elle avait encore tout inventé. Elle songea même à recontacter l'un des psychologues qui l'avait suivie pendant son enfance.

Pourtant un soir d'hiver, lorsque la neige avait recouvert de son épais manteau tout le paysage apportant avec elle la chaleur d'une cheminée et la solitude des hommes, quelqu'un frappa à sa porte et entra sans attendre qu'elle l'y invite. Marie-Ange assise sur son canapé, enveloppée de son plaid, figée sur une émission abrutissante, ne prit pas la peine de se retourner.

— Tu n'attends même plus que je vienne t'ouvrir maintenant, dit-elle froidement. Cela fait longtemps que tu n'es pas venu ici, Simon. Surtout fait comme chez toi, il y a des bières dans le frigo.

— Bonsoir… Marie-Ange ! dit une voix familière.

Marie-Ange se leva d'un bon. Ce n'était pas Simon.

— Merci, mais je ne bois pas d'alcool quand je suis en mission, dit l'homme qui en marchant comme à son habitude d'un pas marqué, avait l'air exténué.

— Vous allez bien ? Vous me semblez vraiment fatigué dit Marie-Ange d'un ton bienveillant comme pour s'excuser de l'avoir confondu avec une autre personne.

— Les affaires vont très mal en ce moment ! Le monde n'est vraiment plus ce qu'il était, vraiment plus ! Mais cela ne te regarde pas encore lui dit-il avec un petit sourire narquois

— Encore ? Justement, parlons-en, dit-elle d'un ton autoritaire dont le visage s'était soudain déformé par la fureur. Cela fait plus de quatre mois que je n'ai aucune nouvelle de vous. Presque deux mois se sont écoulés sans qu'aucun autre objet ne me soit apparu. Et pourtant, je me suis exercé TRÈS longuement.

— TRÈS longuement alors qu'il est formellement interdit d'utiliser

la magie avant d'avoir mon accord… J'ai pu remarquer cela, dit-il d'un air supérieur. Quatre entreprises différentes en trois semaines pour l'utilisation excessive de *« Removeo Sonitus »*. Bravo ! C'est intelligent !

— Ça va je n'ai fait de mal à personne, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Votre chat a repris sa couleur naturelle ?

Tous deux marquèrent un silence. Puis il continua :

— Je viens pour deux choses… la première… Vous remettre sur le droit chemin… Et la deuxième vous donner mon aval.

Marie-Ange le regarda d'un air songeur.

— Tout d'abord, avez-vous lu les recommandations indiquées dans le paragraphe *« les objets interdits et admis conditionnellement aux sortilèges, aux enchantements et aux potions »* ?

— Bien entendu, dit-elle fermement. Pourtant elle n'avait aucune idée de quoi cela pouvait s'agir.

L'homme enleva son long manteau en cuir et le déposa sur la chaise. Il joint ses mains l'une à l'autre derrière son dos et commença à faire les cent pas de la même manière extravagante que lors de leur première rencontre. Mais Marie-Ange y prêta plus d'attention cette fois-ci. Elle avait l'impression qu'un héron, comme celui qu'elle avait vu sur la chaîne Nature, Faune et Flore quelques jours auparavant, venait d'apparaître chez elle et la disputait comme une enfant.

— Il est indiqué : que l'usage de la magie ne doit être réalisé sous AUCUN PRÉTEXTE dans un lieu ou tout autre endroit dont la présence de non – magicien est envisageable.

Il s'arrêta, la regarda en écartant le plus possible ses paupières et poursuivit :

— Il est également indiqué : QU'AUCUN être vivant ne doit faire l'objet de test par des sorciers novices.

Il s'arrête à nouveau, regarda le chat dont les poils avaient gardé quelques traces du sortilège « Pulex », se secoua la tête puis reprit d'un ton irrévérencieux :

— Je continue. Les sorciers…

— Et si c'était un cas d'extrême urgence ? l'interrompit sèchement Marie-Ange.

Il s'arrêta, la regarda, écarta encore plus grand que la première fois ses paupières et reprit sa marche de hérons.

— En cas D'EXTRÊME URGENCE et seulement dans ce cas-là : le sorcier est autorisé à se servir de la magie devant un non-magicien, SEULEMENT ET SEULEMENT POUR — il prit une grande respiration — utiliser le sort « Animo ». Ce sortilège permet au sorcier novice d'appeler son protecteur qui apparaîtra quant à lui, instantanément.

Il s'arrêta de nouveau, regarda Marie-Ange et dit :

— Je pense que madame je-sais-tout n'a pas lu chaque mot, de chaque page, de chacun des livres.

— Ah ! Je suis passé de mademoiselle à madame, il y a du progrès dit-elle en échappant un large sourire pour essayer d'effacer son manque d'assiduité.

— C'est tout à fait déplorable. Puis-je finir ?

Il n'attendit pas la réponse de Marie-Ange et poursuivit en prononçant chaque mot distinctement :

— Il est également for-mel-le-ment interdit d'utiliser la magie à des fins pro-fe-ssio-nnelles, per-so-nnelles et de co-mmé-ra-ge.

Il y eut un silence, pendant lequel Marie-Ange baissa les yeux et regretta soudainement de ne pas avoir pris plus au sérieux les recommandations inscrites dans les livres. L'homme au même instant arrêta sa marche de héron près du canapé, s'y assit confortablement et lui tendit la boîte octogonale qu'elle avait vue lors de leur première rencontre.

— C'est une Historine, lui dit-il calmement. Elle va vous aider à analyser dans les meilleures conditions ce qui s'est réellement passé depuis la bataille jusqu'à nos jours.

Marie-Ange prit entre ses mains la boîte octogonale en acier laqué et tourna le minuscule loquet qui s'enfonça délicatement puis disparu d'un coup en laissant la boîte s'ouvrir. Elle découvrit alors une paire de lunettes grise qu'elle mit avec précaution au-dessus des siennes. À l'instant même où Marie-Ange les posa sur son nez, elle sentit que la paire de lunettes se resserrait autour de sa tête et de ses propres lunettes qui craquetaient sous la pression, comme si elle voulait ne faire qu'un avec son visage.

— Vous aimez les jeux de réalité virtuelle ? J'espère ! dit l'homme en s'affalant sur le canapé, le sourire aux lèvres en regardant Marie-Ange terrifiée en essayant d'enlever de toutes ses forces les lunettes qui ne cessaient de s'enfoncer dans son visage. Bienvenue dans notre monde !

Ces derniers mots, Marie-Ange ne les entendit qu'à peine. En un instant, les lunettes cessèrent de la faire souffrir, un petit vent frais lui soufflait sur la nuque, la chaleur d'un feu de cheminée lui brûlait le visage, puis un vacarme assourdissant envahissait ses oreilles. Elle leva les yeux et regarda autour d'elle. Elle se trouvait sur un champ de bataille.

— ATTENTION ! cria un homme qui empoigna le bras de Marie-Ange en l'attirant brusquement vers le sol, lui permettant d'esquiver un faisceau lumineux rouge qui l'évita de justesse.

— FUYEZ ! FUYEZ ! hurlait une femme qui se trouvait à quelques mètres d'eux. Puis en un fragment de seconde elle fût atteinte pas l'un des nombreux faisceaux lumineux qui fusaient juste au-dessus de leurs

têtes. La femme s'écroula sur le sol, les yeux grands ouverts de terreur, en un instant elle n'était plus qu'une masse inerte.

En voyant l'homme qui lui avait sauvé la vie déguerpir, Marie-Ange sans même y réfléchir, le suivit. Elle parcourut quelques mètres, le dos rond, tête baissée, en évitant les centaines de corps qui jaillissaient sur le sol, de nombreux sorciers tombés sous le feu de ces faisceaux lumineux, puis elle se jeta à côté de l'homme à l'abri derrière un tronc d'arbre. Elle vit alors plusieurs personnes se volatiliser les unes après les autres, son regard s'arrêta sur l'un d'eux, elle avait l'impression de le connaître puis il disparut.

— Nous devrions faire la même chose qu'eux ! On s'est battu fièrement… mais nous ne sommes plus assez. Comprends-tu ?

Un énorme bruit les fit trembler de la tête aux pieds, Marie-Ange vit alors le sommet du monument qui se trouvait en face d'elle exploser littéralement, propulsant dans tous les sens des morceaux de celui-ci. L'homme tendit alors sa baguette au-dessus de leurs têtes et y fit jaillir un voile transparent qui les entoura, les protégeant des nombreux débris qui tombèrent et rebondirent sur le voile transparent. Puis ce fut une clameur métallique qui attira leurs attentions vers le reste du monument encore debout. Ils le virent osciller de gauche à droite, d'avant en arrière, permettant à de nombreuses personnes encore à l'intérieur de s'en extirper. Enfin le silence régnait, les cris s'étaient estompés, plus aucun faisceau ne jaillissait dans les airs, tous regardaient ce monument historique qui compte parmi les plus célèbres au monde qui n'oscillait plus. Puis en une seconde, le monument édifié pendant plus de trente ans s'écroula sous leurs yeux déversant ses pierres sur les marches qui l'entouraient. Marie-Ange en observant cette scène, les yeux horrifiés, reconnu enfin l'endroit où elle se trouvait, la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre n'existait plus. Les combats reprirent de plus belle et plus intensément qu'avant la chute de l'édifice. Marie-Ange regarda l'homme apeuré puis il lui dit :

— Sort ta baguette ! Bon sang… mais sort ta baguette !

La peur l'avait paralysée, elle ne pouvait plus bouger et même si elle le pouvait, où irait-elle ? Comment ferait-elle ? L'homme prit dans la poche du jeans de Marie-Ange la baguette magique qu'elle avait pourtant précieusement enfermée dans une armoire chez elle, la mit dans la main de Marie-Ange, serra fortement son poing puis s'écria :

— Animo !

En une fraction de seconde, elle se retrouva dans une énorme salle, bondée de sorciers, dont il était impossible de distinguer les murs tant la grandeur était incroyable. Tous étaient habillés de longues capes noires à l'instar des détectives et s'écriaient à l'unisson :

— QUE FAISONS-NOUS ?

— ON NE PEUT PAS SEULEMENT disparaître !

— JUSTICE !

Le silence se fit entendre. Les milliers de sorciers présents se turent au même instant. Un homme apparut sur une estrade en plein milieu de la pièce. À côté de Marie-Ange, une femme immense tenait entre ses mains un journal daté du 27 septembre 2002 avec en gros titre :

« FAITES-VOUS OUBLIER ».

L'homme sur l'estrade se mit à parler :

« Dans ces heures sombres, où aucune lumière ne nous apparaît, je n'ai rien d'autre à offrir que le silence, il est temps de nous faire oublier. Nous avons devant nous une épreuve des plus douloureuses. Nous avons devant nous de nombreuses et longues années de silence. »

À chaque fin de phrase, des cris de déception se faisaient entendre.

« Vous me demandez : que faisons-nous ? Et je vous réponds. Chacun de nous sait le danger qui envahit notre monde alors mélangez-vous. Que chacun de nous se mélange au monde des non-magiciens, pas avec gaieté de cœur, je le concède, mais par nécessité.

Vous me demandez : combien de temps cela durera ? Et je vous réponds. Le plus longtemps possible pour permettre de reconstruire le renouveau.

Vous me demandez : et nos enfants sorciers ? Et je vous réponds. Il n'en existe plus.

Vous me demandez quel est notre but ? Et je vous réponds en un mot. LA VICTOIRE ! »

La femme tenant le journal regarda de sa hauteur Marie-Ange, lui sourit et tapota de son index le bout de sa baguette magique à laquelle elle était restée agrippée depuis le champ de bataille, puis elle lui dit en chuchotant :

— Animo.

En une nouvelle fraction de seconde, Marie-Ange atterrit gare du Nord en plein centre de Paris et en pleine heure de pointe. Pendant de longues minutes, plusieurs personnes passèrent devant elle sans la voir, elle ne saisit pas tout de suite la nécessité de cette scène. C'est alors qu'elle entendit le son d'un piano. Elle tourna la tête en direction de la musique et vit un homme jouant en plein milieu de la gare, sur l'un des pianos mis à la disposition des voyageurs, Marie-Ange comprit que cette scène se passait à son époque. Aucun de ceux qui croisaient son chemin ne pouvait se référer au monde magique, chaque individu marchait rapidement en direction des différents quais de la gare. Chaque personne était identique et différente à la fois, comme toujours dans la ville de Paris. C'était une gare normale, où les gens se croisent pour aller et venir de leurs travails. Puis la scène se mit à

ralentir, elle vit alors une personne qui la scrutait, puis une deuxième, elle tourna sur elle-même et s'aperçut qu'une dizaine de personnes la regardait et s'avançait lentement jusqu'à elle comme dans un mauvais film d'horreur. Prise de panique, Marie-Ange se mit à reculer pas à pas jusqu'à atteindre l'un des recoins de la gare, bloquée et terrorisée elle essaya de trouver du regard une porte de sortie, mais cette gare en était dépourvue. Arrivés à quelques pas de Marie-Ange chacun des individus sortit au même instant de son manteau sa baguette magique et crièrent à l'unisson :

« ANIMO »

Marie-Ange revint de nouveau dans son salon, retira les lunettes et les reposa hâtivement dans la boîte octogonale. L'homme l'attendait sur son canapé sans avoir bougé d'un millimètre, comme si le temps s'était arrêté pendant son absence.

— Ceux qui ne croient pas en la magie, ne la verront jamais ! Vous y croyez réellement maintenant ?

Marie-Ange hocha sa tête, baguette fermement tenue dans le creux de sa main.

— Nous devons y aller, maintenant… Cependant, continua-t-il en regardant avec dégoût de bas en haut Marie-Ange. Vous devriez prendre rapidement une douche et vous changer. On dirait que vous venez de combattre la laie de Crommyon[4].

Il se leva, mit son manteau puis poursuivit en se dirigeant vers le pas de la porte :

— Je vous conseille d'en mettre un aussi. Je vous laisse maximum dix minutes… Je vous attends dehors.

À la fermeture de la porte, Marie-Ange se précipita dans la douche. Au bout de cinq minutes, elle était habillée, lavée, coiffée, manteau sur le dos, chaussures et baguette à la main. Elle ferma alors la porte d'entrée à clef et vit devant chez elle une superbe décapotable noire mate, jante chromée, un luxe que Marie-Ange n'avait jamais connu. Elle tapota sur la vitre conducteur, qui s'ouvrit pour laisser apparaître le visage de l'homme qui la regarda d'un air désobligeant.

— Cela rapporte de l'argent d'être sorcier dites-moi ? affirma-t-elle en rigolant.

— Rentrez au lieu de dire des bêtises, dit-il énervé. Et les chaussures c'est aux pieds que cela se met, continua-t-il en refermant la vitre.

Il démarra la voiture et commença à rouler. Au bout de quelques kilomètres et après avoir mis les chaussures à ses pieds, Marie-Ange ne put s'empêcher de faire quelque chose. Elle alluma alors la radio, puis changea de station toutes les cinq secondes.

— Vous pouvez arrêter ça ? dit-il en colère.

— À vrai dire, que vous soyez devenu transparent et que vous ressembliez comme deux gouttes d'eau au non-sorcier, qu'à cela ne tienne. Mais qu'en plus vous vous déplaciez en voiture, franchement… Où sont les balais, les sorciers qui se téléportent… je ne sais pas moi au moins une voiture volante !

— Vous savez que l'on a évolué quand même depuis ?

— Ah bon ? Et on arrive dans combien de temps alors ?

— Maintenant !

Arrivée sur une route où rien ne gâche le paysage, aucune maison à l'horizon, uniquement la forêt à perte de vue, la voiture disparut.

CHAPITRE CINQ
Tout n'est que symbole

Ce fut immédiat : Marie-Ange eut l'impression d'atteindre les 300 km à l'heure en une fraction de seconde à l'instar des attractions à sensation forte, puis la voiture s'arrêta brusquement dans un des plus grands parkings en plein cœur de Paris. Ils s'extirpèrent tous deux du véhicule et se dirigèrent vers la sortie en empruntant l'ascenseur où une affiche présentant une pièce de théâtre se jouant à la Madeleine était placardée.

— « Mensonges d'États », c'est une excellente pièce de théâtre, dit Marie-Ange en regardant l'homme qui n'y prêta pas attention. C'est sur la Seconde Guerre mondiale, poursuivit-elle. Cependant, je ne l'ai pas vue avec ces acteurs…

Elle arrêta sa réflexion, s'avança vers l'affiche en plissant les yeux, puis son regard se figea un instant sur le bas de l'annonce et elle continua d'une voix forte pour essayer enfin d'interpeller l'homme :

— Il est indiqué « Opération Fortitude[5], Londres 1998 », la Seconde Guerre mondiale s'est produite en 1939-1945, pas en 1998, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'un air songeur tout en regardant l'homme qui souriait en observant les boutons des étages s'allumer les uns après les autres à mesure qu'ils montaient.

Dès l'ouverture des portes de l'ascenseur, l'homme se précipita vers l'extérieur du bâtiment de sa démarche habituelle, et il leva la tête en direction de la Tour Eiffel tout en continuant d'avancer.

— Reconnaissez-vous ce monument ? dit-il avec son petit sourire narquois.

Il n'attendit pas la réponse de Marie-Ange qui s'était mise à courir pour essayer de le suivre et continua d'un ton formel :

— Nous y sommes attendus ! Suivez-moi et ne traînez surtout pas !

Marie-Ange suivit pendant quelques minutes, non sans difficulté, l'homme décidément très pressé. Les rues étaient de plus en plus bondées à mesure qu'ils s'approchaient de la tour Eiffel, et certains piétons dévisageaient l'homme, quand d'autres se retournaient intrigués à son passage.

— En même temps, pensa Marie-Ange, même si à Paris nous sommes très ouverts d'esprit, qui a l'habitude de rencontrer un homme vêtu d'un grand manteau noir, marchant précipitamment d'un pas plus qu'étrange et qui regarde chaque personne qu'il croise avec un air menaçant ?

Arrivés devant la billetterie de la Tour Eiffel, ils mirent un certain temps avant de pouvoir prendre les deux billets d'entrée, derrière de nombreux touristes faisant déjà la queue pour grimper dans le bâtiment. Mais malgré le temps d'attente, ils ne s'adressèrent pas la parole. L'homme continuait de lancer des regards hautains à Marie-Ange qui s'efforçait de conserver un air parfaitement neutre pour éviter d'attirer l'attention sur eux. Les personnes qui les entouraient regardaient déjà l'homme avec des airs inquiets, alors si le ton était monté entre eux, cela aurait pu entraîner une panique générale. Pendant près de trente minutes, elle attendit que l'homme dise quelque chose, mais celui-ci se contenta de l'observer d'un œil noir. En recevant son ticket d'entrée, Marie-Ange décida alors de rompre le silence.

— Nous nous rendons à quel étage ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Jusqu'au sommet, dit-il froidement.

Ils commencèrent alors l'ascension en empruntant les escaliers. Mais seulement au bout de quelques marches, Marie-Ange grommela à voix basse en serrant les dents :

— Êtes-vous au courant de l'existence des ascenseurs ?

Comme à son habitude, l'homme ne fit pas attention à la question et continua de monter les marches deux par deux, sans se préoccuper de Marie-Ange qui peinait à le suivre. Arrivé sur le palier du deuxième étage, l'accès pour atteindre les marches allant au troisième était fermé par une épaisse chaîne en métal où un panneau suspendu indiquait :

« Pour des raisons de sécurité, l'accès au troisième étage par l'escalier est interdit, merci de vous rapprocher des ascenseurs ».

Marie-Ange éprouva un tel soulagement qu'elle faillit éclater de rire, elle pouvait enfin reprendre son souffle, à présent. Mais debout, les mains sur les genoux, à respirer profondément sans se préoccuper de l'homme qui l'attendait, son regard fut happé par les lettres du panneau, elle eut l'impression que l'une d'elles se déformait. Elle s'approcha, puis elle examina plus longuement les lettres qui se mirent toutes à se mélanger entre elles. En quelques secondes, la phrase eut un tout autre sens :

« Avant de franchir ce point, merci de vérifier qu'aucun non-magicien ne puisse vous suivre ».

— Comment cela est-il possible ? s'exclama-t-elle.

— Vous êtes une sorcière, Marie-Ange. Vous allez rapidement vous rendre compte que notre monde s'est très bien amalgamé avec celui des non-magiciens. Nous sommes partout et nulle part à la fois.

Après avoir vérifié les alentours, il détacha avec énergie la chaîne,

se mit de l'autre côté et invita, par un mouvement de tête, Marie-Ange à le suivre.

— Ne tardons pas, il nous reste encore 161 mètres à monter, lui dit-il en refermant soigneusement la chaîne.

— 161 mètres ! C'est une blague ? répondit Marie-Ange dont le visage se décomposa en levant doucement la tête vers le sommet de l'édifice.

— Vous m'avez déjà entendu formuler rien qu'une seule plaisanterie ? dit-il sèchement.

Marie-Ange rebaissa la tête en direction de ses pieds qui machinalement montèrent les marches les unes après les autres. Derrière elle, l'homme la suivait en ne cessant de geindre toutes les dix secondes pour qu'elle accélère le pas, mais Marie-Ange était épuisée et ses pensées ne l'aidaient en aucun cas à se hâter. Elle ne comprenait pas pourquoi, ayant la magie à portée de main, elle ne pouvait pas l'utiliser au lieu de se fatiguer inutilement. Pendant sa réflexion, l'homme excédé finit par la dépasser, s'arrêta devant elle, sortit sa baguette et la fit tournoyer en direction des poignets de Marie-Ange. Un tissu noir en sortit et lui enveloppa fortement les poignets tels des menottes. L'homme reprit sa montée, en gardant sa baguette en direction de Marie-Ange qui sentit que le tissu la tirait vers lui, sans qu'elle ne puisse faire quoi que ce soit, comme un chien que l'on promène en laisse.

Cinq minutes plus tard, après avoir monté les marches d'un rythme effréné afin de suivre l'homme sans tomber dans les escaliers, celui-ci s'arrêta brusquement et s'exclama :

— Nous y sommes !

Le tissu noir disparut libérant les poignets de Marie-Ange, des gouttes de sueur perlaient sur son visage, ils étaient enfin arrivés au troisième étage. L'homme dont elle ne connaissait toujours pas le prénom se dirigea rapidement vers une porte située au centre du palier, où était indiqué :

« Accès interdit, bureau du professeur Eiffel ».

— Dépêchez-vous Marie-Ange, vous allez nous faire repérer ! Le palier est truffé de touriste, chuchota l'homme qui avait ouvert la porte.

Mais Marie-Ange ne l'entendit pas, elle était devant la porte, les yeux fortement plissés, fixant les lettres comme pour essayer de décrypter un sens caché. L'homme leva les yeux au ciel en la regardant faire puis tira fortement Marie-Ange par le col de son manteau et referma rapidement la porte.

La salle était exiguë et décorée à la mode du XIXe siècle. Des moquettes et des tapisseries très chargées couvraient les murs et le sol.

On pouvait y voir des petits meubles de rangement et trois mannequins en cire, dont deux occupaient des fauteuils. Sur l'un des murs, des petites vitres permettaient de faire entrer la lumière des projecteurs extérieurs. Sur les autres, trois cadres étaient suspendus. L'un représentait le viaduc de Garabit, l'autre le dôme de l'observatoire de Nice et le dernier était écrit en idéogrammes asiatiques. Marie-Ange connaissait très bien les deux premiers tableaux. Elle les avait vus toute son enfance sur les murs de son salon.

— Personne ne peut nous voir ? demanda Marie-Ange en observant les visages collés contre les vitres.

— Les hommes ne voient que ce qu'ils ont envie de voir et surtout ce qu'on veut leur faire croire. Cette scène en est une belle démonstration.

L'homme débuta sa marche habituelle de héron, ce qui agaça fortement Marie-Ange qui souffla tout l'air qu'elle pouvait avoir dans ses poumons.

— Pourquoi après chaque question, apparaît une tirade aussi longue, qu'ennuyante ? dit-elle en le regardant tournoyer dans la petite salle.

— La légende raconte que lors de la conception de cette tour, Gustave Eiffel se serait octroyé un espace pour y installer son bureau. QUE NENNI ! s'écria-t-il l'index levé, ce qui fit sursauter Marie-Ange qui était en train d'ouvrir discrètement l'un des tiroirs. Puis il reprit calmement, Gustave Eiffel n'a ni conçu ni utilisé cet espace comme un bureau. L'endroit a d'abord été exploité par un laboratoire météorologique, puis radiophonique. Et enfin, il a été aménagé comme cela.

Il leva les bras vers les murs et tourna sur lui-même en désignant les différents éléments qui ornaient la pièce. Puis il s'arrêta, s'avança en direction d'un des tableaux et poursuivit d'une voix forte :

— Que voyez-vous en observant ce tableau ?

— Le Viaduc de Garabit, dit-elle fièrement en refermant discrètement le tiroir.

— Mais encore…

— Le Viaduc de Garabit est un Viaduc ferroviaire français réalisé par Gustave Eiffel, répondit-elle à l'instar d'un élève devant son professeur.

— Regardez encore !

— C'est un pont en métal rouge, répondit-elle en fronçant les sourcils tout en regardant le tableau.

L'homme la regarda attentivement, puis elle continua :

— Il y a un arc de cercle, dit-elle paniquée à l'idée de se tromper

dans la réponse.

— Ne regardez pas ce que vos yeux voient, mais ce que vous aimeriez voir. C'est votre esprit qui doit regarder. Maintenant, qu'est-ce que vous ne voyez pas ?

Marie ange regarda plus en profondeur, fronça encore plus fort les sourcils et s'arrêta instinctivement de respirer. Elle vit alors le tableau se transformer sous ses yeux, comme par magie. L'arc de cercle formait maintenant un angle droit, permettant de distinguer facilement un triangle renversé dont une pile du viaduc se plaça verticalement au centre. Elle tourna alors la tête en direction du tableau qui représentait l'observatoire de Nice. Le dôme se mit à s'ouvrir lentement et laissa apparaître un œil aussi rond qu'une bille.

— Un triangle… un bâton… un cercle… Animo, marmonna Marie-Ange.

— Observez le troisième tableau maintenant, dit l'homme.

Les idéogrammes asiatiques se mélangèrent les unes aux autres, pour laisser apparaître ces quelques phrases, que Marie-Ange se mit à lire à haute voix :

Nous sommes ce que vous voulez qu'on soit.
Nous sommes la protection,
Nous sommes la défense,
Nous formons la nouvelle génération.
Nous sommes ANIMO !

À cette lecture, une porte apparut entre les deux derniers tableaux. L'homme l'ouvrit et invita avec un large sourire Marie-Ange à s'y engouffrer. Tout en s'avançant, elle jeta un dernier coup d'œil en direction du tableau représentant le Viaduc de Garabit qui avait repris sa forme initiale. Elle se demanda alors si tout ce qui était en train de se produire à cet instant était vraiment réel ou encore le fruit de son imagination. Lorsqu'elle s'introduisit, la porte se claqua si fortement derrière elle, que Marie-Ange sursauta. Elle vit alors apparaître une vaste salle tout de marbre blanc éclatant qui surplombait la surface de base de la Tour Eiffel. De chaque côté, derrière de long comptoir, une cinquantaine de personnes, homme et femme entièrement vêtus de blanc tout comme leurs accessoires était assise et pianotait sur des claviers virtuels et des écrans tactiles transparents.

— Bienvenue au centre des formalités, dit un visage souriant qui se plaça juste devant eux.

— Bon… Bonjour, balbutia Marie-Ange en regardant le visage sans corps qui volait face à elle.

— Merci de bien vouloir prendre un ticket.

Une main, qui n'était rattachée à aucun corps, sortit de nulle part et tendit à Marie-Ange un billet qu'elle prit instinctivement, les yeux et

la bouche grands ouverts, sincèrement choquée par ce qu'elle voyait.

— Numéro 439, dit l'homme en regardant le ticket. Nous n'allons pas attendre longtemps !

Marie-Ange essaya de formuler une phrase, mais rien ne voulait sortir de sa bouche, pas un seul mot, pas même un bruit. Un gong retentit et le gigantesque panneau indicateur situé au centre de la salle afficha leur numéro suivi de la lettre G.

— Le bureau G est par là ! Suivez-moi ! dit l'homme qui partit précipitamment.

Marie-Ange se mit de nouveau à courir afin de ne pas perdre la trace de l'homme qui traversa la salle d'une enjambée. Ils arrivèrent tous deux au même moment devant le bureau G, mais Marie-Ange lancée à pleine vitesse manqua de tomber de l'autre côté du comptoir, qui était tenu par une femme au sourire forcé et au ton autoritaire qui la regarda du même air hautain que l'homme qui l'accompagnait.

— Nom et prénom, dit-elle sèchement.

— Nom : Desimecourt, Prénom : Marie-Ange, répondit l'homme.

— Âge ?

— 31.

— Profession ?

— Chargée des ressources humaines.

La femme tapota sur un clavier virtuel transparent qui flottait à dix centimètres au-dessus du comptoir puis continua :

— J'ai dans mes dossiers, une certaine Marie-Ange Desimecourt. Dans sa trente et unième année. Premier contact réel avec la magie : il y a un peu moins de six mois. Suivi par ses Animo depuis sa dixième année. Est-ce exact ?

— C'est cela même, dit l'homme.

— Excusez-moi… mais vous avez dit « suivi depuis sa dixième année » ? demanda posément Marie-Ange.

La femme et l'homme se regardèrent, marquèrent un rapide instant de silence, puis elle poursuivit :

— Casier judiciaire : vide… Apprentissage de l'histoire de la magie : faite… Demande du protecteur à entrer dans le locus protégé de Paris : en notre possession… Date et heure de convocation : Ce jour, à cette heure. Tout est parfait, ils vous attendent.

La femme appuya avec son index sur un bouton rouge situé à sa gauche, l'unique objet en contact avec le comptoir. Au même instant, un nouveau gong retentissait, un autre numéro s'afficha pour le bureau G sur le panneau indicateur et deux autres personnes s'avancèrent en leurs directions. Marie-Ange n'avait pas d'autres choix que de se retirer et de suivre l'homme qu'elle n'avait pas vu partir et qui se trouvait déjà à l'autre bout de la pièce devant un mur qui comptait cinq portes fermées, les unes à côté des autres.

— Je ne puis rentrer dans cette pièce, dit-il en entendant les pas de Marie-Ange s'approcher de lui. Ainsi, je vous laisse le soin de choisir LA porte ! LA BONNE porte qui vous permettra de devenir véritablement une sorcière.

— Comment puis-je savoir qu'elle est la bonne porte ? s'inquiéta Marie-Ange qui reprenait une nouvelle fois son souffle.

— Je dois encore une nouvelle fois me répéter, répondit l'homme sèchement. Ne pensez pas avec vos yeux, mais avec votre tête ! L'esprit regarde et l'esprit choisit, dit-il tout en tapotant avec son index le front de Marie-Ange. Ne vous trompez pas… Ne vous trompez pas… ne vous trompez surtout pas !

Marie-Ange prit une grande respiration, ferma fortement les yeux, et eu l'impression que le bruit autour d'elle commençait à s'estomper. Elle les rouvrit et s'avança instinctivement vers l'une des cinq portes. Elle appuya sur la poignée d'une main tremblante, poussa la porte et entra sans réfléchir. En se retournant, elle vit l'homme, mais également toutes les autres portes. Elle se précipita en direction de l'une d'elles, l'ouvrit, puis une autre, puis la troisième et enfin la dernière. Derrière toutes ces portes, elle pouvait apercevoir l'homme debout, le sourire aux lèvres, dans la même salle au sein de laquelle elle l'avait quitté.

— Je n'ai pas le droit de faire des plaisanteries, moi aussi ? dit l'homme en éclatant de rire.

Marie-Ange lâcha la dernière porte qui se referma doucement et regarda l'homme d'un regard méprisant jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le voir. Au bruit de la porte, elle se retourna et vit alors deux hommes et deux femmes qui l'attendaient, assis sur de larges fauteuils blancs éclairés seulement par les rayons de lune qui pénétrait la minuscule pièce à travers une grande vitre donnant sur tout Paris.

— C'est… c'est… balbutia Marie-Ange en se souvenant qu'elle ne savait toujours pas son prénom, c'est… c'est lui ! Il m'a fait une blague… une blague idiote… Je… Je…. Je voulais juste vérifier.

— Bonjour Marie-Ange, dit l'un des deux hommes. Nous t'attendions. Assieds-toi !

Elle prononça un petit bonjour inaudible par tous et alla s'asseoir sur une chaise en bois juste devant eux.

L'entretien dura plus de deux heures où les quatre personnes bienveillantes posèrent à leurs tours différentes questions pour mieux la connaître. Marie-Ange dut se présenter, expliquer son histoire depuis son enfance, ce qui l'intéressait dans la vie, si elle avait des antécédents éventuels d'alcoolismes, de prise de drogue, d'abus familiaux… Aucune interrogation concernant la magie ne fut posée durant toute cette entrevue, excepté la toute dernière question :

— Pour quelle raison souhaitez-vous intégrer le monde de la magie ? demanda l'une des deux femmes.

— Je n'ai pas choisi ! Elle est en moi depuis toujours, dit-elle distinctement sans même réfléchir une seule seconde.

Après ces mots, un long silence se fit entendre. Les quatre personnes se regardèrent les unes après les autres, puis regardèrent attentivement Marie-Ange. Celle-ci quant à elle regarda à sa gauche puis à sa droite. Elle regarda le sol, compta même les carreaux de marbre qui les séparaient, mais en aucun cas elle ne les regarda dans les yeux. Elle se demandait si elle n'aurait pas dû approfondir ses pensées quant à l'ultime question, au lieu de répondre bêtement ce qui lui passait par la tête. Au bout de cinq minutes d'un silence incessant, ils se levèrent et s'approchèrent tous les quatre de Marie-Ange. L'un d'eux lui tendit alors une boîte puis fit tourner la chaise sur laquelle elle était assise et les quatre individus levèrent leurs bras droits en direction d'un couloir comme pour lui indiquer la sortie. Elle se leva en tenant fortement la boîte entre ses deux mains, les regarda puis se dirigea lentement en reculant vers le couloir tout en continuant de les observer jusqu'à ce qu'ils disparaissent de sa vue. Puis elle emprunta rapidement le long couloir qui devenait de plus en plus sombre à mesure qu'elle avançait, et sans s'en rendre compte elle se retrouva dans le bureau du professeur Eiffel, seule. Elle ne se posa aucune question et fonça vers la porte de sortie. Malgré l'afflux de monde à la boutique souvenir attenante personne ne la remarqua. Elle chercha l'homme qui l'avait accompagnée, au troisième étage puis au second. Aucune trace de cet homme. Elle continua de descendre tout en essayant de l'apercevoir puis sortit et s'arrêta exactement sous la tour et leva la tête pour apercevoir le sommet.

— Félicitation ! dit l'homme.

— Vous m'avez fait peur ! répondit Marie-Ange en sursautant. Je vous ai cherché partout !

— Je sais ! dit-il d'un ton joyeux. Je t'observais.

— Vous saviez que je vous cherchais et…

— Passons ! Pouvons-nous rentrer ? Je suis exténué de ma journée, dit l'homme.

— Bien entendu, mais avant cela je veux connaître votre prénom !

— Ani.

— Ani ? répéta-t-elle.

— Oui Ani ! Nous sommes tous Ani ! Toi aussi tu le deviendras. Enfin quand tu te seras un peu entraîné.

Ils commencèrent à marcher en direction du parking et il continua :

— Cette nuit tu as appris beaucoup de choses, Marie-Ange, beaucoup de choses. Le monde dans lequel nous vivons n'a pas

toujours été ainsi. Aujourd'hui, nous devons être transparents pour que personne ne sache qui nous sommes. Nous devons disparaître dans l'univers des non-magiciens. Il faut que tu saches que ce n'est pas un désir et que ce n'est en aucun cas plaisant, mais c'est une obligation, personne, je dis bien personne ne doit savoir qui nous sommes. Tu as compris ?

Marie-Ange hocha la tête et il poursuivit :

— Il faut que tu ne fasses confiance à personne, vraiment personne. Que ce soit des non-magiciens ou des sorciers. L'homme est majoritairement cruel, s'il trouve un bénéfice à te vendre…

— À me vendre, coupa Marie-Ange.

— Oui à te vendre à certains sorciers dont le principal but et de détruire la race de sorciers qu'ils considèrent impurs. Des sorciers nés de parents qui n'ont pas de pouvoir magique, par exemple. Mais également des sorciers ainsi que leurs descendants qui n'ont pas combattu de leurs côtés lors des différentes batailles, que ce soit à Londres, à Paris, à New York, ou même à Tokyo. Les plus grandes capitales du monde ont connu cette guerre, Marie-Ange. Tous les sorciers se sont rassemblés ce jour de 1998, pour combattre le mal dans leurs pays. Certains ont gagné, comme ici en France, enfin… gagné… Tout est relatif ! Mais d'autres, dont les écoles avaient déjà tissé des liens très étroits avec la magie noire ont littéralement sombré dans la haine.

— Mais cela fait beaucoup de sorciers ! affirma-t-elle.

— Détrompe-toi. On est maintenant très peu. Ils ont retrouvé une majorité d'entre nous et les ont torturés pour connaître nos cachettes, puis ils les ont massacrés. C'est pourquoi nous avons tous changé de nom, de prénom et d'existence depuis cela. Le monde des non-magiciens a de très bons avantages, nous avons cru être en sécurité et nous l'avons été pendant des années, mais ce monde a également des inconvénients.

— Comment ça ?

— Lorsqu'on a quitté ta maison, je me suis permis de prendre ton téléphone portable et de désactiver toutes tes données satellites.

Marie-Ange prit son téléphone entre ses mains.

— Le téléphone est une énorme mine d'informations, poursuivit-il. On peut savoir où tu es, ce que tu as fait dans la journée et avec qui. Nous ne sommes pas les seuls à nous être insérés dans le monde des non-magiciens, eux aussi ! Des sorciers ont commencé à pourchasser d'autres sorciers, en les retrouvant notamment par le biais de l'annuaire, mais également des réseaux sociaux et surtout par leurs téléphones. Mais cela a entraîné des choses horribles.

— Quelles choses horribles ?

— Le monde des non magiques s'est aperçu qu'un grand nombre de personnes disparaissait ou était retrouvé décédé de manière étrange. Après vérification, des non-magiciens ont été tués et torturés juste parce qu'il avait un homonyme sorcier. C'est alors que nous avons décidé de nous unir.

— Comment cela ? dit Marie-Ange intriguée.

— N'as-tu rien remarqué lors de ton entretien ? N'as-tu pas trouvé les quatre personnes étranges ?

— Excepté le fait qu'ils soient habillés tous en blanc, non.

— Dans les Locus, le personnel est tout vêtu de blanc qu'ils soient sorciers ou non, afin de ne pas les différencier. Ceux que tu as vus n'ont aucun pouvoir magique.

— Des Locus ? interrogea Marie-Ange.

— Ce sont des lieux divers et variés, demeurant secrets, où se regroupent les sorciers pour des problèmes d'ordres administratifs, comme ici, des endroits de divertissement, mais également des Locus de protection. S'il y a un seul doute d'infraction, d'attaque où je ne sais quoi, le Locus est détruit et disparaît comme s'il n'avait jamais existé, dit fermement Ani en regardant Marie-Ange qui avait des milliards de questions qui se mélangeaient dans sa tête.

— La femme qui nous a posé les questions au comptoir G n'était pas une sorcière, elle non plus ? reprit Marie-Ange après un instant de réflexion afin de mettre de l'ordre dans ses questions et éviter de braquer Ani qui, pour une fois, n'avait pas de mépris dans son regard.

— Non plus et pourtant c'est eux qui prennent la dernière décision concernant votre intégration.

— Pourquoi des non-magiciens ?

— Contrairement à nous, ils ne veulent pas avoir un nombre incommensurable de sorciers à leurs côtés. Juste protéger leur monde. C'est pourquoi leur façon de penser et de procéder permet une sélection plus restrictive. Chaque sorcier est analysé depuis sa naissance et jusqu'au jour de son intégration, sans même prendre en compte sa faculté dans les sortilèges ou les potions. Si l'un d'eux remarque qu'un sorcier a un désir trop grand de pouvoir quel qu'il soit, dans n'importe quel domaine, ils ne prendront pas le risque. Pour eux, une personne recherchant le pouvoir peut détruire des nations.

— Mais de très grands sorciers ont fait des choses remarquables et de bonnes choses !

— Oui, certains nous ont même sauvés. Ils faisaient le bien sans attendre de récompense, et fuyaient le mal sans craindre le châtiment. Mais ces Hommes-là sont rares, aujourd'hui. La limite entre le bien et le mal est aussi mobile et instable qu'un château de cartes.

— Et, on ne peut pas savoir à l'avance si sa recherche de pouvoir sera du côté du bon ou du côté du mal.

— Tu as tout compris.

Ils arrivèrent au parking. Marie-Ange resta silencieuse quelques instants puis demanda :

— Et si je n'avais pas été à la hauteur ? Enfin, je veux dire… Et si mon esprit avait été du côté du mal ? Dans la vie, c'est tellement plus simple de choisir le mal que de choisir le bien.

— On t'aurait fait oublier tout ce que tu sais et tout ce que tu as vu. Mais retiens une seule chose. Le bien est à côté du mal, comme le mal est à côté du bien. Un jour, peut-être, tu dévieras vers le mal, mais il faut que tu te souviennes que le bien est à ta portée. Tu devras accepter cette situation, accepter que tu sois passée du côté du mal. Mais qu'en une seule action, tu peux redevenir ce que tu étais et ainsi conserver et défendre tes convictions, coute que coute.

— J'espère ne jamais être de ce côté.

— Sache que beaucoup de sorciers n'ont pas eu le choix.

— Mais on a toujours le choix ! s'exclama Marie-Ange.

— Tu aurais sacrifié ta famille, tes enfants, tes amis pour des convictions ?

Marie-Ange baissa la tête, elle venait de comprendre. Les convictions, le courage, la bravoure, la détermination ne suffisent pas à garder nos idées.

— Il existe beaucoup d'endroits comme celui-là ? poursuit-elle.

— Des centaines et dans le monde entier.

En s'asseyant dans la voiture, elle ouvrit la boîte qu'on lui avait transmise. Un bâton en argent y était recouvert d'un tissu blanc transparent. Elle le prit entre ses doigts et interrogea Ani :

— À quoi correspond ce symbole ?

— À l'époque, il n'avait pas la même signification qu'aujourd'hui. Mais maintenant, cela signifie que tu as acquis les principes de base de notre monde et que tu y as été acceptée. Tu es devenu un apprenti. Pour faire suite à cela, tu deviendras compagnon qui correspond à la recherche de sorciers, symbolisés par le triangle. Puis maître ou tu devras les protéger, qui est quant à lui représenté par…

— Par un rond, dit-elle en l'interrompant.

— Exactement ! dit-il en lui souriant

— C'est la première fois que tu me souris véritablement !

— Voilà, tu m'agaces à nouveau ! dit-il en pianotant sur son volant.

Après un instant de silence, ils se mirent à rire ensemble. Ani démarra la voiture et elle disparut.

CHAPITRE SIX
Heureux ceux qui se rencontrent

Marie-Ange se réveilla de bonne heure et de bonne humeur le lendemain matin. Elle se leva d'un bond, prit une douche rapidement, s'apprêta et courut à la boulangerie prendre des viennoiseries pour se préparer un copieux petit-déjeuner. De retour à la maison, elle se fit un chocolat chaud et un grand verre de jus d'orange frais. Puis elle découpa les croissants encore chauds pour y insérer de la pâte à tartiner et les referma. Elle entreposa le tout sur un grand plateau en bois et alla s'assoir à la table à manger. En posant le plateau, Marie-Ange s'aperçut qu'un nouveau livre intitulé « *CHAPITRE TROIS — Le monde magique d'aujourd'hui, une nouvelle vie pour un Nouveau Monde* » avait fait son apparition pendant la nuit.

Tout en mangeant son premier croissant en le plongeant longuement dans le chocolat chaud, elle commença sa lecture.

« Chapitre I : ces lois qui nous gouvernent.

Alors que les nouvelles lois réformant notre monde sont adoptées depuis 2002 en conseil des ministres mixtes (sorciers et non-sorciers), beaucoup s'interrogent sur leurs mises en œuvre. Cet ouvrage vous éclaire. »

Dans ce volume, Marie-Ange put découvrir les nouvelles lois votées au ministère mixte, mais également les dérives de celle-ci, les nombreux incidents et les nouvelles réformes pour les contrer. Des centaines de lois se mélangeaient allant de l'obligation pour chaque sorcier de changer d'appellation à l'interdiction formelle de parler des locus et de divulguer l'existence d'un sorcier à qui que ce soit (sorcier ou non magique). Par les articles de journaux insérés dans le livre, Marie-Ange put reconnaître l'histoire que lui avait contée Ani la veille dans une des lois.

Article L423-2 du nouveau code de la magie : « chaque sorcier et sorcière devra s'identifier, s'adapter et incarner un non-magicien. »

PRESSE :

Le monde magique :

De la Normandie aux Cévennes, de la Bretagne à la Corse, les mêmes faits divers. Des centaines de sorciers et sorcières furent torturés et tués par les Atrox. Mais une question demeure : comment ont-ils fait pour les retrouver ?

Le balai :

Les enquêtes s'empilent au sein du ministère mixte et les morts s'accumulent. Ont-ils autant d'adeptes chez les Atrox ?

La voix de la magie :

Les Atrox ont encore frappé. Le nombre de morts chez les non-magiciens inquiète les ministres non-magiques qui s'interrogent quant à la pertinence de la collaboration mixte.

Le chapeau fou :

Facebook, Twitter, Instagram… quand les réseaux sociaux deviennent un danger. Les Atrox ont trouvé notre faille dans le monde non magique, les nombreux individus morts ces dernières semaines ont tous un lien, celui de se retrouver sur les réseaux sociaux.

Réformes :

« Chaque sorcier devra se prémunir des dangers d'internet. Il devra limiter sa visibilité sur les réseaux sociaux, ne pas divulguer d'information personnelle, ne pas publier de photo d'eux ni de leurs enfants, ne pas diffuser d'activités liées à leurs identités réelles… »

— « *Notre discrétion sera notre force* », lut Marie-Ange à haute voix en fermant le livre. La magie a perdu finalement toute sa magie, continua-t-elle d'un ton de regret en se dirigeant vers son jardin.

Malgré le froid, quelques éclaircies avaient fait leur apparition dans le ciel majoritairement gris de Paris. A présent debout sur sa chaise de bistrot en direction du jardin de Simon, elle se mit à crier comme à son habitude :

— SIMON… SIMON…

Mais Simon ne répondit pas, cela faisait presque deux mois qu'elle ne l'avait pas vu et qu'il ne répondait plus à ses messages. Jamais ils n'avaient passé autant de temps sans nouvelle depuis qu'ils se connaissaient. Sauf la fois, où il avait disparu pendant près de quatre mois, sans donner de raison à qui que ce soit. À son retour, il avait changé de travail, de maison et même de coupe de cheveux. Marie-Ange n'avait jamais su ce qu'il s'était réellement passé et n'avait jamais osé demander précisément à Simon les raisons de son départ.

— Une question d'héritage dans un pays lointain, lui avait-il dit.

Simon avait toujours été très discret en ce qui concernait son passé et sa famille. Ce jour-là Marie-Ange lui avait juste souri, heureuse de le retrouver vivant, lui avait proposé de boire une bière, puis ils avaient repris leurs conversations habituelles devant un bon repas. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, jamais elle n'aurait pu le juger. Mais aujourd'hui, à l'idée de ne pas le voir prochainement et

d'attendre encore de long mois sans nouvelle, ses yeux se remplirent de larmes. Elle le savait, leurs relations avaient toujours été ambiguës sans pour autant passer à l'acte, elle l'aimait profondément et se demandait toujours les raisons qui les empêchaient de s'unir :

— Sûrement la différence d'âge, pensa-t-elle toujours debout sur la chaise à regarder le jardin de Simon gorgé de roses rouges.

À cette réflexion, Marie-Ange se secoua la tête et reprit ses esprits en s'asseyant sur la chaise puis elle entama le deuxième chapitre du livre intitulé : « Lieux et forme de pouvoir ». Après quelques lignes, Marie-Ange n'en crû pas ses yeux. Des dizaines d'endroits étaient indiqués afin de pouvoir rencontrer d'autres sorciers :

— *Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, confessionnal code : Blijf geloven*

— *Le Musée du Louvre, toilettes à droite de l'entrée DENON, cabinet fermé.*

— *Aéroport de Roissy Charles De Gaulle, terminal 2E porte blanche à côté du magasin BUY PARIS DUTY FREE.*

Opéra Garnier… Jardin du Luxembourg… Arc de Triomphe et même le cimetière du Père-Lachaise. Les lieux les plus mythiques de Paris s'étaient transformés en lieux de rencontre pour sorciers. Tandis que le soleil se couchait, elle regarda sa montre et vit qu'il était déjà tard pour se rendre dans l'un de ces lieux aujourd'hui. Mais l'idée même de pouvoir rencontrer des personnes comme elle l'excitait.

— Ça sera pour demain, dit-elle d'un ton joyeux comme si quelqu'un pouvait l'entendre et avec qui elle aurait pu partager sa joie.

La nuit était maintenant tombée apportant avec elle son air froid, limite glacial de ce début d'année. Avant de rentrer, Marie-Ange jeta un dernier coup d'œil dans le jardin de Simon, aucune lumière ne jaillissait de la maison. Marie-Ange fut alors happée par le doux parfum des roses dont les pétales flétrissaient à mesure que le froid envahissait le jardin. Elle se demandait comment Simon faisait pour garder des roses aussi belles et aussi parfumées tout le long de l'année.

Marie-Ange resta éveillée des heures entières, cette nuit-là. À travers la fente de ses rideaux, elle voyait la pluie tomber sur la fenêtre. Malgré un bruit assourdissant qui envahissait sa chambre, Marie-Ange ne s'aperçut pas qu'elle n'avait effectué aucun sortilège de « Removeo Sonitus », et qu'aucun ronflement ne provenait de la chambre attenante à la sienne.

— Combien pouvait-il y avoir de sorciers dans un aéroport ? Je serais peux être seule demain… Qu'importe, j'y vais ! Me voilà à parler seule maintenant, dit-elle en caressant son chat qui ronronnait au creux de son bras. Je ne devrais peut-être pas y aller c'est peut-être

dangereux… ou c'est un test.

— De toute façon, tu ne suis jamais les règles, lui rappela une petite voix désagréable dans sa tête.

— Cette fois-ci, si ! Je vais relire attentivement les petites étoiles en bas de chaque page, finit par penser Marie-Ange avant de s'endormir profondément.

Mais le lendemain, elle s'apprêta et prit directement la voiture en direction de l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle. Après vingt minutes de route, elle atteignit le terminal 2E, descendit au parking et se dirigea vers le lieu indiqué dans le livre. Elle y trouva bien le magasin, quasiment désert, et une porte d'un blanc éclatant sans aucune inscription. Pendant quelques secondes, elle regarda fixement la porte en espérant voir apparaître quelque chose sur celle-ci, mais rien. Elle mit sa main sur la poignée et regarda autour d'elle, c'est alors que son regard croisa celui du vigile devant le magasin. L'homme lui sourit et tout en ouvrant sa veste fit apparaître les trois symboles (un bâton, un triangle et un cercle). Elle en était maintenant persuadée, c'était le bon endroit. Elle ouvrit la porte et lorsqu'elle l'eue franchie, la referma frénétiquement derrière elle. Marie-Ange se retourna lentement et resta immobile un instant comme pour immortaliser ce moment. Elle découvrit un deuxième aéroport, qui paraissait aussi ordinaire que le premier, excepté qu'elle savait que chaque individu qu'elle croiserait serait un sorcier.

Elle commença alors à traverser un long et large couloir avec d'un côté des magasins de toutes sortes, librairie, parfumerie, cadeaux souvenirs de Paris… et de l'autre côté des sièges dont la vue donnait sur des pistes d'atterrissage, sans la présence d'un seul avion et pourtant à chaque dix mètres une destination y était indiquée :

Porte 3 — « Recherche Sorciers en disparition »
Porte 5 — « Locus de Paris »
Porte 8 — « Locus de Bordeaux »
Porte 12 — « Commissariat de Police de la magie »

Marie-Ange entra dans le premier magasin, une librairie pour le moins des plus « normales ». Des romans d'auteurs inconnus aux yeux de Marie-Ange s'entassaient sur un présentoir situé en plein milieu, quelques babioles de Paris par ci par là et tout autour un nombre incalculable de journaux.

— L'ActuMagique… Sort et Potion… La Voie de la Magie… France Magique… Le Sorcier…, dit-elle à voix basse en se baladant à travers les rayons du magasin.

Elle prit entre ses mains l'un des magazines sans se préoccuper du nom, déjà qu'elle connaissait à peine ceux du monde dans lequel elle avait vécu pendant des années ce n'était pas pour chipoter avec ceux

du monde de la magie, et commença à le feuilleter. Il ressemblait à l'identique à ceux qu'elle avait croisés toute sa vie. En première page, une énorme photo d'un train arrêté en plein milieu des rails avec en phrase-choc :

« Journée de mobilisation : La France en grève ».

— En effet, tout est identique, dit-elle d'un large sourire en consultant la page indiquée sur ce sujet :

« En cette huitième journée de mobilisation, seulement un train sur quatre en circulation. Le taux de grévistes s'établit à 22,73 % en milieu de matinée dont 3,7 % de sorcier. Les principales raisons de la grève : des négociations sociales qui auront de fortes conséquences sur l'avenir de nos travailleurs dans ce secteur et notamment de leurs protections sociales. En effet, cette privatisation va-t-elle garantir notre protection assurée depuis plusieurs années par l'État français ? »

— Tu n'y avais pas pensé ? dit une voix aigüe.

— Euh… non, répondit Marie-Ange en regardant autour d'elle pour identifier d'où pouvait provenir cette voix, mais le magasin était désert.

Elle continua de tourner les pages du magazine, des annonces sur les nouveautés en technologie et des publicités sur les applications téléphoniques pour aider à la préparation des potions ou aux sortilèges s'immisçaient entre les faits divers et l'actualité politique, puis elle s'arrêta sur une chose qui lui parut étrange :

« Les morts de la semaine »

Une liste de deux pages indiquait les noms et prénoms réels, les noms et prénoms de substitutions, la date du décès, le lieu du décès et le nom du tueur s'il avait été identifié. Stupéfaite, Marie-Ange ferma le journal, le prit et se dirigea vers la caisse.

_ Bonjour, dit Marie-Ange en déposant le journal sur le comptoir.

_ Bonjour… 3,70 € s'il vous plait, lui répondit l'homme.

Marie-Ange sortit une petite bourse orange de son sac et tendit de la monnaie à l'homme qui tout en prenant l'argent continua :

_ C'est la première fois que l'on vous croise par ici, non ?

Marie-Ange ne répondit pas, elle repensait à ce qu'Ani lui avait dit : « Ne faire confiance en personne ». Elle lui sourit, prit le magazine, sortit de la librairie et traversa rapidement la grande allée jusqu'à s'arrêter net devant un gigantesque magasin aux couleurs éclatantes qui semblait vendre des parfums.

— Bonjour madame, le cours de potion commence dans dix minutes vous vous joignez à nous ? l'interpella une vendeuse en désignant le fond du magasin où sur une table étaient entreposés des tubes à essai, des mortiers, des colonnes, des fioles et différents produits.

Marie-Ange fronça les sourcils et se rapprocha d'un peu plus près de

la vitrine. C'est alors qu'elle s'aperçut que les flacons de parfum n'étaient en réalité que des flacons de potions.

— Euh… Non Non, je n'ai pas le temps, mais… mais merci, balbutia Marie-Ange qui reprit sa route dans le long couloir.

— Tu te méfies de tout le monde ? lui demanda une femme qui marchait à côté d'elle. Et tu as bien raison ! Surtout que leurs cours de potion sont complètement inintéressants. Tu es douée en potion ?

— Pas vraiment, répondit sèchement Marie-Ange.

— Moi, je suis assez douée ! Cependant, ce n'est pas la même chose pour les sortilèges.

— On s'est rencontré dans la librairie n'est-ce pas ? l'interrompit Marie-Ange qui reconnut la voix.

— Oui ! répondit fièrement la femme avec un large sourire.

— Tu me suis ? demanda Marie-Ange d'une voix inquiète.

— Non, bien sûr que non… mais… moi aussi je prends « Le sorcier » chaque semaine, dit la femme en montrant du doigt le magazine que Marie-Ange tenait dans sa main droite. Ainsi, je n'ai aucun doute quant à l'existence du monde de la magie quand je rentre chez moi.

Marie-Ange esquissa un large sourire en la regardant. C'était une femme de taille moyenne, cheveux châtain clair, dont le visage inspirait confiance. Elle portait un jeans et un t-shirt provenant certainement d'un film assez connu, pensa Marie-Ange dont le répertoire cinématographique se limitait au vieux film en noir et blanc qu'elle regardait en compagnie de Simon.

— Désolée, je parle beaucoup, dit la femme. À vrai dire, je suis un peu stressée à l'idée de te parler. Cela fait trois mois que je traîne dans cet aéroport et à force que ma protectrice m'ait dit « de ne faire confiance en PERSONNE » dit-elle d'un ton agacé. Je ne connais toujours PERSONNE, pas un seul autre sorcier autre que moi. D'ailleurs, je m'appelle Lorraine.

— Et moi Marie-Ange.

— C'est un très joli prénom.

— Merci c'est gentil. Tu as bien dit « Protectrice ». Tu as une femme ? demanda Marie-Ange d'un ton inquisiteur.

— Oui et une très jolie protectrice. Lorraine baissa la tête, elle commença à rougir. Elle est vraiment très gentille et vient me voir tous les deux jours.

— Moi c'est un homme, cependant il doit oublier où j'habite, car je ne le vois quasiment pas, voire jamais.

Elles se mirent toutes deux à rire aux éclats, comme pour laisser échapper leur stress commun. Mais Marie-Ange s'arrêta de rire et de marcher instantanément lorsque son regard se posa sur l'un des nombreux magasins. En face d'elles s'élevait une grande devanture dont l'atmosphère qui s'en dégageait, fit frissonner de terreur Marie-

Ange. Aucun nom d'enseigne, les portes étaient fermées et les vitrines étaient peintes grossièrement d'un noir mat empêchant les plus curieux d'apercevoir l'intérieur du magasin.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— La salle de simulation. Je n'ai jamais essayé, comme je te l'ai dit je ne suis pas très doué dans les sortilèges.

Marie-Ange la regarda avec de grands yeux ronds d'incompréhension.

— Désolée, poursuivit Lorraine. Suis-moi, tu vas vite comprendre.

— Je n'ai pas envie d'y rentrer, pour le moment.

— Ne crains rien, il n'y a aucun danger tant que tu ne mets pas les pieds dans le simulateur. Fais-moi confiance, lui dit Lorraine en lui tendant la main.

N'y avaient-ils vraiment aucun danger ? Était-ce vraiment qu'un simulateur de sortilège ? Ani avait-il raison de se méfier de tout le monde ? Mais même si elle ne la connaissait que depuis quelques minutes, Marie-Ange ne pouvait s'empêcher de lui faire confiance. Elle lui prit la main et elles entrèrent toutes deux dans le magasin. Celui-ci qui paraissait si grand de l'extérieur était finalement très exigu. Seuls deux escaliers étaient présents, l'un à droite et l'autre à gauche et en face sur le mur noir deux flèches pourpres indiquant pour la première l'escalier de droite avec comme direction : « Simulateur » et la deuxième celui de gauche indiquant : « L'observatoire ».

Lorraine prit Marie-Ange par le bras et la guida en direction de l'observatoire. En haut de l'escalier un grand panneau indiquait les conditions générales d'utilisation, plus de 100 points étaient inscrits :

« 1- IL EST INTERDIT de pénétrer dans la salle de simulation sans l'armure de protection.

2- IL EST INTERDIT de débrancher les capteurs notamment ceux de la baguette magique.

3- IL EST INTERDIT d'utiliser des sorts pouvant entraîner la souffrance, la manipulation ou la mort. »

— À ta place, je ne continuerais pas la lecture, dit Lorraine. Je l'ai lu plus de quinze fois et je n'ai toujours pas mis un pied rien que dans l'observatoire.

— PARDON ? s'exclama Marie-Ange.

— Oui ! Mais je ne sais pas pourquoi à tes côtés je trouve le courage de me lancer.

Marie-Ange pointa alors son doigt sur le numéro 87 « IL EST INTERDIT de poursuivre la partie lorsqu'un adversaire est sur le sol extrêmement blessé ou mort. ». Les deux femmes se regardèrent d'un air terrifié.

BIP BIP BIP… OUVERTURE POUR L'ÉQUIPE ROUGE, dit une voix sortant d'un haut-parleur.

— Allez viens, dit Lorraine d'un ton surexcité, ça commence !

Lorraine tira fortement le bras de Marie-Ange qui n'eut pas d'autre choix que de la suivre. Elles s'engouffrèrent dans un couloir dont les murs étaient recouverts de tissu noir et dont la seule source de lumière provenait des minuscules LED incrustées dans le sol qui clignotaient pour montrer la direction de l'observatoire. Au fond du couloir, elles descendirent une petite échelle en métal et arrivèrent dans un cube entièrement vitré du sol au plafond sans autre sortie que la petite échelle qu'elles venaient d'emprunter. En dessous d'elles, elles pouvaient apercevoir le haut des murs d'un labyrinthe et des points de lumières rouges qui gesticulaient. Puis trois nouveaux BIPS très aigus retentirent suivis par la voix du haut-parleur :

OUVERTURE POUR L'ÉQUIPE VERTE

Des points de lumières vertes apparurent dans le labyrinthe et ils commencèrent à se disperser de la même manière que les lumières rouges.

PLUS QUE 10 SECONDES, cria la voix du haut-parleur.

9… 8… 7… Marie-Ange regarde Lorraine qui sautillait d'excitation en regardant les points lumineux gesticuler dans tous les sens. 6… 5… 4… Marie-Ange angoissée repensa aux recommandations d'Ani et à celles qu'elle s'était promis de lire la veille avant de venir à l'aéroport 3… 2… 1… Un gong retentit et une lumière d'un blanc éclatant jailli laissant apparaître l'intégralité du labyrinthe. Une dizaine de personnes s'y trouvait, certains couraient, d'autres se cachaient et certains se réunissaient comme pour élaborer un plan. Chaque individu avait un harnais qui recouvrait l'intégralité de son corps, la seule chose visible était leurs baguettes magiques dont une lumière verte ou rouge brillait à l'extrémité pour indiquer leurs équipes.

— Regarde, s'exclama Lorraine en pointant du doigt deux personnes d'équipe différente qui se croisèrent.

« IMMOBILIZATOS PES », cria l'un des deux en pointant sa baguette en direction de la jambe du deuxième individu. Celui-ci s'écroula sur le sol et rampa pour échapper à son adversaire, sa jambe paralysée comme un soldat venant d'être happé par un obus.

— Pourquoi n'a-t-il pas riposté, même à terre ? Il est vraiment paralysé ? Pour toujours ? demanda Marie-Ange inquiète.

— Il ne peut pas riposter, répondit Lorraine. Lorsqu'un sort t'est infligé, ta baguette est désactivée ainsi que tous les capteurs pendant

trente secondes. Ainsi tu ne peux pas jeter de sort ni te faire une nouvelle fois attaquer. C'est pour cela qu'il n'y a plus de lumière qui jaillit de sa baguette. Cela lui permet de s'échapper.

Au bout de trente secondes, l'homme se releva comme si rien ne lui était arrivé et se mit à courir dans la direction inverse de l'autre sorcier. Lorraine poursuivit :

— Lorsque quelqu'un te jette un sort, ta combinaison t'envoie une décharge électrique qui permet de te faire ressentir à l'identique le sortilège utilisé, mais seulement dans un temps défini, environ dix secondes de douleur, dit calmement Lorraine.

Les yeux ronds et la bouche grande ouverte, Marie-Ange ne prononça aucun mot jusqu'à la fin du spectacle. Plus de vingt minutes de bataille qui mélangeait cri de douleur, cri de haine, larmes et peurs. Des corps étaient propulsés contre les murs, d'autres complètement paralysés, sans parler des centaines de membres cassés juste le temps des dix secondes. Marie-Ange n'en croyait pas ses yeux, pourquoi s'infligeaient-ils autant de douleur ? Pourtant au gong de la fin, les dix personnes qui avaient combattu sortirent de la salle de simulation le sourire aux lèvres, apparemment fier de leurs exploits.

— Veux-tu essayer ? demanda Lorraine. Pardon, c'est peut-être ton premier jour ici, mais… Mais il y a une autre salle où l'on est juste l'une contre l'autre.

Marie-Ange hésita quelques instants, puis se souvenu des histoires qu'Ani lui avait contées, des nombreux sorciers tués ou torturés, mais également de la liste des morts dans le quotidien qu'elle avait acheté quelques heures auparavant. Si elle devait un jour se défendre, quelques entraînements ne lui feraient pas de mal, bien au contraire.

— Si tu veux, dit Marie-Ange.

— Génial ! Je suis hyper excitée à l'idée de mettre en pratique les différents sortilèges que j'ai appris.

Marie-Ange se demanda pendant un court instant la raison de son acceptation au vu des quelques sortilèges qu'elle avait seulement lus dans les différents livres que son protecteur lui avait déposés, et de son incapacité à se souvenir ne serait-ce que d'un sortilège de protection afin de contrer les attaques de Lorraine.

— Je ferai au feeling, pensa-t-elle en grimpant la petite échelle pour s'extirper du cube en verre.

Lorraine l'emmena dans l'une des nombreuses salles de simulation, elles se vêtirent de la combinaison, branchèrent leurs baguettes à celle-ci et entrèrent dans une petite pièce tout en long. À chaque extrémité un cercle dessiné sur le sol, de la couleur de chacune de leurs baguettes. Elles se placèrent l'une et l'autre respectivement sur leurs couleurs.

— Es-tu prête ? cria Lorraine enjouée.

— Je n'ai pas trop le choix, dit Marie-Ange d'un ton de regret.

— Excuse-moi tu as dit quoi ?

— Oui, oui, je suis mortellement prête, cria Marie-Ange en esquissant un sourire.

— ANIMA VENTUS, cria Lorraine avec un mouvement de baguette.

Un souffle d'air envahit le visage de Marie-Ange. Apparemment, au vu de la déception visible sur son visage, ce n'était pas le résultat que Lorraine attendait.

— ANIMA VENTUS, hurla Lorraine avec un mouvement de baguette plus affirmé que la première fois, ce qui la fit lâcher cette dernière qui atterrit aux pieds de Marie-Ange.

Marie-Ange la ramassa et alla l'apporter à Lorraine.

— Je suis vraiment navré, dit Lorraine en baissant la tête d'un air déçu.

— Arrête de t'excuser, toi au moins tu essayes. Moi j'ai beau réfléchir aucun sortilège ne me revient dans mon esprit.

— Essaye… n'importe quoi. On ne sait jamais. Parfois, l'envie est plus forte que les mots.

Marie-Ange sourit et retourna à son emplacement. Elle essaya le même sortilège que Lorraine, mais aucun souffle ne sortit de sa baguette. Elle regarda Lorraine et haussa les épaules en souriant, c'est alors qu'elles entendirent des rires au-dessus de leurs têtes. Quatre individus les regardaient dans une salle vitrée, identique à celle où elles se trouvaient précédemment, en riant à pleine dent.

— La Magie ce n'est pas pour les fillettes, cria l'un d'entre eux.

— Retournez à vos potions et laissez les hommes s'entraîner, cria un autre.

Une colère envahit le corps entier de Marie-Ange qui pointa sa baguette dans leurs directions. Ils se mirent encore plus à rire. Marie-Ange tournoya frénétiquement sa baguette et sans un mot une lueur sortit de celle-ci. Le sol vitré se mit à trembler de plus en plus rapidement, entraînant la chute des quatre individus. Puis d'un autre mouvement de baguette et toujours sans un mot, leurs pieds s'élevèrent du sol et ils furent expulsés de la salle vitrée. Lorraine et Marie-Ange se regardèrent les yeux grands ouverts et un énorme sourire s'affichait sur leurs visages.

— C'est incroyable ! dit Lorraine en accourant vers Marie-Ange. Tu as un don !

— J'ai juste pensé à ce que tu m'as dit juste avant. Sur le… le truc de l'envie, tu sais… L'envie qui est plus forte que ce qu'on dit, où je ne sais quoi.

— L'envie est plus forte que les mots.

— Voilà, c'est ça !

Tout en riant, elles sortirent du simulateur et remontèrent l'allée centrale de l'aéroport en direction de la sortie. Arrivées au bout du couloir, elles se donnèrent rendez-vous le week-end prochain dans la librairie de leur rencontre.

CHAPITRE SEPT
La traque

Marie-Ange se montra cependant plus douée dans les sortilèges qu'elle ne l'aurait cru. Dans les semaines qui suivirent, elles se donnèrent rendez-vous à l'aéroport et passèrent de nombreuses heures dans le simulateur. Mais l'entraînement était plutôt un prétexte pour les deux femmes, qui entre deux combats discutaient de tout et de rien autour d'un verre dans le snack situé juste en face. Malgré des heures entières passées dans l'aéroport, elles n'avaient fait la connaissance d'aucune autre personne. Si certains individus avaient pourtant essayé de les côtoyer, leur façon d'aborder la magie avec autant d'enthousiasme et de simplicité agaçait fortement les autres sorciers qui portaient un discours de bataille, de terreur et d'assiduité. Tout le contraire de Lorraine et Marie-Ange qui quant à elles ne cachaient toujours pas leurs réelles identités. Et pourtant un soir, elles prirent conscience qu'elles avaient grand tort de penser ainsi.

Comme à leur habitude, leurs chemins se séparèrent ce soir-là à la porte d'entrée de l'aéroport pour sorcier, devant le vigile du magasin *BUY PARIS DUTY FREE* qu'elles saluèrent. Lorraine prit le chemin de la sortie du terminal 2E pour retrouver sa protectrice qui contrairement à Ani jouait son rôle à la perfection, et Marie-Ange quant à elle se dirigea vers le parking afin de récupérer sa voiture. Arrivé au niveau moins 2, elle sortit paisiblement de l'ascenseur, mais les portes à peine refermées, elle sentit un état de profond malaise l'envahir. Le parking habituellement très éclairé n'était pas inondé de lumière et de nombreuses zones d'ombre y régnaient. Marie-Ange sentit un courant d'air glacé lui transpercer le corps, comme si les ombres s'étaient mises à se mouvoir, comme si l'obscurité la touchait. Puis un bruit de ferraille l'interpella, elle eut alors l'impression que quelqu'un était là et l'observait.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-elle affolée en brandissant sa baguette magique devant elle.

Marie-Ange prise de panique rappela frénétiquement l'ascenseur pour revenir sur ses pas, mais il était trop long et sa voiture était tout près. Elle se dirigea alors dans sa direction et accéléra de plus en plus le pas en regardant autour d'elle, mais elle ne vit personne. Elle se mit à courir, la main agrippée à sa baguette, elle sentait une présence et elle vit consciemment ou inconsciemment une ombre s'élever derrière elle. Quand elle atteignit sa voiture, elle se précipita à l'intérieur,

claqua la portière et la verrouilla. Le souffle coupé, les mains tremblantes, le cœur palpitant, Marie-Ange regarda dans le rétroviseur central, elle s'attendait presque à voir quelqu'un assis sur la banquette arrière, caché là depuis le début de la journée, à l'attendre et qui maintenant allait lui sauter dessus. Mais rien. Elle prit une profonde inspiration pour lutter contre la panique, et se retourna. Elle vérifia une seconde fois en palpant le sol derrière les sièges avant, mais toujours rien. La peur au ventre, elle démarra en trombe, sortit du parking à pleine vitesse et ne cessa pendant un long moment d'observer ses rétroviseurs afin de vérifier qu'aucune personne ne la suivait. Après plus de dix minutes sur une autoroute déserte, Marie-Ange commença à s'apaiser et envisagea le fait qu'elle avait encore l'esprit trop imaginatif et qu'arrêter de regarder des films d'horreur en pleine nuit serait sûrement une bonne idée. C'est alors qu'une voiture de course grise métallisée aux vitres teintées apparut en un instant dans le rétroviseur, la dépassa et se mit juste devant elle. Marie-Ange regarda son compteur : 110 km/h… 100 km/h… 90 km/h… la voiture placée juste devant elle ne cessait de ralentir. Marie-Ange mit alors son clignotant et se transporta sur la file de gauche. Mais l'autre véhicule fit de même l'empêchant de la dépasser. Prise de panique, les dents serrées en voyant la voiture grise se rapprocher peu à peu de son véhicule et l'aiguille de son compteur de vitesse descendre de plus en plus, Marie-Ange freina d'un coup sec, se déplaça sur la file de droite et appuya de toute ses forces sur la pédale d'accélérateur. Dans sa course effrénée, elle doubla la voiture grise, garda le pied au plancher et appela par téléphone la première personne qui lui venait à l'esprit : Simon. Mais comme depuis plusieurs mois, elle tomba directement sur son répondeur :

Simon c'est Marie-Ange. Je sais que tu dois être occupé, mais là j'ai besoin de toi, vraiment besoin de toi. Rappelle-moi, je t'en prie.

Avant même que Marie-Ange ne raccroche, la voiture grise métallisée prit la première sortie d'autoroute et disparu. Elle supposa alors que cela devait seulement être des petits malins qui se sentaient supérieurs à bord d'une voiture de course et qui voulaient seulement lui faire peur. Elle continua son chemin calmement, prit la sortie pour rejoindre son village, mais au rond-point suivant, elle se rendit compte que la voiture qui la suivait venait de refaire son apparition derrière elle. Cela ne pouvait plus être une coïncidence, quelqu'un la poursuivait. En regardant dans son rétroviseur, elle se rendit compte qu'il n'y avait qu'une seule personne dans le véhicule. Ce n'était pas des petits malins, mais quelqu'un qui devait la connaître et qui devait la suivre depuis plusieurs jours, car à l'exception de Lorraine, personne n'était au courant de ses déplacements à l'aéroport. Elle

saisit de nouveau son téléphone et harcela Simon qui ne répondit à aucun de ses appels. Pendant ce temps, elle prit des routes inconnues en espérant pouvoir échapper à cette voiture. Arrivé à un grand carrefour, elle s'arrêta au céder le passage et en regardant le ballet des voitures, elle eut une idée. En un fragment de seconde, elle accéléra et traversa le carrefour en évitant de justesse les autres véhicules. Les conducteurs, à la fois affolés et énervés par sa dangerosité de manœuvre, la klaxonnèrent. Qu'à cela ne tienne, elle avait échappé à la voiture qui la poursuivait depuis plus d'une heure. Elle s'arrêta un instant sur un emplacement, phare éteint, elle-même cachée sous son volant, terrifiée, afin de reprendre son souffle et d'éviter de recroiser sur la route son traqueur. Après de longues minutes d'attente, elle se releva, alluma le moteur de sa voiture et regagna la route en direction de son domicile. Arrivée devant chez elle, Marie-Ange regarda attentivement la maison de Simon et bien qu'aucune lumière ne s'en échappa elle eut l'impression de voir les rideaux bouger. Elle s'approcha de la porte d'entrée et entendit des bruits sourds à l'intérieur. Marie-Ange sonna à plusieurs reprises, frappa à la porte avec force, mais aucune réponse, pourtant elle en était persuadée elle avait vu et entendu quelqu'un ou quelque chose à l'intérieur.

Encore tremblante de peur et terrifiée à l'idée que la voiture réapparaisse, elle se dirigea en courant en direction de son domicile, ouvrit la porte d'entrée et tout en vérifiant aux alentours elle pénétra dans son salon et ferma la porte à double tour.

Après plusieurs minutes à tourner en rond dans son salon sans savoir quoi faire, manteau encore sur le dos, baguette à la main, avec son chat dans les bras, elle s'installa sur le canapé. La tension qui l'avait envahie depuis plus d'une heure se dissipa soudainement et elle s'endormit sans s'en rendre compte.

BOUM

Marie-Ange se leva d'un bond et se précipita en direction du bruit qui venait de la sortir de son micro-sommeil. L'une des plantes que Simon lui avait offertes était tombée sur le sol. Elle la releva tout en pensant que c'était le chat, qui comme à son habitude, avait dû la faire tomber, et après avoir ramassé la terre qu'avait déversée la plante lors de sa chute, elle leva la tête et vis une ombre derrière la fenêtre donnant sur la route. Marie-Ange se précipita sur le canapé, récupéra sa baguette et tremblante de peur se tourna vers la fenêtre, mais l'ombre avait disparu.

— Cette poursuite m'a rendue folle ! pensa-t-elle en s'approchant doucement de la fenêtre.

Pourtant, ce n'était pas une hallucination quelqu'un l'observait de l'autre côté de la vitre. En l'apercevant une nouvelle fois, elle leva la

baguette en direction de celui-ci et vit l'homme faire de même. Mais lorsqu'elle aperçut le reflet de la lueur émise par la baguette de l'inconnu sur la vitre, Marie-Ange se retourna. L'homme était à l'intérieur de la maison. À cet instant, un éclair de lumière envahit son domicile et toutes les fenêtres et ampoules explosèrent en même temps. Marie-Ange fut projetée en l'air, perdant au vol sa baguette magique et retomba violemment quelques mètres plus loin dans la cuisine.

La maison était maintenant dans le noir et dans un silence complet. Le vent frais de ce mois de mars l'envahissait et s'engouffrait dans la longue chevelure de Marie-Ange allongée et immobile sur le sol de la cuisine. Elle ne sentait plus aucune partie de son corps, seul le froid désagréable du carrelage sur son dos lui prouvait qu'elle était encore en vie. Pour autant, un voile blanc commençait à apparaître petit à petit devant ses yeux, le battement de son cœur qui ralentissait résonna dans l'intégralité de son corps qui devenait froid, Marie-Ange se sentait à présent partir.

L'homme le sourire aux lèvres, rangea sa baguette dans sa poche et s'approcha lentement de Marie-Ange. Au même instant, le chat qui s'était caché de peur sous les meubles de la cuisine, aperçu la baguette de Marie-Ange près de lui, la prit entre ses dents et la déposa dans le creux de la main de sa maîtresse. L'homme le vît, reprit sa baguette et commença à jeter des sortilèges sur le chat qui prit de panique s'échappa à toute vitesse de la maison.

— Animo, échappa de manière inaudible Marie-Ange en resserrant doucement sa main autour de la baguette.

— MORT… débuta l'homme en brandissant sa baguette en direction de Marie-Ange.

— INCARCERARE ! l'interrompit une voix familière.

L'homme se retrouva alors enfermé dans une bulle géante semblable à une bulle de savon, conscient, mais incapable de faire un seul geste.

— MARIE-ANGE… MARIE-ANGE, RÉVEILLE-TOI ! cria l'homme inquiet en prenant dans ses bras le corps inerte de Marie-Ange.

— Ani, dit-elle dans un dernier souffle.

— Chut, ne parle pas, dit l'homme. On va te sortir de ce pétrin.

— Comment ont-ils fait pour la retrouver aussi rapidement ? dit un homme en entrant dans la maison avec trois autres personnes.

— Est-elle vivante ? dit un autre.

— Va-t-elle s'en sortir ?

— Est-il dans nos fichiers ? dit l'un d'eux en regardant l'homme paralysé dans sa bulle.

— Je ne comprends pas comment cela s'est produit.

— C'est si rapide.

— SILENCE ! cria l'homme que Marie-Ange avait confondu avec

Ani. Je vous l'avais bien dit… Je vous l'avais bien dit que c'était une mauvaise idée… une très mauvaise idée. Je n'aurais pas dû vous écouter… je n'aurais pas dû m'éloigner d'elle, dit l'homme en serrant fort la main de Marie-Ange contre sa joue.

— Tu es recherché, Simon… tu le sais très bien ! dit un homme avec un ton autoritaire.

— Sauf qu'ils l'ont retrouvée elle, Ani, pas moi ! s'exclama Simon les larmes aux yeux en regardant les quatre individus.

— Qu'on la transporte à l'hôpital mixte le plus proche, dit Ani en baissant son regard rempli d'amertume. Je m'occupe de celui-ci ! reprit-il en plaquant sa main contre la bulle, puis ils disparurent.

Pendant qu'un autre individu finissait de réparer à coup de baguette magique les fenêtres, les ampoules et toutes les autres choses qu'avait détruites le poursuivant, Simon souleva avec précaution le corps pâle de Marie-Ange dont une légère respiration agitait encore sa cage thoracique.

— Je l'ai retrouvé, s'exclama une femme avec au bout de son bras une cage qui laissait échapper l'une des pattes du chat de Marie-Ange.

— J'ai également terminé de remettre en état la maison, dit un homme.

— Ne tardons pas, dit Simon inquiet en regardant les lèvres bleutées de Marie-Ange qui essayait tant bien que mal de dire quelque chose.

Marie-Ange ne ressentait plus aucune douleur, plus aucune sensation, son corps pourtant glacial s'était comme détaché d'elle. Une lueur blanche s'éleva juste au-dessus de ses yeux, elle en était certaine c'était la fin pour elle et le début du paradis.

Elle cligna des yeux. Ce n'était pas du tout le paradis, c'était un plafond blanc.

Elle cligna à nouveau des yeux et distingua alors les spots de lumières blanches juste au-dessus d'elle. Puis elle sentit une main contre la sienne. Elle tourna tant bien que mal sa tête vers cette main et distingua alors le visage souriant d'Ani assis à son chevet.

— Comment te sens-tu ? dit Ani, qui avait troqué son costume noir et son chapeau pour une chemise hawaïenne et une casquette avec écrit I LOVE BALI.

Marie-Ange le regarda de bas en haut en fronçant ses sourcils.

— Mieux que toi apparemment, dit-elle en échappant un petit sourire qui disparut rapidement pour laisser place à un visage douloureux.

— Ne bouge pas d'un centimètre, tu as eu une très dure soirée. Tu vas avoir mal quelque temps. Le temps que tout se remette en place.

Marie-Ange leva légèrement la tête pour essayer de voir son corps.

— Non, non et non. Je t'ai dit de ne pas bouger. Il ne me semble

pas nécessaire que tu regardes ton état pour l'instant.

— Suis-je allongé ici depuis longtemps ?

— Seulement 48 heures. Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète surtout pas, dit Ani dont les yeux s'écarquillèrent en regardant le bas de la jambe de Marie-Ange effroyablement disloquée, qui avait glissé au-dessus du drap.

Il reprit son souffle puis continua :

— Il faut que tu saches que la majorité des personnes ayant subi ce sortilège reste entre un mois et un an dans le coma… et la majorité oublie tout ce qui s'était passé avant… Je ne parle pas que du jour de leur attaque. Ils oublient majoritairement qui ils sont…, certains même ne s'en remettent jamais et décèdent quelques jours plus tard.

— Tu as les mots pour me réconforter, dit-elle ironiquement.

— J'ai suivi des cours, qui s'intitulaient *« Trouver les mots justes au bon moment »,* et j'étais l'un des meilleurs, dit-il fièrement.

— C'était une blague, Ani, une blague…

— Bonjour, Marie-Ange, vous êtes déjà réveillée, dit une infirmière d'un air inquiet en entrant dans la pièce. Comment vous sentez vous ? Un peu patraque n'est-ce pas ? Je reviens, je vais appeler le médecin.

— Elle… elle n'est pas de notre monde, dit Marie-Ange.

— Cela se voit tant que ça ? dit Ani en esquissant un sourire.

— J'ai l'impression qu'elle a eu peur de moi, pourtant je ne vais pas faire grand-chose vu mon état.

— C'est certain !

— Mince, quelqu'un a prévenu mon travail pour mon absence ?

— Cela t'inquiète maintenant ?

Puis les deux se mirent à rire de bon cœur, mais Marie-Ange s'interrompit aussitôt le visage marqué de douleur.

— Bonjour Marie-Ange, s'exclama un homme en ouvrant la porte de la chambre, je suis le docteur Laurent.

Le docteur commença à remettre rapidement en place le pied, puis à pincer les jambes, puis les bras, le ventre et le visage de Marie-Ange qui ne ressentait rien. Il lui prit la tension, regarda les nombreuses machines au-dessus de son lit. Puis demanda :

— Que ressens-tu vraiment ?

— Quand je ne bouge pas, je ne ressens rien. Par contre, quand je fais un mouvement, même minime, j'ai l'impression que quelqu'un creuse chacun de mes os avec une petite cuillère.

Les deux hommes la regardèrent avec insistance.

— Je sais cela à l'air bizarre… par exemple, Marie-Ange resta allongée, là je ne ressens rien. Cependant si je fais ça, Marie-Ange essaya alors de lever son bras droit, mais celui-ci retomba raide instantanément sur le lit, j'ai extrêmement mal au niveau des articulations, et il m'est incapable de le supporter, dit-elle avec une

larme coulant sur sa joue.

— Malheureusement, c'est ce que l'on pensait ! Cela ressemble fortement… le docteur Laurent marqua un instant de silence puis marmonna : II a utilisé le sort de la paralysie par les articulations.

— Comment ça ? s'inquiéta Marie-Ange.

— Moins tu seras en mouvement, plus tes articulations vont se raidir voire tes vertèbres se souder et tu pourrais rester paralyser toute ta vie, dit Ani d'un ton inquiet. Comme je te l'ai dit, certains sorciers sont décédés quelques jours après leurs attaques… ne supportant pas la douleur, et en voyant leurs os s'unir les uns avec les autres, les paralysant de plus en plus… ils se sont suicidés avant de ne plus pouvoir le faire.

— Je ne comprends pas, je ne peux pas bouger et vous êtes en train de me dire qu'il faut que je bouge, dit Marie-Ange paniquée.

— C'est un véritable cercle vicieux, dit le docteur, puisque c'est l'activité qui va te permettre de réduire la douleur et de reprendre en souplesse. Estime-toi heureuse qu'il n'ait pas eu le temps de te tuer, ou pire que le sortilège n'ait pas eu le temps d'atteindre ton cerveau.

Il prit un morceau de papier et un stylo, nota frénétiquement et sans lever la tête de sa feuille il continua :

— Je te mets sous antidouleur pour cette nuit, cela va te soulager et te permettre de bouger un peu sans trop de douleur. Je vais contacter madame Falantin, spécialiste en potion magique qui avait déjà travaillé sur ce sujet. En espérant que cette fois-ci, elle trouve un remède miracle sans faire exploser tout le labo.

Puis il quitta la chambre d'hôpital sans même jeter un regard à Ani ou Marie-Ange. Entre temps, une nouvelle pochette de perfusion était apparue.

Pendant quelques instants, il régna un silence total. Ce fut Marie-Ange qui le rompit :

— Que s'est-il réellement passé, Ani ? dit-elle anxieusement.

— Ils t'ont retrouvé, dit-il en regardant ses pieds.

— Qui ? Qui m'a retrouvé ?

— Je ne comprends pas moi-même, Marie-Ange. Il se leva et commença sa marche de héron.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Je ne comprends pas comment ils ont pu te retrouver aussi rapidement. Nous avions tous fait très attention, tous ! s'exclama-t-il.

— Comment ça ?

— Nous avions pris énormément de distance avec toi pour ne pas aiguiller les soupçons. Tu avais une vie des plus banales. Rien qui ne pouvait t'inculper d'être une sorcière. Et puis tu n'es qu'une apprentie.

Marie-Ange le regarda avec inquiétude, il posa ses deux mains sur le

bord du lit et poursuivi :

— Beaucoup de sorciers ont été retrouvés. Je te l'avais dit pas vrai ? Sans attendre de réponse, il continua. Mais aucun d'eux n'était qu'un simple apprenti…, sauf toi.

— Y a-t-il une raison pour que cela tombe sur moi ?

Ani prit alors une grande respiration, puis marmonna quelque chose d'incompréhensible.

— Il se peut… dit-il doucement.

— Il se peut quoi, Ani ? Marie-Ange essaya de s'énerver. Mais la douleur était telle qu'elle ferma les yeux et figea son esprit sur le rythme de sa respiration. Continu Ani, s'il te plait, dit-elle apaisée.

— Tu es la dernière apprentie à avoir tes deux parents sorciers.

— Mais… mes parents…

— Tous les autres, coupa Ani, n'ont que des arrières, arrière, arrière-grands-oncles qui ont été sorciers ou ce sont les premiers de leurs lignées. Tu es la dernière famille de notre côté qu'ils considèrent comme vrai sorcier pour eux. C'est pour cela qu'ils te recherchent.

— Ils me recherchent pour me tuer ?

— Je ne pense pas, il reprit sa marche de héron. Au vu du sortilège qu'ils t'ont infligé. Je suppute qu'il voulait seulement te garder et manipuler ton esprit pour que tu sois de leur côté. S'il en avait envie, tu serais morte à l'heure qu'il est.

Marie-Ange déglutit bruyamment.

— Il ne reste aucun autre sorcier ayant des parents également sorciers ? demanda-t-elle.

— Si bien sûr, il en reste encore quelqu'un par-ci, par-là. Comme moi, dit-il avec un large sourire, mais aucun apprenti. De nombreux sorciers ont été tués ainsi que leurs descendants. Les autres sorciers ont soit décidé de ne pas faire d'enfant ou alors de retirer tout pouvoir à leurs progénitures dès la naissance.

— Et toi ? dit Marie-Ange.

— De quoi moi ?

— Qu'est-ce que tu as décidé ?

— Moi ? Il se mit à rire. Moi, tu ne sauras pas.

Ils entendirent un brouhaha dans le couloir. Ani se rapprocha de Marie-Ange et commença à lui chuchoter dans l'oreille.

— Quel est ton nom de famille ? dit-il.

— Comment ça ? Tu le connais mon nom de famille ? répondit-elle sèchement.

— Oui, mais de qui provient ce nom ? Il parlait de plus en plus vite et de moins en moins fort. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ton père ne t'avait jamais reconnu ? Il t'a protégé Marie-Ange.

Marie-Ange qui commençait à pouvoir bouger un peu son cou, le regarda perplexe et dit en chuchotant :

— Mais Ani, tu m'as dit que j'étais la dernière apprentie à avoir mes deux parents sorciers.

— Oui.

— Mais je n'ai jamais vu ni mon père ni ma mère réaliser de sortilèges, ni même voir une seule baguette magique dans la maison.

— Comme beaucoup d'entre nous, ils se sont cachés et ont pris l'apparence des non-magiciens.

— Cela veut dire que ma mère…

— À la mort de ton père, elle a tout oublié. Enfin… elle nous a demandé de lui faire tout oublier, c'était beaucoup trop douloureux.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître deux femmes d'une soixantaine d'années. Ani se releva précipitamment.

— Bonjour Mesdames, dit-il en laissant échapper son éternel faux grand sourire.

Les deux femmes s'approchèrent de Marie-Ange d'un pas décidé, sans se préoccuper d'Ani et lui déposèrent une boîte sur la table de chevet.

— Vous êtes attendu dans dix minutes, dit une femme.

— Au TGS, dit l'autre.

— TRIBUNAL DE GRANDE SORCELLERIE, s'exclamèrent les deux femmes au même instant.

Elles firent demi-tour, sortirent de la chambre et l'une d'elles claqua la porte derrière elle.

— Ne t'inquiète pas, Marie-Ange, dit Ani en voyant son regard paniqué en allant récupérer la boîte qu'elles avaient déposée. Ils veulent juste comprendre comment ils ont fait pour te retrouver.

— Mais Ani, comment vais-je me déplacer au vu de mon état physique ?

Ani ouvrit la boîte laissant apparaître des lunettes identiques à celles de l'*Historine* et la déposa sur le torse de Marie-Ange qui grimaça de douleur.

— C'est un *« déplace corps et esprit »,* dit Ani. Tu les verras… et eux aussi pourront te voir, comme si tu y étais !

— Je serais en hologramme ! dit Marie-Ange sur un ton agaçant.

— Un quoi ?

— Un hologramme… une image de moi en trois dimensions, poursuivit-elle sur le même ton.

— Certes, dit-il agacé, sauf qu'ils te verront dans un meilleur état que celui que tu es en ce moment ! Bon, tu dois y aller maintenant poursuivit-il en plaçant les lunettes sur le nez de Marie-Ange.

À l'instant même où Ani apposa les lunettes sur le visage de Marie-Ange, un bureau très sombre apparu sous ses yeux. À présent debout sur ses jambes qui quelques secondes auparavant la faisaient terriblement souffrir, elle aperçut à l'autre bout de la pièce Lorraine

menottée par des lianes transparentes avec à côté d'elle, deux hommes armés. Marie-Ange comprit très vite que tous les individus présents n'étaient pas que des sorciers.

Derrière un grand bureau, un homme vêtu entièrement de blanc apparut et déclara :

« Mesdames, Messieurs. Je me présente, je suis le juge GALPIN. Nous sommes ici pour examiner la situation d'une jeune apprentie MADEMOISELLE MARIE-ANGE DESIMECOURT, qui a fait l'objet l'avant-dernière nuit d'une agression à son domicile de la part de MONSIEUR YANNICK BÉTONNE, fils de JOSE BÉTONNE et JACKIE BÉTONNE tous deux incarcérés depuis près de dix ans pour haute trahison, agressions et meurtres avec préméditation de quinze non-sorciers et douze sorciers. »

Au même instant, un homme entra avec au bout de sa baguette une bulle enfermant Yannick Bétonne qui contrairement à la nuit de l'agression pouvait gesticuler et parler.

« Depuis son incarcération, Monsieur YANNICK BETONNE a souhaité garder le silence. Le but d'aujourd'hui est de savoir comment il a pu connaître l'existence de la jeune apprentie, MADEMOISELLE MARIE-ANGE DESIMECOURT. »

Pendant de longues heures, plusieurs personnes furent interrogées. Le vigile du magasin BUY PARIS DUTY FREE à côté de l'entrée de l'aéroport fut le premier. Puis ce fut le tour du caissier de la librairie et enfin Lorraine :

— Depuis combien temps fréquentez-vous mademoiselle Marie-Ange Desimecourt ? demanda le juge.

— Depuis plus de deux mois, répondit Lorraine tremblotante de peur.

— Avez-vous parlé à qui que ce soit de votre rencontre ?

— Non, personne.

— En êtes-vous certaines ?

— Oui ! dit-elle terrorisée.

— C'est ce que nous allons voir, s'indigna le juge en levant la main vers l'auditoire.

D'un mouvement de main en direction des écrans d'ordinateur tactiles, le bureau très sombre disparu laissant place au salon de Lorraine. Tous se retrouvèrent à son domicile l'observant tout naturellement prendre son petit-déjeuner, regarder la télévision, s'amuser avec son furet, sans aucune honte de s'immiscer dans sa vie privée comme dans une émission de télé-réalité. Puis la scène se modifia, ils étaient maintenant dans l'autobus en direction de l'aéroport. Un homme s'approcha de Lorraine.

— Qui est cet homme ? De quoi avez-vous parlé ? Où l'avez-vous rencontré ? s'exclama le juge.

— Je… je ne sais pas, balbutia Lorraine paniquée par toutes ces questions. Il me demandait seulement le chemin.

Un vacarme envahit les oreilles de Marie-Ange, le bruit d'un bus qui démarre, un enfant qui pleure, un homme qui houspille au téléphone, de la musique sortant des écouteurs d'une jeune fille, le brouhaha quotidien d'un autobus bondé de monde. C'est alors que le boucan s'éteignit pour laisser place à la discussion de l'homme et de Lorraine qui se fit entendre dans tout l'autobus :

— Excusez-moi, ce bus va bien en direction de l'aéroport Roissy Charles de Gaulle ?

— Oui, répondit Lorraine avec son sourire habituel.

— Vous y travaillez ? dit l'homme en s'asseyant sur le siège joignant celui de Lorraine.

— Où ça ?

— À l'aéroport ! là où le bus nous emmène.

— Non… enfin si…

— C'est oui ou c'est non ? dit l'homme en esquissant un sourire enchanteur.

— J'étudie l'aéroport.

— Ah bon ? Et vous étudiez dans quel domaine ?

— L'ensorcellement.

Par ce simple mot, les yeux écarquillés d'effroi, Marie-Ange se posa en quelques secondes des milliards de questions sur Lorraine. L'avait-elle trahie ? Faisait-elle partie des Atrox ? L'avait-elle rencontrée vraiment par pur hasard ?

— L'ensorcellement ? dit l'homme interpellé.

— Oui ! Comment rendre un aéroport plus accueillant ? Comment faire plaisir aux voyageurs ? Comment les émerveiller… les ensorceler ?

— Votre travail consiste donc à trouver tous les moyens possibles afin d'envouter les voyageurs… Et vous commencez déjà votre journée dans l'autobus en m'hypnotisant par votre charme ?

Lorraine les yeux fixés sur le regard de l'homme rougissait jusqu'aux oreilles.

— Vous êtes dans la conception et l'aménagement d'espace intérieur, n'est-ce pas ? continua l'homme.

— Exactement, répondit Lorraine d'un large sourire.

— Voici ma carte, je suis architecte d'intérieur. Quand vous aurez fini d'envouter l'aéroport, contactez-moi, dit l'homme qui se leva et descendit de l'autobus qui s'était arrêté à la station suivante.

La scène se modifia de nouveau, ils étaient tous à présent dans

l'aéroport regardant Marie-Ange et Lorraine qui se disaient au revoir le jour où elle fut attaquée. Ils virent partir Marie-Ange en direction du parking, mais la scène se poursuivit avec Lorraine qui se dirigea rapidement vers l'une des entrées du terminal 2E. Une femme élégante, fine avec des cheveux noirs très longs légèrement bouclés l'attendait le sourire aux lèvres en la regardant s'approcher. Mais la scène s'interrompit subitement, et le bureau très sombre réapparut, en raison de l'éclat de voix d'une femme qui s'écria :

— Vous pouvez arrêter ici, Monsieur le Juge ! Elle était avec moi toute la soirée !

— Et qui êtes-vous ?

— Je suis Amandine Lepolanski, Maître et protectrice de Lorraine Murray. Il est formellement interdit de s'immiscer dans le souvenir d'un maître sans son consentement, article 48 du nouveau code de la magie, dit fermement la femme qu'ils venaient tous de voir dans le souvenir de Lorraine.

À ces mots, les lianes qui entouraient les poignets de Lorraine disparurent.

— Qu'on les transfère, TOUTES LES DEUX, au Locus des sorciers en haute protection, s'écria le juge. Vous avez 24 heures pour rassembler vos affaires.

La scène se coupa nette.

Marie-Ange se retrouva dans sa chambre d'hôpital. Ani était toujours présent assis sur une chaise à côté du lit et il la regardait dans l'attente d'un retour. Marie-Ange balbutia quelques mots incompréhensibles puis dit calmement :

— Il me laisse 24 heures pour rassembler mes affaires. Je crois qu'ils veulent me mettre en prison.

Ani éclata si fort de rire qu'il en tomba de sa chaise.

CHAPITRE HUIT
Des évidences qui dérangent

Le lendemain, vers midi, Marie-Ange se réveilla enfin. Grâce aux médicaments qu'on lui avait administrés toute la nuit, elle put enfin se lever malgré des douleurs persistantes. Elle se dirigea directement au fond de sa chambre d'hôpital où elle découvrit que quelqu'un avait entassé deux grosses valises remplies de vêtements lui appartenant, ainsi que des objets personnels et son chat enfermé dans une caisse de transport. Elle accourut tant bien que mal vers lui, ouvrit la cage et le prit dans ses bras.

— Merci mon bébé chat… Tu m'as sauvé la vie, dit-elle d'une toute petite voix tout en le caressant.

Le chat se mit à ronronner avec force et la porte de la chambre s'ouvrit au même instant.

— Ce chat n'a pas de nom, dit Ani vêtu de ses habits habituels.

— Non, il est comme toi, dit-elle en souriant.

— D'ailleurs, il faudra que tu penses à te trouver une nouvelle identité. Après la nuit que tu viens de passer, il n'est pas préférable que tu prennes des risques inutilement.

— Comment je fais pour trouver un nouveau prénom et un nouveau nom ?

Ani haussa les épaules puis dit :

— Tu trouveras bien une idée, le chemin va être long jusqu'au Locus. Je ne prendrais pas le risque cette fois-ci de téléporter le véhicule au vu de ton état et au risque de se faire repérer. Alors, prépare-toi le temps que j'apporte le tout dans la voiture.

Ani souleva les deux grosses valises à bout de bras, son visage se crispa de douleur, puis il les reposa sur le sol. Marie-Ange se mit à rire et dit ironiquement :

— Il y a des inconvénients d'être un non-sorcier, n'est-ce pas ?

Ani ne répondit pas, il saisit sa baguette, la pointa sur les valises et dit distinctement :

— Léger comme une plume, petit comme une souris.

Les valises et tous les objets personnels se mirent à se rapetisser. Ani sortit un sac en plastique de sa poche et mit le tout dedans, puis il prit le chat encore blotti dans les bras de Marie-Ange par la peau de son cou à l'aide de son pouce et de son index et le jeta dans sa cage, la referma et la porta dans l'autre main, puis dit en maugréant :

— Il te reste encore moins de temps maintenant !

Il tourna les talons et sortit.

— La vie chez les non-magiciens la rendue aigrie ! bougonna Marie-Ange seule dans la chambre d'hôpital.

Elle se prépara très rapidement, prit les préconisations de traitement et un flacon contenant une substance visqueuse verte que lui avait laissé le médecin sur sa table de chevet et rejoignit Ani à sa voiture.

Pendant plus de six heures de voyage, aucun des deux ne dit un mot. La radio masquait le lourd silence qui régnait dans le véhicule. Marie-Ange ouvrit plusieurs fois la bouche pour essayer de dire quelque chose, mais elle ne trouva rien à dire et renonça à prononcer le moindre mot.

— Nous y sommes, dit Ani.

La voiture se mit à ralentir devant un grand portail en ferraille noir entouré d'une haute haie de thuyas où sur le portail était indiqué :

« L'OLIVIER, soutien et qualité de vie ».

— M'emmènes-tu dans un hôpital pour les fous ? dit d'une voix forte Marie-Ange avec un regard inquiet.

— Ne veux-tu pas arrêter d'être toujours sur la défensive ? s'égosilla Ani.

— À qui la faute ?

Ani leva les yeux au ciel, soupira puis reprit calmement :

— Les non-sorciers sont en effet persuadés que cet endroit est un hôpital psychiatrique. Et leurs craintes sur ce genre d'établissement sont telles qu'ils n'ont jamais tenté d'y mettre les pieds et ne veulent en aucun cas savoir ce qui se passe à l'intérieur. Ainsi, malgré notre vigilance, si par mégarde l'une de nos conversations venait à être entendue par un passant non-sorcier longeant la clôture, il y a très peu de chance pour qu'il y prête la moindre attention.

Le portail s'ouvrit et la voiture avança lentement. À la vue de la bâtisse située en plein milieu d'un gigantesque parc ombragé, Marie-Ange resta sans voix, bouche bée, face à cette maison d'architecte moderne de plus de 200 m2. Les baies vitrées qui entouraient le rez-de-chaussée reflétaient la pelouse verdoyante d'un magnifique jardin. Au premier et unique étage, un balcon ceinturait la totalité de la maison. Plusieurs individus y bavardaient en regardant la voiture s'approcher. Lorsqu'elle s'arrêta, la porte côté passager s'ouvrit, faisant sursauter Marie-Ange qui ne s'était pas rendu compte qu'Ani était déjà sorti et avait eu le temps de faire le tour du véhicule. Elle descendit tant bien que mal, les douleurs de ses os se ravivant, et vit Lorraine qui l'attendait à l'entrée de la maison avec son furet sur l'épaule.

— Je te laisse ici, dit Ani en déposant aux pieds de Marie-Ange le sac en plastique contenant ses objets personnels et la cage du chat.

— Comment ça ? Nos chemins se séparent ici ? Nous ne nous reverrons donc jamais ? dit Marie-Ange inquiète.

— Ne fais pas de mélodrame ! Bien sûr que nous allons nous revoir je reste ton protecteur. Mais ici, tu n'as pas besoin de moi tu es en sécurité, dit-il en remontant dans son véhicule et en démarrant en trombe.

Marie-Ange n'eut le temps de se retourner qu'elle entendit les freins de la voiture d'Ani crisser sur le bitume de l'allée.

— J'allais oublier, cria-t-il. Il sortit sa baguette part la fenêtre la fit tournoyer en prononçant quelque chose d'inaudible par Marie-Ange, et reprit : bon courage pour les monter dans tes appartements ! puis il fila à toute allure.

Le sac en plastique explosa et les deux grosses valises remplies de vêtements lui appartenant, ainsi que des objets personnels réapparurent à taille réelle.

— Ne t'inquiète pas, je viens t'aider, dit Lorraine en s'approchant de Marie-Ange.

Toutes deux entrèrent dans la maison et déposèrent les valises en bas d'un escalier qui donnait accès au premier étage. Pendant plus de dix minutes, Lorraine fit la visite guidée du rez-de-chaussée de la maison en commençant pas l'immense cuisine moderne comprenant un îlot central attenant à un grand salon donnant sur l'immense jardin. La décoration était sobre, les murs étaient blancs et certains d'entre eux étaient recouverts par plusieurs tableaux de sorciers apparemment très célèbres. La visite se poursuivit dans la salle de jeux où des billards, des tables de ping-pong, des babyfoots côtoyaient des ordinateurs, puis dans la salle de cinéma vide. Ce qui choqua dans un premier temps Marie-Ange était le silence qui régnait dans cette maison.

— Il n'y a personne ici ? s'interrogea Marie-Ange.

— Si, si… répondit Lorraine, mais au vu des évènements de ces derniers jours ils préfèrent rester cloîtrés dans leurs appartements.

— Au vu des évènements ? Quels évènements ? s'inquiéta Marie-Ange.

— Tu n'as pas été la seule à être attaquée, plusieurs grands sorciers ont été retrouvés et ont été tués ou torturés ces deux derniers jours. Mais le pire… c'est qu'une grande partie d'entre eux avait trouvé refuge ici, quelque temps auparavant.

— Nous ne sommes donc pas en sécurité ? s'étonna Marie-Ange.

— Si, mais je te conseille de ne dire à aucun d'entre eux, où tu habites, ni même tes habitudes de sortie, le nom de tes amis, de tes parents, de n'importe quel proche.

— Pour le coup, le « Ne faire confiance en personne » prend tout son sens ici, alors que nous devions être en sécurité.

— Ma protectrice est furieuse de la décision du juge. Elle l'a traité

d'incompétent et d'ignorant. Je ne l'avais jamais vue aussi en colère. Elle a également indiqué qu'il se voilait les yeux face à cette situation qu'elle considérait elle et les autres comme plus qu'inquiétante.

— Quelle situation ? Quels autres ?

— J'ai essayé d'en savoir plus, mais elle n'a rien voulu me dire d'autre sauf de faire très attention et d'analyser chaque personne du Locus avant de les côtoyer. D'ailleurs, je peux déjà te dire des choses sur nos colocataires.

— Dis-moi tu es arrivée quand déjà ? interrogea Marie-Ange avec un petit sourire en coin.

— Hier soir… dit Lorraine en éclatant de rire, puis elle prit une grande respiration et poursuivit, oui je sais, j'écoute toutes les conversations et pose des milliards de questions. Mais c'est pour notre bien !

— Ou pour abreuver ta soif de commérage, répondit ironiquement Marie-Ange.

— Je te montre d'abord ta chambre ?

Lorraine se précipita en direction de l'escalier et monta celui-ci quatre à quatre avec à chaque bras les deux valises. Sa force surhumaine impressionna Marie-Ange qui peinait à la suivre avec le reste de ses affaires et ses douleurs qui commençaient à devenir insupportables. Arrivé en haut de l'escalier, le visage crispé de douleur de Marie-Ange se transforma en déception. Elle découvrit seulement un long couloir blanc et exigu, avec des portes tous les cinq mètres où étaient indiqués le nom et le prénom de chaque locataire.

— Joshua Barry, dit Marie-Ange en regardant la première porte.

— Ah ! Je ne l'apprécie pas celui-là, ronchonna Lorraine. Il est né avant son grand-père.

Marie-Ange se mit à rire.

— Qu'entends-tu par là ? interrogea Marie-Ange.

— Il sait tout sur tout et toujours mieux que tout le monde. Il m'a agacé toute la soirée d'hier.

— Tu lui as parlé ?

— Non, bien sûr que non ! J'ai maladroitement écouté une conversation qu'il tenait avec Céline Destroyer.

— On est justement devant sa porte, dit Marie-Ange.

— Gentille, mais un peu trop féminine à mon goût. Elle passe son temps à se maquiller.

Elles continuèrent d'avancer.

— Milan Marietta.

— Si je me souviens bien c'est celui qui est toujours sur sa console. Il ne parle pas, ne dit aucun mot.

— Océane Fuschia, poursuivit Marie-Ange.

— Hyper timide. Elle n'a pas dit un seul mot de la soirée d'hier,

mais elle a l'air très sympathique. Tu la reconnaîtras facilement, elle a un perroquet sur l'épaule.

— Quand est-ce que tu es arrivée, rappelle-moi ? dit Marie-Ange le sourire aux lèvres. Tu es mieux renseigné que le FBI !

Les deux femmes se mirent à rire.

— On est arrivée, dit Lorraine.

Sur la porte une feuille blanche pas de nom, ni de prénom, elle n'était personne. Marie-Ange s'attendait en ouvrant la porte à découvrir une petite chambre de 12m2 avec un petit lit, une table de chevet et un bureau. Mais ce ne fut pas le cas. À l'ouverture de la porte, elle découvrit sa maison toute entière. Tout y était, la cheminée, le piano, l'escalier, la table à manger.

— C'est magique… s'émerveilla Marie-Ange en ouvrant la cage de son chat.

— C'est le cas de le dire, dit Lorraine. C'est de la magie, ce n'est pas réellement ta table, tes chaises ni même ton lit. C'est un sortilège d'illusion.

Sans l'écouter, Marie-Ange accourut à sa porte-fenêtre donnant sur l'extérieur. À travers les vitres elle voyait ses plantes, son jardin, sa chaise de bar et même une partie du jardin de Simon. Elle ouvrit la fenêtre, le sourire aux lèvres, puis sorti. Elle se rendit compte que la magie s'arrêtait là, à la porte de son salon. Il n'y avait pas de jardin juste une petite terrasse, elle tourna instinctivement la tête en direction de la maison de Simon comme avec un semblant d'espoir. Mais la déception s'afficha sur son visage, sous ses yeux elle ne voyait que la terrasse qui entourait la maison. Elle sortit de sa poche son téléphone portable, mais s'aperçut qu'il n'y avait aucun réseau.

— Ils ont mis des brouilleurs afin d'éviter que l'un d'entre nous se fasse repérer. Les téléphones portables sont interdits dans l'enceinte de l'établissement, dit Lorraine mal à l'aise.

— Oui, mais… dit Marie-Ange d'un air désespéré.

— On a tous laissé quelqu'un derrière nous, Marie-Ange, tous.

Sans prêter une nouvelle fois attention à ce que venait de dire Lorraine, elle poursuivit d'un ton détaché, tout en se dirigeant vers le canapé du salon :

— Ça fait longtemps qu'il n'a pas eu de mes nouvelles… moi non plus d'ailleurs… les dernières qu'il a eues de moi ce sont mes messages vocaux laissés sur son répondeur lorsque l'on m'a poursuivi en voiture… Il ne sait même pas où je suis… ni même si je suis en vie…

Marie-Ange s'assit de tout son poids sur le canapé et tout en reprenant ses esprits dit :

— S'ils ont bien fait les choses… il y a des bières au frigo.

Elle se releva d'un bond et se dirigea vers le réfrigérateur.

— J'adore la magie… dit-elle enjouée en levant au-dessus d'elle tel

un trophée deux bières fraîches.

Pendant près d'une heure, elles restèrent assises sur le canapé en regardant l'horizon sans un mot, puis Lorraine demanda tristement :

— Penses-tu que nous allons rester longtemps ici ?

Marie-Ange ouvrit la bouche, mais avant même qu'un son n'en sorte quelqu'un frappa à la porte.

Toc… Toc… Toc…

— Les filles vous êtes là ?

Toc… Toc… Toc…

— C'est Joshua… Joshua Barry… Nous vous attendons au grand salon. Nous sommes conviés à une réunion.

— On arrive, répondit Marie-Ange d'un ton enjoué.

Lorraine regarda fixement d'un air effaré Marie-Ange qui en la voyant haussa les épaules, lui sourit et dit ennuyé :

— Il n'est pas si désagréable que ça.

— Il est trop serviable, je te dis cela cache quelque chose ! dit Lorraine inquiète.

Les deux femmes se levèrent et quittèrent l'appartement de Marie-Ange en direction du grand salon.

Arrivées dans celui-ci, elles virent qu'une vingtaine de personnes était déjà autour de la table basse. Certains assis sur les canapés ou sur les poufs. D'autres étaient assis à même le sol ou étaient restés debout en retrait contre le mur. Sur ce mur étaient disposés des portraits représentant les différents grands sorciers du monde entier que Marie-Ange avait déjà rencontré dans ses lectures, mais elle n'avait pas prêté grande attention à ces tableaux lors de son arrivée. Alors qu'elle regardait l'un des pensionnaires appuyés contre le mur, l'air froid et les yeux fixés sur la télévision, son regard s'arrêta sur le tableau accroché juste à côté de lui. C'était le tableau d'un homme d'une quarantaine d'années portant des lunettes rondes, un visage mince, des yeux d'un vert brillant et des cheveux noirs qui laissaient apparaître une cicatrice sur son front.

— Mais, mais… balbutia Marie-Ange… c'est Ha…

— John, coupa frénétiquement Lorraine, John Cailean.

— Mais il est mort lors de la bataille ! s'étonna Marie-Ange.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'il y a écrit dans les livres. Certains sont faits pour tromper l'ennemi et d'autres pour rétablir la vérité et montrer notre force.

Leur conversation fut interrompue par la voix s'échappant de la télévision. Marie-Ange regarda tous les visages fixés sur l'écran et s'étonna de tant d'intérêt. Puis elle leva la tête et aperçut à l'écran une femme resplendissante. Elle avait les cheveux bruns mis longs et malgré un ton autoritaire elle laissait échapper un large sourire à

chaque fin de phrase. Marie-Ange s'écria :

— Mais c'est Her… Elle s'interrompit puis continua Ermy Neesley. Ses yeux s'écarquillèrent comme des soucoupes lorsqu'elle eut enfin compris. La vie magique par Ermy Neesley, le second livre, dit-elle d'une voix soulagée.

— Tu comprends vite la nouvelle, dit Joshua Barry en lui esquissant un clin d'œil.

C'était un homme grand, brun et musclé, habillé d'un pantalon en coton bleu foncé, d'une chemise bleu clair et dont les cheveux tirés en arrière étaient noués en forme de petit chignon sur sa tête. Depuis le clin d'œil, Marie-Ange ne parvenait pas à s'arrêter de sourire. Elle le regarda s'assoir… le regarda parler avec les personnes qui l'entouraient… elle le regarda se recoiffer et refaire son petit chignon.

— Je ne le sens pas, je t'ai dit ! dit Lorraine en donnant un coup de coude à Marie-Ange.

— Moi je le sens très bien, dit-elle en continuant de regarder Joshua avec un sourire charmeur.

Lorraine leva les yeux au ciel, prit entre ses doigts le menton de Marie-Ange et tourna sèchement son visage en direction de l'écran de télévision.

« Partout on se demandait si le monde des sorciers allait décider d'oublier le passé, quitter la scène de l'histoire, céder à la peur et tourner le dos à la magie pour laisser place au monde des ténèbres. Ou si au contraire, il allait embrasser l'avenir, se donner collectivement un nouvel élan, réaffirmer sa foi dans les valeurs qui ont fait d'eux de bons sorciers. Le monde de la sorcellerie a choisi de continuer de se battre malgré la recrudescence des assassinats depuis ces dernières semaines, touchant à la fois les sorciers confirmés, mais également, et pour la première fois, les apprentis ».

Marie-Ange écarta ses yeux et regarda Lorraine :

— Comment a-t-elle su si vite ?

Lorraine leva une nouvelle fois les yeux au ciel.

« Dans ces instants où tout peut basculer, le monde de la magie a toujours su trouver l'énergie, le courage, la détermination, la force, la bravoure, la loyauté, la patience, l'intelligence et la sagesse pour construire le changement profond. Nous en sommes là. Je sais que chaque pays peut compter sur tous ses sorciers pour mener à bien la tâche considérable qui nous attend. Refonder notre magie. Une bonne et belle magie…

Je demanderai au monde entier, à chaque sorcier de chaque pays, de redoubler d'efforts quant à leurs discrétions dont nous devons faire preuve depuis ces vingt dernières années, de continuer à former les générations futures et de croire encore que le bien peut l'emporter. ANIMO ! »

Toutes les personnes présentes crièrent chacun leur tour *« Animo »*.

— Animo, cria Lorraine, en levant son poing gauche en l'air.

— Tu t'es cru dans une manifestation du parti socialiste, dit Marie-Ange dans le creux de l'oreille de Lorraine tout en éclatant de rire.

Lorraine se mit à rire discrètement et tout en redescendant son poing, son regard resta figé sur les personnes présentes dans la salle.

— Je ne sais pas, mais tu devrais me rejoindre dans ma manifestation, dit-elle très discrètement en essayant de bouger le moins possible ses lèvres.

Marie-Ange tourna la tête en direction des autres sorciers et s'aperçut que tous en silence la regardaient avec insistance. Elle souleva rapidement son poing et dit d'une voix forte : *« Animo »*.

Ils se remirent alors à leurs occupations, à l'exception de Joshua qui continuait de fixer Marie-Ange avec un sourire qui la mit mal à l'aise. Elle lui répondit par politesse d'un sourire gêné puis demanda discrètement en serrant les dents :

— Tu m'invites chez toi, Lorraine ?

Lorraine regarda dans la même direction que Marie-Ange et vit le regard de Joshua. Elle la tira par le bras et dit :

— Viens, quand je te disais qu'il avait l'air bizarre.

À leur arrivée devant l'une des portes, Marie-Ange se rendit compte que le nom inscrit sur celle-ci, personne, ni même Lorraine ne lui en avait parlé.

— Charlotte Deaumé, dit Marie-Ange. La connais-tu ?

— Un peu… C'est moi ! Mes nouveaux nom et prénom, répondit Lorraine.

— Pourquoi as-tu choisi ce patronyme ?

— C'est grâce à elle que j'ai découvert la magie, répondit Lorraine en ouvrant la porte. C'est une sorte… d'hommage.

Face au regard inquisiteur de Marie-Ange, elle poursuivit :

— C'est une longue, une très longue histoire… Rentre d'abord.

Marie-Ange entra à son tour dans l'appartement de Lorraine et atterri directement dans son salon. Celui-ci était très sobre peint tout de blanc, seuls de nombreux posters de films connus apportaient de la couleur à la pièce. Une très grande vitrine qui couvrait entièrement l'un des murs contenait soigneusement exposés, des figurines, des goodies, et tout objet provenant de films cultes.

— Je le savais que tu étais cinéphile !

— Comment l'as-tu su ? demanda Lorraine.

— Tes t-shirts, sourit Marie-Ange en montrant du doigt celui que portait Lorraine. Celle-ci tira alors avec ses deux mains le bas de son t-shirt afin de profiter elle-même de l'affiche du film Retour vers le futur qui y était imprimé.

— En effet, dit Lorraine avec un petit sourire en coin. Veux-tu boire quelque chose ? Ou grignoter ?

— Non merci, c'est gentil de ta part. J'aimerais seulement savoir comment tu as connu le monde de la magie. Dans les livres ?

— NON !

— Dans les films alors ?

— Non plus.

Marie-Ange en était pourtant persuadée. Pour elle, la seule façon de découvrir la magie ne pouvait être que grâce à son auteure fétiche.

— Je pense que l'on devrait s'assoir, dit tristement Lorraine. C'était un passage terrible de ma vie… vraiment terrible. Je n'ai jamais eu aussi peur et je ne pensais pas que cela pouvait me changer physiquement comme psychologiquement… et je ne parle pas de magie.

À chaque fin de phrase, Lorraine reprenait une grande respiration, comme pour éviter de pleurer, mais également comme pour se forcer à continuer son récit.

— C'était un soir où il faisait miraculeusement encore très bon pour la saison. De nombreuses personnes se retrouvaient dans les bars… sur les terrasses… pour profiter de ce temps qui n'allait pas durer… Moi aussi j'avais rendez-vous ce soir-là dans un bar avec des amies.

Lorraine baissa la tête, les mains tremblantes, elle sortit de sa poche un mouchoir et se taponna les narines avec. Après un instant de silence, elle poursuivit :

— Et comme à mon habitude, j'étais en retard. Je t'assure que je continuerai à être en retard, car cela m'a sauvé la vie, dit-elle en levant sa tête vers Marie-Ange. Je marchais tranquillement dans la rue… tout en envoyant des messages… la tête penchée sur mon téléphone portable… je ne la levais que pour éviter les poteaux ou certaines personnes que je pouvais croiser. Je décidais d'envoyer un message à l'une de mes amies déjà présente dans le bar.

Lorraine sortit du tiroir de la petite table située juste à côté du canapé son téléphone portable. Elle le farfouilla, puis le tendit à Marie-Ange qui vit les messages d'une certaine Anna.

Anna — 16 h 47 :

« Vivement ce soir, j'ai tellement de choses à te dire. »

Lorraine — 17 h 17 :

« Ne t'inquiète pas, j'essayerai d'être à l'heure. »

Anna — 17 h 19 :

« Essayer, comme toujours. Le principal c'est que l'on se retrouve tous ensemble. »

Lorraine — 17 h 23 :

« Promis ! Je serais à l'heure. »

Anna — 21 h 22 :
« Où es-tu ? Tu m'avais promis ! »
Lorraine — 21 h 23 :
« Je suis là dans 1 minute »
Anna — 21 h 24 :
« Ok. Je vais aux toilettes avant, je viens te chercher sur la terrasse ».
Lorraine — 21 h 43 :
« Où es-tu ? »
« Es-tu vivante ? »
« Je t'en prie Anna !!! Réponds-moi… »

Marie-Ange essaya de descendre la conversation, mais aucun autre message ne s'afficha. Elle tendit le téléphone à Lorraine, les yeux écarquillés à la lecture de ces messages, qui le prit et regarda Marie-Ange les yeux remplis de larmes, puis continua son récit.

— À la réception de son dernier message… j'étais quasiment devant la terrasse, quand j'entendis les freins d'une voiture. Je levai alors la tête de mon téléphone… et vit une voiture noire arrêtée devant notre bar habituel.

Les lèvres de Lorraine se mirent à trembler, elle plaqua ses mains contre son visage, puis fondit littéralement en larmes.

— Tu n'es pas obligé de continuer, Lorraine, dit Marie-Ange d'une voix douce en lui tapotant le dos. Tu me raconteras quand tu seras prête.

— NON ! s'exclama Lorraine en regardant dans les yeux Marie-Ange. Si je ne le fais pas maintenant, je ne le ferais jamais.

Elle s'essuya rapidement les joues avec ses mains, prit une très grande respiration et dit :

— Deux hommes sont sortis de cette voiture avec des kalachnikovs et ont commencé à tirer sur la foule. J'étais tétanisée Marie-Ange TE… TA… NI… SEE… Je n'arrivais pas à bouger… Mes pieds étaient collés au béton du trottoir… Je voyais les corps tombés un à un, des personnes commençaient à se précipiter sous les tables, dans le restaurant… Et moi j'étais là, tétanisée… Puis une femme a pris une balle en pleine poitrine juste devant moi. Elle était de dos, mais je voyais une trace de sang apparaître sur son chemisier rose pâle. La personne juste en face d'elle s'est levée comme pour la protéger. Mais une balle l'a atteinte et elle s'est effondrée sur le sol… Juste à mes pieds. Elle m'a regardé, ses yeux étaient remplis à la fois de terreur, de souffrance et de haine, ils me hantent depuis ce jour-là. Cette femme a alors tendu son bras, a posé sa main sur ma chaussure et m'a dit : « FUYEZ, FUYEZ ».

Lorraine se leva du canapé et continua son récit en vociférant et en agitant les bras dans tous les sens.

— Mes pieds se sont enfin décollés du sol et je me suis précipitée vers la première porte que j'ai vue. Un vigile a alors tenté de m'arrêter en agrippant le haut de ma veste et a commencé à me diriger vers la sortie. Je me suis alors débattu avec force, j'ai crié, j'ai hurlé de toutes mes forces : ILS TUENT TOUT LE MONDE, ILS TUENT TOUT LE MONDE, DES TERRORISTES DANS LES RUES DE PARIS. Les personnes présentent ont alors toutes sorti de leurs poches, de leurs manteaux ou de leurs ceintures leurs baguettes magiques en direction de l'entrée et par conséquent en ma direction. Il y eut un grand silence, on entendait que le bruit des cris et des larmes dans la rue, mais plus de kalachnikovs. Tu sais Marie-Ange ce qui m'a le plus choqué à ce moment-là ? dit-elle sans attendre de réponse. C'est qu'ils étaient tous là immobiles, ils entendaient la foule crier… hurler… pousser des exclamations…. demander de l'aide. Et eux, ils ont juste sorti leurs baguettes ! On a tous une bataille à gagner, Marie-Ange, TOUS ! Les non-sorciers comme le monde de la magie. On se bat contre le mal et pour faire régner le bien. Mais tu vois, ce jour-là, je ne connaissais pas le monde de la magie et je l'ai détesté… Je me dis que l'un d'eux aurait pu sortir pour sauver des vies, mais aucun d'entre eux n'a bougé, aucun !

— Mais Lorraine, tout le monde sait que cet évènement s'est passé extrêmement vite, dit Marie-Ange calmement.

— Certes, mais l'idée d'aller les aider ne leur a pas traversé l'esprit. Leurs regards étaient tous vers la porte de sortie pour protéger leur monde et vers moi en se demandant comment une non-sorcière a pu pénétrer dans leur bâtiment. Elle s'arrêta un instant puis reprit gênée. C'est pour ça que je me moque beaucoup de leurs façons de faire. Tu verras certaine chose sont risibles. Ils se disent ouverts vers l'avenir, vers un monde de mélange, de couleur, de vie. Mais nous en sommes loin. J'ai besoin d'un verre !

Lorraine s'arrêta d'un coup, tourna la tête en direction de Marie-Ange les yeux remplis de larmes, mais reprit avec un large sourire :

— Ma spécialité c'est les Mojitos ! En veux-tu un ?

— Après ce que tu viens de me raconter et ce que tu commences à me dire, je crois que cela va devenir indispensable.

Pendant la préparation du cocktail, aucune des deux ne dit un mot sur l'évènement que venait de raconter Lorraine. Elles riaient fort, l'une pour essayer d'oublier l'évènement qu'elle avait vécu et l'autre pour montrer sa compassion. Malgré son envie, Marie-Ange n'osa pas le demander à Lorraine si son amie Anna avait survécu à l'attentat. Après tout, elle n'avait reçu aucun autre message depuis.

Verres à la main, elles s'assirent à la petite table à manger située à l'opposé de la vitrine.

— Je suis désolée de revenir dessus. Mais quand tu dis « certaines choses sont risibles » aurais-tu un exemple ? demanda Marie-Ange.

— Tu vois mon Animo ? dit Lorraine.

— Oui la grande et belle femme brune ? répondit Marie-Ange qui prit un instant, puis continua : j'ai bien compris qu'elle était beaucoup plus pour toi qu'une simple protectrice.

Lorraine rougit puis poursuivit :

— Tu vois ça, c'est interdit !

— Quoi ? L'homosexualité ? interrogea Marie-Ange effarée.

Lorraine leva les yeux au ciel.

— Ça fait au moins cinq fois que tu lèves les yeux au ciel depuis ces trois dernières heures, s'agaça Marie-Ange.

— De sortir avec son protecteur, l'interrompit Lorraine. Certains protecteurs ont dû changer d'apprenti et certains apprentis ont même subi le sortilège d'amnésie. Et tout ça pour soi-disant « éviter tout débordement » comme ils disent.

— Mais… Ils n'ont toujours pas remarqué votre relation ? interrogea Marie-Ange inquiète.

— Non. Apparemment, l'homosexualité n'est pas encore notoire dans le monde de la magie, comme dans celui des non-magiciens d'ailleurs. Et puis, cela nous avantage, certains pensent seulement qu'on est proche ou qu'on est très copine. Et toi ?

— De quoi moi ?

Lorraine sourit et poursuivit :

— Rien… T'es-tu trouvé un nouveau prénom ? Un nouveau nom ?

— Uevinc… Marie-Ange jeta un regard autour d'elle puis s'arrêta sur l'un des posters présents dans la pièce. Helena… Helena Uevinc. Je m'appelle Helena Uevinc.

CHAPITRE NEUF
Ces duels à haut risque

Le lendemain matin, à son réveil, il fallut quelques secondes à Marie-Ange pour se resituer, comprendre qu'elle s'était endormie dans un logement à l'apparence du sien, mais qu'elle se trouvait au cœur d'un Locus où une vingtaine de sorciers se côtoyaient, enfermés là pour éviter de se faire tuer à l'extérieur. Elle essaya de s'assoir sur le lit, mais son corps envahi de douleur la maintint immobile. Elle tendit tant bien que mal son bras en direction des recommandations du Docteur Laurent, qu'elle avait pris soin de mettre sur sa table de chevet la veille, ainsi que vers le flacon contenant une substance visqueuse.

« À appliquer généreusement sur toutes les parties du corps et laisser reposer plus d'une heure avant de se coucher. Les effets du sortilège s'estomperont instantanément.
Nota : L'odeur est nauséabonde
Docteur Laurent ».

— Peu importe les recommandations… Je ne peux plus attendre ! se dit-elle en ouvrant le flacon et en étalant la totalité de la substance sur sa peau.

Marie-Ange resta allongée plus qu'une heure sur le lit dont les draps blancs étaient à présent d'un marron ocre imprégnés par la potion de madame Falantin. Les yeux rouges et ruisselants de larmes en raison de l'odeur pestilentielle qui ressortait de la substance visqueuse, Marie-Ange repensait à la journée d'hier. Elle pensait à Ani qui l'avait abandonnée alors qu'il devait pertinemment savoir ce qui se passait à l'intérieur même du Locus, aux personnes qu'elle venait de rencontrer, particulièrement à Joshua, mais également à la terrible histoire que lui avait racontée Lorraine la veille. À cette réflexion, une sensation de honte l'envahit.

— Je ne lui ai même pas demandé si Anna avait survécu, pensa-t-elle en regardant le plafond.

Puis son esprit se mit à divaguer, les yeux dans le vague, toute son enfance revint à la surface. Les longues journées qu'elle avait passées plongée dans cet univers à lire et relire les mêmes livres. Les heures d'attente interminables dans la librairie de son village pour détenir le jour de sa sortie le nouvel exemplaire du dernier tome. Les soirées solitaires au cinéma pour découvrir en avant-première le dernier film.

Ainsi que les nombreuses fois où elle avait séché l'école rien que pour revoir une quinzième fois les mêmes longs métrages. Cette série de sept livres et de huit films qui étaient son quotidien était devenue aujourd'hui réalité et elle en faisait partie.

— Ne suis-je pas en train de tout inventer ? pensa telle. Et si cet établissement était véritablement un hôpital psychiatrique ? Et si pendant toutes ces années ma mère avait eu raison ? Et si croire en la magie m'avait littéralement fait oublier la réalité des choses ? Et si…

CLAC.

Le bruit de la porte d'entrée la fit sortir de ses pensées.

— Marie-Ange, es-tu là ?

Marie-Ange reconnut immédiatement la voix de Lorraine.

— Je suis là-haut. Mais pas du tout présentable, cria-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur, chez toi ? C'est un mélange de litière pour chat, d'intestin nécrosé et de produit de coloration chimique.

— C'est à peu près ça !

Marie-Ange jeta un coup d'œil à la pendule accrochée sur le mur en face d'elle, cela faisait plus d'une heure et demie qu'elle rêvassait dans son lit. La substance visqueuse était maintenant sèche et formait des croutes de différentes tailles sur l'intégralité de son corps dont la similitude avec le Pangolin d'Afrique était flagrante.

— Lorraine, je vais prendre ma douche pour enlever ce… elle prit entre ses doigts un morceau de croute qui s'échappa en fumée en dégagent une odeur encore plus forte que lors de son application, Marie-Ange fut prise d'un haut-le-cœur, mais poursuivit avec hâte : Je vais me doucher ! Prends-toi un thé !

Marie-Ange se leva, retira les draps souillés qu'elle mit directement à laver dans la machine et accourut en direction de la douche pour enlever le plus rapidement possible l'odeur infecte de la potion qu'elle s'était appliquée. Dans sa course, elle ne s'aperçut pas immédiatement qu'elle ne subissait plus aucune douleur liée au sortilège qu'on lui avait infligée. Après s'être débarrassée de la mauvaise odeur, Marie-Ange dévala les escaliers et découvrit Lorraine appuyée sur la rambarde du balcon en regardant l'horizon, thé à la main et l'esprit en train de vagabonder.

— Tu vas bien Lorraine ?

— Oui, Charlotte va bien et toi Helena ? dit Lorraine sans détourner son regard de la forêt de pins qui entourait le domaine.

— Ça va merci. Mais j'ai une question pour toi. Je n'osais pas te le demander hier, mais… cela m'a trotté dans la tête toute la nuit…

— Non elle n'est pas morte, coupa Lorraine en tournant doucement la tête vers Marie-Ange. Quand je suis retournée au bar afin d'aider les blessés, je l'ai retrouvée enfermée dans les toilettes. Comme quoi une

envie pressante peut te sauver la vie ! Mais depuis ce jour du 13 novembre 2015, elle est méconnaissable. Ce n'est plus la même personne et ça ne sera plus jamais la même. Elle a coupé les ponts avec tout le monde, a modifié son numéro de téléphone et ne vit plus à Paris. Elle a changé de vie et je n'en fais plus partie. Point final de l'histoire. Qu'est-ce que c'était cette odeur ?

— Une potion magique pour enlever le sortilège que l'on m'avait infligé lors de mon attaque. J'ai dû l'appliquer sur l'intégralité de mon corps et la laisser sécher pendant plus d'une heure.

— Méga dégueu, dit Lorraine d'un air de dégoût.

— Tu l'as dit… mais c'est efficace, lui répondit Marie-Ange en s'étirant de tout son long.

— Je t'ai fait du thé !

Après cette réponse expéditive et le changement de conversation qui s'en suivit, Marie-Ange ne reparla plus jamais de cette histoire à Lorraine. Le mal était profond, la douleur intense et la haine étaient ancrées en elle à l'encontre des terroristes, mais également à l'encontre de certains individus qui formaient le monde de la magie.

Cela faisait maintenant près de deux mois que Lorraine et Marie-Ange étaient enfermées dans le Locus et le temps avait laissé certaines amitiés se mettre en place, dont la plus importante fut celle avec Océane Fuschia. C'était une jeune femme élancée aux cheveux blonds très courts d'une vingtaine d'années, qui parlait pratiquement à la perfection malgré sa surdité. Lorraine avait tout de suite eu une bonne opinion d'elle et elle avait encore eu raison s'était avouée Marie-Ange. C'était une femme très gentille, mais extrêmement vulgaire qui se baladait avec un perroquet gris aveugle sur son épaule qui lorsqu'on s'approchait d'un peu trop près d'Océane se mettait à hurler : *« Je suis sa voix, elle est mes yeux ! »*. Elle vivait depuis plus de huit mois dans le Locus et c'était l'une des plus anciennes parmi les locataires. Elle avait vu chaque premier pas des sorciers encore présents qui avait pénétré dans cet établissement, mais n'en aimait aucun et surtout pas Joshua qu'elle trouvait hypocrite, menteur et séducteur, ce qui enchantait Lorraine qui l'avait détesté dès le premier jour de son arrivée.

— Il faut qu'il se fasse aimer par tout le monde celui-là ! avait-elle dit un jour à Marie-Ange.

— Et toi, que tu te fasses détester par tout le monde ! lui avait-elle répondu d'une voix forte.

Puis elles s'étaient mises à rire aux éclats, comme à chaque fois que l'une d'elles plaisantait. Comme si rire leurs permettait de combler l'ennui omniprésent du Locus, de se soutenir, de résister, de s'évader, de s'enfuir juste un instant de cette prison élaborée pour les protéger, mais qui pourrait en un instant les trahir entraînant leur perte dès leur

sortie. Le rire qui les liait était devenu leur plus belle arme, malgré trois caractères extrêmement différents, les trois femmes ne se quittaient plus. Lorraine : la sage méfiante, Marie-Ange : la bavarde moqueuse et Océane : la spontanée excessive. Les trois femmes passaient leurs journées à discuter de tout et de rien en apprenant la langue des signes et en participant à quelques-unes des activités proposées dans le locus, à l'exception de celles qui se rapportaient à la vie des non-sorciers, particulièrement depuis que Lorraine et Marie-Ange avaient retrouvé un matin Océane hystérique devant le planning de la semaine.

— Que se passe-t-il Océane ? avait dit Lorraine d'une voix douce en la regardant dans les yeux pour qu'elle puisse lire sur ses lèvres.

— Regardez ! avait-elle répondu en criant et en pointant de son index les activités prévues sur le planning. Lundi : 10 h 30 – 12 h 00 : *« Cuisiner comme un non-magicien »,* mardi : 14 h 00 – 16 h 30 : *« Lire comme un non-magicien »*. On va nous apprendre à tenir un livre, sérieusement ? avait-elle dit en haussant ses sourcils. Mercredi 9 h 00 – 11 h 00 : *« Faire le ménage comme un non-magicien »,* et là à tenir un balai !

— Oui, mais lui il ne vole pas, ironisa Marie-Ange en essayant de détendre l'atmosphère explosive, qui dans un contexte aussi fermé que celui du Locus pouvait finir en drame.

Océane ne prit pas en compte la réflexion de Marie-Ange et continua son monologue à haute voix ainsi qu'en langue des signes :

— Vingt ans dans le corps d'un non-magicien et on va m'apprendre à l'être ! J'ai passé vingt années à nettoyer le sol à l'aspirateur et à la serpillère avec comme seule aide : mes bras ! Vingt années à faire la cuisine en coupant les légumes avec un simple couteau ! Vingt années à lever mes fesses du canapé quand j'avais oublié quelque chose ! Vingt années à monter les meubles avec des tournevis et des clefs Allen, réparer avec de la glue quand les choses étaient cassées ou aller les racheter quand les réparer était impossible. Ma citation favorite est « Quand on n'a pas de tête, on a des jambes » ! Et ils me demandent à moi… de venir participer à leurs soi-disant activités pour nous permettre de mieux vivre en tant que sorcier ! C'est une blague ?

Elle avait regardé ses amies, en secouant la tête les yeux grands ouverts en attendant qu'elles acquiescent ses dires.

— Ils ne savent vraiment pas comment nous occuper dans cet endroit, avait répondu calmement Marie-Ange. En plus, j'ai vu comment cela se passe. Il y a juste un écran avec des tutoriels que tu dois reproduire. C'est navrant !

— Tout pareil, avait dit Lorraine en montrant ses deux paumes de mains de chaque côté de son visage comme pour s'exonérer de toute responsabilité.

— Comment as-tu su pour les tutoriels ? avait interrogé Océane d'un ton inquisiteur.

— J'ai… j'ai suivi Joshua à l'un de ces cours, avait-elle répondu d'une toute petite voix.

— HELENA ! s'étaient exclamées en cœur Lorraine et Océane.

La seule activité à laquelle Marie-Ange, Lorraine et Océane participaient avec assiduité était les duels. Le but était simple : combattre un adversaire en duel avec des sortilèges. Cela ressemblait fortement à l'activité favorite de Lorraine et Marie-Ange dans l'aéroport, à l'exception, qu'il n'y avait aucune tenue de protection et que le sortilège utilisé pour attaquer devait être et seulement être celui qui s'affichait sur un écran derrière l'adversaire. En effet, au-dessus de chaque combattant qui se trouvait l'un en face de l'autre sur des estrades séparées, un écran affichait toutes les trente secondes un sortilège. De chaque côté, des sièges étaient disposés pour les spectateurs. Chaque combat durait maximum cinq minutes et le but était d'être, soit le plus rapide à effectuer le sortilège indiqué, soit le plus malin en utilisant n'importe quel sortilège de protection pour fatiguer son adversaire et attaquer au bon moment. Cette deuxième technique était la favorite de Marie-Ange qui était rapidement devenue la meilleure en sortilège de tout le Locus. Particulièrement après avoir combattu Joshua en duel, quelques semaines après son arrivée.

— Tu es sûrement la meilleure ici, mais cela ne t'a pas empêchée de te faire attaquer à ton domicile ! avait-il dit pour la provoquer, après qu'elle eut utilisé à deux reprises des sortilèges de protection afin de contrer ses deux premières attaques.

— C'est toi qui lui as dit ? avait-elle demandé aussitôt à Lorraine qui était assise dans le public.

Mais Lorraine avait réfuté d'un signe de tête. Stupéfaite et énervée qu'il puisse être au courant de la raison pour laquelle elle était présente au sein du Locus, Marie-Ange avait alors brandi sa baguette en direction de Joshua et à l'apparition d'un nouveau sortilège sur l'écran, sans même prononcer un seul mot, elle l'agita. Pendant quelques secondes, Joshua tournoya sur lui-même à la manière d'une tornade, s'éleva dans les airs puis atterri violemment sur le plancher de l'estrade de Marie-Ange. Un long silence suivit, puis lorsque Joshua se mit à gémir de douleur, tout le public acclama Marie-Ange pour son exploit. Ce jour-là, Lorraine et Océane en étaient persuadées, tous n'étaient pas impressionnés par la manière dont Marie-Ange avait manié sa baguette, mais par la façon dont elle avait humilié Joshua. Pour autant et malgré les applaudissements, Marie-Ange à la fois honteuse et choquée avait alors accouru pour le relever.

— Je suis vraiment désolé Joshua… mon sortilège a dépassé ma pensée.

— Tu es encore meilleure lorsque l'on te taquine un peu, avait-il dit le sourire aux lèvres en caressant la joue de Marie-Ange qui devint rouge écarlate.

Depuis ce jour, elle passait du temps en sa compagnie malgré la réticence de ses deux amies.

Lorsqu'arriva le mois de juillet, le temps devint de plus en plus chaud avec des mi-journées torrides obligeant les locataires à chercher un peu de fraicheur, que tous trouvaient dans le grand salon. Les nouvelles de l'extérieur déjà rares étaient devenues inexistantes depuis plusieurs semaines, renforçant alors les liens qu'entretenaient les différents pensionnaires. Un vendredi soir, Milan Marietta un garçon réservé dont le plaisir était de rester sur sa console des journées entières avait invité chez lui la majorité des personnes présentes dans le Locus, afin de fêter à la fois son anniversaire et son départ. Tout le monde s'était alors apprêté pour l'occasion même Océane qui malgré son profond désaccord pour cette soirée d'anniversaire avait fini par écouter ses amis. Les trois femmes arrivèrent ensemble chez Milan vêtues de robes de soirée à la fois simples et chics ce qui enfiévra Joshua, apparemment très passionné par le corps des femmes. À la surprise générale, son appartement était nettoyé en profondeur, lumineux et magnifiquement décoré comme une maison témoin avec les dernières tendances de décoration. Marie-Ange, Lorraine et Océane s'installèrent sur les trois tabourets libres du bar qui séparaient la cuisine du salon.

— Ah mince, il n'y a pas de place pour toi Joshua. Quel dommage ! dit Océane en apercevant Joshua qui s'approchait d'elles.

— Veux-tu ma place ? dit Lorraine en se levant. Ça ne me dérange pas du tout de rester debout.

Océane donna un grand coup de pied dans le tibia de Lorraine et dit en langue des signes « Tu es folle ! Assieds-toi ! »

— Non merci, dit Joshua en regardant méchamment Océane, je vais aller faire un tour dans cette sublime demeure. Viens-tu avec moi Helena ?

— Merci, mais je préfère rester ici, sourit niaisement Marie-Ange qui continua de sourire dans sa direction jusqu'à ce qu'il disparaisse de son champ de vision.

— Je ne peux plus le supporter ! C'est une glue ce mec, poursuivit Marie-Ange le visage métamorphosé.

— C'est un gros c…

— Océane ! coupa Lorraine.

— Elle n'a pas tort, Charlotte. Il est vraiment bizarre… Vraiment !

Je sens quelque chose d'étrange en lui… comme une sorte de…

— Comment ça ? coupa Océane.

— Elle nous expliquera après cette chanson ! affirma Lorraine enjouée en tirant par le bras Marie-Ange pour la lever de son tabouret. Je l'adore ! Venez, allons danser !

Lorraine commença à se dandiner sur place en compagnie de Marie-Ange dont l'esprit était encore occupé par Joshua.

— Vous êtes au courant que personne ne danse ? méprisa Océane.

— Mais viens… on s'en fout, dit Lorraine en rigolant.

Les deux femmes se mirent à danser en plein milieu du salon, rejointes peu à peu par d'autres personnes. Après quelques minutes de danse, Océane était toujours sur son tabouret de bar avec un verre à la main. Elle regardait ses deux amies danser, le sourire aux lèvres, en appréciant ce petit et insignifiant sentiment de liberté retrouvé, perdu ces derniers mois. Puis une musique retentit :

« Entre vingt et trente-cinq ans.
Quand on est plutôt jolie.
Qu'on n'a pas son prince charmant.
Et qu'on habite à Paris. »

— Mais j'adore cette chanson ! s'exclama Océane.

Elle posa fermement son verre sur le comptoir du bar et s'approcha de la piste de danse qui s'était formée dans le salon de Milan, pour rejoindre ses amies.

« Toutes les copines sont maquées,
Elles ne sortent pas le soir.
La plupart ont des bébés,
Mais celles qui sont dans les bars… »

Lorraine, Marie-Ange et Océane étaient maintenant toutes les trois rassemblées en plein milieu du salon et se mirent à crier en cœur, le refrain de la chanson :

— *Ce sont des filles à pédés !*

Elles éclatèrent alors toutes les trois de rire, aucune ne pouvait savoir que chacune d'entre elles connaissait cette chanson, encore peu connue du grand public, ni même que Milan puisse l'avoir dans sa playlist.

— Es-tu au courant que tout le monde nous regarde Océane ? dit Marie-Ange le sourire aux lèvres en sautant sur place au rythme de la musique.

— Je n'en ai rien…

— Océane ! coupa Lorraine en mettant sa main sur la bouche d'Océane tout en continuant de sauter sur place.

— Je disais, cria Océane pour se faire entendre avec la musique forte, je m'en secoue les ovaires !

Pendant presque deux heures, les trois femmes ne se préoccupèrent plus de ce qui les entourait. Elles dansaient sur chaque chanson qui passait, qu'elles connaissent ou non, qu'elles aiment ou pas, elles dansaient. Des gouttes de sueur coulaient sur leurs fronts, mais elles s'en moquaient, cela faisait trop longtemps qu'elles n'avaient pas autant ri, qu'elles ne s'étaient pas senties aussi vivantes. Ce lâcher-prise était devenu plus qu'indispensable.

— As-tu vu Joshua ? demanda Marie-Ange au creux de l'oreille de Lorraine.

— Il était avec Milan tout à l'heure.

— As-tu vu Joshua ? demanda Marie-Ange en langue des signes à Océane.

— En train de se pavaner avec pot de peinture, dit d'un ton sec Océane qui fit un signe de tête en direction du canapé.

Marie-Ange continua de danser, tout en observant la scène. Joshua était debout verre vide à la main, avec son allure habituelle d'un homme extrêmement fier de son physique, en train de discuter avec Céline Destroyer. Chacun son tour, ils se parlaient au creux de leurs oreilles et se mettaient à sourire et rire niaisement.

— Laisse tomber Helena, dit Océane d'une voix calme, on s'en br…. On s'en fiche de lui.

— Elle a raison, laisse tomber, dit Lorraine en faisant un signe de tête vers Océane comme pour la féliciter de son effort incommensurable pour ne pas avoir dit de grossièreté.

Marie-Ange acquiesça, mais continua d'observer Joshua du coin de l'œil. Au bout de quinze minutes, elle le vit partir seul avec le verre de Céline et le sien en direction du réfrigérateur. Joshua déposa les verres sur le plan de travail, prit dans le réfrigérateur une bouteille de jus de pomme et rempli les deux verres. Il but la totalité de son verre, s'en resservit un et remit la bouteille dans le réfrigérateur, qu'il referma. Joshua resta un instant devant le réfrigérateur à regarder les différents éléments que Milan avait aimanté sur la porte. Puis il prit l'une des cartes postales et tourna la tête en direction des personnes présentes dans la salle. Marie-Ange fît comme si de rien n'était en continuant de danser pour éviter de se faire repérer, puis reprit son observation. Elle le vit sortir discrètement un téléphone de sa poche de jeans et prendre une photo de la carte postale. Joshua la remit rapidement sur le réfrigérateur prit les deux verres et rejoignit Céline le sourire aux lèvres.

Après quelques instants, Marie-Ange dit à ses amies :

— Je vais me servir un verre, vous voulez quelque chose ?

— De l'eau, je crève de soif, dit Océane rouge écarlate et ruisselante de sueur.

— La même chose, répondit Lorraine.

Marie-Ange se dirigea vers le réfrigérateur, prit rapidement la carte postale, la glissa dans son soutien-gorge et alla s'enfermer dans les toilettes, situées juste à côté de l'entrée. Elle sortit alors la carte postale dont le décor représentait la devanture de la librairie LELLO & IRMÃO au Portugal, puis la tourna et commença à la lire :

« Un Bonjour de Porto mon chaton, où nous passons de très belles vacances. Le temps est magnifique, les balades sont grandioses, la vie est simplement belle. J'espère que tu passes du bon temps et que tu pourras enfin nous dévoiler tous tes secrets à notre retour.

Nous t'aimons.

Papa et Maman. »

Sur la droite était indiqué le destinataire :

« Samuel Grégoire

3, impasse du petit bois

63500 Issoire »

TOC-TOC-TOC

On frappa à la porte des toilettes. Marie-Ange plia précipitamment la carte l'inséra dans la poche de sa robe et sortie en baissant la tête, mais quelqu'un agrippa son bras.

— Me fais-tu la tête ? demanda Joshua d'un air triste.

— Aurais-je des choses à te reprocher ? dit de colère Marie-Ange en regardant Joshua dans les yeux tout en enlevant violemment le bras qui l'agrippait.

— Je… je… je ne pense pas, balbutia Joshua.

— Va te pavaner ailleurs ! dit-elle en rejoignant ses amies toujours sur la piste de danse.

— Tu vas bien ? demanda Lorraine.

— Je rentre, je suis fatiguée.

— Ok bonne nuit à demain fait de beaux rêves, cria précipitamment Océane en continuant de danser.

Lorraine attrapa la main de Marie-Ange qui commençait à partir.

— Es-tu certaine que ça va Helena ? dit-elle inquiète.

— Oui, oui, je suis simplement fatiguée. Par contre toi je ne sais pas comment tu vas faire pour l'arrêter, dit Marie-Ange le sourire aux lèvres en regardant Océane qui dansait seule en plein milieu de la piste.

— Ne m'en parle pas. Profite, va te coucher. On se voit demain.

Marie-Ange sortit de la piste de danse improvisée et se dirigea vers

la porte d'entrée.

— Elle n'a pas l'air bien, dit Lorraine d'un ton inquiet à Océane. Je l'ai vue se disputer avec Joshua devant les toilettes.

— Cela lui passera, ne t'inquiète pas. Moi ce que je retiens de cette histoire, c'est qu'à cause de lui… j'ai toujours soif !

— D'ailleurs, comment as-tu fait pour reconnaître la musique lorsque tu nous as rejoints ?

— Les différentes ondes sonores… les différentes fréquences… tout ça, tout ça !

— Et cela te permet de reconnaître les musiques ? s'interrogea Lorraine.

— Tu vas me laisser danser, oui !

— Dis-moi, ne serait-ce pas la seule excuse que tu as trouvée pour nous rejoindre ? demanda Lorraine avec un sourire en coin.

— Tu m'as démasquée ! répondit Océane d'un large sourire. En fait, j'adore danser !

Au même instant, Marie-Ange mit la main sur la poignée de la porte d'entrée.

— Tu pars déjà ? l'interrompit Milan.

— Oui, je suis fatigué.

— Tu n'aurais pas oublié quelque chose, par hasard ?

Marie-Ange prise de panique mit machinalement sa main sur la poche de sa robe dans laquelle elle sentit le relief de la carte postale pliée qu'elle avait oublié de remettre à sa place. Elle commençait à se demander si Milan ne l'avait pas vue la prendre et s'il n'allait pas l'accuser de vol.

— Je… Je..., balbutia-t-elle.

— Simplement me dire au revoir, Helena, dit Milan d'un ton paisible. Je pars demain matin. Enfin quand les personnes encore présentes auront décidé de sortir de chez moi. Tes copines ne sont pas prêtes de partir, dit-il en regardant Lorraine et Océane faire la chenille.

— Et dire qu'elles n'ont pas bu une goutte d'alcool, répondit Marie-Ange soulagée.

— C'est ça le pire, dit Milan en rigolant puis poursuivit d'un ton grave. J'espère te revoir Helena. Tu es une fille bien ! Fais juste attention à toi. Le menteur porte un masque, celui de la flatterie pour masquer celui de la cruauté.

— Que veux-tu dire par là, Milan ? demanda-t-elle inquiète.

— Prends soin de toi, Marie-Ange, répondit-il en intégrant la chenille qui passait juste à côté d'eux.

CHAPITRE DIX
Les mots impromptus

Le lundi matin, lorsque Marie-Ange descendit les escaliers en direction du grand salon, elle croisa Céline en pleurs, assise sur les premières marches. Son mascara avait coulé sur ses joues et son rouge à lèvres habituel avait disparu.

— Tu vas bien, Céline ? demanda Marie-Ange d'une voix douce en se penchant vers elle tout en appuyant sa main contre son épaule.

— Toi, lâche-moi ! répondit Céline énervée en haussant son épaule gauche pour ôter la main de Marie-Ange.

Choquée par la réponse de Céline, qu'elle n'avait jamais vue dans un tel état d'énervement, elle retourna malgré tout à ses occupations et se dirigea vers le canapé occupé par Lorraine qui, coudes sur les genoux regardait attentivement la télévision.

— Céline s'est fait larguer par Joshua pendant le week-end ? demanda Marie-Ange amusée en s'asseyant sur le canapé.

— Non ! répondit sèchement Lorraine qui ne décrochait pas son regard de l'écran de télévision.

— Il lui a dit qu'il était fou de moi et qu'il n'y aurait pas d'histoire entre eux alors ?

— Non plus ! répondit Lorraine du même ton.

— Il est parti ? dit-elle joyeusement.

— Non !

— Sais-tu au moins pourquoi Céline est en larme ?

— Salut vous deux, vous savez pourquoi « pot de peinture » pleure dans l'escalier en bouchant le passage et en repeignant tout le sol de son fond de teint ? interrompit Océane en s'asseyant à côté de Lorraine.

— Non et non ! répondit Lorraine d'un ton sec.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Océane à Marie-Ange en langue des signes derrière le dos de Lorraine.

— « Je ne sais pas ! » répondit Marie-Ange en signant.

Marie-Ange et Océane se mirent alors à regarder le téléviseur auquel Lorraine portait une très grande attention et furent saisies par le bandeau de texte qui défilait en bas de l'écran.

« Un apprenti assassiné à son domicile : le quartier sous le choc ».

Marie-Ange tourna rapidement la tête vers Océane, mais celle-ci était captivée par l'interprète en langue des signes qui traduisait les propos du présentateur sur la gauche de l'écran.

— Océane, passe-moi la télécommande ! ordonna Marie-Ange.

Océane ne réagit pas. Son perroquet toujours perché sur son épaule lui tira alors les cheveux plusieurs fois pour la faire réagir. Elle leva enfin la tête et vit Marie-Ange lui faire des grands signes.

— Pourquoi t'agites-tu comme cela ? s'énerva Océane en fronçant les sourcils.

— La té… lé… co… mman… de, reprit Marie-Ange distinctement en mimant une télécommande.

— La télécommande, OK ! Je suis sourde pas débile, dit-elle exaspéré.

— Elle s'excuse, dit Lorraine mollement toujours les coudes sur ses genoux que les chamailleries perpétuelles de ses deux amies exaspéraient et encore plus ce jour-là.

Océane prit enfin la télécommande située sur la table basse et la tendit à Marie-Ange qui activa le son de la télévision. La voix du présentateur de la chaîne *MagieNews* se fit entendre dans toute la maison.

« Je me trouve actuellement devant la maison où ce lundi, un homme d'une vingtaine d'années a été exécuté. Son nom n'est pas encore connu par nos services, mais les enquêteurs ont confirmé qu'il s'agirait bien d'un meurtre par sorcellerie. De plus, le collier porté par la victime confirmerait la piste du tueur d'apprentis qui a opéré il y a quelques mois déjà. »

Plusieurs personnes entouraient maintenant le canapé, chacune d'entre elles sortit de leur encolure un collier correspondant à leur niveau. Certains portaient un bâton, identique à celui que Marie-Ange avait reçu lors de sa sortie nocturne à la Tour Eiffel.

« La scène se serait passée ce matin aux alentours de 7 h 30. Selon les témoins, une lumière verte éclatante aurait jailli de la maison de la victime, les voisins inquiets ont rapidement appelé le service d'ordre.

Aucune effraction, ni de vol n'ont été commis.

Les voisins et témoins, présents lors de la scène ont déjà été entendus par la police judiciaire magique, mais faute de réel témoignage, ils ont tous subi le sortilège d'amnésie.

Aucun autre élément ne nous a été transmis. »

Sous le présentateur était indiqué :

Paul Mercier — Correspondant local à Issoire dans le Puy-de-Dôme.

Dans le salon, des indignations se firent entendre.

— Tueur d'apprentis ? D'autres ont eu le même sort ?

— On comprend mieux pourquoi nous n'avions plus de nouvelles du monde extérieur ces dernières semaines !

— Je veux partir d'ici, à quoi bon être enfermés, si c'est pour se faire tuer à la sortie.

— Non, ici on ne craint rien.

— Nous serons les prochains !

— Je préférerais passer du temps avec mes proches, pour mes derniers moments de vie puisqu'ils sont incapables de nous protéger.

— Ils vont trouver une solution, restons unis.

— Quelle solution ? Quand ils sauront qu'une vingtaine d'apprentis est enfermée ici, te sentiras-tu encore en sécurité derrière ces quatre murs ?

— Le problème ce n'est pas que nous soyons apprentis, mais que nous soyons des sorciers, et des sorciers loin de la vision qu'ils se faisaient de la vie magique.

— Qui ici n'a pas un énième de sang de non-sorcier ? Nous sommes tous leurs prochaines proies !

À cette phrase, Marie-Ange baissa les yeux sur le tapis du salon, le son des voix qui l'entouraient s'affaiblissait peu à peu, c'était la seule information qu'elle avait gardée secrète sur sa réelle identité. Elle n'en avait parlé à personne, ni même à Lorraine. Puis ses pensées furent interrompues par le cri de la voix d'un homme qui s'échappa de la télévision.

Silence !

Tous se retournèrent vers l'écran. Un homme d'une très forte corpulence se tenait debout à l'écran et regardait chacune des personnes présentes dans le salon comme s'il les voyait véritablement.

— Costume noir sur fond noir. Quelle faute de goût, dit discrètement Céline qui s'était rapprochée du canapé pendant les protestations.

Je vous demanderai la plus grande attention de votre part. Je sais que vous avez peur… Je sais que vous doutez…

— Je ne comprends pas ce qu'il nous raconte, s'indigna avec force Océane.

— Charlotte merci de traduire mes propos en langue des signes pour Océane ! Je sais que vous avez une très grande faculté pour apprendre et que vous avez énormément progressé ces dernières semaines, dit l'homme.

Lorraine toujours assise entre ces deux amies les regarda l'une après l'autre, les yeux grands ouverts d'effroi.

— C'est moi ou l'homme de la télé vient de me parler ? signa Lorraine.

— Mais surtout, comment a-t-il su que nous parlions en langue des signes ? dit Marie-Ange d'un ton inquiet en regardant fixement l'homme.

— Je crois que nous sommes filmés, signa Océane.

Les trois femmes se mirent alors à regarder discrètement tout autour d'elles, mais elles ne virent aucune trace de caméras. Puis Lorraine

reprit du mieux que possible en langue des signes le discours de l'homme qui se faisait entendre dans l'intégralité de la maison.

« … Mais ici, vous êtes en sécurité… C'est à l'extérieur que le danger persiste. Même si nous avons toujours… et nous désirons toujours qu'une collaboration sincère et une entente loyale puissent être établies entre le monde de la magie et le monde des non-sorciers… Nous n'en avons pas terminé avec les menaces… dont nous sommes la cible ! Mais nous sommes résolus à ne pas nous soumettre aux dictats de la violence… Opérés par des individus… de notre monde ! Nous nous sommes donné les moyens pour lutter contre l'agression… Nous les arrêterons… que lorsque…. Nous aurons des garanties certaines de sécurité… D'une sécurité qui ne soit pas remise en question tous les six mois. Je vous appelle donc à la vigilance… à l'unité… et à la mobilisation… À plusieurs, nous sommes plus fort ! »

À la fin du discours, la télévision s'éteignit instantanément. Pendant un moment, il y eut un grand silence durant lequel toutes les personnes présentes s'observèrent d'un air terrifié.

— Que se passe-t-il ici ? interrogea Joshua d'une voix claire qui rompit le silence.

Tous le regardaient dans l'incompréhension. Où était-il pour ne pas avoir entendu l'homme de la télévision dont la voix avait dû porter jusqu'aux abords de la forêt de pin ?

Céline quant à elle dévisageait Joshua, une expression de dégoût se lisait sur son visage où des larmes de mascara noires et sèches étaient encore présentes sur ses joues. Elle laissa échapper un gémissement puis tourna les talons et courut à toutes jambes en direction de son appartement, disparaissant au loin.

— Issoire, Issoire… cela me dit quelque chose, dit doucement Marie-Ange perplexe.

— Qu'est-ce que tu marmonnes ? signa Océane après lui avoir donné un petit coup de coude entre les côtes.

— Venez ! répondit-elle.

Toutes trois se levèrent et se faufilèrent entre les personnes encore présentes dans le salon afin d'atteindre l'escalier menant à l'étage. C'est alors que Joshua agrippa avec force la main de Marie-Ange qui passait juste à côté de lui, l'arrêtant net dans son élan.

— Où vas-tu ? demanda Joshua fermement.

— Cela ne te regarde en aucun cas ! s'indigna Marie-Ange en dégageant sa main rapidement de la sienne.

Joshua la regarda d'un air méprisant, tourna les talons et alla prendre place au centre du canapé où il étala ses bras de part et d'autre, puis s'exclama :

— Ah ces femmes ! Toutes folles de moi.

À ces mots, Marie-Ange sentit une vague d'énervement l'envahir, les

poings serrés, la bouche entrouverte elle était à deux doigts de lui déballer toute la haine qu'elle ressentait envers lui. Mais avant même qu'elle ne prononce un seul mot, Lorraine l'interrompit :

— Laisse tomber !

— Que se passe-t-il ? demanda Océane, se retrouvant seule à quelques mètres de ses amies, sans s'être rendue compte qu'elles s'étaient arrêtées.

— Rien, Joshua est un pauvre mec ! dit Lorraine.

— Mais ça on le savait déjà, non ? demanda ironiquement Océane en regardant de son œil noir Joshua.

— Il est complètement fou. Il m'a vraiment fait mal, dit-elle en caressant doucement la main que Joshua lui avait fortement agrippée.

— Viens, on va regarder ta main loin de lui. On ne va pas lui faire ce plaisir, dit Lorraine.

Les trois femmes montèrent rapidement l'escalier qui menait à leurs appartements. Arrivée à l'étage, face au couloir des différentes portes blanches, Marie-Ange de plus en plus étrange indiqua à ses amies de ne faire aucun bruit et de la suivre dans son appartement. Elle ouvrit la porte, les fit entrer rapidement, regarda dans le couloir si personne ne les avait suivies et la referma.

— Que se passe-t-il ? demanda Lorraine d'une voix inquiète.

— Attendez-moi là, répondit-elle en indiquant du doigt le canapé.

Marie-Ange monta l'escalier quatre à quatre, se précipita dans la salle de bain, puis redescendit avec dans ses bras une panière à linge sale remplie à ras bord qu'elle déposa en plein milieu du salon dont elle extirpa un à un les vêtements.

— Que fais-tu ? dit Océane. Tu ne nous as pas invitées pour nous montrer tes petites culottes sales, tout de même ?

— Je suis certaine de moi, se dit-elle à elle-même. Sans se préoccuper des paroles d'Océane.

— Helena ! dit Lorraine d'une voix forte.

Mais Marie-Ange trop préoccupée par son linge sale ne réagissait pas.

— Marie-Ange ! s'écria une nouvelle fois Lorraine.

— Mon Dieu, si c'est ça… continua Marie-Ange.

— Mais quoi ? dit-nous ! Arrête ce suspens inutile ! s'énerva Lorraine.

— Bon… Moi je vais me faire un petit café, dit Océane. En veux-tu un Charlotte ?

— Oui, ça me fera patienter ! répondit-elle en s'écroulant sur le canapé.

Marie-Ange, tout en marmonnant des choses inaudibles, poursuivit son investigation. Elle enleva un à un des t-shirts, des shorts, des pulls, des draps, de la lingerie, des pantalons, mais également des robes, ces

dernières étant fouillées minutieusement. Après un instant, elle mit la panière à linge à l'envers, la secoua frénétiquement, mais plus aucun vêtement ne tomba. Son salon habituellement propre était à présent rempli de vêtements sales de toutes sortes.

— Ce n'est pas possible… ce n'est pas possible… ce n'est pas possible… s'indigna Marie-Ange en s'asseyant sur le sol tout en fouillant une nouvelle fois dans les vêtements sales.

Après un instant, elle posa ses deux mains sur le tas de vêtements, ferma les yeux, prix une grande respiration et dit en se retenant de s'énerver :

— Les filles, qu'ai-je mis comme robe vendredi soir ?

Océane venait de poser sur la table basse trois tasses de café à l'aide d'un plateau. Lorraine et Océane regardèrent avec insistance leur amie assise sur le sol du salon, les mains plongées dans des vêtements sales puis dirent en cœur :

— Celle que tu portes actuellement !

Marie-Ange se leva d'un bon, mit la main sur sa poche, sentit la carte postale, leva les yeux au ciel et tout en serrant les dents la sortit. Elle s'assit sur le pouf situé en face du canapé, déplia sur la table basse la carte postale abimée par son passage dans la machine à laver et la lut.

— Mon Dieu !!! cria Marie-Ange la main sur sa bouche. J'avais raison !

— Que se passe-t-il ? demanda Océane.

— Ok… On se calme…, dit Marie-Ange en essayant de contrôler sa respiration. Lundi dernier, j'ai passé toute la journée chez Joshua. Vous vous souvenez ?

— Oui on sait ! Et il ne sait rien passé… bien entendu ! dit Océane ironiquement.

— Non, oui… enfin… répondit Marie-Ange en balbutiant. Bref, ce n'est pas le sujet actuellement ! Ce dont je voulais vous parler, c'est de ce que j'ai vu ! Il y a des choses étranges dans son appartement.

Tout comme deux fans inconditionnelles devant un passage palpitant de leur série favorite, Lorraine et Océane prirent au même moment leur tasse de café et commencèrent à la boire doucement sans lâcher des yeux Marie-Ange qui poursuivit d'un ton grave :

— Quand je suis rentrée dans son appartement, j'ai eu une sensation bizarre, une sensation de malaise… Je ne sais pas comment vous le décrire, mais j'avais l'impression… que plus rien n'existait. Il faisait froid et sombre. Et chaque fenêtre était couverte d'un film teinté noir qui empêchait la lumière du jour de s'introduire dans l'appartement.

— C'était sûrement pour éviter de se faire repérer par les sorciers à notre recherche ? Où se cacher du monde extérieur ? Où simplement

éviter que la chaleur de ce mois de juillet ne s'introduise dans son appartement ? dit Lorraine qui s'efforçait de trouver des explications pour ne pas succomber à la panique.

— C'est également ce que je me suis dit à ce moment-là ! J'ai donc essayé de faire abstraction de ce que je ressentais et j'ai accepté le verre qu'il me proposait. Joshua a alors ouvert le bar situé dans son salon, a pris une bouteille de rosé et deux verres. Mais d'un coup d'un seul, l'un des verres a glissé de ses mains, est tombé sur le sol et s'est entièrement brisé. Il s'est alors précipité dans la cuisine pour récupérer de quoi nettoyer et moi pendant ce temps, je me suis accroupie pour ramasser les plus gros morceaux de verres. Mais mon œil a été attiré par l'étrange aménagement du bar dont les portes étaient restées entrouvertes. Le côté gauche du bar était surchargé de bouteilles, de pailles, de carafes, mais le côté droit était entièrement vide. J'ai alors aperçu un interrupteur à l'intérieur du meuble et ma curiosité a été plus forte que la peur qu'il ne revienne. J'ai appuyé sur celui-ci et sans même enlever mon doigt de l'interrupteur, le fond droit du meuble s'est retourné laissant apparaître une carte de France parsemée de punaises. J'ai juste eu le temps d'apercevoir les prénoms de quelques personnes ayant vécu ici ou qui y vivent encore indiqués au-dessus de certaines punaises. Puis, je l'ai entendu revenir dans le salon, j'ai ré appuyé sur l'interrupteur et j'ai continué de ramasser les morceaux de verre. J'étais tellement perturbée par ce que je venais de voir que je me suis même fait des coupures aux doigts. Regardez !

Marie-Ange tendit ses mains, Océane en prit une dans les siennes et s'aperçut que l'histoire qu'elle leur contait, était réelle.

— Quand il est revenu, il m'a servi un verre, puis deux, puis trois et m'a invité à m'asseoir sur son canapé/lit. Il a commencé à me poser des milliards de questions. D'où je venais, où j'avais vécu, quel était le prénom de mes amis actuels et ceux de mes amis d'enfance. C'était tellement fait subtilement que j'aurais pu tomber dans le piège après trois verres d'alcool. Mais j'avais au fond de ma tête… cette carte de France ! Je me suis donc inventée une vie, une ville imaginaire, des amis imaginaires… Aujourd'hui, je le sais… si je n'avais pas vu le bar… je lui aurais tout dit sans me douter de quoi que ce soit.

Marie-Ange prit une grande respiration et en regardant ses amis s'aperçût que la peur avait envahi leurs regards.

— Je suis désolée, je vais vous entraîner dans une histoire que vous ne voulez peux être pas… Mais je n'ai confiance qu'en vous.

— Continue ! dit Océane.

— Oui, oui. Con… continue, bégaya Lorraine.

— D'accord… Après ces questions, j'ai essayé de faire de même. Il me répondait naturellement à chacune de mes interrogations. Bêtement, je commençais à croire qu'il voulait juste me connaître. Que

ses interrogations sur ma vie étaient seulement des questions pour en savoir plus sur moi avant de s'engager dans une relation.

— Sérieusement ! s'exclama Océane.

— Laisse-la finir ! répliqua Lorraine en lui donnant un coup de coude.

— Merci, Charlotte, poursuivit Marie-Ange. Mais j'ai posé une dernière question… La question de trop… Je lui ai demandé s'il allait souvent à la plage quand il était jeune étant donné qu'il m'avait indiqué avoir vécu à Bordeaux pendant toute son enfance. Il m'a répondu : « Bien sûr, j'allais souvent voir la mer ! » avec son ton hautain.

— Et tu as remarqué son escroquerie parce qu'il allait voir la mer ? dit Océane d'un ton interrogateur.

— Les Bordelais ne vont pas à la mer, répondit Lorraine. Ils vont soit à l'Océan soit au bassin. Sinon tu n'es pas un vrai Bordelais !

— Voilà ! Puis il a commencé à m'embrasser, soupira Marie-Ange.

— Et tu t'es laissé faire ? s'indigna Océane.

— Il fallait bien que j'en sache plus, s'exclama Marie-Ange. Et… il embrasse particulièrement bien.

— Elle s'est sacrifiée pour l'équipe, dit Lorraine en regardant Océane avec un petit sourire aux coins des lèvres.

— Les filles c'est vraiment important ce que je vous raconte !

— Nous sommes toutes ouïes, s'exclamèrent en cœur Océane et Lorraine dont la plaisanterie avait pris place à la peur.

— Donc, je disais… Il m'a embrassé et après quelques minutes il m'a demandé de déplier son canapé-lit, le temps qu'il aille chercher dans la salle de bain des préservatifs.

— Romantique ! dit Lorraine.

— Plus romantique que lui, tu meurs ! affirma Océane.

— Je me suis donc exécutée, mais en dépliant le canapé-lit un petit cahier m'est tombé sur le pied. J'ai alors regardé en direction de la salle de bain… Joshua était en train de s'énerver en ouvrant avec force tous les tiroirs à la recherche des préservatifs qui avaient disparu… comme par magie, dit Marie-Ange en sortant sa baguette magique. J'ai donc profité de ce malheureux contre temps pour ouvrir le cahier… et là… les prénoms de toutes les personnes présentes dans le Locus étaient écrits.

— QUOI ? s'exclamèrent Océane et Lorraine dont les visages moqueurs s'étaient brusquement transformés en anxiété.

— Chaque page de son cahier était consacrée à l'un ou à l'une d'entre nous. J'ai vu mon prénom, enfin celui que je me suis donné : Helena Uevinc. Le tien : Océane Fuschia et le tien : Charlotte Deaumé, dit Marie-Ange en indiquant du doigt ses amies.

— Qu'avait-il écrit sur nous ? demanda effrayée Lorraine.

— Sur moi, pas grand-chose… Il était au courant de l'attaque à mon domicile… mais ça, je le savais déjà ! Et c'est tout. Sur Charlotte Deaumé, il avait seulement indiqué : « Accent du sud-ouest probablement Bordelaise ». En y repensant, il voulait sûrement que je rebondisse sur le fait qu'il soit bordelais pour faire un lien avec toi et confirmer ses supputations.

— Et sur moi ? dit Océane d'un air inquiet.

— Sur toi, dit ennuyée Marie-Ange en levant les sourcils. Il a écrit presque une page entière… J'ai lu rapidement… et en travers…

— Et ? dit Océane impatiente.

— Il a indiqué que tu n'étais pas née sourde, répondit précipitamment Marie-Ange. Mais que c'était ta sœur qui l'était… ta sœur jumelle… décédée il y a trois ans dans un accident de scooter… Que tu conduisais ! Il a indiqué… que tu portais son prénom depuis… mais également son perroquet… qu'à ta naissance tes parents vous ont abandonnées… pensant que vous étiez toutes les deux sourdes… et que depuis ta plus tendre enfance… tu jouais ce rôle…

Contrairement à son habitude, Océane ne dit plus un seul mot. Elle resta silencieuse quelques instants en regardant les yeux grands ouverts d'effroi Marie-Ange tout en hochant lentement la tête de gauche à droite.

— Je suis vraiment désolée de t'avoir dit ça comme cela Océane. Mais je ne savais pas comment te le dire.

— Comment a-t-il su ? Personne n'est au courant, personne, dit Océane calmement.

— Tu l'as peut-être dit à des éducateurs ou à tes familles d'accueil ? dit Lorraine très gentiment.

— Non, même les médecins m'ont diagnostiquée sourde. Avec ma sœur, personne ne nous différenciait, personne… À chaque examen de l'audition, elle passait le sien et le mien à ma place. C'était notre secret… personne n'était au courant… seulement nous.

Les trois femmes se regardèrent un instant, leur gaieté habituelle avait disparu, une expression terrifiée se lisait à présent sur leurs visages. Marie-Ange se leva précipitamment, se dirigea en direction de la porte d'entrée, l'ouvrit, regarda avec insistance à gauche et à droite et la referma. Puis elle fit de même avec la porte-fenêtre avant de se rassoir sur le pouf et de tendre la carte postale à ses amies. Océane la prit entre ses doigts et la mit de façon que Lorraine puisse la lire en même temps qu'elle.

— Attends, je ne comprends pas… dit Lorraine. C'est une lettre… d'une maman et d'un papa… Pour apparemment son fils… un certain Samuel. Quel est le rapport avec Joshua ?

— C'est à cela que je voulais en venir… Cette carte postale… je l'ai prise… sur… le réfrigérateur de Milan Marietta. Vendredi soir dernier.

Lorsqu'il nous a invitées chez lui pour son départ.

— Quoi ? s'exclama Océane. Je ne comprends pas non plus !

— Quand nous étions en train de danser dans le salon de Milan, dit Marie-Ange calmement. J'ai vu Joshua aller dans la cuisine afin de remplir son verre et celui de Céline. Pendant qu'il remplissait les verres, je l'ai vu s'arrêter un instant sur la carte postale, comme intrigué. Il a ensuite retourné la carte et l'a prise en photo. Qui prend en photo le verso d'une carte postale ? Après tout ce que j'avais vu chez lui, je voulais savoir ce qui se tramait dans sa tête. C'est à ce moment-là que je vous ai indiqué que j'allais nous servir à boire, vous vous souvenez ?

— Oui et on l'attend toujours, ironisa Océane.

— Je suis donc allé récupérer cette fameuse carte postale. Au début, je pensais… enfin, j'essayais de croire que Joshua enquêtait sur nous tous, simplement pour passer le temps. Mais quand j'ai lu la carte et que j'ai vu le nom et l'adresse d'un certain « Samuel Grégoire », qui ne pouvait être que Milan Marietta, c'est à ce moment-là que je n'ai plus eu aucun doute sur les intentions de Joshua. C'est vraiment bizarre de prendre en photo les coordonnées de quelqu'un, non ?

— Alors, tu as volé la carte, c'est logique ! dit Lorraine en essayant de détendre l'atmosphère.

— Non, répondit Marie-Ange en gardant son ton grave. Je suis partie aux toilettes pour la regarder de plus près… mais Joshua m'a surprise.

— Comment ça, surprise ? dit Océane.

— Il a frappé à la porte. J'ai donc dû me dépêcher et sans réfléchir j'ai mis la carte postale dans la poche de ma robe. J'avais même oublié que je l'avais prise… Jusqu'à aujourd'hui…

— Quel est le rapport avec ce qui s'est passé aujourd'hui ? dit Lorraine.

— Regardez l'adresse indiquée… Issoire… Issoire, cela ne vous dit rien.

— Non, pourquoi ? cela devrait me dire quelque chose ? interrogea Lorraine.

— Mon Dieu ! La vache ! s'exclama Océane avec stupeur. C'est la ville où il y a eu le meurtre !

— Exactement ! Cela ne vous paraît pas étrange que quelqu'un passionné par la vie des autres comme l'est Joshua, prenne en photo une adresse… et que quelques jours plus tard… une personne meurt à cette même adresse ?

— Coïncidence ? dit Lorraine.

— Je ne pense pas ! s'exclama Océane.

— Milan a donc été tué ? sanglota Lorraine.

Marie-Ange se rapprocha, prit dans ses bras Lorraine qui s'effondra

en larme. Océane assise de l'autre côté du canapé tendit son bras pour lui prendre la main et la lui serra comme pour lui indiquer sa compassion. Après un instant de silence, Océane interrogea ses amies :

— Et on fait quoi maintenant ?

— On ne dit plus rien… plus rien qu'ils ne puissent entendre, dit Marie-Ange à voix basse, plus rien qu'ils ne puissent voir.

Lorraine la main toujours dans celle d'Océane tira le bras de celle-ci pour qu'elle se rapproche. Les trois femmes formaient maintenant un cercle, les têtes baissées, les unes contre les autres elles discutèrent cachées en langue des signes, afin d'éviter que quelqu'un ne les entendent ou ne les voient.

— Je propose que dans la soirée, on sorte pour prendre l'air et qu'on dépasse naturellement le portail, signa Océane.

— On fait quoi des animaux ? signa Lorraine.

— On les prend ! On ne les abandonne pas ici ! Et j'ai comme un pressentiment qu'ils vont nous suivre, signa Marie-Ange tout en indiquant du regard ses pieds.

Son chat était assis en plein milieu du cercle que formaient les trois femmes et les regardait d'en bas. Son museau relevé donnait l'impression qu'il souriait comme pour valider leur mission.

— On reste naturelles, signa Océane. On mange avec tout le monde…

— On mange jamais avec eux, l'interrompit Marie-Ange.

— Au vu des évènements, ça sera moins louche de manger avec eux, poursuivit Lorraine.

— On ne prend aucune affaire… Rien… à l'exception de nos baguettes, signa Marie-Ange.

Le soir même, les trois femmes se retrouvèrent dans le couloir des appartements, chacune d'elle en compagnie de leurs animaux. Elles descendirent les marches qui menaient au grand salon, le traversèrent et se dirigèrent dans la cuisine, où la majorité des habitants étaient déjà présents autour d'une grande table dressée.

— Ah ! Vous voyez j'avais raison de mettre trois couverts en plus. Elles sont venues. Je vous l'avais bien dit, dit Joshua d'un ton bienveillant en les invitant à s'asseoir autour de lui.

— Aujourd'hui on mange à la bonne franquette, dit l'homme d'une quarantaine d'années lorsque Marie-Ange s'assit à côté de lui.

Marie-Ange lui sourit et s'aperçut qu'elle ne connaissait pas son prénom, pourtant elle l'avait croisé plus d'une fois.

— De l'eau ? demanda Marie-Ange en soulevant la carafe.

— Merci, dit l'homme en tendant son verre.

— Moi aussi princesse, dit Joshua en indiquant son verre de l'index.

Marie-Ange versa brusquement de l'eau dans le verre de Joshua sans

même lever son regard vers lui, puis posa la carafe sur la table et commença à boire. Au même instant, son regard croisa celui de Céline assise à l'autre bout de la table, verre à la bouche.

— Ne lui fais pas confiance, dit une voix très faible dans son verre d'eau.

HUK HUK HUK

— Vous avez entendu ? dit Marie-Ange en s'étouffant et en se renversant la moitié de son verre d'eau sur son pantalon.

— Entendu quoi ? l'interrogea Lorraine en lui tendant un torchon.

En essuyant son pantalon, Marie-Ange se sentit observée. Elle tourna la tête et vit Céline qui la regardait fixement, comme paralysée. Elle lui fit un léger signe de tête comme pour lui demander si elle avait bien entendu et se leva en direction du plan de travail de la cuisine.

— Rien, je suis très fatiguée, voilà tout, répondit Marie-Ange. Je vais aller chercher un essuie-tout, cela sera plus efficace.

Marie-Ange se leva et se dirigea dans la cuisine où elle prit l'essuie-tout situé juste à côté de la baguette de pain que Céline était en train de découper à l'aide de sa baguette magique.

— C'est toi qui viens de me parler ? demanda doucement Marie-Ange.

— Chut ! Ne dis mot, répondit sèchement Céline tout en continuant de découper la baguette de pain.

Marie-Ange regarda les morceaux de pain que Céline avait disposés les uns à côté des autres sur le plan de travail et discerna peu à peu des lettres qui se formaient sur chacun d'entre eux.

C E S T U N M E U R T R I E R

— Grillasero, s'exclama Céline en faisant tournoyer sa baguette magique en direction des morceaux de pain qui se dorèrent instantanément en effaçant chacune des lettres.

Puis par un mouvement de baguette, chaque morceau de pain se souleva et alla se placer sur la table à manger.

Pendant tout le repas, Marie-Ange ne dit plus un mot. Elle se contentait de sourire et d'écouter les conversations des uns et des autres, en faisant attention à ce que Joshua ne se doute de rien et encore moins de leur escapade de cette nuit. Elle observait avec fascination les différents sortilèges utilisés par certains d'entre eux pour remplir leur verre ou leur assiette sans même toucher à quoi que ce soit. À la fin du repas, elle était obnubilée par leur aisance à débarrasser la table sans même se lever de leur siège. Les assiettes se vidaient seules les unes après les autres dans la grande poubelle située juste à côté du lave-vaisselle puis s'y plaçaient.

— Vous ne faites pas la vaisselle par le biais de la magie ? demanda

Lorraine.

— On pourrait, mais c'est toujours plus rapide d'utiliser les machines des non-sorciers. Elles lavent, elles sèchent et après nous avons juste à les ranger… par le biais de la magie bien entendu, répondit l'homme assis juste à côté de Marie-Ange, qui était rassurée de ne pas être la seule à trouver cela fascinant.

Lorsque la majorité des sorciers présents à table fut partie vaquer à leurs occupations, les trois femmes se levèrent et se dirigèrent vers l'extérieur. Mais avant même de pouvoir mettre un pied dehors, Joshua attrapa le bras de Marie-Ange.

— On se revoit quand, que tous les deux ?

— Je fais ma soirée avec les filles et je te rejoins chez toi juste après si tu veux, dit tout naturellement Marie-Ange d'un large sourire tout en appelant son chat qui avait pris place sur le canapé.

Joshua, le regard émerveillé, lâcha aussitôt le bras de Marie-Ange qui se dépêcha de retrouver ses amis déjà à l'extérieur.

La soirée était fraîche. Le jour tombait lentement pour laisser apparaître une pleine lune resplendissante, ronde et lumineuse, qui hypnotisa le temps d'un instant les trois femmes les yeux rivés sur celle-ci.

— Vous pensez que c'est un signe ? demanda Marie-Ange.

— Oui… répondit Lorraine.

— Positif ou négatif ? dit Océane.

— On le saura qu'en y allant ! affirma Lorraine en accélérant le pas en direction du grand portail.

CHAPITRE ONZE
Une autre vision du bonheur

Cela faisait plus de trois heures qu'elles marchaient entre les champs et les forêts sans n'avoir vu ne serait-ce qu'un seul panneau de signalisation afin de connaître leur position depuis leur départ. Le chat de Marie-Ange, marchait tranquillement à côté d'elle, Petitetête le furet de Lorraine, ainsi que Mavoix le perroquet d'Océane étaient installés sur l'épaule de chacune de leur maîtresse respective.

— Pensiez-vous que nous étions si loin d'une ville ? demanda Lorraine.

— Réellement… non ! dit d'un ton désespéré Marie-Ange. Mais j'espère juste que les personnes qui ont créées ce Locus n'ont pas également conçu une sorte de sortilège autour de celui-ci.

— Que veux-tu dire par cela ? demanda Lorraine.

— Par exemple… dit Marie-Ange avec froideur. Un sortilège… qui pourrait nous empêcher de partir… Un sortilège qui… quel que soit le nombre d'heures de marche… nous ferait tourner en rond ! Et on se retrouverait toujours au même endroit… au Locus.

— Arrête tu vas finir par nous porter malheur, dit sèchement Océane.

— Ce serait dingue ! Nous n'étions pas non plus dans une prison ! affirma Lorraine.

Toutes trois étaient si fatiguées qu'elles se mirent à rire nerveusement, alors que cette idée leur semblait à chacune d'elles plausible.

CRACK

— Vous avez entendu ? s'écria Océane en s'arrêtant instantanément de rire et de marcher tout en regardant les buissons situés juste derrière elles.

— Je n'ai rien entendu, dit Marie-Ange en continuant de rire.

— J'ai, j'ai cru… balbutia Océane. Laissez tomber !

— On va peut-être s'arrêter dans ce champ pour la nuit ? demanda Lorraine les sourcils froncés en regardant Océane d'un air inquiet.

— Je pense que c'est une excellente idée ! dit Marie-Ange en s'arrêtant de rire quand elle aperçut l'anxiété dans les yeux de ses amies. Cela nous permettra de nous reposer et d'éviter à nos esprits de nous jouer des tours.

— Et de voir distinctement les alentours au lever du jour, affirma Océane.

Les trois femmes s'allongèrent les unes à côté des autres sur un sol

humide, aucune d'elles ne dit un mot et à la minute qui suivit elles s'étaient déjà toutes endormies.

CRACK

Océane se réveilla en sursaut et regarda autour d'elle en fronçant fortement les yeux pour apercevoir d'où pouvait provenir ce bruit, mais le champ était désert. Cela faisait plus d'une heure qu'elles s'étaient assoupies. Elle observa alors Marie-Ange qui était en position fœtale et qui dormait profondément, son chat entre ses bras. Puis Lorraine qui quant à elle, était sur le dos avec sur son ventre Petitetête qui s'était allongé de tout son long et qui ronflait bruyamment. Océane se demandait même comment une aussi petite bête pouvait faire autant de bruit en dormant. Puis elle se tourna pour se rallonger et vit son perroquet droit debout en train de la regarder.

— J'entends encore des choses inexistantes ! lui chuchota-t-elle en se rendormant.

Au lever du jour, la froide rosée réveilla les trois femmes. Sur leurs visages, on pouvait lire la nuit difficile qu'elles venaient de passer, les douleurs lombaires qui se ravivaient et l'humidité qui avait pénétré chacun de leurs corps. Océane ne parla en aucun cas du bruit qu'elle avait entendu pendant la nuit. Toutes trois se regardaient assisses sans une once de courage, elles savaient pertinemment que la journée serait encore plus dure que celle d'hier, mais aucune d'elles ne voulaient la commencer.

— Euh… les filles…, murmura Océane terrifiée en montrant du doigt quelque chose au loin.

— Tu ne nous fais pas le même coup qu'hier, j'espère ? s'exclama Marie-Ange agacée sans même se retourner.

— Non… Retourne-toi doucement, chuchota à son tour Lorraine.

De peur, Marie-Ange se retourna précipitamment, mais lorsque son regard croisa ce que désignait Océane, elle ricana puis lui dit :

— Oh… ça… c'est des vaches Océane… seulement des vaches… ce n'est en aucun cas dangereux.

— NON ! cria Lorraine effrayée en se levant. Ça… c'est des taureaux !

Tous trois prirent sous leurs bras leurs animaux et se mirent à courir le plus rapidement possible.

— C'est… Peut… être… pas… recommandé… de courir… quand… on est… poursuivit… par des… taureaux…, dit Lorraine essoufflée.

— Tu as une autre idée ? s'égosilla Océane le visage crispé de douleur.

Marie-Ange jeta un œil derrière elle et vit qu'aucun taureau n'avait bougé, ni même regardait dans leur direction. Elle ralentit sa course jusqu'à s'arrêter et observa ses deux amies qui se disputaient tout en

courant avec sous leurs bras leur animal respectif. Le temps d'une fraction de seconde, elle comprit à quel point, outre le fait d'être ridicule, elles avaient toutes trois peurs des conséquences d'être parties du Locus.

— S'arrêter peut-être ? cria-t-elle.

Lorraine et Océane se retournèrent à leur tour et aperçurent Marie-Ange cinquante mètres plus loin, immobile, le sourire aux lèvres et les taureaux qui n'avaient pas bougé.

— Ne serions-nous pas un peu tendues ? demanda Lorraine en se rapprochant de Marie-Ange.

— Surtout toi ! affirma Océane en la suivant.

— Nous sommes toutes les trois tendues ! s'exclama Marie-Ange en les rejoignant.

Les trois femmes se regardèrent de longues minutes, les yeux à la fois remplis de colère et de peur, mais l'ambiance lourde qui pesait sur elles s'envola. En un instant, elles furent saisies par le spectacle d'une beauté enchanteresse qui s'affichait sous leurs yeux. Sous le lever du soleil, une plaine immense s'offrait à elles, mélangeant prairie, marais et pré salé. L'assemblage des couleurs, les senteurs qui se mêlaient les unes aux autres, le vent frais et les chants d'oiseaux d'espèces très variées rajoutaient la touche finale d'un paysage paradisiaque.

— Il y a des endroits qui ne se décrivent pas, dit Lorraine la bouche béante d'émotion en regardant survoler au-dessus d'elle des flamants roses.

— C'est magnifique… approuva Marie-Ange les yeux émerveillés.

— Je vous présente la Camargue, dit Océane le sourire aux lèvres et les yeux remplis d'émotion.

— Tu connais cet endroit ? demanda Lorraine sans lâcher son regard du paysage.

— J'y ai passé une partie de mon enfance. Je comprends mieux pourquoi le sol est si spongieux, nous sommes au cœur des marais.

Pendant un long moment, il régnait un silence total face à ce paysage rompu seulement par les bruits des différents animaux qui les entouraient. Le soulagement se lisait sur les visages des trois femmes qui regardaient l'horizon en sachant enfin où elles se trouvaient. Sans pouvoir se contrôler, Marie-Ange s'imagina dans son jardin observant son chat en train de jouer avec une mouche, puis elle pensa aux nombreuses heures qu'elle avait passées à l'appeler en essayant de le faire revenir alors qu'il se roulait avec passion dans l'herbe de son voisin. Rien qu'à ce souvenir, sa gorge se noua, le manque de la présence de Simon, de son rire, de son charme… Marie-Ange prit conscience à quel point il pouvait lui manquer. Lorraine quant à elle, pensait à son petit appartement qu'elle avait avant de déménager sur

Paris pour son travail, celui sur les côtes bordelaises. Elle se remémora le paysage qu'elle avait de sa fenêtre, cette vue incalculable sur l'océan et à force, elle entendait de nouveau le bruit des vagues et celui des mouettes. Océane, elle, ne pensait pas à son appartement, mais au trajet pour s'y rendre, car à ce moment précis, pour elle, c'était l'endroit le plus sûr qu'elle connaissait et surtout le plus proche.

— Pas en avion, se disait-elle, il n'y a pas d'aéroport… la gare peut être le meilleur moyen… mais il y a des caméras de surveillance, beaucoup de caméras de surveillance ! Ou alors le taxi… Non, le taxi c'est beaucoup trop cher et nous n'avons pas assez de liquide… sauf si on va tirer de l'argent à un distributeur… moyen le plus facile pour se faire repérer. Il nous reste le covoiturage… mais pour cela il nous faudrait pouvoir accéder à internet, mais nous n'avons pas pris nos téléphones portables… il faudrait trouver un cybercafé alors… Mais en plein milieu des marais…

CRACK

Océane, Lorraine et Marie-Ange sursautèrent et sortirent de leurs pensées.

— On est d'accord. Je n'ai rien inventé cette fois-ci ? Vous aussi vous avez entendu ? s'écria Océane affolée.

Marie-Ange sans réfléchir et la peur au ventre avança délicatement vers le craquement qu'elles venaient d'entendre.

— Fais attention, dit Lorraine.

— Chut, tais-toi Lorraine ! chuchota d'un ton sec Océane.

Tout en continuant d'avancer en direction du buisson d'où provenait le bruit, Marie-Ange leva les yeux au ciel :

— Elles font une belle paire, pensa-t-elle.

Elle arriva devant le buisson et écarta délicatement les branches une par une, ce qui lui coupa légèrement chacune de ses mains. Mais plus elle s'enfonçait dans le buisson plus les branches étaient épaisses et tranchantes et plus les coupures étaient profondes.

— Tu vois quelque chose ? demanda Lorraine.

— Oui, il y a…. OH MON DIEU !

Marie-Ange recula d'un bond en arrière et tomba sur les fesses quand un énorme chien blanc à poil long lui sauta dessus. Allongée sur le dos, le chien sur elle, Marie-Ange ne pouvait plus bouger, le poids de l'animal étant supérieur au sien. Lorraine et Océane accoururent, baguettes à la main en direction de l'animal quand celui-ci se mit à lécher entièrement le visage de Marie-Ange.

— Aaaah c'est vraiment dégoûtant, dit Lorraine en regardant la bave de l'animal s'écouler sur le visage de Marie-Ange.

— Psst, psst, psst, aidez-moi au lieu de, psst, de me, psst, regarder, dit Marie-Ange entre deux léchouilles.

Océane et Lorraine rangèrent leurs baguettes et essayèrent de retirer

l'animal en tirant de toute leurs forces sur son collier d'un rouge vif. Le chien s'écarta.

— C'est quoi cet énorme chien ? s'écria Marie-Ange en s'essuyant le visage avec la manche de son pull.

— Je crois qu'il t'aime bien, dit Lorraine en éclatant de rire.

— Je comprends, mais… mon Dieu qu'il sent mauvais de la bouche, répliqua Marie-Ange.

— Les filles, regardez ! coupa Océane interloquée en sortant de nouveau sa baguette.

Autour du cou de l'animal, le collier rouge dont elles s'étaient servies pour l'extirper, laissait apparaître un pendentif. Marie-Ange s'approcha à nouveau de lui, le prit entre ses doigts et s'aperçut que celui-ci ressemblait à l'identique à celui qu'avait son propre chien. Un trait vertical avec l'inscription « Animo », entouré d'un cercle, le tout enfermé dans un triangle.

— C'est l'un des nôtres, dit-elle calmement.

— Ou un espion ! dit fermement Océane en pointant sa baguette en direction de l'animal. Un espion qu'ils nous ont envoyé… pour nous ramener.

En levant la tête en direction de ses amies, Marie-Ange se rendit compte qu'elle était la seule à le voir en allié et non en ennemie. Lorraine avait également sorti sa baguette et la pointait en direction de l'animal.

— Vous comptez faire quoi ? s'indigna Marie-Ange.

— Le tuer ! dit fermement Océane.

— J'aurai plutôt dit : lui casser une patte pour éviter qu'il nous suive, hésita Lorraine.

Océane leva sa baguette quand la voix d'une femme s'écria :

— Arrêtez ! Arrêtez !

Une femme s'extirpa de derrière les buissons et se mit entre le chien et la baguette d'Océane, c'était Céline.

— Ne lui faites pas de mal… Ne lui faites aucun mal… je vous en prie, cria Céline les bras en l'air et la tête baissée.

— Que fais-tu là Céline ? questionna Océane en appuyant le bout de sa baguette sous son menton.

— Je… Je vous ai suivies, balbutia-t-elle.

— Tu nous as quoi ? s'exclama Océane en appuyant plus fermement sa baguette.

— Je vous ai suivi, mais ce n'est pas ce que vous croyez… Tu me fais mal Océane, dit-elle en gémissant.

— Parce que tu crois quoi ? dit Lorraine d'un ton inquisiteur.

— Que… que… que vous fuyez le locus… balbutia-t-elle.

— Et pourquoi on fuirait le Locus Céline ? demanda calmement Marie-Ange.

— Parce que vous avez compris.

— Compris quoi ? s'indigna Océane dont le ton de sa voix témoignait de son impatience.

— Compris que nous n'étions pas… ou plutôt plus en sécurité. Que quelqu'un conspirait contre nous, dit Céline la tête complètement levée par la baguette d'Océane qui s'enfonçait sous son menton. La douleur était si forte qu'une larme coula sur sa joue sans qu'elle puisse la retenir.

— Joshua, insinua Marie-Ange en appuyant sa main contre le bras d'Océane pour qu'elle retire sa baguette.

— Je ne pense pas que ce soit le seul, dit Céline en frottant son menton.

— Comment ça ? questionna Lorraine.

— Il est trop bête pour agir seul, répondit Céline. Il est peut-être fourbe… très intelligent… très manipulateur… mais il n'agirait jamais seul.

— Mais agir à quoi ? vociféra Océane.

Céline regarda d'un air interrogateur Marie-Ange comme pour lui demander si elle avait gardé secrètement l'épisode de la cuisine. Mais Marie-Ange ne réagit pas et poursuivit :

— Bon, ok… On y va !

— Donc, je résume ! Elle nous poursuit… On ne dit rien… et on l'accepte avec nous, c'est ça ? demanda Océane sidérée par l'intervention de Marie-Ange.

— En même temps, nous n'allons pas la laisser seule ici, qui plus est en plein milieu des marais et avec les taureaux autour, répondit Lorraine.

— Et ? s'indigna Océane.

— Nous n'allons pas la laisser retourner au Locus seule. Elle pourrait tout raconter à Joshua ! Et l'informer sur notre position ! dit fermement Marie-Ange.

— Donc nous n'avons pas le choix ! souffla Océane. Elle vient avec nous !

— Mais on va où ? demanda Lorraine.

Océane regarda ses amis puis Céline, fronça les sourcils, soupira de toutes ses forces en remuant la tête et répondit :

— Chez moi ! Nous ne sommes qu'à quelques heures.

Océane tourna les talons et reprit la route dans un rythme effréné, décidée à arriver chez elle le plus vite possible. Lorraine accourut pour la rejoindre.

— Tu lui fais confiance toi… à Céline, demanda Océane d'un air perplexe.

— Ce n'est pas que je lui fais confiance. Mais cette fille est à des années-lumière de nous. Regarde la tenue qu'elle a mise pour voyager

la nuit dans les marais.

Les deux femmes se retournèrent et scrutèrent Céline vêtue d'un pantalon bleu très serré, d'une parka beige très clair et de talon d'au moins dix centimètres. Puis Lorraine poursuivit :

— Mais j'ai l'impression qu'elle sait plus de choses sur ce qui se passe au locus, que n'importe quelle autre personne. Cette théorie m'oblige à lui faire confiance… Lorraine prit une grande respiration puis continua : jusqu'à ce qu'on ait plus besoin d'elle !

— Je te croyais pleine d'empathie, Lorraine. C'est moi la méchante normalement, dit Océane le sourire aux lèvres.

— Les temps changent, dit-elle en lui rendant son sourire. Nous sommes encore loin ?

— Si tout se passent bien… dans seulement deux heures, nous serons à destination. Mais pour cela, il faut prendre des trains.

— Mais Océane, les gares sont truffées de caméras de surveillance !

— C'est bien cela mon problème.

— Si nous utilisons des sortilèges contre les caméras et que les non-sorciers s'en rendent compte, une alerte va être lancée et nous serons repérées en moins de cinq minutes…

— J'ai également réfléchi à ça.

— Et puis, c'est impossible de prendre un taxi. Imagine qu'ils lancent une alerte sur nous, si le chauffeur est un sorcier on est de retour au Locus dans la seconde qui suit, ajouta précipitamment Lorraine.

— Cela faisait aussi partie de mes réflexions, rétorqua calmement Océane.

— Et dans toutes tes réflexions, tu as trouvé une solution ?

— Ma conclusion fut que… Un : Ils ne savent pas où nous sommes. Et deux : je pense même que notre départ n'a pas encore été remarqué.

— En conclusion ?

— Restons les plus normales possible.

Un peu plus loin, Marie-Ange et Céline marchaient l'une à côté de l'autre en compagnie de leurs animaux respectifs.

— Tu ne leur as rien dit ? demanda Céline.

— Sur quoi ?

— Sur Joshua.

— Que c'est un meurtrier ? On n'a pas eu besoin de toi pour le savoir, répondit-elle sèchement.

— Comment ça ?

— Ah ah ah… je m'y attendais. Je pense que c'est toi qui devrais nous donner des explications ! Tu ne crois pas ? dit Marie-Ange d'un ton interrogateur.

Céline baissa la tête, les yeux rivés sur le sol elle regardait à chaque

pas ses chaussures s'enfoncer dans le sol humide. Après un instant de silence, elle entama un long monologue.

— Comme tu le sais, Joshua à un véritable charme… et je suis tombée secrètement amoureuse de lui.

Marie-Ange se mordit la langue pour ne pas montrer un signe de faiblesse envers cet homme, pourtant la jalousie l'envahissait. Comment pouvait-elle être encore amoureuse d'un tel être rempli de haine et d'égoïsme ? pensa-t-elle.

— Depuis le jour où je suis arrivée, poursuivit Céline les yeux toujours rivés sur ses chaussures. Exactement deux semaines avant toi… Je suis tombée sous son charme, Li… tté… ra… lement tombée sous son charme. J'ai d'abord essayé de prendre mes distances. Mon protecteur m'avait dit *« Ne fait confiance à personne ! »* et je n'étais pas venue au Locus pour trouver un mari ! Surtout qu'il était bien plus jeune que moi. Mais la tentation a été plus forte. Je me suis rapprochée peu à peu de lui… Juste amicalement… Au début… On avait énormément de points communs. S'entendre aussi bien avec quelqu'un c'est si rare… surtout à mon âge. Puis tu es arrivée avec Charlotte… et son comportement envers moi a complètement changé. Il est devenu froid, distant et les rares fois où il daignait me parler je n'entendais que ton nom, ta beauté, ton sourire… Il était préoccupé à savoir où tu étais… avec qui tu étais… ce que tu faisais…. C'est pour cela que je t'ai détestée dès le départ, dit-elle en levant la tête en direction de Marie-Ange. Puis elle reprit en regardant l'horizon :

— Pendant un mois, il m'a littéralement ignorée. Je le voyais se pavaner devant toi… te faire des compliments… des « Ma princesse » — la voix de Céline avait changé mélangeant haine et jalousie —. Et moi, il ne me parlait plus… Alors j'ai décidé de l'oublier… Je ne restais plus que dans mon appartement avec mon gros loup qui avait détesté Joshua dès la première fois qu'il l'avait vu, dit-elle en caressant la tête de son chien qui marchait juste à côté d'elle. La seule personne qui venait me parler était Milan Marietta. Il venait frapper à ma porte cinq fois par jour. Il essayait de me remonter le moral… de me faire sortir… Peu à peu, j'ai commencé à sortir de chez moi… revenir dans le grand salon. Je le voyais toujours avec toi à te caresser le bras… mais c'est vrai que je n'avais plus de haine contre moi, dit-elle calmement. Je ne me détestais plus d'être amoureuse d'un homme qui ne m'aimait pas… J'avais enfin trouvé ce qui comptait le plus au monde… la chose qui mérite que l'on se batte pour elle… la chose que tous ne connaîtront pas dans leur vie : un meilleur ami ! — Des larmes coulaient à présent sur son visage — j'avais Milan avec moi, Helena ! Je me sentais plus forte que Joshua… plus forte que vous… que vous tous… Mais un jour, je vous ai aperçu au loin, j'ai vu Joshua t'en demander plus… Il voulait que votre relation aille plus loin, il en avait

parlé à tout le monde et tout le monde le savait. Mais toi, tu le repoussais et je ne sais pas pourquoi, mais ce que j'avais enfoui en moi depuis quelques jours ressortit : mon amour pour lui était encore bien présent et je me voilais la face, je ne comprenais pas pourquoi tu le repoussais. Moi j'aurais tout fait pour être avec lui… pour lui… Puis il y a deux semaines, je l'ai vu sur le canapé, complètement perdu dans ses pensées. Je me suis dit : « Allez ma fille, montre que tu es forte, et que tu ne ressens rien pour lui ». Je me suis assise à côté de lui et on a commencé à discuter de tout et de rien… Je me suis vue rire niaisement comme avant. Mes yeux brillaient. J'avais le sourire aux lèvres. Il n'y avait pas de miroir, mais je savais pertinemment à quoi je pouvais ressembler à ce moment-là : à une fille amoureuse. Mais Milan nous a vus et il est venu me chercher. Joshua et lui se sont disputés. Puis il m'a fait une leçon de morale. Comme quoi je ne devrais pas le côtoyer… que j'allais encore souffrir ! Je me souviens exactement ce que j'ai dit ce jour-là *« laisse-moi vivre ma vie, je sais que c'est lui qui me rendra heureuse ! »* dit Céline d'une voix forte les larmes coulant à nouveau sur son visage. MAIS QUELLE IDIOTE ! Quelle idiote peut-on être quand on est sous l'emprise de quelqu'un ? Quand j'y pense, je n'étais pas seulement amoureuse de Joshua… mais j'étais littéralement sous son emprise. Cet homme est un manipulateur et il est très doué, dit-elle en regardant droit dans les yeux Marie-Ange les yeux remplis de larmes.

Marie-Ange approuva en hochant la tête, mais n'eut le temps de dire un mot que Céline poursuivit son monologue.

— On a recommencé notre relation. Il me disait des choses horribles sur Milan… et je les ai approuvées bêtement. Après la soirée du vendredi, il m'a invité à passer la nuit chez lui. J'étais aux anges. Mais juste avant que nous partions de la soirée, Milan nous a rejoints et m'a offert un bracelet qu'il m'a tout de suite mis au poignet. J'ai trouvé cet acte tellement beau, je pensais que mon meilleur ami avait enfin accepté ma relation que je ne me suis pas posé de question. Je l'ai enlacé tendrement et sans un mot je suis partie chez Joshua. À mon arrivée, il m'a proposé un dernier verre, on a discuté et il m'a embrassé. Mais à partir de là, mes souvenirs se perdent… c'est le trou noir. Tout ce que je me souviens c'est m'être réveillée allongée sur le canapé de Milan, avec un énorme mal de crâne et des cataplasmes, d'une odeur à vomir, partout sur le corps. Je me suis assise. J'étais complètement perdue, puis j'ai commencé à faire une crise d'angoisse. Mon corps tremblait, des gouttes de sueur tombaient de mon front sur mes genoux, mon cœur palpitait, j'avais l'impression d'étouffer et j'ai vomi tout ce que je pouvais sur le tapis de Milan. Puis j'ai commencé à crier sur lui. Lui dire des choses horribles… que c'était à cause de lui mon état… qu'il m'avait drogué. Je lui ai demandé ce qu'il me voulait.

Je l'ai traité de fou… de pervers. Et lui il est resté d'un calme, je me le reproche tellement aujourd'hui… Il a attendu que je me calme puis il a allumé son ordinateur et il a mis une vidéo. Au début, je ne comprenais pas bien. Puis je me suis rendu compte que c'était moi sur cette vidéo, la veille, chez Joshua. Je ne comprenais pas ce qu'il avait fait, comment nous avait-il filmés ? Puis en regardant la main de Milan, j'ai vu qu'il tenait le bracelet qu'il m'avait offert la veille. Il y avait inséré une caméra à l'intérieur. Je ne comprenais toujours pas cette mascarade. J'ai commencé à ouvrir ma bouche pour dire quelque chose quand j'ai entendu la voix de Joshua : *« Tu habites quelle ville ? »* puis ma voix calme *« Villers sur mer ».*

— Comment ça ? dit Marie-Ange perplexe.

— Je lui ai répondu naturellement là où j'habitais, sans contrainte… Mon protecteur m'avait prévenu de ne le dire à personne et personne n'était au courant. Je te le jure Helena. Je veux bien être amoureuse, mais pas au point de risquer ma vie et celle de mes proches.

— Je n'ai aucun doute là-dessus…

— Mais tu sais, dit Céline en interrompant Marie-Ange. Après cette question, une dizaine s'en est suivi et à toute j'y ai répondu… L'adresse exacte de ma maison. Si j'avais des enfants. Si je connaissais des informations sur les autres habitants du Locus. Mais moi je ne me souviens de rien. On me l'aurait dit, je n'aurais pas cru. Mais Milan… lui c'était un véritable ami, il savait que je ne le croirais pas. Alors il a fait mieux que ça, il a tout filmé, tout enregistré. Et en plus de cela, il voyait tout en direct de chez lui… sans que Joshua ne se rendre compte de quelque chose. Et le pire… c'est qu'il a fait ce que font de véritables amis. Quand il a vu que Joshua avait fini par me faire dire ce qu'il voulait… et qu'il commençait à profiter de moi autrement… il est venu me chercher… Il est venu me chercher chez Joshua !

Marie-Ange écoutait le récit de Céline avec attention, les yeux grands ouverts en laissant apparaître les rides sur son front, elle était abasourdie par ce qu'elle entendait.

— Dans la vidéo, on voit Milan ouvrir la porte par le biais de la magie et pointer sa baguette sur Joshua, le menaçant de dévoiler à qui de droit qui il était. Il m'a porté dans ses bras et Joshua l'a laissé simplement partir. Milan est parti le samedi midi sans que personne ne le vit et m'a promis de revenir me chercher les jours à venir. Quand j'ai vu l'actualité… je savais que c'était lui qui était décédé. Mais j'ai beau essayer de me rappeler avec mes souvenirs et les souvenirs de la vidéo. Je suis persuadée… Je suis persuadée de n'avoir jamais rien dit sur Milan… Je ne savais même pas où il habitait… finalement, je ne connaissais quasiment rien de lui.

— Il n'a pas eu besoin de toi pour le savoir, l'interrompit Marie-

Ange puis elle tendit la carte postale qu'elle avait soigneusement gardée dans la poche de son blouson. Joshua a pris cela en photo avec son téléphone portable… lors de la dernière soirée chez Milan.

— Mon Dieu, dit Céline en prenant entre ses doigts la carte postale.

— Cette fois-ci, il n'a pas eu besoin d'avoir recours à la magie… juste de son instinct.

— Je n'aurais jamais dû inviter Joshua chez Milan ce soir-là, s'exclama Céline révoltée. Je voulais juste prouver à Milan que Joshua m'aimait finalement. Que tout ce que j'avais dit était réel et moi, l'idiote que je suis, je l'ai envoyé le tuer.

— Il l'aurait trouvé même sans ton aide, dit Marie-Ange en posant sa main sur l'épaule de Céline comme pour la réconforter. Il est très intelligent pour ça. Et puis Milan nous a finalement sauvées. Sans sa mort, nous serions encore dans le Locus et qui sait pour combien de temps et s'il ne nous aurait pas tous tués.

— On fraude ? dit Océane d'un air ravi.

Plongé dans leurs discutions, Marie-Ange et Céline ne s'étaient pas aperçues qu'elles venaient d'atterrir devant une gare.

— Je… je ne sais pas, balbutia Marie-Ange, on a combien de trains à prendre jusqu'à chez toi ?

— Trois ! De mon côté je suis juste, juste, niveau finance, dit Océane.

— Idem pour moi, ajouta Lorraine et si l'on veut manger ce soir…

— Tiens, coupa Céline en tentant un billet de 100 euros à Océane.

— Je n'ai jamais vu cette couleur de billet de ma vie ! s'exclama Océane en prenant le billet vert entre ses doigts.

Toutes trois regardèrent Céline perplexe.

— Quoi ? demanda Céline. J'avais ramené de l'argent au Locus au cas où j'en aurais besoin… J'ai tout pris en partant.

— Je vais prendre les billets, dit Océane en tournant les talons en direction du guichet.

Les trois femmes restèrent dans un silence tendu, pesant, le temps qu'Océane revienne avec les billets. Après quelques instants, Océane réapparu avec un large sourire en prônant quatre billets dans sa main et un paquet de chewing-gum.

— Tu aurais pu prendre quelque chose de consistant à manger au lieu de prendre des chewing-gums, s'indigna Lorraine.

— Au vu ton haleine… et pour la survie du groupe… je n'ai pas hésité, répondit Océane en lui tendant le paquet.

— Nia, nia, nia, dit Lorraine d'un ton boudeur en prenant un chewing-gum, tandis que Céline et Marie-Ange gloussaient.

Une musique puis une voix dans le haut-parleur de la gare retentit :

« LE TER NUMÉRO 542378 EN PROVENANCE DU GRAU DU ROI ET À DESTINATION DE NÎMES, VA ENTRER EN GARE VOIE 2, POUR

VOTRE SÉCURITÉ ÉLOIGNEZ-VOUS DE LA BORDURE DU QUAI »

Océane, Lorraine, Céline et Marie-Ange se dirigèrent naturellement vers la voie indiquée puis montèrent dans le train dès son arrivée. Toutes quatre assises, Océane n'attendit pas une seconde de plus pour poser la question qui trottait dans l'esprit de tous.

— Céline, dis-moi. Comment as-tu su que nous allions fuguer ?

— Vos protecteurs étaient trop proches de vous hier soir, comme si quelque chose se tramait, répondit-elle avec vivacité.

— Comment ça ? interrogea Lorraine.

— Vos protecteurs… vos Animo… ton chat, ton perroquet, ton furet, dit-elle en montrant du doigt les animaux de Marie-Ange, d'Océane et enfin celui de Lorraine.

— Mais de quoi parles-tu ? demanda Marie-Ange.

— Ne me dis pas que vous n'êtes pas au courant.

— Mais au courant de quoi ? dit Lorraine.

— Vos animaux, A. U. X. sont des Animo. O. Des protecteurs.

— Explique-nous mieux que cela, s'il te plait ! ordonna Marie-Ange.

— Je suis vraiment très étonnée que vous ne sachiez pas cela, répondit Céline en se caressant le menton. Mais vos animaux ne sont pas arrivés auprès de vous par hasard. Chaque animal choisit son maître en fonction des besoins nécessaires à cet instant. Océane détient un perroquet, par exemple, l'un des seuls animaux qui parle et qui a pour vocation de transmettre un message particulier, notamment le fait qu'elle soit sourde. Lorraine quant à elle possède un furet. Au vu de sa timidité je pencherai pour le fait que le furet, qui est un être intelligent, vif et sociable lui permet de se créer des amis. N'est-ce pas Lorraine ? Je me souviens, poursuivit-elle sans laisser le temps à Lorraine de répondre, l'une voire la première fois que tu as osé daigner me parler, c'est parce que ton furet s'était enfui et avait trouvé refuge sous ma jupe longue. Te souviens-tu ?

Lorraine pensant ne pas pouvoir encore répondre à la question acquiesça d'un signe de tête.

— Moi par exemple, j'ai mon gros loup. C'est une race géante de chien. Je suis persuadée qu'il m'a été envoyé pour pallier l'image que je renvoie. Celle d'une princesse, toujours bien habillée et toujours bien coiffée — Marie-Ange, Lorraine et Océane se regardaient du coin de l'œil avec un sourire — Pas besoin de vous cacher, je sais très bien ce que l'on pense de moi.

Marie-Ange, elle, pensait surtout à tous les animaux qui avaient croisés son chemin, mais un seul l'avait réellement marqué : Balthazar. Il a rempli son cœur vide de l'époque, d'amour et de compassion. Quand elle y pense, elle ne sait pas si elle aurait réussi à se sortir du mal-être qui l'avait envahi à cette période, ni de cette

solitude dans laquelle elle était rentrée, sans lui. Il était arrivé quand elle en avait le plus besoin et était parti quand elle avait trouvé un équilibre.

— Et toi Helena, un chat ? sûrement pour l'indépendance dont cela fait preuve, leur intelligence, leurs facultés à apaiser nos maux.

— Marie-Ange, répondit-elle. Je me nomme Marie-Ange.

— Mais Helena… réprimanda calmement Lorraine.

— Marie-Ange ! dit-elle d'une voix forte. Je ne me cache plus derrière un nom qui n'est pas le mien. Il aurait dû nous protéger et voilà où nous en sommes aujourd'hui, à fuir un lieu qui devait également nous protéger. Notre plus grande force est d'être nous-mêmes, ce que nous sommes à l'intérieur, à commencer par notre prénom. Il est présent depuis le début de notre existence et le sera jusqu'à notre mort, la plus loin soit-elle. Il était là à chaque moment de notre vie. Notre seule force, c'est nous et à commencer par notre prénom. Alors, appelez-moi Marie-Ange !

— Enchantée, moi c'est Héloïse, répondit fièrement Céline.

— Et moi Lorraine, répondit-elle timidement.

Marie-Ange, Héloïse, et Lorraine, regardèrent avec insistance Océane, qui la tête baissée comptait les points blanc présent sur le sol bleu du train. La douleur de la perte de sa sœur était encore beaucoup trop forte pour qu'elle puisse donner son véritable nom. Entendre ce prénom était la seule chose qui la rattachait encore à elle et qui la rendait encore vivante.

— Océane, dit-elle.

CHAPITRE DOUZE
Les bienfaiteurs

À des kilomètres de là, la pluie dense qui s'écrasait contre la vitre ne permettait pas à Simon de distinguer les différentes fleurs qui emplissaient son jardin, seul un amas de couleur était détectable. La tête posée contre la vitre, tasse dans une main, cuillère dans l'autre à remuer le café, Simon rêvassait au passé. La pluie avait tout emporté sur son passage, le relief des plantes et la présence des animaux. De ce paysage ne subsistait plus qu'un simple mélange de couleurs telle une aquarelle qui laissait place à une vue mélancolique. Il pensait à la plante préférée de Marie-Ange, la première qu'il avait dû planter pour lui faire plaisir et toutes celles qu'il avait rajoutées au cours de leurs années d'affections. Les rosiers rouges envahissaient son jardin et l'idée de ne pas les distinguer des autres plantes remplissait son esprit de tourment. Qu'avait-il pu lui arriver ? Où pouvait-elle bien être ? Autant de questions laissées sans réponses.

— Simon ! Je suis là, dit une voix lointaine comme pour extirper Simon de ses pensées. Mais le regard toujours aussi lointain en direction de son jardin, il ne frémit pas. L'odeur de la pluie enivrait ses narines, le rapprochant toujours plus de Marie-Ange, de la nostalgie des jours où elle sortait pieds nus dans le jardin pour sentir les gouttes fraîches sur son visage. Le véritable bonheur, déclarait-elle enjouée.

— Simon, m'écoutes-tu ?

— Non… je ne sais pas où elle se trouve, répondit calmement Simon sans détacher son regard du jardin.

— Nous savons tous deux très bien que la première personne qu'elle contacterait ce serait toi et personne d'autre… Alors, ne me mens pas, dit l'homme fermement en se rapprochant de Simon.

— Ani, dit-il en se retournant frénétiquement. TU… l'as envoyé là-bas ! cria-t-il en appuyant avec force son index sur l'épaule d'Ani. TU… as décidé que ce serait mieux pour elle de connaître sa véritable identité ! En réappuyant avec son index sur l'épaule d'Ani. TU… as décidé de nous séparer et de me mettre de côté pour soi-disant la protéger ! Et aujourd'hui… Tu viens chez moi… pourquoi ? Pour me demander mon aide pour la retrouver… pour que je t'aide moi à la chercher. Je n'ai jamais eu confiance en toi, Ani. Depuis le premier jour où je t'ai vu… Toi le remplaçant idéal… Si j'ai le moindre appel… La moindre nouvelle d'elle… Sache que jamais je ne te le dirais, JAMAIS ! cria Simon.

— Es-tu au courant que tu risques la prison pour haute trahison, si tu essayes de la rechercher ? Ou si tu la caches quelque part… Ou si tu as des nouvelles sans en référer à moi, son protecteur ! s'exclama Ani en regardant Simon avec mépris.

— Je suis déjà en prison… Vous m'y avez mis… Ce que vous m'avez fait dépasse de loin la peine capitale, répondit fortement Simon.

— La peine de mort est interdite depuis notre union avec les non-magiciens. C'était l'une de leurs conditions et tu le sais très bien. Tu as combattu à leurs côtés et contre le mien pour ça.

— Et finalement, tu avais peut-être raison, puisque je sais aujourd'hui que j'aurai préféré mourir que de vivre ainsi, dit calmement Simon.

— Tu sais très bien que c'était pour la protéger et tu as pris des risques en restant vivre à côté d'elle. Quand je l'ai appris, je n'ai rien dit à personne, pourtant…

— Pourtant, coupa Simon. Tu aurais dû le dire à tes chefs… Tu veux que je te remercie pour cela ? dit ironiquement Simon.

— Pourtant, reprit calmement Ani. Être à tes côtés augmentait les chances qu'elle soit retrouvée, les chances qu'ils la tuent. Comme ils ont tué des milliers d'autres sorciers dans le monde entier. Tu aurais préféré qu'elle meurt ?

— C'est comme si elle l'était. Quatre années, vous lui avez fait oublier quatre années...

— Tu es devenu complètement fou, Simon. Tu ne sais plus ce que tu dis.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les deux hommes se regardaient les yeux dans les yeux. Puis Ani, remit son long manteau noir habituel et prit sa sacoche démesurée qu'il avait laissée sur l'une des chaises de la table à manger et rompit le silence.

— Je te laisse avec tes pensées… J'espère sincèrement que tu prendras les meilleures décisions.

Ani tourna les talons et se dirigea vers la porte d'entrée de la maison en accomplissant son habituelle marche de héron, puis disparut.

— Fou… c'est toi qui m'as rendu fou, poursuivit Simon d'une voix basse les yeux à nouveau posés en direction de son jardin, sans s'être rendu compte qu'Ani était parti.

— Fou… fou d'amour… pour qui ? Pour moi ? dit une voix douce féminine.

— Amandine… Je savais que tu viendrais ! répondit Simon la voix tremblante d'émotion en se retournant vers elle.

— J'ai attendu qu'il parte, il en a mis du temps ! Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— À ton avis ? Viens m'embrasser.

Simon leva ses bras, pour accueillir Amandine qui s'y précipita en fondant en larmes.

— Toi non plus tu n'as aucune nouvelle d'elles ? gémit-elle en sanglotant, la tête toujours dans les bras de Simon.

— Aucune, dit-il d'une voix basse en regardant la rose rouge éternelle posée sur son bahut. Mais j'ai l'espoir qu'elles soient vivantes… Je suis certain qu'elles sont vivantes !

L'un des premiers cadeaux qu'avait offerts Simon à Marie-Ange était une rose rouge éternelle afin de lui prouver son attachement immuable. Un matin de printemps, il avait profité qu'elle soit encore endormie pour aller lui chercher chez le fleuriste, situé juste à côté de chez eux. Posée sur la table basse, la lumière du jour traversait l'intégralité du salon pour s'évanouir sur cette rose. Marie-Ange le cerveau encore éteint de la nuit était apparue tel un ange avec sa chemise de nuit blanche, les cheveux ébouriffés et les marques de l'oreiller encore sur la joue. Ce jour-là, Simon l'avait trouvée encore plus magnifique que les autres jours. Lorsque son regard s'était posé sur cette rose, Simon se souvient avoir vu la joie traverser le corps entier de Marie-Ange pour se poser sur son sourire, ce sourire. Depuis ce jour, elle n'avait pas varié, aucun pétale n'était tombé, aucune poussière n'avait pénétré le bocal cylindrique qui enfermait cette rose, à l'exception du jour où Marie-Ange fût attaquée à l'intérieur de chez elle. En rentrant de son travail, Simon prit son téléphone qu'il avait oublié le matin même, au vu des nombreux appels il écouta instinctivement son répondeur, mais avant même que le message débute son regard se posa sur la rose et sur ce pétale qui venait de tomber, il en était certain quelque chose venait d'arriver.

— Plus que tout au monde, dit Simon à voix basse.

— Que dis-tu Simon ?

— Rien… ne t'inquiète pas nous allons les retrouver.

— Nous n'aurions peut-être pas du tout faire pour qu'elles se rencontrent, dit Amandine en se repoussant des bras de Simon.

— Tu le sais très bien… Nous devions le faire… Seuls nous sommes trop faibles, à deux nous sommes plus fort… Nous en avons fait l'expérience, tous deux. Et puis, il faut toujours avoir une personne en qui faire confiance, une seule personne pour qui nous pourrions donner notre vie, non ?

— As-tu une idée où elles pourraient être ?

— Oui ! J'ai une petite idée… Lorraine et Marie-Ange se sont enfuies du Locus, mais ce ne sont pas les seules.

— Comment ça ?

— Elles sont parties à quatre !

— Explique-moi, Simon ? dit agacée Amandine.

— Ani m'a informé que quatre filles avaient disparu du même Locus et dans la même soirée : Lorraine… Marie-Ange… mais également Océane Fuschia… et une certaine Céline Destroyer. Je ne sais pas grand-chose sur cette dernière, mais a contrario, Océane Fuschia, je connais très bien son dossier. Elle est sourde et orpheline de père et de mère, après avoir passé la majorité de son enfance à vagabonder de foyer en foyer en compagnie de sa sœur jumelle, celle-ci meurt brusquement dans un accident de la route. À cette mort, nous n'avions plus aucune trace d'Océane, pendant presque deux ans elle avait littéralement disparu. Nous avions tout fait pour la retrouver, sa photo était placardée dans tous les ministères mixtes qui existaient à l'époque. Et il y a à peine un an, en plein cœur d'Avignon un sorcier lambda l'a reconnue en train de faire la manche. Après cette longue absence, elle a été transférée au même Locus que Lorraine et Marie-Ange soi-disant pour qu'elle puisse au moins manger à sa faim. Ce n'est pas de mon avis. Moi je pense que le ministère a voulu l'enfermer pour avoir une main sur elle, tout simplement.

— Mais penses-tu qu'elles peuvent lui faire confiance ?

— Je fais entièrement confiance en Marie-Ange pour identifier les personnes qui ont décidé de faire le bien au lieu du mal. Et je t'avoue… que je l'ai rencontrée Océane… une seule fois… lors d'une conférence dans le sud de la France. Elle venait de se faire rattraper par nos services, j'étais assis sur un banc en attendant le début de la conférence avant de rentrer dans la salle et elle s'est assise à côté de moi. Des policiers lui ont demandé sèchement qu'elle les rejoigne, elle a littéralement fait semblant de ne pas les comprendre. Quand l'un d'eux a osé lui toucher le bras pour l'obliger à se lever, elle lui a pointé sa baguette contre sa gorge et lui a crié une phrase que je ne pourrais jamais oublier : « Deux années… vous avez mis deux années pour me retrouver… vous pouvez bien attendre encore un petit peu, non ? La patience est un art et vous allez devoir y faire face, là, maintenant ! ». Elle s'est rassise sur le banc, m'a regardé et m'a souri avec un air réjoui, sans m'en rendre compte je lui avais rendu son sourire. À ce moment précis, je me suis dit qu'au vu de son caractère bien trempé, elle, elle ne se laissera jamais faire et encore moins par le ministère.

— Ça sera bien la seule, murmura Amandine en baissant les yeux. Après quelques instants de silence, elle poursuivit :

— Et la deuxième, Cé… céci…, hésita Amandine.

— Céline Destroyer, répondit instantanément Simon.

— Oui, c'est cela.

— Je ne connais rien d'elle… son nom ne m'est pas familier… je pense même ne l'avoir jamais entendu. Elle a dû en changer en

arrivant au Locus.

— Hum ! Et que comptes-tu faire pour les retrouver avant qu'Ani et sa bande d'incapables ne les retrouvent ?

— Ton ex est toujours dans la sécurité intérieure de la magie ? demanda Simon avec un sourire.

— Oui, répondit Amandine en plissant ses paupières sans comprendre ce que Simon avait en tête.

— Et elle te doit toujours un service ? dit-il d'un sourire encore plus large que le premier.

— Oui… mais…

— Mais, coupa Simon dont le sourire avait disparu. Tu vas devoir user de ton charme pour qu'elle te laisse entrer dans le bureau des dossiers des apprentis. Nous devons absolument savoir qui sont les protecteurs des deux autres femmes qui les accompagnent. Si nous pouvons leur faire confiance, ou au contraire nous méfier d'eux. Et connaître qui est cette Céline Destroyer. Tu aimes le théâtre ? dit-il à nouveau avec son sourire.

— C'est quoi le rapport Simon ? interrogea Amandine d'un ton sec.

Simon prit alors son ordinateur portable posé sur une grande table en bois massif, l'ouvrit puis tapota sur le clavier sans même prendre le temps de s'assoir. Après quelques minutes de silence, il retourna son écran en direction d'Amandine.

— Festival d'Avignon… 72e édition, lut-elle à haute voix. Je ne comprends pas.

— Océane a vécu dans les rues d'Avignon pendant plusieurs mois voire même des années et seule, dit Simon, les yeux brillants. Elle connaît ce lieu sur le bout des doigts… les petites rues, les endroits tranquilles où nous ne les chercherons pas. Et surtout elle doit savoir qu'au mois de juillet, Avignon est en plein festival de théâtre. C'est une aubaine pour elles ! Elles vont être mélangées à des milliers de personnes chaque jour… les rues sont gorgées de monde à cette période ! Un très bel endroit pour s'y cacher quelque temps.

— Comment sais-tu cela toi ? demanda Amandine en fronçant les sourcils.

— J'ai emmené Marie-Ange une année à ce festival, répondit Simon en levant les yeux en direction de la rose rouge éternelle. C'était nos toutes premières vacances ensemble… Elle avait adoré !

— Et tu penses qu'elle ne se rappellera de rien ?

— Si elle avait pu se souvenir de quelque chose, depuis toutes ses années, elle l'aurait fait. Je lui ai montré des milliers de choses qui auraient pu lui faire retrouver la mémoire et pourtant… Quatre ans que je m'acharne pour aucune évolution… même minime.

— Ne t'inquiète pas, un jour tout reviendra dans l'ordre, dit Amandine en posant sa main sur l'épaule de Simon pour le rassurer.

— Oui ! dit fermement Simon. Mais pour cela, il faut que l'on se dépêche. Direction la sécurité intérieure de la magie !

— On se téléporte ?

— Avec toute leur manière de nous épier, je ne prendrais pas le risque d'utiliser la magie. Ils vont tout de suite nous retrouver et nous poursuivre pour mettre la main en premier sur Lorraine et Marie-Ange. Et puis tu es au courant que je suis à deux doigts de me faire enfermer pour *« haute trahison »,* dit-il en imitant la voix hautaine d'Ani. Je n'ai en aucun cas le droit de m'approcher de près ou de loin de Marie-Ange et toi aussi tu risques gros à m'aider. Le meilleur moyen et le plus sûr est certainement de prendre ma voiture.

Amandine suivit Simon qui était parti en hâte en direction de son garage avant même de finir sa phrase. Celui-ci était très exigu et très sombre, aucune fenêtre, aucun meuble, rien, seul un petit véhicule pouvait y prendre place. À la vue de la voiture, Amandine se mit à exploser de rire et rien ne pouvait l'arrêter. Une vieille Peugeot 205 blanche toute cabossée de partout les attendait.

— Elle roule encore ? demanda Amandine en continuant de rire.

— Bien sûr ! s'indigna Simon en haussant les épaules.

— Es-tu au courant que d'autres voitures sont arrivées sur le marché ? Je parie même que cette voiture ne se vend plus, même chez les non-magiciens.

Au vu du regard furieux que lançait Simon à Amandine à chaque moquerie qu'elle infligeait à sa voiture, elle prit conscience de l'importance qu'avait ce véhicule pour Simon et poursuivit son interrogatoire en essayant de garder son sérieux :

— Je suis persuadée qu'elle n'a pas la téléportation intégrée ?

Simon acquiesça d'un signe de tête.

— Ni même d'hologramme intégré pour discuter avec d'autres personnes ?

Simon acquiesça de nouveau de la tête.

— Dis-moi au moins qu'elle a la conduite assistée et que tu n'es pas obligé de tenir le volant comme tous ces non-sorciers ?

— Elle n'a même pas la climatisation ! répondit sèchement Simon. Et encore moins les vitres électriques. Et je ne parle pas de la di… rec…tion assistée qui à sa création venait seulement d'apparaître.

Au vu du regard hébété d'Amandine, Simon comprit qu'elle n'avait aucune idée de comment pouvait fonctionner les véhicules non magiques, puis il poursuivit :

— Elle n'a aucune fonction électrique, ni même magique. Rien qui permette à quiconque de nous poursuivre. La seule chose qu'elle a de différent avec une autre voiture lambda, c'est sa plaque d'immatriculation tournante. Même si on se fait flasher par un radar, ou qu'on la voit sur une vidéo, personne ne pourra dire qu'elle

m'appartient et que nous étions à cet endroit.

Amandine ouvrit alors la porte passagère de la voiture qui laissait échapper des craquements au fur et à mesure de son ouverture, puis s'assit et s'enfonça sur le siège à la fois très mou et très dur de la 205. Elle prit la ceinture de sécurité, la mit et la tira trois fois très fortement pour être certaine que la ceinture bloque bien en cas de choc violent. Simon la rejoignit en s'asseyant avec force sur son siège conducteur qui fît rebondir Amandine sur le sien.

— Tu n'as pas peur, dis-moi ? demanda Simon le sourire aux lèvres en regardant Amandine agrippée à la poignée située juste au-dessus de sa porte.

Amandine ne répondit pas. Et pendant près d'une heure, aucun des deux ne dit un mot, la seule chose qui rompait le silence était les nombreuses interjections émises par Amandine lorsque la voiture remuait un peu trop violemment pour elle.

Arrivés à destination, ils se garèrent devant un immense bâtiment vitré en plein cœur de la petite couronne parisienne. Simon descendit de la voiture et alla ouvrir à Amandine qui se leva tant bien que mal de son siège qui s'était à présent moulé à son corps. Puis tous deux se dirigèrent vers l'entrée du bâtiment où un homme les attendait assis derrière une vitre.

— Bonjour, c'est pour la DGSIM, dit naturellement Simon.

— Vous avez rendez-vous ? demanda l'homme froidement.

Simon regarda Amandine les yeux grands ouverts sans savoir quoi répondre.

— Oui, avec Fiona Lendrun. Je suis Louise Colet et mon collègue se nomme Gustave Flaubert.

L'homme prit son téléphone fixe, tapota sur le clavier et après quelques secondes dit d'une voix douce :

— Bonjour Fiona, j'ai un rendez-vous pour toi… Louise Colet et Gustave Flaubert… — Il raccrocha, appuya sur un bouton et poursuivit d'un ton grave : Vous pouvez entrer, troisième étage porte gauche.

Une grande porte vitrée s'ouvrit, Amandine et Simon s'avancèrent précipitamment dans sa direction comme pour éviter que le gardien ne change d'avis.

— Louise Colet et Gustave Flaubert ? Vraiment ? interrogea Simon en appuyant sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

— Hum ! fit Amandine en poussant un petit rire. C'était nos surnoms quand nous étions ensemble. Au vu du regard interrogateur de Simon, elle poursuivit :

— Pendant un an, elle est partie à l'étranger pour son travail et nous passions tout notre temps à nous envoyer des lettres, toutes les

plus romantiques les unes que les autres, comme Louise Colet et Gustave Flaubert.

DING.

Au bruit d'ouverture des portes de l'ascenseur, tous deux se précipitèrent à l'intérieur. Mais Simon toujours intrigué appuya sur le bouton du troisième étage tout en continuant de la regarder.

— Qu'y a-t-il Simon ? interrogea Amandine en fronçant ses sourcils. Nous avions une relation épistolaire comme beaucoup d'autres personnes et à son retour, je me suis aperçue que nous n'avions malheureusement que ça et c'est tout.

— C'est surtout que tu as eu de la chance que le gardien ne soit pas un minimum connaisseur de la littérature française.

DING

À l'ouverture des portes, une voix retentit dans le haut-parleur de l'ascenseur.

« TROISIÈME ÉTAGE. SERVICE DES RENSEIGNEMENTS MAGIQUES »

— Bonjour Amandine.

Une femme aux cheveux poivre et sel très courts d'une quarantaine d'années, dont le visage était recouvert de piercings attendait fièrement Amandine et Simon à leur sortie de l'ascenseur.

— Bonjour Fiona, dit froidement Amandine.

— Depuis toutes ces années, tu viens en compagnie d'un homme, à mon poste de travail et la première chose que tu me dis c'est « Bonjour Fiona », riposta-t-elle en secouant la tête de gauche à droite d'un air étonné.

Amandine soupira, mais ne lâcha pas de son regard froid les yeux de Fiona qui étaient entourés d'un épais coup de crayon noir.

— Toi, tu as quelque chose à me demander ! poursuivit Fiona en abaissant le son de sa voix.

— Oui ! Mais c'est assez… con… confidentiel, balbutia Amandine.

— Venez avec moi !

Amandine, Simon et Fiona s'engouffrèrent dans le long couloir du troisième étage. Arrivés au bout de celui-ci, Fiona ouvrit l'une des portes qui indiquait « Toilettes ».

— Rentrez, dit-elle en tenant la porte tout en examinant le long couloir pour vérifier que personne ne les suivait. Je suis navrée d'avoir une discussion entre des pissotières et des cabinets de toilette, mais c'est l'endroit le plus sûr pour que personne ne puisse entendre notre conversation.

— Ce qui me choque le plus ce n'est pas que l'on soit dans les toilettes pour avoir la discussion, mais pourquoi celles des hommes ? interrogea Amandine.

— Premièrement, vous les femmes vous passez votre temps aux

toilettes, ce qui entraîne qu'il y ait toujours plein de monde. Deuxièmement, vous adorez papoter de tout et de rien tout en vous remaquillant dans le miroir, et cela m'agace. Et troisièmement, si une femme entend notre conversation, touuuut l'étage sera au courant dans l'heure et l'immeuble entier dans la journée. Donc je préfère venir ici ! répondit Fiona d'un ton hautain.

Pendant plusieurs secondes, Fiona braqua ses yeux grands ouverts en direction d'Amandine en attendant qu'elle ose répliquer, mais Amandine resta silencieuse.

— Bon que voulez-vous me demander de si urgent pour venir jusqu'ici ?

— Lorraine a disparu, enfin elle s'est enfuie de son Locus, répondit Amandine en soufflant tout l'air de ses poumons. Et j'ai besoin de connaître qui sont les protecteurs des autres apprentis qui sont avec elle.

— Ah ! Tu me demandes de l'aide pour la jeunette pour qui tu m'as quitté ? interrogea Fiona en riant jaune.

— Oui, dit Amandine d'un large sourire, le front plissé. Et elle n'est pas si jeune que cela.

— Elle porte à longueur de temps des t-shirts de cinéma !

— Et toi, ton visage est couvert de piercing et ton corps de tatouage !

Après un moment de silence, Fiona prit une grande respiration puis rétorqua :

— Tu as de la chance que je t'adore toujours autant et que tu as toujours su me charmer avec tes longs cheveux bruns et ton énorme sourire, dit Fiona d'une voix douce. Donnez-moi les noms et les prénoms des apprentis qui l'accompagnent, dit-elle en sortant de la poche de son pantalon un calepin et un stylo.

— Océane Fuschia, F. U. S. C. H. I. A. et Céline Destroyer, D. E. S. T. R. O. Y. E. R., dit rapidement Simon.

— Et vous vous êtes ?

— Simon… Simon Uevinc, ma… mon, balbutia-t-il.

— Son ancienne apprentie a également disparu avec Lorraine.

— Ton ancienne… Outch… tu as dû faire une énorme bêtise, dit Fiona en griffonnant quelque chose sur son calepin.

— Nous ne sommes pas ici pour cela… le temps presse, s'indigna Amandine.

— OK… OK… Bon, entrez dans ce cabinet, dit Fiona en indiquant du doigt l'une des portes. Fermez la porte à clef et attendez-moi là sagement. Ne sortez en aucun cas, c'est clair ? dit-elle les yeux grands ouverts.

Amandine et Simon entrèrent dans le cabinet qu'elle avait indiqué et le fermèrent instantanément. Fiona quant à elle déchira une feuille

de son calepin et se mit à écrire grossièrement en revenant plusieurs fois sur chacune des lettres : *« H. S. »*. Elle glissa le mot dans la fente de l'écriteau de la cabine et partit.

— Tu as vraiment une totale confiance en elle ? chuchota Simon.

— C'était ton idée Simon, répondit Amandine en chuchotant à son tour.

— Certes, mais à cet instant… dans ces toilettes… avec cette odeur… collé l'un contre l'autre… Je me demande si c'était véritablement une bonne idée.

Après plus d'une heure d'attente dans le cabinet de toilette, la porte d'entrée s'ouvrit. Simon et Amandine tous deux debout collés dans ce cabinet exigu, tendirent l'oreille, mais ce fut la voix de deux hommes qui se fit entendre avec le bruit d'urine qui atteint la pissotière.

— Tu as vu Nadine du quatrième aujourd'hui ?

— Celle avec sa petite robe en fleur ?

— Tu as vu le joli petit…

La porte d'entrée s'ouvrit de nouveau.

— Ça va les gars on ne vous dérange pas ? coupa Fiona.

— Si tu as un problème, va pisser chez les femmes ! s'exclama l'un des deux hommes.

La porte d'entrée se claqua et quelqu'un vint frapper à leurs portes.

TOC-TOC-TOC

— C'est moi… Fiona… vous pouvez sortir, dit-elle d'un ton enjoué.

Simon tourna le verrou et ils sortirent l'un derrière l'autre.

— Ces dégueulasses n'ont même pas eu l'idée de se laver les mains avant de sortir, s'indigna Fiona d'un air de dégoût.

— As-tu trouvé quelque chose Fiona ? interrogea Amandine en s'étirant de tout son long.

— Oui, pardon.

Fiona sortit de son dos un dossier qu'elle avait caché entre son pantalon et sa chemise, puis poursuivi en le feuilletant :

— Pour Céline Destroyer, aucun souci son protecteur est réglo. Elle a été mise au Locus pour continuer sa formation, car il a été gravement malade ces six derniers mois, mais ça va beaucoup mieux. Elle aurait dû sortir dans la quinzaine qui suivait.

— Et elle était au courant de cela ? demanda Simon.

— Bien sûr ! Elle a reçu un courrier de notre part pour la prévenir, j'ai même une copie du courrier si vous voulez, dit Fiona en tendant une feuille de papier que Simon s'empressa d'arracher de ses mains.

— Il a dû se passer quelque chose de grave, marmonna Simon en lisant attentivement le courrier. Elle n'aurait pas décidé de s'enfuir en sachant pertinemment que deux semaines plus tard elle retournerait dans sa vraie vie et qu'elle dirait adieu au Locus.

Amandine regarda inquiète Simon, puis Fiona poursuivit en tournant frénétiquement une par une les pages de son dossier :

— Par contre pour Océane Fuschia… la pauvre elle en a bavé… Orpheline… décès de sa sœur jumelle… disparition pendant près de deux ans… retrouvée sans domicile fixe… Fiona tourna de plus en plus vite les pages du dossier. C'était quelque part par là… Ah ! voilà c'est ici. Elle n'a plus de protecteur attitré…

— Comment ça ? dit d'un ton inquiet Amandine.

— Comment cela peut-il être possible ? interrogea d'un ton également inquiet Simon.

— Celui-ci a été jugé pour le meurtre de trois de ses apprentis et pour son lien avec la magie terroriste…

— Ce n'est pas vrai ? s'écria Amandine.

— Attendez ce n'est pas tout ! Il s'est enfui de prison il y a cinq jours.

— Il faut qu'on se dépêche de les retrouver ! Si ce n'est pas déjà trop tard ! s'exclama Simon.

— Tu es merveilleuse, dit Amandine en serrant fort dans ses bras Fiona.

— Tenez ! Partez avec le dossier, c'est une copie ! Dépêchez-vous avant que je ne change d'avis, dit Fiona en repoussant doucement Amandine comme pour ne pas retomber amoureuse.

Simon prit le dossier et le glissa à l'intérieur de sa veste et tous sortirent des toilettes rapidement. Amandine et Simon se précipitèrent en direction de l'ascenseur, quant à Fiona, elle resta debout, immobile, devant la porte des toilettes en les regardant s'éloigner dans le couloir. En appuyant sur le bouton d'appel de l'ascenseur, les portes s'ouvrirent instantanément et ils y entrèrent. Avant que les portes ne se referment, Amandine sortit sa tête et regarda Fiona toujours debout au fond du couloir. Sans un mot, juste d'un regard, Amandine la remercia et Fiona également sans un mot acquiesça d'un léger hochement de la tête.

— Amandine ! l'interpella Simon pour qu'elle entre entièrement dans l'ascenseur avant d'appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée.

— Tu comprends mieux pourquoi notre relation n'a pas fonctionné maintenant ? dit-elle en s'appuyant avec force sur le mur de l'ascenseur.

— Je dirais que c'est assez électrique entre vous.

— J'adore cette femme, vraiment ! Mais tout m'énerve chez elle, tout !

Amandine marqua un instant de silence puis reprit :

— Passons ! On part avec ta 205 ?

— Tu vois, toi aussi tu commences à l'apprécier, dit-il d'un large sourire.

— Sincèrement ? dit-elle en se frottant les fesses encore ankylosées de l'heure de route qu'elle avait passée dans la voiture.

— C'était une blague Amandine ! On va prendre le train, nous y serons dans trois ou quatre heures.

DING

À l'ouverture des portes, une voix retentit dans le haut-parleur de l'ascenseur :

« REZ-DE-CHAUSSÉE »

Amandine et Simon sortirent avec hâte et se précipitèrent en direction des grandes portes vitrées de l'entrée, où l'homme les regardait partir curieusement. Arrivés devant la voiture, ils entrèrent.

— Direction gare de Lyon, dit distinctement Simon.

— À qui parles-tu ?

— À la voiture, dit-il en lui souriant. Je l'ai un peu trafiquée… Juste pour qu'elle m'emmène à mon point de destination. Tu t'y retrouves toi, seule à Paris ?

— Je prends simplement un GPS, comme tout le monde, dit sèchement Amandine en se rendant compte que Simon s'était moqué d'elle quelques heures auparavant.

— Allez Amandine, ne boude pas. J'ai juste rajouté une petite intelligence artificielle à ma voiture, dit-il en lui souriant.

Une voix sortie des enceintes de la 205.

« Destination Gare de Lyon. Vous arriverez à destination dans 25 minutes. Trafic fluide. Départ imminent, merci d'attacher votre ceinture de sécurité. Bonjour Amandine »,

Tous deux mirent leurs ceintures de sécurité, en se regardant le sourire aux lèvres, puis éclatèrent de rire. La voiture démarra sans que Simon ne fasse quoi que ce soit et le volant se mit à bouger tout seul.

— Il faut que nous prenions des tickets de train dès notre arrivée en gare ! dit Amandine.

— Ce n'est pas la peine, ils…

« Billet de train réservé pour deux personnes à bord du train numéro 934 au départ de Gare de Lyon et à destination d'Avignon », coupa la 205.

— Comment as-tu fait ?

— Une application sur mon téléphone relié à la 205. Je lui ai demandé de réserver deux billets lorsque tu câlinais ton ex. Ingénieux non ?

— Je ne la câlinais pas ! Je la remerciais, s'indigna Amandine.

— Tout est une question de point de vue, dit Simon le sourire en coin.

— As-tu pensé à ne pas indiquer nos noms sur les billets pour éviter de nous faire repérer bêtement ? dit-elle vexée.

— Oui ! Et j'ai même demandé la fabrication de deux cartes

d'identité aux mêmes noms. Elles doivent se trouver dans la boîte à gants.

— Mais c'est un délit ! s'indigna Amandine en récupérant les deux pièces d'identité.

— Aurais-tu préféré que nous infligions le sortilège de persuasions aux contrôleurs ? Et que nous nous fassions repérer pour utilisation de la magie sur des non-sorciers et qui plus est des agents de la SNCF ?

— Depuis leur mise en place du système antifraude magique pour lutter contre la recrudescence de sorciers sans billets, engorgeant les trains. Sans façon !

— Donc je suis ingénieux ! s'exclama Simon le sourire aux lèvres.

— Tout est une question de point de vue, répondit-elle avec un petit sourire aux lèvres en regardant les péniches sur la Seine.

CHAPITRE TREIZE
Des confidences au drame

Le soleil était à son apogée, chaque rayon qui atterrissait sur les visages de Lorraine, Marie-Ange, Héloïse et Océane les brûlait et leurs fronts ruisselaient de sueur à leur sortie de la gare. Le paysage qui défilait devant elles était aux antipodes de celui de la Camargue, des milliers de personnes se bousculaient, couraient, traversaient périlleusement les rues pour atteindre les remparts d'une ville fortifiée. Océane, perroquet sur l'épaule, fit de même suivie par Marie-Ange et son chat qui s'était endormi dans ses bras, Lorraine et Petitetête dans la poche de son sweat, puis Héloïse et son chien qui sous cette chaleur se jetait avec bonheur dans chaque fontaine qu'il croisait.

Parvenues dans les remparts, c'est un tout autre panorama qui les attendait. La foule était encore plus dense et traverser chaque rue était devenu une expédition. Outre l'affluence, de nombreux comédiens faisaient la promotion de leur spectacle en tenues excentriques, en criant au-dessus du flux de personnes qui se croisaient dans les ruelles placardées d'affiches de spectacle. Océane parcourait chaque rue avec hâte comme si elle ne les avait jamais quittées. Pourtant en raison des affiches du festival, elles paraissaient toutes identiques. Marie-Ange se demandait même si elles n'étaient pas déjà passées par certaines d'entre-elles. Mais au détour d'une rue, elle s'arrêta net devant une affiche, la même qu'elle avait aperçue lors de son passage à la tour Eiffel. Elle pointa son doigt sur le bas de la pancarte où était indiqué « Opération Fortitude, Londres 1998 » et interpella ses amies.

— Certains on prit les indications du ministère un peu trop à la lettre et jouent véritablement un personnage, dit Lorraine d'un ton joyeux.

— En plein festival, plus de la moitié des acteurs sont des sorciers, ajouta Océane. Même s'ils se fondent dans la masse, certains ne sont vraiment pas discrets. Par exemple — elle regarda autour d'elle en silence pendant quelques secondes puis poursuivit — regardez celui qui arrive.

Un homme massif, crâne rasé et barbe de trois jours s'approcha d'elles.

— Comment peux-tu être certain que ce soit un sorcier ? interrogea doucement Héloïse.

— La baguette dans la poche arrière de son jeans, chuchota Lorraine les dents serrées.

— Vous avez l'œil, dit Marie-Ange en suivant du regard l'homme qui venait de les effleurer.

Océane reprit son chemin, suivie par Marie-Ange et Lorraine. Héloïse quant à elle resta un instant immobile en regardant l'homme disparaître au coin de la rue, puis reprit la route en se pressant pour atteindre la hauteur d'Océane.

— Nous sommes où exactement ? demanda-t-elle.

— Au festival d'Avignon, répondit Océane en continuant son chemin sans même tourner son visage en direction d'Héloïse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un festival de théâtre.

— De sorcier ?

— Non… Pas seulement.

— Les spectacles sont principalement dans les remparts ?

— Oui… enfin non il y en a à l'extérieur. Mais c'est quoi toutes ces questions Céline… pardon Héloïse ? s'énerva Océane en la regardant d'un air inquisiteur en ralentissant le pas.

— Rien, c'est juste que j'aime bien connaître l'endroit où je suis… simplement.

— Hum ! rétorqua Océane tout en s'arrêtant.

Devant elles s'élevait une très vieille bâtisse presque effacée par le grand immeuble contemporain qui l'entourait de part et d'autre. La charpente de bois apparente rongée par les années et les vieilles pierres rugueuses qui s'effritaient au touché donnaient à la bâtisse un aspect singulier de maison abandonnée. Pourtant, au bout de quelques minutes, des applaudissements se firent entendre à l'intérieur et la grande porte d'entrée s'ouvrit pour en laisser sortir une cinquantaine de personnes dont les yeux étaient chargés d'émotion. Une femme s'était mise à l'écart de la foule, des larmes coulaient sur son chemisier d'été, à la sortie des acteurs elle amorça un applaudissement qui fût suivi par les spectateurs encore présents.

— C'est ici ! dit Océane cherchant des yeux quelque chose ou quelqu'un.

— Tu es certaine ? demanda Marie-Ange anxieuse face au spectacle qui se déroulait devant elle.

— Oui c'est ici, répondit Océane le sourire aux lèvres.

Océane se faufila entre les personnes encore présentes devant la bâtisse transformée en théâtre pour l'occasion et s'écria en agitant les bras en l'air :

— Jocelyne… Jocelyne !

À l'entrée de la maison, une dame ronde de petite taille, blonde avec les joues roses se retourna et à la vue d'Océane, accourut dans sa direction pour l'embrasser tendrement.

— Que fais-tu là ma beauté ? demanda Jocelyne en serrant

fortement Océane dans ses bras.

— Juste besoin que tu me caches quelques jours avec mes amies, dit-elle en levant la tête en leur direction.

— Les clefs sont toujours au même endroit. Toujours les mêmes règles.

Jocelyne leva son poing droit et à chaque chiffre qu'elle prononça, elle le reproduisit avec ses doigts.

— Un ! s'exclama-t-elle le pouce levé, pas de bruit pendant qu'un spectacle est en cours. DEUX ! Tu refermes la porte d'entrée à clef à chaque fois que tu sors ou que tu rentres de la maison, elle ne doit jamais rester ouverte. TROIS ! Tu…

— … remets les clefs à l'endroit où je les ai trouvées, coupa Océane en souriant. Je suis partie il n'y a pas si longtemps que ça, je n'ai pas tout oublié.

— Bien, dit elle avait un large sourire de tendresse. Au vu de ta petite mine et de celle de tes amies, dit-elle en regardant Lorraine, Héloïse et Marie-Ange qui s'étaient assises sur le bord du trottoir d'en face, les bras ballants de chaque côté de leurs jambes. Allez-vous coucher ! Il vous reste dix minutes avant que le spectacle suivant ne débute. Je dois commencer à faire le guichet, certains spectateurs arrivent déjà.

D'un geste de la main, Océane appela ses amies qui se levèrent tant bien que mal. Les jambes courbaturées par de longues heures de marches, les yeux bouffis entourés de cernes, un dos meurtri par le poids de leur animal pour certaines. Les trois femmes ne s'étaient pas réellement reposées depuis près de trente-deux heures et la peur à chaque bruit étrange, à chaque croisement de ruelles sombres, à chaque instant, les avaient littéralement épuisées.

En entrant dans la maison, elles découvrirent une salle très haute de plafond malgré un espace au sol assez réduit qui était occupé par des rangées de chaises dépareillées et d'une longue estrade. Sur celle-ci, plusieurs personnes se croisaient en agençant un décor de théâtre dont les éléments étaient placés minutieusement à des endroits précis. Océane s'approcha de la scène et ouvrit une trappe située sur l'un des côtés puis s'y glissa en descendant l'escalier qui menait sous l'estrade sans que personne n'y prête d'attention. Mavoix quitta son épaule et s'envola à l'intérieur en effectuant des cercles sans fin, il était enfin de retour à la maison, heureux. Marie-Ange les suivit son chat dans ses bras, puis ce fut le tour de Lorraine et Petitetête toujours blottie dans son sweat, et enfin Héloïse et son chien. Mais à la vue de l'escalier assez raide, son chien s'arrêta et refusa catégoriquement de descendre, Héloïse se mit derrière lui et le poussa de toute ses forces par le train arrière, mais le chien ne bougea pas.

— Il reste cinq minutes avant l'entrée des spectateurs, cria Jocelyne.

Trois comédiens se mirent alors en position sur la scène, l'un d'eux réalisait des petits sauts sur place en étirant chacun de ses muscles, bras, jambes, chevilles, poignets comme les grands sportifs, l'autre effectuait des grimaces en faisant les cent pas sur l'estrade afin de détendre son visage et le dernier gesticulait en prononçant distinctement « A.E.I.O.U » sans interruption.

— Il faut que l'on se dépêche, Jocelyne va faire entrer les spectateurs d'un moment à l'autre, dit anxieusement Océane.

Marie-Ange et Océane encouragèrent davantage le chien d'Héloïse en tamponnant frénétiquement leurs cuisses avec leurs mains tout en l'incitant à descendre, sans grande réussite. Lorraine quant à elle se mit à fouiller dans les placards, dans les tiroirs puis dans le réfrigérateur, d'où elle en sortit un sac contenant de la viande. Elle se retourna vers le chien et s'exclama en secouant le sachet :

— Mon gros loup… regarde ce que j'ai pour toi !

À la vue de la nourriture, le chien dévala avec hâte les escaliers et s'assit juste devant les pieds de Lorraine, la langue pendante, les yeux pleins d'amour. Lorraine déballa la viande convoitée et la déposa entre ses pattes.

— Tiens mange ! dit Lorraine en grattant la tête du chien qui dévora en quelques secondes le morceau de viande.

— Ne lui donne pas de viande… il est végétarien ! s'exclama Héloïse en descendant les escaliers à la hâte quand l'un de ses talons se rompit.

— Un chien… végétarien… c'est une blague ! dit Océane sidérée par ces mots.

— Je… je… ne peux pas lui retirer… balbutia Lorraine. Je… je suis désolée… je ne savais pas… et il a tout englouti.

— Ne t'excuse pas Lorraine, regarde le bonheur que tu viens de lui procurer, dit Marie-Ange en pointant du doigt le chien qui les yeux pétillants de bonheur se léchait vigoureusement les babines.

Mais en découvrant l'endroit où elles se trouvaient, Héloïse ne prêta plus attention à cette histoire. Debout au milieu de la pièce, elle se mit à tournoyer sur elle-même tout en regardant tout autour d'elle, émerveillée par cette petite pièce très sombre, sans aucune lumière naturelle, où l'on pouvait trouver le minimum pour vivre : un réfrigérateur, un placard de cuisine comprenant des ustensiles, une table, une douche et des matelas entassés les uns sur les autres au fond de la pièce.

— C'est vraiment génial ici ! s'exclama-t-elle enjouée en ramassant le talon de sa chaussure qui venait de se rompre.

Lorraine, Marie-Ange et Océane se regardèrent les unes après les

autres puis se mirent à éclater de rire en voyant Héloïse s'approcher rapidement du miroir situé à côté du réfrigérateur.

— Que se passe-t-il ? demanda Héloïse en se recoiffant.

— Rien… Si cela te plait, c'est le principal ! s'exclama Océane en installant les matelas les uns à côté des autres. Nous pouvons prendre une douche qu'à partir de 23 h 30, fin du dernier spectacle. Je vous propose de nous reposer un peu avant.

— C'est une excellente idée, dit Marie-Ange en s'affalant sur l'un des matelas posés à même le sol.

— Je dirais même plus, c'est une incroyable idée, répéta Lorraine en faisant de même.

Toutes quatre s'allongèrent sur les matelas et plongèrent instantanément dans un sommeil profond malgré le vacarme qui régnait juste au-dessus d'elle : craquements du sol, bruits sourds des pas, voix des comédiens, rire et applaudissements des spectateurs. Pendant plus de cinq heures, les rêves de Marie-Ange voguèrent entre la réalité et la fiction des pièces jouées juste au-dessus d'elles. Parfois capitaine d'un navire, parfois en pleine bataille de 1914-1918, parfois au fin fond de l'Amazonie, ses rêves la promenaient de période en période sans qu'elle puisse distinguer le faux du vrai.

À leur réveil, trop endormies pour parler, bâillant et s'étirant de toutes leurs forces, elles prirent chacune leur tour une douche, s'habillèrent en silence avec le peu de vêtements qu'elles avaient emportés sur elles et ceux présents dans un carton abandonné par les innombrables comédiens qui étaient passés par cette maison, puis elles montèrent toutes les quatre dans la salle de spectacle enfin silencieuse. Elles sortirent de la maison aux alentours de minuit, les rues étaient moins bondées, mais de nombreux spectateurs occupaient encore les rues pour regarder les danseurs, les magiciens, les musiciens de rue qui donnaient des spectacles sur les routes ou devant les restaurants. Il faisait encore très chaud bien que la nuit soit tombée depuis plusieurs heures. Océane retrouvait peu à peu les habitudes de sa vie à la rue, remplissant des bouteilles d'eau dans les toilettes des restaurants et allant même jusqu'à négocier quelques restes avant qu'ils ne soient mis à la poubelle.

— Vous rendez-vous compte que nous sommes sorciers et qu'en un coup de baguette nous pourrions manger tout ce qui nous fait envie, à cet instant ? Mais non ! Nous sommes là à quémander de la nourriture, dit exaspérée Marie-Ange en regardant son reste de poulet lui coller entre les doigts.

— Nous le savons bien, mais nous devons jouer la prudence, répondit calmement Lorraine.

— Sincèrement, je ne sais pas comment ils font pour nous

retrouver. Mais ils y arrivent ! Ils ont des milliers d'adeptes ! J'ai vécu ainsi pendant presque deux ans, sans qu'il retrouve ma trace. Certes ce n'est pas le paradis, mais j'ai préféré vivre loin de la magie que vivre avec des monstres, dit fermement Océane.

— À vrai dire, je préfère encore être ici qu'au Locus, dit Héloïse en lançant à son chien l'un de ses os de poulet.

Un bref silence suivit, puis Héloïse reprit la parole, les mots s'échappant précipitamment de ses lèvres, comme si elle se forçait à dire tout ce qu'elle avait en tête avant que sa timidité ne l'arrête.

— Avec vous c'est différent… Vous… Vous vous en fichez du regard des autres… On peut dire tout ce qui nous passe par la tête, et vous ne jugez pas. Vous êtes humble, vrai et j'envie votre amitié.

— Allez mange au lieu de dire des bêtises, dit tendrement Océane touchée par ce que venait de dire Héloïse.

Après avoir mangé les restes de plusieurs restaurants sur le bord d'une fontaine, les quatre femmes et leurs animaux se promenèrent le ventre plein près d'une petite heure autour des remparts. Le ciel était d'un noir lumineux sans aucun nuage, des milliers d'étoiles apparaissaient les unes après les autres et une petite brise fraîche rafraichissait les corps des quatre femmes après une journée aussi chaude. Elles discutèrent de tout et de rien comme quatre amies qui ne s'étaient pas revues depuis plusieurs années. De l'enfance à l'âge adulte en passant par l'âge ingrat de l'adolescence, chacune d'elles racontait ses anecdotes, des plus drôles, au plus tristes.

Marie-Ange parla de ses parents, de la douleur intense qu'avait dû avoir sa mère pour exiger qu'on lui inflige le sortilège d'amnésie, afin d'oublier le monde de la magie. Océane raconta les meilleures anecdotes qu'elle avait eues avec sa sœur jumelle, notamment les fois où des individus parlaient sur elles en pensant pertinemment qu'elles ne pouvaient pas les entendre. Lorraine quant à elle décrivit son enfance solitaire dans les écoles privées, les soirées mondaines, les souffrances qu'elle s'infligeait en cachant son homosexualité et à quel point elle réalisait que l'argent facilitait grandement la vie, mais n'apportait pas le bonheur. Puis Héloïse expliqua toutes les fois où elle était tombée amoureuse de ces nombreux hommes qui l'avaient draguée. Tous les pièges dans lesquels elle était tombée, trahie par des hommes qui souhaitaient juste obtenir ses faveurs.

En se couchant cette nuit-là, les quatre femmes restèrent quelques instants silencieuses les yeux grands ouverts rivés sur le plafond de leur nouvelle maison. À ce moment précis, elles se rendirent compte qu'en dépit de leurs différences, chacune d'entre elles avait vécu seule des moments plus ou moins durs, ce qui finalement les rapprochait plus qu'elles ne le pensaient. Aujourd'hui elles étaient là, à quatre,

ensemble, pleines de courage et en force faces au monde des ténèbres qui pouvaient débarquer à n'importe quel moment. Puis, elles s'endormirent profondément apaisées par ces discussions qui avaient renforcé leur amitié.

Lorsque Marie-Ange se réveilla le lendemain matin, il régnait dans la maison une atmosphère de colonie de vacances. Héloïse monopolisait le miroir depuis plus de trente minutes, Lorraine chantait sous la douche et Océane était encore dans son sac de couchage à s'étirer mollement. Marie-Ange en profita pour s'éclipser afin d'aller chercher le petit-déjeuner à la boulangerie avec le reste de l'argent qu'elle avait soigneusement gardé depuis son arrivée au Locus. En ouvrant la trappe elle aperçut Jocelyne au téléphone, camouflée derrière les rideaux rouges de la scène comme si elle voulait dissimuler sa discussion, mais Marie-Ange n'y prêtât pas attention et sortit de la maison.

Le reste de la journée se passa dans un climat de paix et de liberté. Afin de ne pas se retrouver bloquées par les spectacles qui défilaient toute la journée dans la maison, les quatre femmes avaient décidé après le petit-déjeuner de passer la journée sous le ciel bleu d'Avignon à longer les remparts, à traverser les ruelles, à acheter de nouvelles sandales pour Héloïse avec les derniers euros qui leur restaient et à regarder les spectacles de rues.

— Les voyages rendent libre et renforcent les liens, dit Océane d'un ton d'une telle douceur qu'aucune ne reconnut sa voix.

— Si vous deviez définir votre ressenti actuel en un seul mot, lequel serait-il ? demanda Marie-Ange en continuant de regarder une marionnette jouer la fantaisie impromptue de Chopin sur un piano pour enfant.

— Libre, répondit Héloïse sans hésitation.

— Apaisée, dit Océane.

— En confiance, répondit Lorraine. Et toi Marie-Ange, quel mot pourrait désigner ce que tu ressens actuellement ?

— Aimée ! répondit-elle en regardant ses amies, les yeux remplis d'émotion. C'était la première fois depuis la mort de son chien Balthazar qu'elle ressentait cette sensation : être entourée et en sécurité.

Au coucher du soleil, les quatre femmes rentrèrent rapidement, après une journée de marche sous la chaleur du mois de juillet, elles étaient exténuées, heureuses, mais exténuées. Aucune d'elles ne se préoccupait du lendemain, seul le présent était devenu important. À l'instant où elles s'installèrent sur leurs matelas respectifs, sans même s'en rendre compte, elles tombèrent profondément endormies comme la nuit d'avant.

CRIIIIIIII IIIIIIII,

En plein milieu de la nuit, le bruit d'une porte qu'on ouvre, sortit instantanément Océane de son sommeil. Elle ouvrit un œil en direction de la trappe, mais tout était noir et aucun bruit à l'exception de la respiration de Petitetête ne se fit entendre. Océane referma les yeux pensant à un mauvais rêve. Mais après un instant, des bruits de pas retentirent aux dessus d'elles suivis par le claquement d'une porte. Océane se leva d'un bon, les yeux rivés sur la trappe où une lumière apparaissait à présent laissant apparaître des ombres de pas.

— Tu as entendu ? Tu sais ce que cela peut bien être ? chuchota Marie-Ange qui était assise sur son matelas les yeux grands ouverts en regardant le plafond.

— Je ne sais pas, mais ça ne sent rien de bon, répondit Océane en secouant Lorraine pour la réveiller.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Lorraine d'une voix endormie.

— Chut ! Réveille-toi Lorraine, réveille-toi ! chuchota fortement Océane.

— Où est Héloïse ? Où est-elle ? demanda Marie-Ange inquiète.

BADABOUM.

Des bruits sourds d'objets que l'on jette au sol retentissaient à foison, Marie-Ange, Océane et Lorraine étaient maintenant debout, regardant la trappe, terrorisées de peur en redoutant son ouverture.

« Où est-elle ? », s'écria la voix grave d'un homme juste aux dessus de leurs têtes.

— Habillez-vous et rassemblez vos affaires ! ordonna doucement Marie-Ange.

Toutes trois enfilèrent ce qui leur venait sous la main, entassèrent rapidement leurs affaires dans des sacs à dos et se mirent dans un coin de la pièce en compagnie de leurs animaux et du chien d'Héloïse.

— Comment allons-nous faire pour sortir d'ici ? demanda calmement Lorraine.

— Où est Héloïse bon sang ! s'indigna Marie-Ange.

— Nous te l'avions bien dit, chuchota Lorraine.

— On n'aurait pas dû lui faire confiance, continua Océane.

— Elle a dû les prévenir, c'est certain.

— Tu as raison Lorraine, elle a dû les appeler, sans que l'on s'en rende compte.

— Vous avez fini toutes les deux ! D'abord, vous n'êtes jamais d'accord et après vous vous retrouvez pour des pensées aussi loufoques, s'énerva en chuchotant Marie-Ange.

— Marie-Ange, arrête d'être aussi gentille. Tu ne trouves pas cela bizarre qu'elle nous ait d'abord suivies, puis qu'elle nous raconte des évènements de son passé pour que l'on s'attendrisse et que comme par

hasard elle ne soit pas présente là, maintenant ? l'interrogea Océane.

— Elle a raison Marie-Ange, c'est elle qui a dû les appeler, dit Lorraine.

— Non ! Je ne vous crois pas. Comme vous l'avez dit, elle s'est intégrée au groupe. Et puis, qui nous dit que c'est nous qu'ils recherchent ?

« Océane… Océane… Je sais que tu es là… Où est cette vieille bourrique ? », dit l'homme au-dessus d'elles.

— Non, tu as raison… Il ne cherche que moi !

— Tu as reconnu sa voix ? demanda Marie-Ange.

— Ignace… Mon protecteur.

— C'est une bonne nouvelle ça, non ? demanda Lorraine.

— Tout dépend ce que tu qualifies de bonne nouvelle, répondit Océane en tendant l'oreille pour essayer d'entendre si d'autres personnes se trouvaient avec lui. Il a été condamné il y a deux ans pour le meurtre de trois de ses apprentis et une tentative de meurtre.

— Finalement, ce n'est pas une si bonne nouvelle que cela, chuchota Lorraine en fronçant les sourcils.

— Et c'est moi qui l'ai fait condamner.

— Comment ça ? demanda Marie-Ange.

— J'en suis persuadée maintenant, c'est même une très mauvaise nouvelle.

— Il a… il m'a, balbutia Océane. Je l'ai fait condamner… pour le meurtre… le meurtre d'Océane… ma sœur. Ce n'était pas un accident, dit-elle en regardant dans les yeux Marie-Ange. Un soir d'hiver, il faisait nuit, le sol était très humide à cause de la pluie qui s'était abattue toute la journée dans notre région. On est rentré tard… Un peu comme chaque soir. Prudemment, nous avions pris la route en scooter pour rentrer dans la famille d'accueil de l'époque. Arrivé à un STOP ma sœur m'a fait signe pour m'indiquer que quelqu'un nous suivait. Elle était toujours très anxieuse… donc je n'ai pas fait attention à la voiture qui effectivement nous suivait. Je la sentais gigoter derrière moi, je ne cessais de lui frapper la jambe pour qu'elle arrête. Puis en un instant, la voiture nous a percutées. Je fus propulsée dans les herbes hautes aux abords de la route. Je ne sais pas combien de temps je suis restée allongée. Mais en me relevant, j'ai vu ma sœur littéralement encastrée dans le parebrise de la voiture. L'homme est sorti vérifier le pouls de ma sœur, l'a soulevée en la tirant par les cheveux puis il a jeté son corps sur le côté de la route. Pendant quelques minutes, je l'ai vu essayer de me retrouver, mais lorsqu'une autre voiture est apparue, il a rejoint rapidement la sienne et il a démarré en trombe. J'ai eu le temps de bien l'identifier : c'était Ignace.

Marie-Ange et Lorraine regardaient Océane les yeux remplis d'effroi.

Outre l'histoire qu'elle venait de leur conter, un meurtrier était juste au-dessus d'elle.

— Ne vous en faites pas, poursuivit Océane. Je vais sortir… il ne cherche que moi de toute façon… restez ici !

Océane s'avança en direction de la trappe, mais fût arrêtée par Marie-Ange qui lui attrapa le bras.

— Nous sommes une équipe, dit Lorraine. On reste ensemble, nous allons trouver une solution.

— Et risquer votre vie, pour la mienne ? Non, je ne crois pas !

— Seul on est faible, à plusieurs on est plus forts. On ne se sépare pas, affirma Marie-Ange qui s'était mise devant l'escalier rejointe par Lorraine.

CRIII… CRIII… CRIII… CRIII…

Le bruit d'un escalier se fit entendre.

— Il monte au deuxième étage on devrait en profiter pour sortir d'ici, maintenant ! dit Océane.

Lorraine prit Petitetête sous son bras et monta les escaliers à toute vitesse, suivie par Mavoix qui s'envola à l'ouverture de la trappe. Océane sorti en attrapant le chat de Marie-Ange qui grimpait lentement les escaliers, puis le redéposa sur le sol. Avant de monter Marie-Ange regarda derrière elle et vit le chien d'Héloïse qui assis sur le lit observait la scène d'un air triste.

— Nous ne pouvons pas le laisser ici, seul ? s'indigna Marie-Ange.

— Elle l'a bien abandonné elle, non ? chuchota Océane.

— Nous ne savons pas exactement ce qu'il s'est passé, et lui il n'a rien demandé. Je ne le laisserai pas se faire tuer par vengeance.

Marie-Ange alla chercher le chien et tira de toutes ses forces sur son collier rouge. Malgré sa réticence, il la suivit jusqu'en haut de l'escalier.

Tous avancèrent vers la porte de sortie. Océane main sur la poignée, sans même avoir eu le temps d'appuyer sur celle-ci, fût arrêtée dans son élan par une voix qui résonna dans toute la bâtisse :

— Bonsoir Uhaina… pardon… devrais-je dire Océana ? En souvenir de ta défunte sœur… Cela faisait longtemps n'est-ce pas ?

Océane les poings serrés se retourna doucement en direction de la voix de l'homme.

— Ignace.

Un homme sortit de l'ombre, les cheveux très noirs, la peau très blanche, il tenait dans l'un de ses bras Jocelyne dont les joues roses avaient disparu. La baguette de l'homme appuyait fortement sur la tempe de la propriétaire dont les larmes ne cessaient de couler sur sa nuisette rose.

— Jocelyne, cria Lorraine qui en s'approchant d'un pas décidé vers elle fût arrêtée net par Océane qui la ramena en la tirant par le bras.

— Lâche-la Ignace, elle ne t'a rien fait, dit calmement Océane.

— Elle n'a pas rien fait, répondit Ignace en riant. Figure-toi que… c'est elle qui m'a appris que tu étais revenue dans ta cachette. Et oui ! s'exclama-t-il. La pauvre Jocelyne qui t'a protégée pendant deux ans n'a pas hésité à me contacter dès qu'elle a pu le faire.

— C'était ça l'appel de ce matin, murmura Marie-Ange en regardant Lorraine qui plissa les yeux pour essayer de comprendre.

— Et oui ! continua Ignace qui souriait à pleines dents en faisant ressortir une dentition impeccablement blanche. Quand j'étais incarcéré à cause de toi… j'ai mis mes condisciples à ta recherche… l'un d'eux a retrouvé ta trace… Ici ! Mais c'était déjà trop tard, le ministère avait déjà mis la main sur toi. Alors… il a laissé mon numéro de téléphone, au cas où… tu te décides à retourner à la maison !

L'homme s'approcha de Lorraine, Marie-Ange et Océane en pliant toujours un peu plus son bras autour du coup de Jocelyne dont l'air venait à manquer et poursuivit avec son large sourire :

— Et ce matin… comme par magie… un petit appel impromptu m'a sorti de mon doux rêve. Une vieille petite femme m'appelle pour négocier ta tête contre de l'argent. Qu'est-ce que ne feraient pas des non-magiciens pour un petit peu d'argent ?

— Pardonne-moi, dit Jocelyne en essayant de lutter contre l'asphyxie. La maison tombe en ruine… La mairie… refuse que je la transforme… une nouvelle fois en salle de spectacle… je n'avais pas le choix…

— Chut vieillotte ! cria-t-il en serrant une nouvelle fois le cou de Jocelyne avec son bras. Quand elle m'a appris… qu'en plus… vous étiez plusieurs… alors là… je n'ai pas hésité une seule seconde et me voici !

Quiiiiiiie Quiiiiie… Mavoix perché depuis plusieurs minutes sur l'une des poutres de la maison vola en craillant sur l'épaule d'Océane.

— Oh, tu as gardé l'Animo de ta sœur ! Si ce n'est pas choupinou ça, se moqua Ignace.

— Il est agaçant cet homme ! chuchota les dents serrées Lorraine à Marie-Ange.

— Ne m'en parle pas, il m'horripile, lui répondit-elle.

— Je me souviens, poursuivit-il. Quand tu étais jeune, insouciante, innocente. Quand tu mélangeais encore ton imaginaire avec la réalité. Un jour, ta sœur a reçu son Animo, tu étais tellement jalouse de ne pas en avoir un à toi, que tu lui avais colorié les plumes en vert, la couleur détestée de ta sœur ! Puis, tu as fait croire au monde entier que tu étais sourde, juste pour que l'on s'occupe plus de toi. Mais pauvre idiote, tu ne peux pas duper les sorciers, *« Un besoin, un Animo »* slogan du ministère !

Il s'interrompit pour respirer profondément puis il reprit sa tirade.

— Ta jalousie t'a détruit. Tu enviais à ta sœur ce que tu n'avais pas et ce que tu ne seras jamais. Tu as accaparé son Animo, son prénom, sa surdité, tu n'es même plus toi, tu n'es l'ombre que d'elle-même. C'est toi qui aurais dû mourir cette nuit-là, pas elle ! Pour me pardonner, pour ta sœur, je vais les réunir.

L'homme tendit sa baguette en direction du perroquet et s'écria :

— Aniletum.

Au même moment, Océane brandit sa baguette magique et se mit à hurler à son tour :

— Obstructio.

Un voile transparent jaillit de la baguette d'Océane et se mit entre elles et Ignace comme une protection contre son sortilège qui n'atteignit pas Mavoix.

— Madame a progressé dans le maniement de la baguette à ce que je vois, dit Ignace avec son large sourire. Mais à part bloquer de simples sortilèges, saurais-tu faire autre chose ? EXPE…

Marie-Ange se mit entre Ignace et Océane, baguette à la main, elle la fit tournoyer sans prononcer un seul mot en direction de l'homme. Ignace lâcha Jocelyne et recula de cinquante centimètres sans pouvoir faire quoi que ce soit, ni même finir son sortilège.

— Ah ah ah… tu t'es entourée d'amies sorcières et qui plus est une Cogimagus ! Excellent, vraiment excellent ! Je ne pensais pas autant m'amuser ce soir, dit Ignace dont le sourire avait disparu.

Lorraine et Océane se mirent au même niveau que Marie-Ange, baguette magique à la main, elles pointaient ces dernières en direction d'Ignace. Les quatre Animo s'étaient également joints à elles en position d'attaque. Au même moment, Jocelyne rampa sur le sol pour échapper à l'homme qui la tenait prisonnière.

— Laissez-nous tranquilles et partez ! C'est votre dernière chance, assura Lorraine.

— Pensez-vous me faire peur ? Vous ? Trois petites et sottes apprenties ! Vous êtes risibles !

— SCABERE ! s'écria Lorraine.

L'homme fit d'innombrables gestes comme s'il se débattait contre lui-même. Sur son visage, plusieurs marques de griffure se dessinèrent, laissant apparaître son sang qui se mit à couler le long de ses joues pour atteindre sa chemise d'un blanc éclatant.

— ARRÊTEZ ! cria-t-il. Vous voulez vraiment mourir ce soir ? Je ne joue plus avec vous ! La seule personne qui m'intéresse en cet instant c'est elle ! dit-il en pointant sa baguette magique en direction d'Océane. TURBINIS VASTI !

Une mini tornade jaillit de sa baguette, qui en s'approchant des trois femmes ne cessait d'augmenter considérablement. La poussière qui

s'était installée sur les poutres, les meubles et le sol de la pièce se décolla et envahit la salle, des feuilles de papier tournoyèrent, le vent formé par la tornade s'engouffrait dans les cheveux de Marie-Ange, Lorraine et Océane, les chaises se renversaient les unes après les autres, le tout les empêchant de voir distinctement ce qui se passait autour d'elles.

Lorraine réussit à rattraper au vol Petitetête et Mavoix qui tournoyaient aux abords de la tornade. Le chat quant à lui s'agrippa avec force sur la jambe de Marie-Ange en enfonçant ses griffes dans sa cuisse droite. Une douleur intense la saisit ce qui la fit réagir. Marie-Ange leva alors son bras et propulsa la tornade d'un coup de baguette magique sur l'homme qui s'écrasa contre le mur situé derrière la scène de spectacle.

La tornade disparut aussi vite qu'elle était arrivée. Ignace se releva d'un bond le visage offusqué d'avoir été humilié par une apprentie et vit Jocelyne qui montait discrètement les marches de sa maison. Il plissa les yeux et s'écria en agitant sa baguette magique en sa direction :

— Homine Volare.

Jocelyne se mit à voler jusqu'au plafond, ses cris résonnaient dans toute la bâtisse, elle s'agitait, donnait des coups dans les murs, suppliait pour qu'on la fasse redescendre, en l'espace d'une seconde elle était passée du sol au plafond. Ignace le bras en l'air en direction de Jocelyne avec dans sa main sa baguette magique, regarda Marie-Ange, Lorraine et Océane, sourit d'un air radieux puis en effectuant un petit coup de baguette, Jocelyne tomba la tête la première sur le carrelage de la maison. Elle ne bougeait plus et du sang se répandit progressivement sur le sol.

— NOOOOOOON, cria Océane qui se précipita sur le corps sans vie de Jocelyne.

— Encore une de moins, dit-il en souriant. Ils meurent tous un par un. Dès qu'ils te côtoient, ils sont destinés à mourir.

L'homme se rapprocha lentement d'Océane, qui ne bougea pas. Elle attendait là, sa main caressant tendrement le visage de Jocelyne, qu'il lui inflige le sortilège mortel. Elle était résignée, pour elle son heure était arrivée. Ignace d'un coup de baguette ouvrit la porte d'entrée et fit sortir les quatre Animo, suivi de Marie-Ange et de Lorraine qui furent expulsées de la maison sans rien pouvoir faire. La grande porte se referma aussitôt, Marie-Ange et Lorraine se jetèrent sur la poignée, l'une essaya de toute ses forces d'ouvrir la porte, pendant que l'autre effectuait plusieurs sortilèges sans aucun succès, cet enchantement dépassait leurs faibles compétences en magie. Les yeux rivés sur le guichet qui laissait entrevoir l'intérieur de la maison, Marie-Ange et Lorraine voyaient Ignace s'approcher lentement de leur amie, elles

criaient, tapaient sur les vitres, mais Océane resta statique, elle n'avait pas peur.

— Un jour… tu mourras, Ignace… et tout cela sera fini, dit-elle avec froideur.

— Détrompe-toi… Je ne suis pas seul ! Nous sommes des millions à vouloir tous vous éradiquer, vous les enfants des non-sorciers. Vous êtes faibles face à nous… vous serez toujours faibles ! Le vrai pouvoir est seulement pour les vrais sorciers.

— Tu te crois pur Ignace ? dit-elle en tournant son regard vers l'homme qui la menaçait de sa baguette magique. La pureté n'est pas dans le sang, mais dans le cœur. Je suis une sorcière que cela te plaise ou non. Même si je meurs aujourd'hui, j'ai contrairement à toi une âme, et qui plus est une âme de sorcière.

Le visage d'Ignace se crispa face au regard méprisant qu'Océane lui opposait. Après une incantation, Océane ne maîtrisait plus son corps qui se détacha du sol, Ignace la contrôlait.

— Es-tu prête à mourir ? Es-tu prête à rejoindre ta pauvre sœur, tes pauvres parents, ta mère adoptive, tous ceux que j'ai tués avant toi ?

La baguette déjà brandie, il rapprocha son visage contre le sien, la regarda comme si c'était la dernière fois, prit une grande respiration, puis :

— Everto ! s'écria Héloïse en sortant des toilettes.

Le bras de l'homme fut projeté vers l'arrière, ce qui expulsa sa baguette à l'autre bout de la pièce.

— Everto ! s'écria de nouveau Héloïse.

L'homme fut propulsé au travers de la salle, emportant avec lui les quelques sièges de spectateurs encore debout.

— Océane lève-toi, allez lève-toi ! cria-t-elle en tirant le bras d'Océane qui était tombée au sol.

— Tu m'as sauvé la vie, dit Océane les yeux grands ouverts choquée de voir apparaître Héloïse.

— Allez Océane, il faut qu'on bouge !

Héloïse mit le bras d'Océane autour de son cou et l'aida à se relever. Au même instant, Marie-Ange et Lorraine ouvrirent la porte et se précipitèrent pour aider Héloïse afin de sortir le plus rapidement de cette maison.

— Effligo ! cria Ignace en pointant sa baguette, qu'il venait de récupérer à l'autre bout de la pièce, en direction des deux femmes.

— Mortificare ! cria une voix d'homme lointaine.

Marie-Ange, Lorraine et Océane se retournèrent et virent le corps d'Ignace qui se décomposait en mille morceaux pour finalement disparaître. Au même instant, Héloïse tomba sur ses genoux, le visage devenu blanc, des larmes de sang coulaient sur ses joues. Elle regardait derrière ses amies deux inconnus qui s'éclipsèrent avant

même qu'elle puisse les interpeller.

— Héloïse ! Héloïse ! Tu m'entends, cria Lorraine inquiète.

— Il était là, répondit-elle lentement.

— Qui était là ? QUI ? s'exclama Marie-Ange.

— Il est temps que tu retournes chez toi, Marie-Ange, souffla Héloïse.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Pour une fois… écoutez-moi, dit Héloïse le souffle coupé. Je l'ai bien reconnu… sur la photo…

Héloïse s'effondra sur le sol devant la porte d'entrée de la maison, son sang avait taché les chaussures blanches que ses amies lui avaient offertes le matin même.

— Héloïse, viens avec nous ! Allez lève toi ? cria Océane accroupie à côté d'elle.

Pendant une seconde qui parut une éternité, Marie-Ange resta immobile debout devant le corps inerte de son amie. Elle regarda son visage, ses yeux grands ouverts dénués d'expression, ses lèvres entrouvertes, les larmes de sang qui séchaient sur ses joues blanches. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un mort, mais la douleur était toujours aussi intense.

— On devrait y aller, dit calmement Lorraine en regardant les lumières qui s'allumaient les unes après les autres dans les appartements avoisinants.

— On ne va pas la laisser là ! s'écria Océane les yeux remplis de larmes.

— Que se passe-t-il ? demanda un homme en caleçon qui était sorti sur son balcon.

— On n'a pas le choix, dit Marie-Ange en tirant par le bras Océane.

Océane replaça une des mèches de cheveux d'Héloïse derrière son oreille, se leva et caressa la tête du chien d'Héloïse qui geignait devant le corps inerte de sa maîtresse. Les trois femmes partirent en courant emportant sous leurs bras leurs Animo, mais en se retournant Océane prit conscience que le chien n'avait pas bougé.

— Mon gros loup ! Allez, viens avec nous, il n'y a plus rien à faire, dépêche-toi ! cria Océane.

Le chien se mit à hurler, suivi par les hurlements des chiens du quartier qui durent réveiller tout le voisinage. Il lécha le visage d'Héloïse comme pour lui dire un dernier au revoir et rejoignit en trottant la tête baissée Marie-Ange, Océane et Lorraine qui fuyaient sans se retourner.

CHAPITRE QUATORZE
La magie existe toujours

Un brouhaha se fit entendre à l'intérieur des remparts d'Avignon, mélangeant cris, indignation, pleurs, colère, toute la ville fut réveillée en un instant. Marie-Ange et Lorraine couraient derrière Océane qui parcourait hâtivement les ruelles en évitant les habitants qui sortaient les uns après les autres de chez eux.

— La porte principale est juste là ! dit Océane en montrant du doigt une ouverture dans les remparts.

Océane courait de plus en plus vite, Marie-Ange et Lorraine peinaient à la rattraper, mais à l'embranchement d'une rue, elle s'arrêta brutalement. Marie-Ange et Lorraine la heurtèrent et toutes tombèrent sur le sol.

— Pourquoi t'es-tu arrêtée ainsi ? demanda Lorraine en fronçant les sourcils de douleur tout en caressant son coude.

— Silence ! chuchota-t-elle sèchement. Vous voyez la ruelle sombre devant nous ?

— Oui… répondit-elles à l'unisson.

— Alors, relevez-vous doucement et courez-y !

Les trois femmes se relevèrent et toutes coururent le dos courbé en direction de la ruelle adjacente.

— Que se passe-t-il Océane ? demanda Lorraine

— Il y a deux personnes dans la rue qui marchent tranquillement, un homme et une femme, répondit Océane.

— Oui, mais les rues ne sont jamais désertes en plein festival ! C'est toi qui nous l'as dit, affirma Lorraine d'une voix inquiète.

— Certes, dit Océane en reprenant une grande respiration puis poursuivit. Mais eux… c'est le ministère !

— Quoi ? s'exclama Marie-Ange en regardant discrètement dans la rue principale.

Elle vit alors à quelques mètres d'elles, un homme et une femme marchant tranquillement, vêtus entièrement d'une longue cape noire qui caressait le sol.

— Comment peux-tu en être certaine ? demanda Marie-Ange en regardant de nouveau ses amies. Ils ne ressemblent pas à ceux que j'ai déjà croisés.

— Tu as déjà croisé les grands maîtres qui travaillent au ministère, toi ? dit Océane en ouvrant grand ses yeux. C'est impossible !

— Je pense oui ! Quand je suis allée au Locus pour valider mon apprentissage ? C'était eux, non ?

— Ils étaient en blanc, n'est-ce pas ? demanda Océane.

— Bien sûr, comme toutes les personnes qui y travaillent. Et là, ils sont vêtus de noir !

— Marie-Ange… les personnes travaillant pour le ministère sont en blanc par souci d'égalité, ainsi nous ne pouvons pas différencier les sorciers et les non magiques. Il y a qu'une seule exception : les Grands Maîtres. Eux travaillent pour la police judiciaire magique, ils ont gardé la tenue dite traditionnelle des magiciens. Et c'est le seul service où la présence de non-sorciers est interdite. Tu te doutes pourquoi ?

— Ils se moquent des procédures, dit nerveusement Lorraine en s'approchant peu à peu de la grande rue.

— Si les non-sorciers avaient tant hésité à s'immiscer dans nos histoires magiques, c'était principalement dû à ce service, poursuivit Océane. Des histoires horribles se sont dites, certains ont même été inculpés pour avoir participé aux massacres des sorciers non partisans de leurs groupements, vaincus en 1998 mais pourtant ils sont toujours là. Comment tu peux être si douée en sortilège et être aussi inculte sur le monde la magie ?

— Je suis désolée de vous interrompre, dit Lorraine qui avait discrètement regardé dans la rue principale d'une voix douce, mais ils arrivent vers nous.

— Courez ! Courez ! Courez ! chuchota précipitamment Océane.

Marie-Ange, Lorraine et Océane se mirent alors à courir le plus vite possible vers le fond de la ruelle. L'obscurité était telle qu'elles ne voyaient pas à plus de dix mètres devant elles. La peur au ventre, elles continuaient de courir, mais arrivées à l'encoignure de cette rue qui formait un L, toutes trois s'arrêtèrent.

— C'est un cul-de-sac ! s'exclama Lorraine.

— Mince… Mince… Mince… comment allons-nous faire ? Je n'ai plus d'idée, dit nerveusement Océane qui ne voyait aucune issue.

Lorraine et Océane se retournèrent et tendirent leurs bras munis de leurs baguettes magiques vers le coin de la ruelle pour se préparer à une nouvelle attaque. Marie-Ange à contrario de ses amis ne disait rien et s'approchait lentement d'une porte en bois massif sur laquelle son chat se faisait tranquillement les griffes. Elle essaya de tourner le tirant, mais rien ne se produisit.

— Mais Marie-Ange, que fais-tu ? demanda Lorraine abasourdie.

— Je connais ici… Je suis déjà venue… j'en suis persuadée ! dit doucement Marie-Ange en reculant pour mieux voir la façade où un digicode était scellé.

— Marie-Ange vient avec nous tout de suite ! Ils arrivent ! ordonna Lorraine.

Le silence dans la ruelle s'estompa laissant place à des bruits de pas qui y résonnaient de plus en plus fort. La main de Lorraine serrait un

peu plus sa baguette à chaque nouveau pas.

— Marie-Ange ! ordonna Océane.

— 3945A, marmonna-t-elle.

Marie-Ange se précipita vers le digicode est appuya fortement sur les touches 3. 9. 4. 5. A., un son aigu sortit du haut-parleur et la porte s'ouvrit.

— Lorraine, Océane venez ! chuchota Marie-Ange en leur adressant un signe de la main.

Lorraine et Océane se regardèrent avec un air soulagé, la suivirent à l'intérieur et refermèrent lentement la porte d'entrée pour que le bruit n'interpelle pas la femme et l'homme qui étaient vraisemblablement à leur recherche.

Elles restèrent silencieuses un long moment, puis entendirent deux voix de l'autre côté de la porte.

— *« J'avais cru voir…*

— *Tu sais très bien que tu ne supportes pas la téléportation ! À chaque fois, tu as des hallucinations Patricia….*

— *Tu as raison…*

— *Repartons sur la grande route… »*

— Ouf c'était moins une, souffla Lorraine.

— Marie-Ange, comment as-tu su le code d'entrée ? demanda Océane en fronçant les sourcils.

— Je n'en ai aucune idée, dit-elle en avançant dans une cour intérieure. Mais je connais cet endroit… peut-être en rêve… Je ne sais pas.

Les trois femmes regardèrent autour d'elles et virent un magnifique jardin clôturé par les maisons qui l'entouraient. Au milieu de celui-ci, une fontaine en pierre blanche dont l'eau s'échappait des mains jointes d'un ange assis en tailleur surplombait l'espace ceint de murs couverts de lierres. La lune éclairait encore faiblement le sol quand les premiers rayons du soleil apparurent sur les pierres. L'odeur de la rosée caressait les narines des trois femmes, cet endroit était tout aussi somptueux que magique. Marie-Ange s'avança avec certitude vers l'une des trois portes situées sur l'un des côtés du jardin. Elle leva le pot de fleurs placé devant l'entrée, prit une clef cachée en dessous de celui-ci et l'enfonça dans la serrure. Avant même qu'elle ne la tourne, Lorraine l'interrompit :

— Comment peux-tu être certaine que personne ne soit à l'intérieur ?

— Tu laisserais un double de la clef de l'entrée sous un pot de fleurs, si tu étais à l'intérieur toi ? demanda Océane.

Marie-Ange ne prêta pas davantage attention à Lorraine comme si

elle avait fait ce geste des centaines de fois. Elle tourna la clef dans la serrure qui entrebâillât la porte puis l'ouvrit doucement sans faire de bruit. Océane et Marie-Ange pénétrèrent dans la maison suivies du chat, de Petitetête, de Grosloup et de Mavoix.

— Faites attention à vous, chuchota Lorraine qui était restée seule sur le pas de la porte.

— Mon Dieu, ça, c'est de la magie ! s'exclama Océane les yeux émerveillés.

En entendant ces mots, Lorraine se précipita vers ses amies et vit un petit séjour très éclairé par les premières lueurs du jour. Le crissement d'une craie sur un tableau attira son intention et elle découvrit sur l'un des murs une ardoise suspendue où la craie était en train de tracer « *Bienvenue à vous, Marie-Ange, Océane et Lorraine* ». Puis l'un des placards de la cuisine s'ouvrit et trois verres sortirent l'un après l'autre pour prendre place sur le plan de travail. Le réfrigérateur s'ouvrit à son tour et une bouteille d'eau fraîche versa un peu de son contenu dans chacun des verres. Toutes trois en prirent un et le burent avec hâte, la course les avait assoiffées. Sur le sol, trois gamelles de croquettes différentes tant qu'à leurs tailles qu'à leur contenu avaient déjà bien été entamées par le chat de Marie-Ange, Grosloup et Petitetête. Au-dessus d'eux, Mavoix dévorait une boule de graines en en laissant tomber quelques-unes sur la tête du chat qui feulait de colère à chaque fois. Sur les autres murs de nombreuses citations apparaissaient puis disparaissent les unes après les autres :

« À ceux qui ont besoin d'un instant pour survivre. J.K. »,

« Toi qui es là, ne part pas, repose-toi, car dehors ils n'attendent que toi, M.B. »,

« Il y a ces week-ends répétitifs, sans importance qui tombent dans l'oubli et puis il y a ces week-ends décisifs où nos vies se jouent, M.D. »,

« Rien n'est fini, puisque tout commence, L.R. ».

— Où sommes-nous ? demanda Lorraine.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Marie-Ange.

— Soit tu es possédée, soit tu es déjà venue ici, dit Océane à Marie-Ange. Je pencherais pour la deuxième solution, mais c'est vraiment étrange que tu ne t'en souviennes pas.

— Qu'est-ce qui est étrange ? Tout le monde a des oublis ! s'énerva Marie-Ange.

— Oui, mais pas aussi énorme. Cela ressemble soit à de l'Alzheimer, soit à un sortilège d'amnésie, répondit Océane.

— Arrête avec tes suppositions ! Tu…

La pendule sonna 6 heures du matin. Au même instant, un claquement sec retentit vers la porte d'entrée, le journal du jour y avait été inséré, interrompant Marie-Ange devenue rouge de colère. À

la vue du magazine qui traînait sur le sol, Océane accourut pour voir le livreur qui l'avait déposé. Elle ouvrit la porte, mais il n'y avait personne, seul un sac volait à un mètre au-dessus du sol. Des journaux s'en échappaient pour se glisser seuls sous les autres portes qui entouraient le jardin. Marie-Ange et Lorraine la rejoignirent :

— Mon Dieu ! C'est ça la vraie magie ! dit Lorraine fascinée.

Les trois femmes étaient subjuguées par ce qui se produisait devant elles, jamais elles n'avaient vu de la pure magie, de la belle magie. Elles avaient seulement pu apprécier les sortilèges qu'elles avaient appris avec leurs protecteurs ou au locus. En voyant toute la magie qui les entourait, elles prirent conscience qu'avec le temps elle avait finit par disparaître peu à peu.

Elles s'installèrent toutes trois dans le canapé qui s'était transformé en lit gigantesque entre temps. Océane tendit son bras et récupéra le journal qui était toujours sur le sol puis lu le titre :

— Double meurtre en plein festival.

Marie-Ange, Lorraine et Océane se regardèrent les yeux grands ouverts d'effroi.

— Continue, dit sèchement Marie-Ange dont la colère envers Océane ne tarissait pas.

Lorraine prit sa baguette magique, posa l'extrémité de celle-ci sur une icône représentant une baguette lumineuse située juste en dessous du titre et une voix s'échappa instantanément du journal :

« *Cette nuit entre 3 h et 4 h du matin, selon les enquêteurs, deux femmes ont été exécutées à l'aide de la magie à leur domicile.*

C'était une soirée comme toutes les autres depuis 1960 et l'ouverture de sa maison pour le festival. Jocelyne Martin avait fermé son théâtre "Ce soir on joue" après la dernière représentation de la journée et était restée dans sa demeure comme chaque soir.

Mais la nuit dernière, cette routine a basculé dans la tragédie. Il est un peu plus de 2 h du matin lorsqu'un homme s'introduit dans sa maison saccageant tout sur son passage. Le voisinage a été alerté par les cris et les bruits sourds s'échappant du domicile.

La femme a été littéralement propulsée vers le plafond de plus de trois mètres de haut avant de retomber sur le sol, la boîte crânienne complètement enfoncée. Jocelyne Martin est morte sur le coup, puis ce fut le tour d'une jeune femme dont nous ne connaissons pas l'identité qui en s'enfuyant a été tuée par l'un des sortilèges de mort.

L'homme n'a pas été revu depuis son entrée dans la bâtisse, mais trois femmes ont été vues s'enfuyant du domicile sans rien voler. Depuis, plusieurs personnes ont été interrogées, sans résultats probants. Trois portraits robots ont été établis, sans donner de résultat dans la base de données du ministère de la magie mixte. Selon plusieurs témoins les trois

femmes recherchées seraient complices de meurtre, l'une des femmes ayant été vue achever la jeune femme inconnue. Elles seraient parties en compagnie d'un perroquet, d'un chat gris, d'un furet et d'un énorme chien blanc.

Une enquête a été ouverte, si vous voyez ces visages merci de contacter directement le ministère de la magie mixte au numéro 19. »

— Complice de meurtre ! s'exclama Océane. Je lui ai juste remis une mèche de cheveux.

— C'est la seule excuse qu'ils ont trouvée pour dévoiler nos visages à un maximum de personne, dit Marie-Ange.

— Vous ne trouvez pas qu'ils m'ont fait un gros nez ? demanda Lorraine.

— Non, tu as un gros nez ! répondit sèchement Océane.

Un bref silence suivit puis Marie-Ange, Océane et Lorraine se mirent à rire. Elles étaient épuisées autant physiquement que mentalement et avaient perdu le contrôle de leurs nerfs qui lâchèrent sous la pression de cette nuit horrible. Un nouveau silence, plus prolongé suivit, puis :

— On fait quoi maintenant ? demanda Lorraine en s'allongeant sur le lit les yeux rivés sur le plafond qui scintillait d'étoiles.

— On attend, dit Marie-Ange qui fit de même.

— Qu'est-ce que l'on attend ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Océane, une idée peut-être ?

— On va à Paris ! affirma Océane en posant le journal sur le sol.

Les deux femmes la regardèrent.

— Avez-vous oublié ce qu'a dit Héloïse ? Tu dois retourner chez toi Marie-Ange et sans plus attendre ! dit avec force Océane.

— Et qu'est-ce qui te dit que c'est la bonne solution ? demanda Marie-Ange.

— Elle savait sûrement quelque chose que nous ignorons, affirma Lorraine.

— Et cela doit correspondre à la voix que nous avons entendue ce soir, dit Océane.

Les deux femmes la regardèrent avec incompréhension puis elle poursuivit :

— Vous l'avez entendue n'est-ce pas ? Je ne suis pas la seule à l'avoir entendue ? Ne me dites pas que vous n'avez rien entendu ?

— Je t'assure que non, répondit Marie-Ange.

— Bon… Je veux bien avoir développé mon ouïe en me faisant passer pour une personne malentendante pendant des années, mais vous l'avez au moins vu ? se scandalisa Océane en s'asseyant sur le lit.

— Vu quoi ? demanda Marie-Ange.

— Quelqu'un nous a aidées cette nuit, dit Océane en prenant une

profonde respiration. Quelqu'un a envoyé un sortilège à Ignace pour qu'il se désagrège. Ce n'était ni toi Marie-Ange… ni toi Lorraine… ni moi !

— J'ai entendu la voix d'un homme qui a prononcé distinctement l'un des sortilèges de mort, juste avant qu'Ignace ne disparaisse, dit lentement Lorraine qui regarda Océane comme quelqu'un qui venait de comprendre quelque chose qu'elle avait sous ses yeux depuis longtemps.

Marie-Ange baissa la tête, en effet, même si elle n'avait rien vu, ni même entendu, Ignace n'aurait pas pu se désintégrer de cette façon sans le sortilège d'un sorcier puissant. Lorraine se mordit les lèvres, prit une grande respiration et dit :

— Elle a raison Marie-Ange, nous devons rentrer !

— Pourquoi affirmes-tu cela maintenant ? demanda Marie-Ange.

— Pour rien.

Lorraine se retourna face au mur comme pour dormir et lut l'une des nombreuses citations qui s'y affichaient :

« La vérité n'est jamais très loin, elle est en toi ! AG »

— Lorraine a raison ! dit Océane. On devrait se reposer avant de repartir. Il y aura plus de monde dans les rues cet après-midi, on arrivera à s'échapper facilement.

Marie-Ange et Océane s'endormirent rapidement avec l'envie d'oublier juste un instant cette nuit et la perte tragique d'Héloïse. Lorraine quant à elle attendit que ses amies soient endormies, puis se retourna pour regarder longuement Marie-Ange. Tout devint clair dans son esprit, tous ses doutes avaient disparu, elle en était certaine, c'était bien elle.

Lorraine ne sut jamais si elle s'était réellement endormie cette fois-là. Quand elle ferma les yeux, elle eut l'impression de s'engouffrer dans un espace hors du temps, elle ne pouvait faire aucun geste, aucun son ne sortait de sa bouche, elle était juste spectatrice de ses pensées. Dans ce rêve, elle aperçut Amandine entourée de deux hommes tout vêtus de noir qui la menottaient par les mêmes lanières magiques transparentes qu'elle avait eues avant son placement au Locus. Les murs d'un ocre orangé, placardés de masques et de statues africaines, Lorraine reconnut immédiatement le domicile d'Amandine. Les deux hommes attrapèrent cette dernière par chacun de ses bras, elle ne se débattait pas, mais avant de disparaitre son regard croisa celui de Lorraine. Celle-ci ressentit une sensation bizarre, à la fois désagréable et envoutante, elle avait l'impression qu'elles se regardaient véritablement, comme si le regard d'Amandine était devenu une réalité, puis elle entendit sa voix :

— *« À l'histoire contée où tes larmes ont coulé, la femme que tu as*

rencontrée dans ton cœur est estimée, l'homme retrouvé, vous serez protégées. ».

— À qui parles-tu ? cria l'un des hommes en tirant les longs cheveux d'Amandine dont le cou fut projeté en arrière.

Amandine ne répondit pas et ses yeux restèrent fixés vers ceux de Lorraine. Puis sans un son, elle articula : *« trouve-le »*.

Lorraine se réveilla en sursaut, le visage et le t-shirt trempés de sueur, elle ouvrit les paupières et vit Marie-Ange et Océane assises sur une table suspendue dans les airs dégustant un copieux petit-déjeuner sans dire un mot.

— As-tu bien dormi Lorraine ? demanda Marie-Ange.

— Ça fait longtemps que vous êtes levées ?

— Environ deux heures, tu dormais tellement bien que l'on n'a pas voulu te réveiller.

— En fait si ! Nous avons essayé, mais tu ne réagissais pas donc nous avons abandonné, rétorqua Océane qui engloutissait un croissant qu'elle venait de tremper dans son café.

— Il fait chaud, non ? demanda Lorraine en essuyant son front dégoulinant de sueur.

— Pas tant que ça, dit Océane.

— Tu vas bien Lorraine ? demanda Marie-Ange en fronçant ses sourcils.

Lorraine ne répondit pas. Elle se leva et vit derrière ses amies une porte entrouverte, la salle de bain qui n'existait pas encore le matin même. Elle s'y dirigea et sans un mot s'y enferma. Le tiroir situé sous le lavabo s'ouvrit et une serviette de toilette en sorti, avec une petite bouteille de gel douche et une autre de shampoing. Le tout se déposa tranquillement sur la cuvette des toilettes.

Marie-Ange et Océane quant à elles, avaient repris leur silence tout en continuant de manger leur petit-déjeuner. Pendant un long moment, aucune d'elles ne dit un mot, mais Marie-Ange rompit le silence :

— Océane ?

— Hum, grommela Océane sans lever la tête de son petit-déjeuner.

— Sais-tu ce que c'est toi, un Cogimagus ?

Lorraine ouvrit la porte au même moment, propre et habillée d'une tenue qui était apparue dans la salle de bain pendant qu'elle se brossait les dents.

— C'est un pouvoir de plus en plus rare, dit Lorraine en attrapant un croissant sur la table.

— Les Cogimagus connus sont de très grands sorciers, de très très grands sorciers, mais…, s'interrompit Océane les yeux toujours rivés sur sa tasse de café vide.

— Mais quoi ? demanda Marie-Ange.

— Ils n'ont pas tous été du bon côté, dit Lorraine en s'asseyant sur une chaise qui venait d'apparaître.

— Tu veux dire la majorité d'entre eux ! affirma Océane en levant sa tête en direction de Lorraine.

— Je ne comprends pas, expliquez-moi.

— Les Cogimagus sont des sorciers dont la force principale est leur esprit.

Marie-Ange, qui n'avait pas compris un mot de ce que venait de lui dire Océane, fronça les sourcils.

— Quand tu auras pris conscience de ta force mentale, tu n'auras plus besoin de baguette magique pour lancer des sortilèges, dit Océane en dirigeant son regard sur celui de Marie-Ange.

— Tu as remarqué Marie-Ange que contrairement à nous, tu as juste à tendre ta baguette en direction de ta proie et sans dire un mot un sortilège en sort ?

— Les sorciers ont tous cette faculté, non ? demanda Marie-Ange en regardant Lorraine et Océane d'un air surpris.

— Non, ce n'est pas donné à tout le monde de contrôler la magie avec la pensée ! affirma Océane.

— Mais vous l'aviez remarqué depuis longtemps ? demanda Marie-Ange.

— La toute première fois où nous avons combattu ensemble à l'aéroport, affirma Lorraine.

— Et moi, quand tu as combattu contre Joshua au Locus, dit Océane.

— Vous le saviez et vous ne m'avez rien dit ? s'offusqua Marie-Ange.

— Pour ma part, je suis désolée, dit Lorraine. Mais cela paraissait tellement évident que je pensais que tu étais au courant.

— Bien sûr que non ! Comment aurais-je pu le savoir ?

— Marie-Ange, tu es sûrement l'apprentie la plus douée que je connaisse, mais je me répète, tu ne connais vraiment rien sur le monde de la magie.

— Je ne sais pas comment le prendre, sourit Marie-Ange.

— Prends-le comme un compliment, dit Océane qui lui sourit à son tour.

— Sans vouloir vous interrompre, dit Lorraine. On ne devrait pas tarder non ?

— Nous y allons, affirma Océane en se levant de sa chaise.

Elle avait à peine fini sa phrase que la cuisine s'affola. Le réfrigérateur, les portes, les tiroirs, la boîte à pain, tous s'ouvraient et se refermaient. Sur le plan de travail, trois morceaux de pain avaient été coupés en deux. À droite, un fouet frappait des œufs dans un bol pendant qu'une bouteille d'huile, du sel et du poivre les

assaisonnaient, afin de réaliser une mayonnaise maison. À gauche, un couteau coupait rapidement des tomates, des oignons, du fromage et du jambon. Puis les ingrédients se mirent un à un dans les morceaux de pain qui se refermèrent et furent chacun enveloppés d'un papier d'aluminium.

— C'est incroyable ! s'exclama Lorraine.

Les trois femmes regardaient béatement la scène qui continuait à défiler devant leurs yeux. Un grand sac en papier s'ouvrit au milieu du plan de travail, les sandwichs, des bouteilles d'eau, mais également de petits paquets de croquettes pour chat, pour chien, puis pour furet et des graines pour perroquet s'y regroupèrent avant que le sac se referme.

Marie-Ange le prit et en regardant le plafond, dit d'une voix enjouée :

— Merci beaucoup pour toutes ces intentions.

— Elle parle à qui ? demanda inquiète Lorraine en regardant le plafond.

— Quand je dis qu'elle ne connaît pas grand-chose en la magie, ce n'est pas une blague ! dit Océane avec un petit rire.

À leur départ, le tableau noir s'effaça et le crissement de la craie retentit dans le salon. Il était maintenant écrit « *Bon voyage à vous, embrassez la Dame de fer pour moi* ». À la fermeture de la porte d'entrée, un vacarme retentit à l'intérieur avec le bruit sourd d'un aspirateur.

— OK ! dit distinctement Marie-Ange qui sentit une vague de panique l'envahir. Maintenant que faisons-nous ? Nous ne sommes rien qu'ici… dans cette cour… envahie de sorciers… et la grande majorité d'entre eux a vu notre avis de recherche pour meurtre comme tout le monde d'ailleurs.

— Vous me faites confiance ? coupa Océane qui avait vu la peur dans les yeux de Marie-Ange.

— À vrai dire, non ! Mais avons-nous le choix ? demanda Lorraine avec un ton de moquerie pour détendre l'atmosphère.

— À quoi penses-tu ? souffla Marie-Ange.

— Colore capillus, dit Océane en tendant sa baguette en direction des cheveux de Marie-Ange qui devinrent rouge vif. Colore capillus, continua-t-elle en pointant sa baguette sur ses cheveux qui devinrent rose vif.

— Ah non ! Là, je ne rigole plus. Ne me teins surtout pas les cheveux, s'écria Lorraine en regardant froidement Océane.

— OK… Alors… Abrado Capillus !

— Oh ! Mon Dieu, dit Marie-Ange en mettant ses deux mains sur sa bouche.

— Tu n'as pas osé ? s'énerva Lorraine.

Océane lui sourit gentiment et Lorraine accourue à la fontaine pour voir son reflet dans l'eau. Elle n'avait plus aucun cheveu sur la tête.

— Mes cheveux, dit-elle en mettant ses mains sur son crâne nu.

— Ne t'énerve pas, l'interrompit Océane en mettant ses mains sur les épaules de Lorraine. Nous avons une heure avant qu'ils redeviennent normaux.

— Penses-tu réellement que cela suffît à ne pas se faire repérer ? demanda d'un air douteux Marie-Ange.

— Surtout avec des couleurs et une coupe pareille, dit Lorraine en continuant de caresser son crâne nu.

— Plus c'est gros, plus on y croit ! affirma Océane. D'ailleurs…

Océane s'interrompit et regarda autour d'elle, sur le mur d'une maison de grands morceaux de carton sur lesquels étaient collées des affiches de spectacles étaient appuyés, puis elle poursuivit :

— Vous avez déjà fait l'homme-sandwich ?

Les deux femmes en fronçant les sourcils firent non de la tête sans comprendre où elle voulait en venir. Océane s'approcha de la maison et attrapa deux cartons placardés de l'affiche d'un spectacle. Elle mit l'un des cartons sur le ventre de Lorraine qui couvrait de ses genoux jusqu'à ses aisselles et l'autre de la même taille sur son dos, puis sortit sa baguette magique et dit :

— Illigo.

Un morceau de ficelle apparut et attacha les deux affiches entre elles, au niveau des épaules et au niveau des côtes de Lorraine qui fût recouverte de part et d'autre. Océane fit de même pour Marie-Ange et pour elle en dernier.

— Nous sommes maintenant des femmes-sandwiches, dit fièrement Lorraine.

— Nous allons faire la publicité de, dit Marie-Ange avec un air de dégoût en lisant l'affiche du spectacle placardé sur son ventre, *« Tais-toi et crie »* de Jacques Ferdinand.

— Quelqu'un le connaît ? demanda Lorraine qui paraissait très impliquée.

— Non, mais… on s'en fiche… non ? hésita Océane qui regarda Marie-Ange en haussant les épaules.

— Ne devrions-nous pas prendre des prospectus aussi ? demanda Lorraine qui souriait à pleines dents en levant fièrement un paquet de flyers qu'elle avait trouvé sur le rebord d'une fenêtre.

Océane prit une grande respiration, secoua la tête et dit :

— Très bonne idée. Tu… tu prends ton rôle très à cœur !

— Toujours, affirma-t-elle fièrement.

— On fait quoi d'eux ? demanda subitement Marie-Ange.

Petitetête, Mavoix, Grosloup et le chat de Marie-Ange les

regardaient s'agiter intrigués, tous assis sur le bord de la fontaine.

— Mavoix, tu voles jusqu'à l'entrée principale. Petitetête, tu te caches sous les vêtements de Lorraine… le chat… Il faudrait vraiment que tu donnes un prénom à ce chat Marie-Ange ! s'indigna Océane en continuant de donner ses ordres. Tu vas jusqu'à l'entrée en passant par les toits et toi Grosloup, désolée, mais je n'ai pas d'autre choix.

Océane brandit sa baguette magique en sa direction. Tout en gémissant, le chien d'Héloïse s'allongea de tout son long sur le côté et plaça l'une de ses pattes sur ses yeux.

— COLORE CAPILLUS ! s'écria Océane.

Le blanc éclatant du chien disparu pour laisser place à un pelage marron à poil court. Grosloup enleva délicatement sa patte et s'examina doucement, puis il se releva d'un bond et essaya d'attraper avec joie sa queue devenue beaucoup moins épaisse qu'à l'origine.

— Grosloup, pareil que les autres, tu pars sans nous attendre jusqu'à l'entrée principale. N'en profite pas pour voler ou quémander des restes dans les fastfoods, dit Océane en apercevant l'air un peu trop réjoui du chien dont les babines se recouvraient peu à peu de bave.

Ils sortirent tous dans la ruelle qu'ils avaient empruntée la nuit derrière et la traversèrent pour arriver jusqu'à la grande rue. Parvenus à celle-ci, chacun des Animo exécuta les ordres d'Océane à la perfection, puis Lorraine se mit à crier :

— Tais-toi et crie de Jacques Ferdinand, ce soir à 20 h 30 au Croiser théâtre ! Des larmes… Des rires… De la passion. Tenez madame, dit tendrement Lorraine en tendant un prospectus à une femme qui croisait son chemin.

Marie-Ange et Océane la regardaient avec admiration.

— Lorraine, elle prend un peu trop son rôle à cœur, non ? demanda Océane.

— Tu lui as dit : « Plus c'est gros, plus on y croit ». La preuve cela fonctionne, dit Marie-Ange en faisant un signe de tête en direction de Lorraine qui discutait avec un homme.

Marie-Ange et Océane s'approchèrent de Lorraine :

— C'est une pièce qui est différente dans tous les côtés, cela n'a rien avoir avec une pièce de théâtre traditionnelle. On parle d'une vraie histoire d'amour, une vraie comédie romantique comme on peut le trouver au cinéma. On s'attaque aussi à un sujet extrêmement grave et douloureux qui pourrait être traité d'une façon très triste et difficile. Il se trouve que c'est traité légèrement et comiquement, les gens sont morts de rire dans la salle. Vous devriez y aller, dit Lorraine en tendant un prospectus à l'homme.

— Vous m'avez dit 20 h 30, c'est cela ? demanda l'homme.

— Oui c'est cela.

— Je vais y réfléchir, mais vous m'avez donné envie d'aller voir cette pièce, merci beaucoup.

— C'est moi qui vous remercie, dit Lorraine en regardant l'homme s'éloigner.

— Tu leur racontes quoi aux personnes qui t'interpellent ? demanda Océane. Tu ne l'as jamais vue cette pièce de théâtre.

— Je leur raconte seulement ce que je sais, répondit Lorraine avec un sourire en montrant le verso du prospectus où était écrit le synopsis de la pièce. Puis j'improvise !

Marie-Ange et Océane commencèrent à lire le verso de leurs prospectus respectifs, puis l'instant d'après c'était elles qui criaient à l'unisson dans la grande rue en donnant des flyers du spectacle aux personnes qu'elles croisaient.

— Venez nous voir ce soir à 20 h 30, cria Marie-Ange.

— Tais-toi et crie, une pièce qui vous fera fondre le cœur, cria Océane.

C'était au tour de Lorraine de regarder ses amies qui se prenaient aux jeux des comédiens et d'oublier le temps d'un instant leurs vies qui depuis quelques jours ressemblaient à un mauvais rêve.

Elles mirent plus de trente minutes pour traverser la grande rue bondée en ce début de week-end. Arrivées derrière les remparts, elles se débarrassèrent de leurs attirails dans une grande poubelle et marchèrent un petit moment, le temps que leurs cheveux aient repris leurs formes et leurs couleurs habituelles.

— Savez-vous comment nous allons nous rendre à Paris ? demanda Lorraine qui ne cessait de passer les mains dans ses cheveux.

— En train ? demanda Marie-Ange qui se regardait dans le reflet de chaque voiture garée qu'elle rencontrait, pour être certaine qu'aucune mèche de ses cheveux ne soit restée rouge vif.

— Je n'ai plus un seul euro, répondit Océane qui attrapa la main de Lorraine avec fermeté pour éviter qu'elle ne la passe une énième fois dans ses cheveux.

— Je suis désolée, dit Lorraine avec un sourire forcé en retirant sa main de celle d'Océane. Mais moi non plus… Le covoiturage ?

— Toujours pas d'argent, répondit Marie-Ange en regardant autour d'elle comme si la rue déserte allait lui trouver LA solution.

— Oh… oh… j'ai une idée ! s'exclama fièrement Océane en pressant le pas.

Devant elles, un homme d'une soixantaine d'années vêtu d'un short de plage et d'une chemisette vert-kaki chargeait sa camionnette d'une petite valise noire. En moins d'une seconde, Marie-Ange et Lorraine comprirent rapidement la raison pour laquelle Océane avait pressé le

pas : la plaque immatriculée dans le 95, le département où Marie-Ange habitait.

— Océane, non ! dit Marie-Ange d'un ton sec.

— Je ne pense pas que cela soit une très bonne idée, ajouta doucement Lorraine.

— Bonjour Monsieur ! s'exclama Océane en levant son bras pour qu'il lui prête attention.

— Non, mais quelle idiote ! dit Marie-Ange les dents serrées.

— Vous remontez sur Paris ? demanda Océane.

— Oui, répondit l'homme en regardant d'un air interrogateur les trois femmes, le chat, le chien, le furet et le perroquet.

— Je sais que cela va vous paraître incongru, mais… dit Océane d'un large sourire en prenant une longue et lente respiration. Cela vous dérangerait si nous faisions la route avec vous ?

— En revanche nous n'avons pas d'argent, déclara sèchement Marie-Ange qui fut immédiatement fusillée du regard par Océane.

L'homme réfléchit un instant, regarda à l'intérieur de son coffre et dit :

— J'étais comme vous avant, je voyageais dans toute la France en autostop, puis j'ai vieilli… j'ai eu une femme… une maison… des enfants. Une vie banale dans un monde rempli de banalité. Mais c'est votre jour de chance ! dit-il d'un large sourire. Allez-y montez !

À quelques centaines de mètre de là, trois sorciers de la police judiciaire magique apparurent dans la cour où se trouvait l'appartement que Lorraine, Marie-Ange et Océane avaient emprunté pour la matinée.

— Elles étaient ici. Le radar de la baguette magique a émis un signal juste ici, dit l'un d'eux en montrant du doigt un point rouge clignotant qui s'affichait sur la tablette qu'il tenait.

— Bonjour, vous cherchez quelque chose ou quelqu'un ? demanda une femme en ouvrant l'une des fenêtres donnant sur la cour.

— Oui, nous recherchons trois femmes, qui devaient être ici encore ce matin.

— Je n'ai rien vu… mais je peux vous dire… qu'on nous a volés ce matin ! dit la femme d'un air gêné.

— Pouvez-vous nous dire ce que l'on vous a volé exactement ? l'interrogeât l'un des policiers.

— Certainement ! Six affiches de notre spectacle et un paquet de prospectus que nous avions laissé juste devant cette fenêtre. C'est la première fois que cela nous arrive, surtout dans cette résidence, affirma-t-elle en ouvrant grand les yeux.

— Nous prenons votre déposition, dit l'un des policiers avec un sourire forcé. Et nous vous remercions pour votre collaboration.

— Merci à vous, répondit la femme en refermant sa fenêtre.

— Elles ont dû se faufiler incognito dans la foule et nous avons dû les confondre avec des comédiens qui effectuaient leurs propagandes, s'indigna avec répugnance l'un des policiers.

— Cela n'empêche pas… qu'elles étaient bien ici. L'un des derniers sortilèges effectué était, dit l'homme à la tablette en appuyant sur le point rouge clignotant, celui de… Colore capillus.

— Mon dieu on est passé juste à côté d'elles ! affirma un policier en se tapant la tête avec sa main. Je me souviens d'elles ! Elles criaient dans tous les sens pour un spectacle d'amour… L'une avait des cheveux rouges, l'autre rose et la dernière était chauve ! J'ai même cru qu'elle était malade. Comment ai-je pu être aussi bête et me faire avoir de cette manière-là ?

— En effet, l'avant-dernier sortilège recensé était : Abrado capillus, effectué par, dit l'homme à la tablette en appuyant deux fois sur le point rouge clignotant, Uhaina Fuschia !

— Fouillons les habitations qu'il nous reste ! s'exclama l'un d'eux. Nous pourrions peut-être trouver des indices.

Ils frappèrent à chacune des portes qui se trouvaient dans la cour. Les uns après les autres, tout le voisinage ignorait la présence de trois femmes le matin même, mais tous étaient au courant du double meurtre qui s'était déroulé cette nuit-là.

— Vous devriez essayer cet appartement, dit un jeune garçon au teint pâle recouvert d'une longue chevelure d'un blond éclatant en indiquant celle où avait logé Marie-Ange, Lorraine et Océane. Mon père dit que cet appartement est un taudis pour des vagabonds en désespérances.

Les trois policiers s'avancèrent devant la porte indiquée par le jeune garçon et l'un d'eux pointa sa baguette sur la poignée :

— Alohomora, s'exclama-t-il.

La porte s'ouvrit. Tous trois entrèrent précipitamment et furent immédiatement stupéfaits de la propreté qui y régnait.

— Elles n'ont pas dû s'y arrêter, l'endroit est beaucoup trop propre, dit l'un des policiers en passant son index sur le plan de travail.

Le crissement de la craie retenti et tous levèrent la tête vers le tableau noir où s'écrivait :

« Bonjour à vous, oh grand maître des officiers généraux de la police judiciaire ».

— Qu'à tu écris ces dernières 24 heures, cria un policier qui tournoya sa baguette en direction du tableau.

Le tableau noir se retourna brusquement et deux phrases s'écrivirent à toute vitesse :

« Bienvenue à vous, Lorraine, Marie-Ange et Océane »

« Bon voyage à vous, embrassez la dame de fer pour moi ».

— Et pourtant, dit un policier.

— La tour Eiffel ! s'exclama l'un d'eux. Elles sont retournées à Paris.

— Ne perdons pas plus de temps ici.

Ils se regardèrent et tous trois disparurent en un instant. Le tableau noir se retrouva à nouveau vierge de toute trace de craie et un silence total revint dans la pièce.

CHAPITRE QUINZE
Les souvenirs ne meurent jamais

— Le monde était beaucoup plus varié il y a cinquante ans en arrière. On était libre, vraiment libre. Il faut que vous gardiez cette liberté. Moi je l'ai perdue pendant un long moment de mon existence. J'ai fait comme tout le monde, car c'est ce qu'on me disait de faire, car c'était normal et que dans ce monde il faut être normal ! Je me suis marié, j'ai eu des enfants et j'ai perdu cette liberté. Mais je l'ai retrouvée ! Je suis parti du jour au lendemain avec une valise de vêtements et ma camionnette. Depuis ce jour, je suis libre. Je fais le tour de l'Europe seul et je fais des rencontres, de merveilleuses rencontres : comme vous. Je ne vais pas vous mentir. Cela a été dur, très dur. De nombreux amis n'ont pas compris et m'ont exclue définitivement de leur vie. Et je ne parle pas de mes enfants, qui toute leur vie vont me reprocher de ne pas avoir fini ma vie auprès de leur mère, de ne pas avoir fini ma vie triste, morose et sans ambition aucune. Sachez que vous vous battrez toujours dans la vie, il faut de la combativité pour survivre, pour vivre SA vie, sa propre vie, celle que l'on a décidé, seul, de faire. Et à sa fin, il faut que vous ayez le sentiment de l'avoir réussie, votre vie. Pas financièrement, non ! Mais quand vous serez mort, vous aurez plus de chance de partir avec vos souvenirs qu'avec vos économies, sachez-le ! dit l'homme de la camionnette.

Pendant près de huit heures de route des plus inconfortables, l'homme fit un monologue en retraçant avec plus ou moins de discernement les différents voyages qu'il avait pu effectuer dans sa longue vie, amusant Lorraine qui contribua à son discours en effectuant de petites onomatopées à chaque péripétie des plus ou moins plausible et en questionnant l'homme à chaque moment où elle sentait que le discours se tarissait :

« Et après il s'est passé quoi ? »

« Je n'y crois pas c'est impossible ! »

Océane quant à elle, avait réussi à s'endormir au bout de trois heures de route, avachie contre la vitre, bouche ouverte, la tête qui suivait le mouvement de la camionnette en la réveillant quelques secondes à chaque remous plus violent. Marie-Ange avait elle aussi fini par faire abstraction du discours de l'homme en se plongeant dans ses propres démons. Elle se demandait comment elle allait s'y prendre pour expliquer à Simon sa longue absence. Quel mensonge allait-elle

inventer pour ne pas dévoiler sa réelle identité ? Elle se demandait si elle avait eu raison de faire confiance au message d'Héloïse. D'ailleurs pourquoi avait-elle eu l'intuition qu'elle devait retourner chez elle ? De quelle photo parlait-elle ? Qui était l'homme qui leur avait sauvé la vie la nuit dernière ? Et pourquoi Lorraine était soudainement d'accord avec l'intuition d'Héloïse ? Après plus de huit heures de route passées dans la camionnette qui avait fini par engourdir ses fesses, aucune question ne trouva de réponse.

L'homme les déposa simplement à la gare, non loin de la maison de Marie-Ange et disparut de leurs vies aussi rapidement qu'il y était entré.

— Il n'y a pas de rencontre que l'on fait par hasard. Qu'elles soient longues ou courtes, toutes ont une importance, dit Marie-Ange.

— Tu deviens philosophe ? demanda Océane.

— Non ! Un trac énorme. Imaginez que je tombe nez à nez avec Simon. Que vais-je lui dire ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ? s'inquiéta Marie-Ange en se dirigeant vers son domicile.

— À qui ? demanda Océane.

— Son amoureux ! s'exclama Lorraine.

— Quel amoureux ? Depuis quand as-tu un amoureux ?

— Ce n'est pas mon amoureux ! s'énerva Marie-Ange. Il est beaucoup plus âgé que moi. Nous sommes juste très proches et il n'a pas de nouvelle de moi depuis plus de trois mois. Et quand j'y réfléchis… c'est moi qui n'ai plus de nouvelle de lui depuis presque un an !

— Enfin, l'âge n'a jamais empêché un cœur d'aimer, s'indigna Océane.

— Et c'est moi qui deviens philosophe !

— Il est beaucoup plus que cela. Tu le sais bien… tout du moins à l'intérieur de toi, dit calmement Lorraine comme pour éviter de la brusquer.

— Pourquoi me dis-tu cela ? s'indigna Marie-Ange en cherchant devant sa porte d'entrée la clef qu'elle avait glissée au fond de l'une de ses poches.

— Pour rien ! Mais la maison de Simon se trouve juste à côté, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est celle-ci, dit Marie-Ange en pointant du doigt la porte en bois massif de Simon.

— Allons-y ! affirma Lorraine en s'y dirigeant avec hâte.

— Quoi ? Non Lorraine ! Je t'en prie. Pourquoi on ne va pas simplement chez moi, c'est juste là, chuchota avec force Marie-Ange en levant la clef qu'elle venait de retrouver.

— Tu ne penses tout de même pas que le Ministère est si débile que cela pour ne pas avoir mis des pièges, des sortilèges, ou tout autre

enchantement pour être informé à la seconde près de notre arrivée !

— Pour une fois, je suis d'accord avec Lorraine, dit Océane. À la minute même où on va y mettre les pieds, des dizaines de sorciers seront sur le pas de ta porte pour nous renvoyer au Locus. On sera plus en sécurité chez un non-magicien.

— OK… OK. J'y vais !

Tout en prenant une grande respiration, Marie-Ange s'approcha lentement de la porte d'entrée de Simon. Le bras à présent levé, le doigt sur le bouton de la sonnette elle allait enfin revoir Simon après une si longue année sans aucune nouvelle. Mais au moment d'appuyer, le courage de Marie-Ange s'évanouit et elle redescendit doucement son bras.

— Non je ne peux pas ! supplia Marie-Ange le regard baissé.

— Oh ! tu m'agaces ! s'exclama Océane en poussant avec force Marie-Ange pour appuyer sur la sonnette.

DING DONG.

Des bruits de précipitation de pas se firent entendre à l'intérieur de la maison. Après un instant de silence, une voix ferme d'homme sortit de derrière la porte :

— Qui est là ?

— Moi, répondit froidement Marie-Ange.

De nombreuses serrures se mirent à cliqueter bruyamment, puis la porte s'ouvrit rapidement laissant apparaître un homme :

— Simon, dit doucement Marie-Ange en le regardant dans les yeux alors que son visage s'était littéralement transformé depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus. D'ordinaire rayonnant il avait viré à un teint terne, des rides profondes marquées son visage et ses cheveux noir corbeau étaient maintenant beaucoup plus grisonnants. On aurait pu penser que lui aussi avait passé plusieurs jours à sillonner toute la France.

— Rentrez immédiatement toutes les trois ! s'exclama-t-il fermement.

Avant de refermer la porte d'entrée, il vérifia à plusieurs reprises les alentours : la rue était déserte et la nuit qui commençait à tomber ne laissait entrevoir aucune ombre à l'horizon. Simon claqua fortement la porte d'entrée et ferma tous les verrous les uns après les autres.

— Que faites-vous ici ? demanda d'une voix forte Simon.

— Bonjour… que suis-je devenue depuis un an… hum… pas grand-chose… et toi ça va ? dit ironiquement Marie-Ange dont le visage terrorisé de peur de revoir Simon s'était évanoui laissant place à un visage de colère.

— Amandine m'a dit de venir ici ! coupa Lorraine droite comme un piquet en regardant Simon.

— Quoi ? s'écrièrent à l'unisson Marie-Ange et Océane en regardant leur amie qui n'osait plus les regarder dans les yeux.

— Tu comptais nous le dire à quel moment ? demanda Océane en essayant d'apercevoir le regard de Lorraine dont les yeux restèrent figés dans ceux de Simon.

— Elle est passée par tes rêves, n'est-ce pas ? dit calmement Simon.

— Oui.

— Quand ?

— Ce matin.

— Tu es au courant alors ?

— Mais au courant de quoi ? s'énerva Océane en gesticulant entre Simon et Lorraine pour les interpeller.

— J'ai simplement vu deux hommes la menotter, continua Lorraine sans faire attention à Océane. Qui étaient-ils ? Pourquoi la menottaient-ils ? ça, je ne sais pas. Mais pendant qu'ils la tenaient avec force, elle m'a dit cette phrase : *à l'histoire contée où tes larmes ont coulé, la femme que tu as rencontrée dans ton cœur est estimée, l'homme retrouvé, vous serez protégé*. Tout est alors devenu plus clair dans ma tête. J'avais enfin compris !

— Mais comprit quoi ? rétorqua de nouveau d'énervement Océane.

— Que s'est-il passé Simon ? implora Lorraine en continuant de faire abstraction aux questions d'Océane.

— Elle a été interpellée par le Ministère mixte pour haute trahison, révéla-t-il en s'asseyant de tout son poids sur l'une des chaises de son salon.

— QUOI ? cria Lorraine.

— Je le savais… Je le savais pourtant ! s'écria à son tour Simon en tapant son poing contre la table à manger. Je la connais depuis des années ! J'aurais dû me douter qu'elle allait manigancer quelque chose pour m'éviter la prison. Mais en se mettant en danger, en revanche ça je ne le pensais pas.

— En danger ? répéta Lorraine.

— Je suis fiché depuis notre histoire, dit-il en tournant la tête pour éviter de croiser le regard de Marie-Ange qui n'avait plus dit un seul mot. Et quand j'ai lancé le sortilège de mort contre Ignace pour vous protéger, je savais pertinemment que j'allais me faire repérer par ma baguette. Je savais pertinemment qu'ils allaient m'attraper et me mettre en prison pour haute trahison. Je ne voulais pas qu'Amandine soit considérée comme ma complice alors nous avons tous deux pris automatiquement la fuite en nous téléportant et nous sommes rentrés chacun de notre côté. Je pensais la protéger en nous séparant. Mais… Amandine, elle avait tout prévu, elle avait truqué… ma baguette ! Je ne sais pas comment elle a fait, mais lorsque j'ai utilisé ma baguette c'est son nom qui a dû apparaître dans leur alerte et non le mien.

Comme si elle avait volé ma baguette magique, comme si c'était elle qui l'avait utilisée. Les personnes du Ministère suivent tellement les procédures à la lettre qu'ils n'ont même pas dû réfléchir. Ils ont vu son nom et sont partis l'arrêter alors qu'elle n'est même pas fichée dans leurs dossiers. C'est pour cela qu'elle s'est fait arrêter ce matin, et pas moi ! Ils n'ont aucune preuve contre moi.

Pendant ce temps, Marie-Ange qui écoutait attentivement le discours de Simon s'assit juste devant lui. Elle ne comprenait pas l'intégralité de ce qui se disait entre lui et Lorraine, mais en elle, une sensation de trahison l'envahissait. Lorraine l'avait-elle trompée en connaissant pertinemment Simon avant même qu'elle ne lui en parle ? Leur rencontre s'était véritablement passée comme elle le pensait ? S'étaient-elles rencontrées par un simple hasard ou par une manigance réalisée d'une main de maître par Simon, Amandine et Lorraine ? Mais lorsqu'elle entendit ces mots sortir de la bouche de Simon : *« j'ai lancé le sortilège »* Marie-Ange resta stupéfaite. Simon lui avait davantage menti et ce depuis des années, lui aussi était un sorcier et pas un simple apprenti, un véritable sorcier ! Lorraine, Simon, tous ceux en qui elle avait mis sa confiance lui avaient menti. Marie-Ange se sentit alors perdue, trahie et déçue. Elle qui s'était jurée de ne faire confiance qu'en elle-même l'avait une nouvelle fois donnée aux mauvaises personnes. Pendant plusieurs minutes, elle resta plantée sur sa chaise à les regarder discuter sans comprendre le moindre mot. Les yeux et le cœur envahis de haine, son cœur n'arrivait toujours pas à y croire, comment avaient-ils pu lui faire ça ? Mais en les regardant, elle vit le désespoir dans leurs expressions, quelque chose de bien plus grave était en train de se passer, Amandine risquait la prison à perpétuité pour les avoir protégés. Malgré la trahison qu'elle ressentait au plus profond d'elle-même, l'amour qu'elle leur portait était plus fort que la haine et elle se sentait incapable de les attaquer à ce moment précis. C'est alors qu'elle interpella Simon de la manière la plus originale qu'il soit :

— Oh ! tu as une nouvelle plante ?

— Non… c'est… Pierrick, tu peux te montrer ! dit froidement Simon sans lever une seule fois son regard en direction de Marie-Ange.

En l'espace d'une seconde, la plante se transforma en un homme chauve de petite taille dont l'intégralité de son visage avait été brûlé.

— Aurélie aussi ! rétorqua Simon.

Une partie du mur de la maison se détacha et se transforma en une femme ravissante dont les jambes surplombaient la taille de Marie-Ange, et dont le corps mince rendait sa crinière rouge encore plus flamboyante.

— OK ! s'écria Marie-Ange dont le visage s'était littéralement transformé en quelques secondes et était devenu rouge de fureur. Elle

qui ne voulait pas les agresser à ce moment précis ne put retenir sa colère plus longtemps. Je… Je ne comprends plus… mais… mais plus rien du tout. Simon est un sorcier ! Des plantes se transforment en homme ! Les murs en femme ! Lorraine… Lorraine, tu savais tout ? Tout cela ? Mais depuis, mais depuis QUAND ?

— Calme-toi Marie-Ange, dit calmement Simon en la regardant enfin dans les yeux.

— MAIS ME CALMER DE QUOI ? cria-t-elle en se levant de sa chaise. Je viens de passer un an sans nouvelle de toi, UN AN ! Je pensais bêtement que tu serais inquiet de ma disparition, que lorsque tu me reverrais tu me sauterais au cou. Mais aujourd'hui je suis là, devant toi et tu me parles comme si je n'avais pas disparu, alors que les derniers messages que tu as eus de moi, c'était il y a plus de quatre mois lorsque je me suis fait traquer ! Tu me parles comme si de rien n'était ! Pire tu m'ignores et tu n'oses même pas me regarder dans les yeux. Et là tout naturellement j'apprends quoi… que tu es un sorcier, que tu savais également que j'en étais une et que tu côtoies depuis je ne sais combien de temps ma meilleure amie. Mais est-ce véritablement ma meilleure amie finalement ?

— Marie-Ange ! s'égosilla Lorraine.

Entendre la voix de Lorraine aussi forte figea de tout son long Marie-Ange qui s'arrêta de dire le moindre mot instantanément. Jamais elle n'avait vu Lorraine hausser autant le ton depuis leur rencontre.

— Te souviens-tu de l'histoire que je t'avais racontée un jour au Locus ? reprit calmement Lorraine. Sur la façon de penser du Ministère mixte concernant les relations amoureuses entre un protecteur et un apprenti.

— Vaguement, oui ! répondit à son tour calmement Marie-Ange les sourcils froncés.

— C'est Amandine qui n'arrêtait pas de me rabâcher ces histoires. Du fait que certains protecteurs ont été congédiés de leurs fonctions et que des apprentis ont subi le sortilège d'amnésie.

— Quel est le rapport Lorraine ? C'était dû à votre histoire ! Elle voulait que tu comprennes pourquoi votre couple restait caché, pourquoi tu ne connaissais pas ni ses amis, ni sa famille, ni même personne de son entourage. Elle voulait te protéger comme elle se protégeait du Ministère mixte, tout simplement.

— Non Marie-Ange. Je pense que ce n'est pas ce que veut te dire Lorraine, rétorqua Océane qui venait de comprendre l'amnésie de Marie-Ange à Avignon.

— Je l'ai compris, il n'y a pas si longtemps que ça, reprit Lorraine d'un ton bienveillant. J'avais tout de même eu des doutes : sur la relation que tu entretenais avec Simon, sur ton aussi haut niveau en

sortilège dès la première séance dans le simulateur, sur tes pertes de mémoire, mais également sur ta faculté à te déplacer aussi facilement dans les remparts d'Avignon comme si tu les connaissais aussi bien qu'Océane, alors que moi-même je n'ai toujours pas compris comment les rues fonctionnaient. Puis il y eut ces voix, celui d'un homme et de celle d'Héloïse qui nous a parlé d'une photo et de rentrer chez toi. Je n'ai pas tout de suite compris. Puis en observant les citations sur le mur dans la maison magique d'Avignon, je me suis rappelée du jour — dit-elle en souriant — Celui où nous avions fait des milliers de photos toutes les trois avec ton téléphone portable dans le salon du Locus. Te souviens-tu ?

— Bien entendu ! C'était l'une des plus belles journées que nous avions passée au Locus, mais je ne comprends toujours pas où tu veux en venir Lorraine !

— Ce jour-là, continua Lorraine. Héloïse était passée juste derrière moi lorsque je vous prenais soi-disant en photo, alors qu'en fait je fouillais simplement ton téléphone. Elle a dû voir l'une des milliers de photos de Simon que tu gardais précieusement… Et puis, Océane a parlé d'amnésie lorsque tu as trouvé le code de la porte d'entrée à Avignon, et puis il y a eu la clef sous le pot… C'est à ce moment précis que j'ai compris pourquoi Amandine m'avait rabâché cette histoire des milliers de fois. Pourquoi elle m'avait obligé à aller au Locus de cet aéroport, et qui plus est seule ! Puis cette nuit lorsqu'elle m'a parlé dans mon rêve, j'ai compris… j'ai enfin compris ! Simon et Amandine se connaissent depuis des années et ont tout fait pour que nous nous rencontrions, dit-elle en regardant Simon.

— À deux nous sommes plus forts, rétorqua Simon les yeux rivés sur sa table à manger.

Pendant un long instant, Marie-Ange resta silencieuse à essayer de remettre dans l'ordre tout ce que venait de lui expliquer Lorraine. Mais malgré cela, quelque chose lui manquait pour reconstituer ce puzzle, une information avait été sûrement omise par Lorraine, une information des plus importante qui finirait par lui faire comprendre, comprendre enfin le mystère qui régnait dans cette pièce, que tous avaient fini par identifier sauf elle. C'est alors qu'elle demanda d'une voix douce à Simon :

— Mais pourquoi ne me l'as-tu jamais dit Simon ? Pourquoi m'as-tu caché pendant des années que tu étais un sorcier ? Tu étais au courant que le monde magique avait bercé toute mon enfance et que je l'aurais accepté. Et puis, tu connaissais mon père… Tu devais savoir qui il était réellement : un sorcier.

— Je te l'avais dit… Tu le savais ! répondit Simon en levant délicatement les yeux en direction de ceux de Marie-Ange.

— Non Simon. Tu ne me l'as jamais dit, je m'en souviendrais ! Ce n'est pas quelque chose que l'on oublie.

— Je pense qu'elle n'a pas compris, dit Océane le sourire gêné.

— Je n'ai pas compris quoi ? s'énerva Marie-Ange qui s'aperçut qu'elle était véritablement la seule dans la pièce à ne pas avoir résolu le mystère, même Océane avait compris.

— Cette histoire ! dit Lorraine calmement. Celle où l'on congédie les protecteurs et qu'on inflige le sortilège d'amnésie à des apprentis… Ce n'est pas un conte pour sorcier. C'est ton histoire… votre histoire !

Marie-Ange resta immobile la bouche et les yeux grands ouverts, elle n'arrivait toujours pas à comprendre, où ne voulait simplement pas essayer de comprendre. Mais Simon dont la voix était remplie d'émotion poursuivit :

— Quand on t'a infligé le sortilège d'amnésie. J'ai essayé… J'ai tout essayé pour que tu te souviennes, pour que tu me reviennes à nouveau.

— Mais me souvenir de quoi ?

— Que vous étiez marié, l'interrompit Océane en tendant à Marie-Ange un cadre photo.

— C'était une semaine avant qu'ils nous retrouvent, dit Simon en pointant du doigt la photo. On le savait. On savait pertinemment que cela allait arriver. Alors on s'est marié. On pensait, peut-être bêtement, oui, certes… Mais on pensait que cette union pouvait être plus forte que cette putain d'amnésie. De cette amnésie qu'ils allaient t'infliger plus tôt que l'on ne le pensait. Mais comme tu peux le voir ou je l'espère, le ressentir maintenant… Cela n'a pas fonctionné. Cette photo c'était il y a maintenant quatre ans… quatre années que je suis là à tes côtés à espérer que tu te souviennes… quatre années que je prie pour que tu me reviennes… quatre années que je regarde désespérément nos photos… seul !

Pendant ce temps, Marie-Ange prit le cadre et vit à l'intérieur une photographie la représentant en robe de mariée avec à ses côtés Simon l'embrassant tendrement. Ils étaient parfaitement reconnaissables bien que Simon eût les cheveux moins gris qu'aujourd'hui et des rides beaucoup plus estompées. Elle resta un instant à regarder l'image tout en essayant de se rappeler d'au moins un détail de ce jour-là, lorsque son regard se posa sur son chignon où sa baguette actuelle y était insérée.

— J'étais au courant… j'étais déjà au courant, marmonna Marie-Ange.

— Tu as toujours été au courant du pouvoir qui coulaient dans tes veines, l'interrompit Simon.

— Mon père…

— Oui, ton père… comme ta mère ne te l'ont jamais caché ! Je me

souviens encore quand ton père me racontait comment tu attendais avec impatience et ce depuis des années ton acceptation à l'école de sorcellerie française. Mais tu es née au mauvais moment et tu as eu onze ans la mauvaise année, la pire année que notre monde ait connue. Et puis la chose la plus terrible arriva et comme il te l'avait demandé tu as dû changer de nom…

— Il m'avait demandé de changer de nom ? coupa Marie-Ange.

— Qu'après sa mort. Il se doutait que cela ne serait pas facile, il connaissait les risques et les as subis.

— Mais il est mort d'une crise cardiaque.

— Non Marie-Ange, c'est l'amnésie qui a modifié tes souvenirs comme ceux de ta mère. Ils n'ont pas effacé que notre histoire, mais tout ce qui te rapprochait de près ou de loin de moi et la magie en faisait partie.

— Il est mort à la bataille du Sacré-Cœur n'est-ce pas ?

— On y était ensemble ! On pensait réellement que LA bataille se limiterait autour du garçon de la prophétie. Que ce qui nous attendait n'était nulle autre qu'un rassemblement et quelques échauffourées. Mais on s'est fait prendre par surprise. C'est à ce moment-là que l'on s'est rendu compte de la puissance d'un grand mage noir. Il n'avait pas seulement des adeptes à la confiance aveugle qui l'idolâtrait dans son pays, mais dans le monde entier et bien sûr en France aussi ! Ce jour-là, ton père s'était battu vaillamment, mais une dizaine d'Atrox nous ont entourés. On aurait pu se téléporter, certes… Mais il m'avait sauvé la vie des dizaines de fois avant cela… et j'avais atteint la majorité des sorciers depuis près de cinq ans. Je me sentais en confiance, je pensais pouvoir l'aider et qu'à deux nous serions plus forts qu'eux, mais j'avais tort, nous avions tort. Plusieurs se sont écroulés devant nos sortilèges, mais l'un d'eux m'a attrapé par le cou par surprise, faisant tomber ma baguette. Je me suis débattu avec force, mais la respiration venait à me manquer, laissant mes yeux se couvrir d'un voile blanc. Je me sentais partir tout en continuant de regarder ton père se battre contre un autre sorcier. Puis sans que je sache pourquoi, il s'est retourné, a tué d'un coup de baguette magique celui qui me tenait et s'est pris au même instant l'un des sortilèges de mort de celui qu'il combattait juste avant. Il m'avait encore sauvé la vie, une nouvelle fois, mais cette fois ci au détriment de la sienne. Avant de mourir, il m'a regardé et m'a supplié de fuir. J'ai honte aujourd'hui, mais je l'ai écouté comme toujours et je me suis téléporté. Laissant son corps, inerte, seul, en plein milieu du champ de bataille.

— L'Historine, chuchota Marie-Ange en se remémorant l'homme qui lui avait donné cette sensation de déjà vu lorsqu'elle avait chaussé les lunettes de la boîte octogonale d'Ani.

— Oui, sourit-il faiblement. Même si je déteste au plus haut point

cet homme, il faut avouer qu'il a le don pour intégrer discrètement des informations. Lui aussi à contribuer à te protéger et à te faire souvenir, par amitié pour ton père peut-être ou par honte… Je ne sais pas. Mais je ne peux pas le cacher, il a fait preuve de beaucoup d'imagination et a effectué de nombreux stratagèmes, les plus loufoques soient-ils, comme m'insérer dans l'Historine. Mais tout comme mes tentatives, les siennes n'ont pas abouti.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir tout simplement dit ?

— Pour que le sortilège d'Amnésie infligé par le Ministère mixte puisse disparaître, il fallait que tu te souviennes seule d'au moins un détail de ton passé oublié, juste un seul, le plus minime soit-il. Te faire souvenir avec force aurait pu avoir des conséquences redoutables.

Tous deux se regardèrent dans les yeux pendant un long moment sans dire un mot. Dans le sourire de Simon se lisait tout l'amour qu'il pouvait lui porter aujourd'hui encore, malgré la distance physique depuis 1 an et la distance mentale depuis la punition que leur avait infligé le Ministère mixte. De son côté, tout devenait enfin plus clair dans l'esprit de Marie-Ange, mais les sentiments qu'elle éprouvait envers Simon n'étaient pas à la hauteur de ceux qu'elle avait pu voir dans son propre regard sur la photo de mariage.

— On devrait peut-être le contacter, dit Aurélie en remplaçant sa longue chevelure derrière ses épaules tout en coupant le silence qui avait envahi la maison.

— Je ne…

— Mets ta rancœur de côté Simon, coupa-t-elle fermement. Ani peut nous aider et tu le sais très bien.

— Et c'est surtout le seul qui puisse sortir Amandine de ce pétrin, dit Pierrick en sautant sur l'une des chaises pour s'asseoir.

— On va jouer à un jeu dangereux… Il risque gros, vraiment trop gros, et c'est un lâche ! s'exclama Simon le regard noir.

— C'était un lâche ! s'exclama à son tour Aurélie.

— Les gens ne changent pas, c'est en eux !

— C'était il y a plus de vingt ans Simon ! Certes les gens ne changent pas, mais parfois ils se trompent de chemin et deviennent juste ce qu'ils sont censés être depuis toujours.

— Moi non plus je ne le porte pas dans mon cœur et cela tu le sais, l'interrompit Pierrick. Mais as-tu une autre solution ? Une autre idée ? Quelque chose d'aussi concret et d'aussi rapide ? Nous n'avons pas le temps. Nous ne pouvons pas laisser Amandine enfermée plus longtemps.

— Mais il m'a menacé il n'y a pas encore quelques jours…

— Tu sais très bien qu'il a le cul entre deux chaises. Que son poste au Ministère de la magie mixte l'oblige à nous faire la morale à chaque fois qu'il nous voit. Mais n'a-t-il pas joué son rôle le mieux

qu'il le pouvait pour Marie-Ange ? N'a-t-il pas tout risqué pour devenir son protecteur et te permettre de rester auprès d'elle ? Allez Simon… Certes, on a une chance sur deux pour qu'il nous trahisse…

— Quand même pas ! s'étonna Aurélie.

— Mais c'est notre seule chance, continua Pierrick.

— Laisse-moi la nuit, répondit Simon. Même si c'est notre seule chance, j'ai besoin de temps pour accepter d'avoir besoin de lui.

— Et Amandine ? demanda Lorraine. Pierrick vient de dire qu'elle ne devait pas rester enfermée plus longtemps.

— Elle ne court aucun risque la nuit, la garde à vue du Ministère mixte est plus… comment dire… Il n'est plus totalement mixte la nuit… il est même complètement non sorcier, répondit Pierrick.

— Ne t'inquiète pas pour elle. Elle est plus forte qu'elle n'y paraît, répondit Simon.

— Elle est plus forte que nous, rétorqua Pierrick.

— Plus forte que nous tous réunit, intervint Aurélie.

— Je vous propose de dîner immédiatement et d'aller nous coucher juste après, car la journée de demain risque d'être très longue, vraiment très longue, dit-il en incitant tous ses hôtes à se mettre autour de la table à manger. Les filles vous prendrez la chambre à l'étage trois lits vous y attendent. Pierrick, Aurélie et moi-même effectuerons une ronde toutes les trois heures et le canapé nous servira de lit pour cette nuit.

Pendant que tous s'asseyaient les uns après les autres, Aurélie s'avança discrètement en direction de Simon et lui demanda dans le creux de son oreille :

— Penses-tu que c'est une bonne idée de rester ici pour la nuit ? Elles courent un risque comme nous courrons un risque à les protéger.

— La maison est protégée par des sortilèges et nous sommes six très bons sorciers à l'intérieur, répondit Simon à haute voix.

— Et quatre Animo, rétorqua Pierrick.

— Oui… quatre Animo féroces, protesta Aurélie en montrant du doigt le tapis du salon où jonché de tout son long le chien d'Héloïse avec au creux de ses poils le chat de Marie-Ange et petitetête qui tout endormie ronflait bruyamment.

— Assieds-toi et mange au lieu de marmonner, dit Simon qui en un mouvement de baguette magique emplit la table de denrées.

Le dîner ne fut guère animé. Lorraine et Marie-Ange parlèrent peu, mais mangèrent de bon appétit après avoir passé une journée des plus éprouvante en termes de révélations. Océane, en revanche, demeurait préoccupée en tournoyant lentement et ce depuis plus de cinq minutes sa cuillère dans le yaourt qu'elle avait à peine entamé. Marie-Ange avait essayé de connaître la raison de son tourment, mais Mavoix,

perché sur l'épaule de sa maîtresse ne cessait de crailler sur quiconque essayait de la contacter.

À la fin du dîner, les trois amies ne tardèrent pas à aller se coucher dans la chambre où trois lits confortables les attendaient. Marie-Ange savait qu'elle ne parviendrait pas à s'endormir rapidement malgré la fatigue. La soirée avait été si riche en évènements qu'elle passerait sûrement des heures à retourner dans sa tête tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Pour autant, elle n'avait en aucun cas l'envie de parler à Lorraine, encore trop de zones troubles dans ce qu'elle venait d'entendre l'empêchaient de croire à nouveau en elle. Les yeux fermés, la couverture au-dessus de son visage, après une grande inspiration l'esprit de Marie-Ange se mit à divaguer en sentant l'odeur de la lessive de Simon. Sans pouvoir les contenir, les voix de Lorraine, Simon et Océane accompagnées par des images d'évènements inconnus se mirent à se mélanger dans sa tête, comme un film étrange. Puis, elle vit son père et sa mère avec les visages de la jeunesse penchée au-dessus d'elle. Par le biais de leurs baguettes, ils faisaient tournoyer plusieurs petites peluches en forme de coccinelle au-dessus de sa tête et elle entendit la voix de sa mère qui se mit à chanter :

Voici la fin de la journée,
C'est le moment d'aller se coucher.
Les non magiques comme les petits sorciers,
On besoin de se reposer.
Voici le moment de fermer les yeux
Pour rentrer dans un monde merveilleux.
Pendant que chouettes, chats, renard, et tout autres Animos.
Passeront cette nuit à veiller sur toi avec brio.

La scène se flouta pour laisser place à l'intérieur de la maison de son enfance. Balai, chiffon, lingette, serpillère, éponge, produit ménager, tous se déplaçaient et s'activaient avec acharnement dans l'enceinte de la maison sans qu'aucun être humain ne les touche. Sur le piano de la cuisine, le feu était allumé et faisait chauffer une énorme marmite où des tomates, carottes, poireaux, oignons, navets et des plantes aromatiques se découpaient seuls et se plongeaient à l'intérieur, laissant échapper une douce odeur qui envahissait les narines de Marie-Ange. Elle vit ensuite sa mère assise sur l'ancien rocking-chair du salon en train de lire un livre suspendu dans les airs et dont les pages se tournaient par un simple mouvement de baguette. Son père quant à lui, était assis sur le canapé et utilisait sa baguette magique pour déplacer la nouvelle télévision achetée récemment qui se posa naturellement sur le meuble. Marie-Ange fut saisie par le visage rayonnant de son père de cette époque sans drame. Mais en le regardant avec insistance, celui — ci se déforma en l'espace d'une

seconde et se projeta à quelque centimètre de son propre visage. Le regard à présent terrifié et les traits tirés, Marie-Ange entendit la voix de son père au souffle court : *« Si je meurs ce soir, change de nom de famille, change-le ! Pour toi, pour ta mère, pour vous protéger, change-le ! ».* Puis ce fut un tout autre endroit qui s'afficha sous ses yeux. Elle vit sa mère toute de noir vêtue, entourée d'une dizaine de personnes qui suivaient un cercueil d'un blanc éclatant volant à quelques mètres du sol à l'aide des baguettes de Simon et d'Ani. Une brise fraîche soufflait dans ses longs cheveux d'enfant qui se recouvraient peu à peu de gouttelettes de la rosée de ce matin-là. Les personnes présentes, dissimulant leur émotion derrière des mouchoirs blancs, levaient de temps en temps la tête pour la regarder marcher la tête baissée sur le sol boueux. Les porteurs commencèrent à ralentir puis s'arrêtèrent devant le gazon ou une fosse était creusée. Tous l'encerclèrent et tandis que les chouettes chantaient, Ani et Simon abaissèrent doucement leurs baguettes entraînant la descente du cercueil dans la fosse creusée pour lui. Marie-Ange le regarda descendre et aperçu sur le dessus, la gravure d'un bâton entouré d'un cercle le tout entouré d'un triangle. Enfin, elle entendit le choc du bois contre la terre tassée. Puis ce fut les cris de sa mère qui l'interpella. Marie-Ange tourna la tête et la vit à genoux sur le sol, son corps d'une telle maigreur la figea de frisson, de grosses larmes coulaient sur son visage tout en suppliant Ani de lui infliger le sortilège d'amnésie. Une lumière orange jaillit et elle vit Simon accourir auprès de sa mère en la prenant dans ses bras tout en injuriant ouvertement Ani. Mais à ce moment précis, plus aucune larme ne coulait sur les joues de sa mère. L'image qu'elle avait devant les yeux se dissipa et avant que Marie-Ange s'en soit rendu compte, un autre décor s'était déjà constitué autour d'elle. Elle se trouvait à présent dans l'ancienne maison de Simon où elle se voyait les larmes aux yeux, le regard anéanti de douleur. En se voyant supplier Simon, qui n'avait aucune pitié dans sa voix ni dans ses paroles, c'est à présent une sensation de mal-être qui l'envahit :

— Mais pourquoi ? Qu'ai-je fait ? Je suis née trop tard, et ? Tu ne peux pas balayer d'un claquement de doigts ce qui s'est passé entre nous ces derniers mois.

— Arrête ! Je t'en prie arrête !

— Lâche prise ! Comprends que tu peux encore aimer à ton âge…

— Marie-Ange ! coupa fermement Simon. Je peux encore aimer même à mon âge, je le sais très bien. Mais je ne peux t'aimer toi. Là, c'est beaucoup trop compliqué… vraiment trop compliqué.

— Qu'est-ce qui est compliqué ?

— Je dois lâcher prise, mais toi tu devrais ouvrir les yeux, au lieu de pleurer comme une enfant.

Un silence s'installa, puis Marie-Ange reprit, horrifiée.

— Pourquoi es-tu si méchant ? Qu'ai-je fait pour que tu te transformes en monstre en l'espace d'une seule journée ? Hier encore nous étions…

— On a un passé, coupa de nouveau Simon dont le ton montait de plus en plus. Des contraintes… tout qui nous empêchera de vivre heureux ensemble. Tu peux le comprendre ça, non ?

— Je ne suis pas d'accord, quand l'amour est présent rien ne peut l'arrêter, ni les amis, ni la religion, ni le passé, ni la famille, ni l'âge… tout est une question de timing. On ne croise jamais quelqu'un par hasard.

Un nouveau silence s'installa, Marie-Ange baissa la tête en direction de ses pieds et ferma les yeux, les larmes ne coulaient plus sur son visage. Simon qui regardait fermement Marie-Ange, le dos droit, l'allure fière et dont les yeux remplis de haine faisaient écho à son visage rouge de colère, reprit avec une force et une conviction des plus étonnantes :

— Arrête avec ça… Je suis qu'une parenthèse dans ta vie, qu'une simple parenthèse !

— Mais les parenthèses sont plus ou moins longues, murmura Marie-Ange.

— Que dira ta mère ?

— Tu es maintenant qu'un simple voisin pour elle ! Elle ne se souvient de rien d'autre. Elle ne dira rien.

— Et que dirait ton père ?

— Plus rien ! Que veux-tu qu'il dise maintenant ?

— Écoute… Tu es jeune, rencontre quelqu'un de ton âge !

— Je ne veux pas quelqu'un de mon âge, je te veux toi, dit-elle en levant délicatement ses yeux vers ceux de Simon.

— JE T'AIME BIEN, MAIS JE NE T'AIME PAS ! Tu arrives à le comprendre ça ?

— Pardonne-moi…

— Te pardonner quoi ? Que tu t'immisces dans ma vie ? Que tu m'enlèves de cette solitude qui me convenait ? Que tu m'empêches d'être pleinement libre ? Que tu enlèves toutes mes convictions, tous mes interdits ?

— De t'aimer…

La photographie de son mariage s'afficha à présent sous ses yeux laissant disparaître la scène en l'espace d'une seconde. Sans que la photographie ne bouge, sans sentir la chaleur du soleil qui y était présent en cette jolie journée d'été, sans sentir la main de Simon qui caressait son cou, sans sentir le souffle du baiser qu'elle admirait sur la photographie de cet instant, une sensation étrange envahit l'intérieur de son corps. Son esprit fut saisi en un instant par ce sentiment si fort qu'elle avait oublié depuis un bon moment. Elle sentit alors ses lèvres

former un large sourire puis une voix douce retentit au creux de son oreille :

— Marie-Ange réveille-toi, dit calmement Simon en caressant sa joue dont les pommettes roses étaient levées grâce à son sourire.

— Simon, répondit-elle tendrement.

— Réveille-toi marmotte ! dit-il avec son petit rire qu'il lui était familier.

Les yeux de Marie-Ange s'ouvrirent lentement, le sourire toujours présent sur son visage, elle regarda avec amour celui qui n'avait rien oublié depuis ces quatre dernières années. Puis elle se jeta vivement au coup de Simon, le serra fort contre son corps et dit en murmurant tendrement :

— Je me souviens.

CHAPITRE SEIZE
Le pénitencier mortuaire

Ce matin-là, l'aube venait tout juste de faire son apparition, le ciel commençait à s'éclaircir et les premières lueurs du soleil traversaient de part et d'autre la maison par les nombreuses fenêtres qui la ceinturait. Marie-Ange et Simon descendirent ensemble l'escalier qui menait jusqu'au salon, le sourire aux lèvres, elle voyait enfin sa vie telle qu'elle devrait être réellement. À chaque marche qu'ils descendaient, tous deux se regardaient les yeux remplis d'amour comme pour vérifier qu'ils étaient toujours l'un à côté de l'autre, mais une conversation de moins en moins lointaine se fit entendre dans la cage d'escalier :

— Vous voulez que je trahisse le Ministère ? Que je me trahisse ? Que je trahisse ce en quoi je crois depuis des années… Pour vous sauver les miches, une nouvelle fois ?

— Mais en quoi crois-tu réellement Ani ? l'interrogea d'une voix méprisante Pierrick.

— Écoute-moi, dit tendrement Aurélie. Tu sais très bien qu'elle n'a rien fait. Tu sais très bien qu'elle ne mérite pas d'être emprisonnée. Elle n'a pas de dossier. Ils n'ont rien contre elle. Aucun élément, aucune charge. Rien.

— Son nom n'est pas apparu d'un simple hasard dans le fichier du Ministère mixte Aurélie !

— Ani… je t'en prie… elle a simplement protégé Simon, continua-t-elle.

— Non ! Ce n'est pas tout ! Elle a également retrouvé son apprentie… seule… sans s'en référer au Ministère mixte… et n'en a parlé à personne, à aucune autorité compétente…

— Au moins, elle, elle a réussi à retrouver son apprentie ! coupa fermement Pierrick.

— Qu'insinues-tu par ses mots Pierrick ? s'égosilla Ani.

— Qu'elle, au moins, n'est pas le petit toutou du Ministère !

— Je te prie de répéter tes accusations à mon encontre, s'égosilla-t-il une nouvelle fois.

— TU N'ES…

— Bonjour Ani, coupa tendrement Marie-Ange dont le visage apaisé s'était recouvert d'un large sourire.

Tout le monde, à présent, avait le regard fixé sur le visage enjoué de Marie-Ange. Pendant quelques instants, il régna un silence total dans la maison. Puis, tout à coup, Ani se secoua la tête, se redressa le dos,

leva fièrement le menton et rétorqua comme si rien ne s'était passé depuis plusieurs mois :

— Bonjour Madame !

Marie-Ange continua de lui sourire, mais ne répondit pas et sans se préoccuper du silence qui régnait dans la pièce et du regard incessant des autres personnes présentes, elle se précipita vers la table à manger ou plusieurs petites viennoiseries attendaient patiemment d'être mangées. Elle prit un croissant dont le dessus avait été doré par le caramel qui avait été étalé, une tasse de chocolat chaud que Simon lui avait concocté en deux temps, trois mouvements de baguette et alla s'appuyer contre la vitre de la fenêtre du salon. Pendant un moment, elle admira les roses resplendissantes qui envahissaient l'intégralité du jardin de Simon et dont la rosée du matin les recouvrait d'un léger voile d'eau, puis elle demanda à Simon avec un regard si rempli de tendresse qu'il interpella Ani :

— As-tu rajouté des rosiers depuis que je suis partie Simon ?

— Un à chaque fois où je ne supportais plus ton absence.

— Et quand on voit le résultat, c'était long ! dit Pierrick en avalant d'une traite un pain au chocolat et en esquissant un petit sourire en coin, laissant prétendre qu'il avait compris.

— Jaloux… Ne t'inquiète pas ! La prochaine fois, j'en planterai un en pensant à toi ! répliqua Simon d'un ton taquin.

— Désolé de vous interrompre, coupa Lorraine dont la petite mine, le regard maussade et le teint pâle révélaient sa longue nuit blanche. Mais, que faisons-nous pour Amandine ?

— C'est à lui qu'il faut le demander ! répondit Pierrick la bouche de nouveau pleine de viennoiserie, en regardant avec mépris Ani.

— Pardon ? Vous plaisantez ? Je n'ai rien demandé à personne, MOI ! C'est vous qui m'avez sorti de mon lit et qui m'avez amené ici… et sans mon accord d'ailleurs !

— Parce que si nous te l'avions demandé gentiment, tu nous aurais suivis ? l'interrogea du même ton de mépris Pierrick.

— Mais arrête de l'agresser toi aussi ! s'énerva à son tour Aurélie en regardant les yeux plissés et les sourcils froncés ; Pierrick qui n'avait pas levé son regard d'Ani. Tu sais très bien que c'est tout aussi compliqué de son côté que du nôtre !

— Et toi arrête de le défendre ! rétorqua fermement Pierrick.

— Ani ? supplia Lorraine dans une tentative désespérée.

— Je ne peux rien faire pour vous. Je suis navré, vraiment navré. Mais son nom est sorti de nos fichiers pour utilisation abusive de sa baguette magique…

— Ce n'était pas elle, coupa Simon.

— Certes, mais c'est tout de même son nom qui est apparu ! Tu peux te sentir heureux maintenant ! coupa à son tour Ani en méprisant

de toute sa hauteur Simon.

— Je n'ai rien manigancé, c'est elle ! protesta Simon en serrant de toutes ses forces sa mâchoire qui fit ressortir les rides sur l'intégralité de son visage.

— Oui… comme d'habitude, monsieur Uevinc n'est jamais coupable de ses actes, rétorqua Ani de son petit rire mesquin.

— Que tu me crois, ou que tu ne me crois pas… cela m'est égal au plus haut point ! Mais moi, je suis le seul à détenir LA vérité et je peux te l'affirmer : elle a agi seule et sans mon consentement ! Aurais-je été aussi stupide pour la mettre dans cette situation ? dit-il en avançant avec conviction en direction d'Ani son regard ancré dans le sien.

— Et dis-moi. Pourquoi t'aurait-elle sauvé la vie ? dit-il en s'avançant également vers lui sans cligner une seule fois des yeux.

— Car elle me considère comme son ami. Et que contrairement à d'autres, elle, elle connaît le sens du mot amitié !

— Insinues-tu que je ne le connaisse pas ?

— Seulement quand cela t'arrange !

Les deux hommes étaient à présent l'un en face de l'autre, leurs regards noirs de haine se défiaient, seulement cinq centimètres séparaient leurs fronts d'un plausible affrontement physique.

— Et que comptes-tu faire à présent ? M'affronter à main nue ? demanda avec mépris Ani.

— Ça, j'aurais dû le faire il y a bien longtemps, cela m'aurait évité bien des tourments !

— Arrêtez ! Cela ne sert à rien. Vous allez faire quoi ? Vous battre comme de simples non-sorciers ? Si Ani ne peut pas, on va trouver une autre solution. Et puis mince qu'est-ce qu'il vous arrive à tous. S'il dit qu'il ne peut pas, c'est qu'il ne peut pas, point ! s'indigna Aurélie en essayant de toutes ses forces de faire reculer les deux hommes en appuyant sur chacun de leur ventre.

— Ce n'est pas qu'il ne peut pas Aurélie… C'est qu'il ne veut pas ! s'exclama à son tour Pierrick.

— Et pourquoi voudrais-je la sauver ? Elle ! s'écria fièrement Ani. Donne-moi une raison, une seule bonne et unique raison qui justifierait : Un : que je perde mon travail au Ministère mixte. Deux : que je sois destitué de mes fonctions. Trois : que je puisse me retrouver en prison pour abus de pouvoir. Et quatre : que je mette de côté mes convictions, celles qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui ! Allez-y donnez-moi en une seule ! Juste une seule.

Après un instant de silence, Marie-Ange qui avait toujours son regard en direction du jardin de Simon le rompit d'un ton extrêmement calme :

— Simplement, car je te le demande Ani.

Ani eut un petit rire narquois qui résonna dans le salon, puis il répéta :

— Simplement, car tu me le demandes ?

— Exactement.

— Tu te prends pour…

— Sache que tu m'en dois une et ceux depuis des années, coupa sèchement Marie-Ange pour éviter d'entendre certaines méchancetés à son égard de la part d'Ani.

— Ah bon ? Et depuis quand ?

— Oui, dit-elle en retournant doucement son visage muni d'un simple sourire vers Ani. Tu en dois une à mon père… et par ricochet… à moi.

— Voilà donc… et peux-tu être plus précise ? s'étonna Ani.

— Ani, dit Marie-Ange d'un calme absolu en s'approchant lentement de son protecteur. Je me souviens à présent, de chaque phrase utilisée, de chaque mot prononcé, de chaque ton que tu as employé pour me le dire… Tu ne peux plus te cacher derrière mon amnésie à présent.

Le visage d'Ani s'était en un instant transformé, plus aucune colère ne s'y lisait, mais la crainte dans ses yeux était omniprésente. La peur l'avait envahi. Des milliers de questions se mélangeaient dans sa tête et se devinaient à travers son regard et sa façon de scruter tout autour de lui : Que savait-elle ? De quoi se souvenait-elle ? Qu'allait-elle pouvoir bien dire ? Était-ce vraiment possible de contrer un sortilège émis par le Ministère ?

— Tu étais là, à la bataille du Sacré-Cœur, continua d'un ton calme Marie-Ange. Tu étais là quand mon père et Simon se battaient vaillamment pour combattre les Atrox… Tu étais là… Tu m'as tout raconté ! Tous les moindres détails, juste avant qu'ils m'infligent le sortilège d'amnésie… juste les cinq dernières minutes avant que j'oublie tout. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans ta tête pour que tu aies eu besoin de me le raconter… un besoin immense de te confesser peut-être, mais en sachant pertinemment, bien sûr, que je ne me souviendrai de rien. Mais… là, au moment précis où je te parle, Ani, je me souviens… de tout ! As-tu besoin que je raconte à tous ta lâcheté ce jour-là ? Ce jour où TOI seul, TU aurais pu changer le cours de mon histoire, le cours de notre histoire… Tout aurait pu être différent, TOUT ! Mais TU en as décidé autrement ! TU t'es mis du mauvais côté au mauvais moment. Aujourd'hui tu as la chance, tu as ENFIN la chance de pouvoir te rattraper, de pouvoir montrer que tu as changé, que tu es de notre côté… du bon côté. Mais j'ai l'impression que tu te réserves à une vie de lâche !

— Je ne suis pas un lâche, s'égosilla Ani en fixant fermement les yeux de Marie-Ange pour éviter de croiser l'un des nombreux autres

regards qui s'étaient posés sur lui depuis dix minutes.

— Pourtant, continua calmement Marie-Ange. Ce jour-là, ce n'était pas ta baguette… ce n'était pas ton ordre… mais TU l'as tué.

À ces paroles, Ani ne dit plus un mot laissant un silence des plus pesants s'installer dans la pièce. Le visage blanc comme s'il venait de voir un fantôme, le regard perdu dans ses pensées, sa fierté naturelle s'était estompée en un rien de temps. Puis Marie-Ange reprit avec un peu moins de douceur dans la voix, mais beaucoup plus de haine dans son regard :

— Tu t'es confessé à moi il y a maintenant près de quatre années… Il faut te repentir maintenant. Tu ne peux plus vivre avec tes démons de l'époque… et tu ne dois surtout pas t'en créer d'autres aujourd'hui ! Ne laisse pas Amandine mourir par ta faute… Ne laisse pas quelqu'un d'autre mourir par ta faute, pas encore une fois !

— Je n'ai pas tué ton père, marmonna Ani les yeux rivés sur le sol du salon.

— Pire, poursuivit Marie-Ange d'un ton le plus calme possible. Tu l'as regardé se faire tuer… Se faire tuer par l'un de tes compatriotes de l'époque… Mais avant cela, tu as regardé Simon se faire étrangler et suffoquer… Et tu n'as rien fait, rien. Tu es resté planté là, baguette à la main, en les regardant mourir jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour mon père. Puis tu t'es juste téléporté.

— J'ai ramené son corps ! s'exclama Ani en la regardant droit dans les yeux. Je ne l'ai pas laissé pourrir sur le champ de bataille, MOI !

— À l'exception que moi, à ta place, si j'en avais eu l'occasion, je l'aurais ramené vivant ! répondit fermement Simon.

— C'est marrant que tu dises cela, car il est mort à cause de ton incompétence ! affirma Ani en regardant fermement Simon le visage plissé de colère.

Un nouveau silence, plus long et beaucoup plus intense, prit place dans la maison seulement rompu par les bruits de bouche de Pierrick, qui engloutissait sans interruption les viennoiseries. Lorraine était restée debout impatiente tout en continuant de regarder avec pitié Ani dans l'espoir qu'il change d'avis. Aurélie avait elle aussi le regard en cette direction, mais il était tout autre, de la complaisance envers cet homme se dégageait de ses yeux bleu-turquoise. Océane quant à elle, était restée assise depuis le début, de l'autre côté de la table, sans dire un mot, les mains autour de sa tasse de thé chaude, le regard anéanti de tristesse en regardant la vapeur s'y échapper.

— D'accord… Et comment comptez-vous vous y prendre ? interrogea Ani en soupirant de toutes ses forces.

— J'y ai réfléchi toute la nuit ! rétorqua spontanément Simon comme pour éviter qu'Ani ne change d'avis.

— Allons bon ! s'étonna Ani. Étais-tu si persuadé que j'accepte cette

manigance ?

— On savait tous que tu n'étais pas si mauvais, dit joyeusement Aurélie.

— À dire vrai, reprit Simon en souriant faussement. J'avais pensé te torturer pour avoir des informations précises et utiliser la potion qui me permettrait de prendre provisoirement ton apparence. Mais, cette situation m'arrange grandement… enfin surtout pour le gain de temps et le goût de cette satanée potion !

— Simon ne recommence pas, s'il te plait ! supplia avec force Aurélie.

— Et donc comment comptes-tu t'y prendre ? demanda Ani qui fit mine de ne rien entendre.

— Simplement ! Comme tous les jours, tu vas au travail.

— À cette heure-ci ? demanda-t-il sur un ton de feinte admiration.

— Tu trouveras bien une excuse ! Aurélie et Pierrick viendront avec toi. Avec leur gêne commun qui leur permet de prendre la forme, la couleur et la substance qu'ils veulent, ils passeront inaperçus et t'aideront dans cette tâche.

— On aura également un œil sur toi ! Tu ne pourras pas t'échapper cette fois-ci, sourit Pierrick en se tapotant le ventre qui avait doublé de volume à cause du nombre incalculable de viennoiseries qu'il avait englouti.

— Tu te dirigeras vers le bureau des renseignements qui s'occupe de la gestion des personnes fichées, reprit Simon. Et tu effaceras toutes les données concernant Amandine. Tu ne laisseras aucune trace d'elle… AUCUNE ! C'est bien compris ?

— Et comment je fais ça ?

— Tu trouveras également une solution au moment voulu.

— C'est de la corruption Simon !

— Non… c'est au contraire rétablir une vérité ! Par la suite, tu iras simplement récupérer Amandine en indiquant un défaut de procédure, où je ne sais quoi. Ils n'auront plus rien contre elle dans leurs fichiers et la libérerons sans poser de question.

— Tu n'as réfléchi à rien, finalement !

— À dire vrai, à pas grand-chose… mais…

— Je trouverai une solution au moment propice, coupa Ani.

— EXACTEMENT !

Après un instant rapide de réflexion, Ani fit un signe de la tête en direction de Pierrick et d'Aurélie, puis tous trois se téléportèrent et disparurent du salon de Simon.

— Et nous on attend ? demanda fermement Océane en levant ses yeux de sa tasse de thé devenu tiède, pour la première fois depuis son réveil.

— Non ! Vous, vous allez toutes les trois vous asseoir autour de

cette table, et vous allez m'expliquer étape par étape et point par point, pourquoi vous vous êtes enfuies du Locus où vous étiez normalement en sécurité ! Et après on avisera, répondit avec fermeté Simon tout en s'asseyant sur l'une des chaises autour de la grande table à manger.

À l'instant même où Lorraine, Marie-Ange et Océane qui avait repris son ton peu aimable habituel, s'empressaient de raconter dans les moindres détails les évènements qui s'étaient déroulés au sein du Locus, Ani, Aurélie et Pierrick se retrouvaient sur une place quasi déserte, debout, les bras croisés et les yeux rivés sur les énormes portes en fer forgé qui laissaient entrevoir entre les différentes volutes métalliques une construction aux dimensions incroyables. Mélangeant des architectures romanes et modernes en passant par le style baroque, aujourd'hui le bâtiment s'élevait devant eux comme s'il avait traversé chaque époque depuis son origine en en gardant une trace.

— Où sommes-nous ? demanda d'une voix anxieuse Aurélie en regardant l'énorme bâtisse qui s'élevait juste devant elle.

— Devant le bâtiment du Ministère Mixte Français, soupira Pierrick.

— Merci pour ton intervention Pierrick, mais géographiquement où nous trouvons-nous ? dit-elle exaspérée.

— Ça, personne ne le sait. Je travaille ici, depuis plus de vingt ans et je n'ai trouvé aucune information concernant l'endroit exact où nous pouvons nous trouver. Même la météo est différente ici. Et il ne se rapproche d'aucun lieu en France, ni même sur les départements et les territoires d'outre-mer français.

— Tu t'es profondément intéressé à ce lieu, dis-moi ? s'interrogea Pierrick.

— C'est vrai, que cela m'a beaucoup intrigué à mes débuts. Pouvoir me rendre au travail, où le seul moyen d'y parvenir est de se téléporter… Je suis toujours perplexe !

— Comment font les non magiques pour y parvenir ? demanda Aurélie.

— Des machines sont déposées dans certains Locus leur permettant de se téléporter jusqu'ici grâce à un sortilège. Mais au début, ce fut une catastrophe. Certains non-magiques vomissaient, tombaient dans les pommes, perdaient certains de leurs membres, où devenaient fous et… il y a même eu des morts. Mais… ce qui se passe au Ministère… reste au Ministère !

— Des non-magiques peuvent utiliser la magie ? s'étonna Aurélie.

— C'est ce qu'on appelle : la mixité !

Aurélie resta un instant abasourdie, jamais elle n'aurait pu se douter que la magie pouvait être utilisée par des non-sorciers, par des personnes sans aucun pouvoir magique.

— Vivons-nous réellement en symbiose maintenant ? pensa-t-elle.

Mais ses pensées furent de courte durée, rompues par l'impatience de Pierrick de clôturer sa mission :

— On se retrouve où ?

— Devant le bureau des sorciers surveillés, étage moins 17 ! répondit fermement Ani.

— Moins 17… Sorciers surveillés… Entendu, répéta Aurélie en bredouillant.

— Et soit le plus naturel possible Ani ! On dirait que tu es complètement coincé et que tu es en train de préparer un mauvais coup, dit Pierrick le sourire aux lèvres.

— Comment ça ?

— Ah non… Pardon… Toutes mes excuses… C'est ton charme naturel !

— Pierrick ! s'indigna Aurélie en le regardant avec incompréhension tout en secouant la tête de gauche à droite.

— Au… ré… liiiiiiiiiie, répliqua Pierrick d'une voix moqueuse tout en l'imitant.

— As-tu fini ? Pouvons-nous y aller maintenant ? demanda-t-elle en levant les yeux au ciel.

— C'est moi qui t'attends ! rétorqua Pierrick avec son sourire taquin tandis que ses jambes se mettaient à fondre peu à peu sur le sol bétonné.

En l'espace d'une seconde, Aurélie et Pierrick se métamorphosèrent en une substance liquide qui prit à l'identique la couleur et la matière du sol les rendant quasiment invisibles à l'œil nu. Ani quant à lui, resta un instant à essayer de suivre le plus possible leurs formes qui après être passées sous le portail, s'avançaient rapidement vers l'entrée principale du bâtiment pour apercevoir si l'un des nombreux vigiles présents les voyaient. Mais aucun d'eux ne fit un geste, ni même un regard en direction d'Aurélie et de Pierrick qui s'infiltrèrent sans aucun problème à l'intérieur du Ministère mixte. Ani prit alors une grande respiration, sortit de la poche intérieure de son long manteau en cuir noir sa carte de travail du Ministère, agrippa de son autre main sa baguette magique et s'avança. Lorsqu'il fut à quelques mètres du portail, celui-ci s'ouvrit étroitement lui laissant juste la place de se faufiler puis se referma avec force juste derrière lui. Ani continua de s'avancer, mais cette fois-ci avec précipitation, jusqu'au premier vigile qui l'interpella le faisant sursauter de peur.

— Bonjour Ani ! Vous êtes matinal ce matin.

— Je suis toujours matinal ! rétorqua méchamment Ani en dévisageant de son œil noir les deux vigiles qui le regardaient.

Ani continua de marcher sans ralentir en direction de la grande porte d'entrée, tout en restant attentif à la conversation des vigiles.

— Il a vraiment un problème lui ! dit l'un des vigiles.

— Tu crois que ça leur monte à la tête d'être des sorciers ? rétorqua un autre.

— Ça va, ce ne sont pas non plus des stars !

— Si ça se trouve, c'est une célébrité dans son monde ! On ne sait pas…

— Une célébrité sans garde du corps ?

Les deux hommes se mettent à rire bruyamment, quand deux énormes morceaux de scotch se placèrent juste devant leurs visages et se collèrent sur chacune de leurs bouches.

— Contrairement aux célébrités qui sont non-sorciers, nous avons quelque chose qu'ils n'ont pas : le pouvoir ! s'écria Ani sa baguette magique pointée en direction des deux vigiles dont les regards étaient à présent tétanisés de peur.

Après quelques instants à regarder fixement les vigiles, baguette levée, Ani reprit anxieusement son chemin et se dirigea jusqu'à l'ascenseur. À l'intérieur de celui-ci, il examina tout autour de lui quand son regard s'arrêta sur les boutons indiquant les étages. Pris de dégoût, il tendit sa baguette, s'en servit pour appuyer sur le bouton « – 17 » et marmonna :

— Travailler en collaboration avec les non-magiques… l'abolition de l'esclavage des elfes de maison… ça sera quoi après ? l'interdiction de l'exploitation des arbres et des différentes créatures ou plantes magiques qui composent nos baguettes ? On va beaucoup trop loin, vraiment trop loin !

— Cela a déjà commencé, dit l'une des parties du mur de la cabine de l'ascenseur dont la ressemblance avec la voix de Pierrick ne s'y trompait pas.

— Le fait que tu sois invisible t'oblige à rester silencieux et garder tes commentaires pour toi ! s'offusqua Ani en regardant fièrement l'endroit d'où pouvait provenir la voix.

Une femme brune de taille moyenne avec des lunettes aux montures transparentes entra au même moment dans l'ascenseur, appuya sur l'un des boutons, regarda avec intention si quelqu'un autre qu'Ani y était présent, puis le fixa d'incompréhension et dit d'un ton hautain étrangement identique à celui d'Ani :

— Que faites-vous ici, à cette heure, à parler seul ?

— J'ai des dossiers à clôturer en urgence.

— J'espère que vous n'êtes pas en train de sauver une nouvelle fois la famille Uevinc !

— Pourquoi me parlez-vous de la famille Uevinc ?

— Cher frère, me prenez-vous pour une imbécile ? Tout le monde est au courant que madame s'est échappée du Locus de protection des

apprentis ! Et je parie que monsieur Uevinc, en personne, va tout faire pour la retrouver.

— Sachez que c'est MON apprentie ! C'est à moi de la retrouver !

— C'est donc pour cela que vous êtes là, à cette heure matinale ! Pour la retrouver, avant. Mais avant qui ? M. Uevinc ou le Ministère ?

À ce dernier mot, Ani baissa légèrement les yeux, ce qui fût remarqué instantanément par la femme qui continua d'une voix encore plus hautaine.

— Vous l'aidez… Ne changerez-vous jamais ? Serez-vous toujours aussi naïf ? Et si elle redécouvre un jour qu'elle n'a jamais été une apprentie, que les pouvoirs qui coulent dans ses veines sont à la hauteur des nôtres et qui sait peut-être même plus ? Pensez-vous qu'elle vous aidera, elle ?

— On lui a infligé le sortilège d'amnésie ! Qui pourrait se souvenir après ça ? affirma Ani.

— Ne faites pas l'idiot ! Vous savez très bien qu'un très grand sorcier est sorti de son amnésie après dix années d'absences, il n'y a pas si longtemps que cela.

— Un seul ! Et c'était un grand mage noir !

— Un seul certes… mais vous le savez, vous avez toujours su que son pouvoir était grand. Et puis, réfléchissez un peu, elle n'est pas traquée par les Atrox seulement car son sang est pur, mais essentiellement pour son pouvoir.

— Elle n'a plus de pouvoir !

— Mon petit doigt m'a dit qu'elle redécouvrait petit à petit sa faculté de Cogimagus.

— Qui vous l'a dit ?

— Vous me cachez des choses, cher frère, beaucoup de choses ! Mais je le saurai tôt ou tard !

DING

Au son de l'ascenseur, la femme dévisagea de haut en bas Ani et sortit rapidement jusqu'à atteindre l'une des nombreuses portes du couloir sombre de cet étage, ou était indiquée juste au-dessus en grosses lettres dorées :

« Tribunal de Grande Instance Magique »

Lorsque les portes de l'ascenseur se refermèrent, Ani dit en soupirant :

— Je vous présente ma sœur, Aliénor. Si je me fais prendre, vous pouvez être certain qu'elle ne me laissera aucune chance et m'infligera la pire des sentences : la perte de mes pouvoirs.

DING

De nouveau, le gong de l'ascenseur retentit. À l'ouverture des portes, Ani resta immobile. Il observa un instant l'immense open-space

entièrement vitré et d'un blanc éclatant, qui jaillissait à l'aide des rayons du soleil qui s'infiltraient jusqu'au moindre recoin de la salle. Au mur, juste devant lui, de grandes lettres de toutes les couleurs étaient collées et écrivaient :

« BIENVENUE AU BUREAU DES SORCIERS SURVEILLES ».

Des centaines de bureaux se trouvaient répartis sans aucune logique dans un espace de plus de 200 m2, mais à cette heure-ci pas une seule personne n'était présente. Puis, sans hésitation, Ani se précipita sur l'un des bureaux le plus proche, alluma l'ordinateur, passa son badge du Ministère sur un capteur qui y était apposé, lorsqu'un son aigu sortit des enceintes et qu'un message d'erreur s'afficha sur l'écran d'ordinateur.

— Mon badge ne passe pas dans ce service ! s'énerva Ani en tapant du poing contre le bureau ce qui fit sauter le clavier de l'ordinateur qui atterrit sur le sol.

Ani se mit alors à fouiller dans chacun des dossiers présents sur le bureau ainsi que dans les tiroirs attenants, mais aucun badge n'avait été laissé par l'utilisateur de ce bureau. Il se précipita sur les autres, fouilla dans plusieurs tiroirs, dans plusieurs dossiers, mais rien, aucune personne travaillant dans le Ministère n'avait laissé son badge.

— Ani, l'interpella Pierrick.

Mais celui-ci ne fit guère attention pensant une nouvelle fois à un reproche de la part de Pierrick et s'abaissa les bras ballants pour récupérer le clavier sur le sol. Lorsqu'il leva la tête pour se relever, il vit alors scotché sur le dessous du bureau un badge qu'il arracha avec force.

— YES ! s'écria Ani en se précipitant sur l'ordinateur pour passer le badge devant le capteur.

L'écran s'activa enfin. Ani cliqua sur l'une des nombreuses applications présentes sur le bureau de l'ordinateur, intitulé SAM, quand un nouvel écran s'afficha, mais au désespoir d'Ani un mot de passe d'utilisateur fut demandé. Il tapota sans discernement plusieurs mots de passe qu'il trouva sur le badge : le nom du détenteur, son prénom, sa date de naissance, son matricule, mais aucun ne fonctionna.

— Mon Dieu, je ne sais plus quoi faire ! Vous avez une idée, vous, au lieu de me regarder sans rien dire ! s'énerva Ani en regardant autour de lui pour essayer de deviner l'endroit où pouvaient se trouver Pierrick et Aurélie, toujours invisibles, lorsqu'un autre badge flotta dans les airs.

Ani prit énergiquement le badge, le retourna et vit sur la photo apposée dessus le visage de sa sœur Aliénor.

— Comment as-tu réussi à…

— Dans l'ascenseur ! coupa Pierrick. Elle était beaucoup trop préoccupée à te dévisager qu'elle n'a pas senti que je lui volais son badge.

— Mais, je vais avoir le même problème ! Je ne connais pas son mot de passe, dit-il en fermant de l'ordinateur l'utilisateur actuel et en passant le badge de sa sœur.

— Réfléchis Ani, dit avec gentillesse Aurélie. Tu la connais mieux que personne. Quel mot de passe pourrait-elle bien mettre ?

— Elle a tellement confiance en personne que ça pourrait être un mot de passe à douze chiffres et quarante lettres sans compter les caractères spéciaux.

— Une date fétiche ? Un film favori ? Le prénom d'une personne qu'elle aime plus que tout ?

— Ça, c'est impossible, elle n'aime qu'elle ! C'est une égoïste née ! Et puis elle a tellement une haute opinion d'elle-même que…

Après un instant de silence, Ani tapota sur le clavier de l'ordinateur trois lettres.

— Elle n'aime qu'elle… Je n'y crois pas, ça a fonctionné ! marmonna Ani.

— Tu as mis quoi ? l'interrogea Aurélie.

— A. L. I… Ali. C'est comme ça que je l'appelais quand nous étions enfants.

— Nous n'avons pas le temps pour les souvenirs ! Dépêche-toi Ani, il est presque 7 heures. Les salariés vont bientôt arriver et nous devons encore récupérer Amandine ! dit Pierrick d'une voix présente.

— OK… Cela va me prendre que quelques minutes… Sorciers recherchés… ta… ta… ta… Prénom : Amandine, dit Ani en tapant frénétiquement sur les touches du clavier de l'ordinateur, nom de famille : Lepolanski… il recherche… il recherche… Aller dépêche-toi ! C'est n'importe quoi ce réseau ici ! Je l'ai !

— Ani, quelqu'un arrive… Vite ! chuchota avec force Aurélie.

— Il me faut encore juste trois minutes.

— On ne les a pas ! poursuivit-elle d'une même voix.

— Au lieu de me regarder et de me stresser ! Je ne sais pas moi ! Transformez-vous en mur ou bloquez les portes de l'ascenseur, mais faites quelque chose au lieu de rester plantés là !

— Surveille-le Aurélie ! Je vais bloquer la porte de l'ascenseur, dit fermement Pierrick.

— C'est bon je l'ai ! 19 Juillet… Avignon… Sortilège… Mortificare… Ah oui, quand même !

— On ne t'a pas demandé ton avis, EFFACE ! dit avec force Aurélie quand les portes de l'ascenseur se mirent à gigoter.

— D'accord, il me demande de donner une raison pour effacer le dossier.

— As-tu des propositions ?

— Oui… dossier traité… erreur saisie… sorcier décédé… sorcier déjà emprisonné pour les faits qui lui sont reprochés… autre…

— Erreur saisie, c'est très bien !

— Oui, mais cela n'est pas possible…

— Comment ça, cela n'est pas possible ? demanda abasourdi Aurélie.

— Aliénor ne se trompe jamais !

— Tu rigoles j'espère ?

— Non… elle ne fait jamais d'erreur.

— MAIS APPUIE SUR LE BOUTON, ANI ! chuchota fortement Aurélie.

Ani appuya avec force sur la touche « Entrée » et le fichier qui s'affichait en dessous du nom d'Amandine Lepolanski disparu au même moment. Puis, il déconnecta précipitamment le compte d'Aliénor de l'ordinateur et se dirigea avec hâte en direction des ascenseurs.

— Je fais quoi ? dit Ani devant les portes de l'ascenseur où les paroles de plusieurs personnes se faisaient entendre juste derrière elles. Ils vont me voir ! On ne peut pas se téléporter dans les enceintes du Ministère mixte !

— Chut et plaque-toi entre le mur et les casiers à ta droite… et surtout ne bouge pas et ne dit plus un mot, dit avec fermeté Aurélie.

Ani s'exécuta, lorsqu'il sentit le corps d'une femme se poser tout contre lui.

— Que fais-tu ? dit-il en essayant de repousser le corps invisible.

— Je te sauve la vie ! Alors, ne bouge plus !

Ani ferma les yeux et prit une grande respiration. Les bras d'Aurélie l'entourèrent et il sentit son corps se frotter tout contre lui, quand en l'espace d'une seconde il éprouva une sensation d'enfermement. Il rouvrit alors les yeux et vit autour de lui des murs en ferraille où seule une lumière s'engouffrait des petites fentes qui se trouvaient à la hauteur de ses yeux. Aurélie s'était transformée à l'identique au casier placé juste à côté d'eux et enfermé à l'intérieur d'elle, Ani. Pierrick libéra enfin les portes de l'ascenseur quand une dizaine de personnes pénétra dans l'open-space.

— C'est dommage qu'elle se soit ouverte ! J'étais bien partie pour retourner chez moi aujourd'hui, dit-une femme.

— Ne m'en parle pas, ma petite est malade et je n'ai pas dormi de la nuit, dit une autre.

Avant que les portes de l'ascenseur se referment, Ani fut libéré d'Aurélie et tous les trois se précipitèrent à l'intérieur sans qu'aucun des individus ne les aperçoive, beaucoup trop préoccupés à regagner leurs bureaux respectifs.

— Ouf, c'était moins une ! souffla Aurélie.

— As-tu bien tout effacé ? demanda d'un ton sec Pierrick.

— Quand vas-tu me faire enfin confiance ?

— Jamais !

— Arrêtez ! s'énerva Aurélie. On dirait des enfants ! Où allons-nous maintenant ?

— Étage 72 ! dit fermement Ani en appuyant à l'aide de son index le bouton de l'ascenseur. C'est là que les sorciers attendent avant d'être jugés.

— Es-tu certain qu'ils ne l'ont pas déjà jugée ? demanda inquiète Aurélie.

— Cela m'étonnerait fortement… Sauf si quelqu'un en a décidé autrement ! Mais certains sorciers attendent des mois dans ce trou avant d'être jugés, alors on a de fortes chances qu'elle soit encore là.

— Même s'ils n'ont rien fait ? s'étonna Aurélie.

— Voyons Aurélie ! C'est extrêmement rare de se retrouver ici, sans n'avoir rien fait !

DING

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent de nouveau. À cet étage, de nombreuses personnes en tenue de policier non-magique étaient présentes et vagabondaient dans le hall, où au centre trônait sans passer inaperçu un énorme comptoir en ferraille entouré de grilles allant jusqu'au plafond. Derrière ces grilles, on pouvait apercevoir un policier faire les cent pas entre deux murs, l'un en face de l'autre, où étaient fixées de nombreuses petites portes ne pouvant laisser simplement entrer qu'un corps allongé, comme à la morgue.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ? demanda le policier derrière le comptoir en regardant Ani s'avancer en sa direction.

— Bonjour, je suis Anibal Campandre, directeur du service des protecteurs magique. Je viens récupérer Amandine Lepolanski qui a été admise par erreur ici, hier.

— On n'admet jamais quelqu'un par erreur, surtout pas ici ! rétorqua le policier.

— Encore un stagiaire non magique qui pensait être plus intelligent que nous au niveau informatique ! Il s'est littéralement trompé et a mélangé deux dossiers ! Vérifiez, tout est en ordre maintenant !

Pendant que le policier vérifia à plusieurs reprises ses dossiers informatiques, un long silence interminable s'installa. Seul le brouhaha des différents policiers qui passaient derrière eux se fit entendre rendant Ani encore plus tendu qu'à son habitude.

— En effet, il est indiqué « erreur saisie ». Ils n'ont plus aucun respect ces non-magiques ! Parfois, je me demande si leur montrer de quoi on est capable ne les ferait pas redescendre sur terre. Qu'ils

comprennent notre suprématie ! dit le policier en brandissant sa baguette.

Ani acquiesça d'un signe de la tête, ce qui énerva au plus haut point Pierrick qui frappa de toutes ses forces le pied d'Ani avec le sien. Malgré la douleur, son visage resta impeccablement neutre et il demanda :

— Pouvons-nous libérer madame Lepolanski, maintenant ?

— Bien entendu, répondit le policier en pointant sa baguette sur l'une des nombreuses portes situées juste derrière lui.

L'une d'elles située à au moins quatre mètres du sol s'ouvrit et laissa échapper une planche en bois horizontale où l'on pouvait apercevoir, allongée sur le dos, les bras croisés, un corps enserré par des lianes transparentes. Celle-ci disparurent en un instant laissant le corps se soulever et flotter au-dessus de la planche qui se retira dans un cliquetis et réintégra le trou laissant suspendu dans les airs le corps qui sans aucun doute était celui d'Amandine. Puis elle se mit à descendre doucement jusqu'au sol et d'un autre mouvement de baguette, le policier fît disparaître les lianes des poignets et des pieds d'Amandine qui se leva tant bien que mal, les yeux éblouis par la lumière du jour.

— Quelque chose à signer ? demanda Ani sans oser regarder une seule seconde Amandine dont le visage pâle et les yeux à moitié clos étaient meurtris par la fatigue de cette nuit.

— Aucunement ! Tout est en ordre, répondit le policier en brandissant une nouvelle fois sa baguette.

L'énorme comptoir s'ouvrit en deux, sans que les grilles allant jusqu'au plafond ne se déplacent, laissant alors qu'une petite ouverture où n'importe quel être de plus d'un mètre de hauteur ne pouvait passer sans se pencher. Amandine s'extirpa rapidement sans attendre que le policier l'y autorise et se mit à regarder soulagée Ani.

— Et le Ministère s'excuse pour la gêne occasionnée ! s'exclama le policier en refermant rapidement le comptoir et en reprenant ses allers-retours entre les deux murs.

— Ani, dit fièrement Amandine dont le regard débordant de terreur trahissait sa prétendue fierté. Dis-moi que vous les avez retrouvées ? Dis-moi qu'elles sont en vie ?

— On en reparle plus tard, répondit sèchement Ani. Il faut que l'on évacue le bâtiment le plus rapidement possible.

Tous deux se mirent alors à marcher d'un pas des plus naturel possible jusqu'à l'ascenseur afin de ne pas éveiller les soupçons, puis arrivés à l'intérieur Ani appuya avec force et à plusieurs reprises sur le bouton du rez-de-chaussée. À l'instant même où les portes se fermèrent, le mur de l'ascenseur s'approcha délicatement du visage d'Amandine et une voix douce semblable à celle d'Aurélie se fit

entendre :

— Elle est chez Simon.

— Oh mon dieu, Aurélie, merci ! s'écria Amandine le regard perdu, qui ne pouvant plus se retenir libéra toutes les larmes qu'elle avait retenues la nuit entière à l'intérieur de sa prison.

— Ils ne sont pas un chouia raciste contre les non-magiques ? demanda la voix de Pierrick pour essayer de changer de conversation afin que le visage d'Amandine n'attire pas la méfiance des personnes qu'ils pourraient croiser en sortant de l'ascenseur.

— Juste un peu, dit Ani le sourire pincé.

DING

Au gong de l'ascenseur, Amandine se frotta fougueusement le visage, se tapota les joues et se mit à sourire, d'un sourire si naturel qu'Ani en fût abasourdi. Puis tous se précipitèrent à l'extérieur du bâtiment.

— Vous partez déjà, dit l'un des vigiles du matin même le sourire aux lèvres.

Ani leva brusquement sa baguette dans leur direction et aussitôt les cinq vigiles présents se plaquèrent au sol, à plat ventre, les mains au-dessus de leurs têtes.

— C'est bon… je… je plaisantais, balbutia le vigile au sol.

— Moi aussi, rétorqua Ani le sourire aux lèvres en rangeant sa baguette magique dans la poche de son manteau.

Les cinq vigiles se relevèrent doucement et regardèrent Amandine et Ani s'éloigner au coin de la rue. Dès qu'aucun individu ne put plus la voir, Aurélie redevint enfin elle-même et sauta au cou d'Amandine.

— Ça va ? Tu vas bien ? Ce n'était pas trop difficile là-dedans ? Je sais que c'est horrible d'être enfermé dans cette prison, on a l'impression d'être enterré vivant.

— Oui… oui… enfin… oui, répondit désorientée Amandine.

— Tu ne veux pas la laisser respirer un peu, dit fermement Pierrick dont le corps peinait à reprendre son apparence.

— Je me préoccupe de son bien-être, OK ! dit d'un ton vexé Aurélie.

— On ne peut pas simplement se retrouver chez Simon ? demanda calmement Amandine.

— Elle a raison ! On se retrouve chez Simon ! Même toi Ani ! On se retrouve tous là-bas ! dit avec fermeté Pierrick.

Tous se regardèrent et se téléportèrent au même instant, laissant la ruelle déserte.

CHAPITRE DIX-SEPT
La pièce du puzzle

À la seconde suivante, Amandine, Aurélie, Pierrick et Ani atterrirent violemment sur le sol du jardin de Simon. Aucun d'eux ne comprit les raisons qui les avaient empêchés de se téléporter jusqu'à l'intérieur de la maison.

— Que s'est-il passé ? demanda outrée Aurélie en frottant avec force ses vêtements pour retirer au maximum la terre qui s'y était collée lors de sa chute.

— Les sortilèges de Simon doivent nous empêcher de nous téléporter à l'intérieur, rétorqua Pierrick en se secouant les cheveux pour enlever les brins d'herbe qui s'y étaient infiltrés.

— Non, le Ministère est là ! dit sèchement Ani en regardant du milieu du jardin, droit comme un I, l'intérieur de la maison par le biais de la fenêtre.

— Ils viennent pour moi, vous pensez ? demanda terrorisée Amandine, qui ne souhaitait en aucun cas retourner dans la prison où elle avait passé la nuit.

— Ou pour moi ! poursuivit Ani avec son ton glacial dont une partie de lui-même se demandait encore s'il avait fait le bon choix de l'avoir libérée.

— Je ne pense pas, débuta calmement Pierrick sans que personne n'y prête d'attention.

— Mais pourquoi ne pouvons-nous pas entrer ! coupa avec fermeté Aurélie.

— Ce ne sont pas juste des membres lambda du Ministère mixte qui sont présents, Aurélie, continua Ani. Mais le grand patron des Ministères mixte… du monde entier… le général Optus… celui que l'on connaît de nom, sans jamais l'avoir vu. Il est impossible de faire de la magie en sa présence ! Même les sorciers dont le niveau de magie est très élevé ne peuvent effectuer que des sortilèges vraiment sortis de l'ordinaire. Mais il est déconseillé de le faire, car il le détecterait automatiquement et le sort s'utiliserait contre vous.

— Je pense qu'il est nécessaire de rentrer ! reprit distinctement Pierrick qui était en train de regarder à l'intérieur de la maison de Simon appuyé contre la fenêtre du jardin les mains en visière au-dessus de ses yeux pour mieux voir.

— As-tu perdu la tête ? s'énerva Aurélie. Et s'ils viennent pour Amandine… ou pire pour Ani !

— Ne t'inquiète pas pour ton petit protégé, dit-il en se dirigeant

vers la porte donnant directement dans le salon. Ils ont l'air…

Des éclats de rire provenant de l'intérieur de la maison interrompirent Pierrick. Il regarda Aurélie avec un sourire forcé et des yeux écarquillés, puis il reprit calmement :

— Ils ont l'air d'être venus avec la meilleure volonté du monde.

— Et comment comptes-tu t'y prendre Pierrick, toi qui es si intelligent ? Je te rappelle que nous n'avons pas pu nous téléporter à l'intérieur de la maison ! s'indigna Aurélie tout en écarquillant ses yeux pour imiter Pierrick.

— Dis-moi que tu le fais exprès, Aurélie ? Tu n'es pas si stupide tout de même ? dit-il en appuyant sur la poignée de la porte du jardin qui s'entrouvrit.

— Je n'y avais même pas pensé, rétorqua faiblement Aurélie sidérée par son illogisme.

Lorsque la porte s'ouvrit, les personnes présentes dans le salon se turent au même instant. Tous observèrent Pierrick, le visage rayonnant qui entra le premier, suivi rapidement par Ani et Amandine qui tous deux étaient inquiets du sort qui allait leur être infligé, puis d'Aurélie le regard figé sur ses chaussures, une nouvelle fois honteuse.

— Amandine ! s'écria Lorraine d'un ton soulagé en avançant d'un pas assuré vers elle.

Mais Amandine dont le visage était couvert d'un large sourire en regardant avec insistance Lorraine l'arrêta dans son élan en secouant rapidement sa tête en signe de dénégation, afin d'éviter toute possibilité que le Ministère s'aperçoive de quoi que ce soit entre elles.

— Oui ! Bonjour Amandine, dit un homme d'une voix forte et grave habillé très chiquement d'une longue veste bordeaux en daim, d'un costume noir et d'une chemise grise.

— Bonjour Amandine… Bonjour Aurélie… Bonjour Pierrick… et bonjour Ani, dit une femme aux cheveux bruns mi-longs qui arborant un large sourire serra la main de chacun d'entre eux. Nous sommes vraiment ravis que vous soyez encore vivants… malgré votre incapacité à attendre que la justice magique face ses preuves… et les différentes tromperies que vous avez utilisées pour libérer Amandine… qui auraient pu vous coûter la vie, où même pire vous entraîner la peine capitale magique… votre perte de pouvoir ! Nous sommes tout de même ravis.

— AH ! s'exclama Pierrick en éclatant de rire. C'est vous, Ermy Neesley qui nous dîtes cela ? Avouez qu'il y a de quoi se moquer de vos mots !

— Pierrick… Je vous l'ai déjà dit.

Elle s'approcha de lui et le fixa d'un regard flamboyant.

— J'étais jeune… maladroite… et remplie de chance ! Et le monde de la sorcellerie n'était pas celui que l'on connait. De plus, sans nos

affronts nous ne serions plus là !

— Désolé ! Ermy a toujours eu la fâcheuse tendance à materner tous ceux qu'elle croise, même quand elle avait onze ans, dit un homme aux cheveux ébouriffés en attrapant avec fermeté le bras d'Ermy pour la faire reculer. Elle ne voit que le danger, le vice et la bêtise sans se rendre compte qu'il est parfois nécessaire de faire preuve d'un peu de folie pour rendre notre vie meilleure. En tout cas, bienvenue, Amandine, j'espère que ce n'était pas si cruel dans la prison.

— John ! s'exclama Ermy en le regardant droit dans les yeux. Je vais t'enfermer pendant douze longues heures dans le noir, les mains et les pieds ligotés, avec le minimum d'air pour survivre et on verra si cela n'est pas si cruel ! Parfois, je me demande pourquoi nous sommes amis !

— Parce que tu t'ennuierais sans moi…

— Ça, c'est certain ! Avec toutes les bourdes que tu fais au Ministère ! Je passe mon temps à les rattraper pour pouvoir avancer dans mon propre travail…

— Elle dit ça que pour me taquiner Optus, ne faites pas attention, coupa John toujours muni de son sourire qui cette fois-ci était un peu plus charmeur en regardant le général.

Ce dernier soupira de toutes ses forces, leva les yeux au ciel, puis orna son visage d'un sourire bienveillant et d'une seule phrase mit un terme à leur confrontation :

— Vous pouvez remarquer que même trente ans après, ces deux-là ne cessent de se battre !

À ces mots, Ermy et John ne dirent plus un mot comme deux adolescents réprimandés par leur directeur d'école.

— Je vais paraître pour la débile de la bande avec mes questions bêtes, dit Aurélie en regardant avec mépris Pierrick. Mais vous faites partie des grands ministres du Ministère de la Magie mondiale, n'est-ce pas ?

— C'est exact ! affirma Optus.

— Mais… Je vous connais par le biais de vos différentes allocutions ou de vos livres. Alors, ôtez-moi d'un doute. Vous, vous êtes Portugais ? demanda-t-elle en pointant du doigt Optus. Et vous deux, Anglais ? en indiquant John et Ermy.

— C'est encore exact !

— Alors, expliquez-moi comment il est possible que je ne parle pas vos langues, mais que je vous comprenne à la perfection ! Je sais… je sais… Vous pourriez me dire que vous êtes bilingues, certes… Mais si vous l'étiez, vous auriez au moins un léger accent, un infime accent de votre langue maternelle. Et là, rien. Vous parlez français à la perfection, comme nous tous.

— Bon Dieu Aurélie ! LA MA-GIE ! soupira Pierrick qui regarda

Optus d'un air gêné.

— Ce n'est pas une question bête, il n'y a pas de question bête ! Surtout depuis qu'on vit en corrélation avec les non-magiques, parfois leurs vies prennent le pas sur les nôtres, reprit Optus en regardant avec compassion Aurélie.

— Ah tu vois ! dit-elle le regard toujours méprisant en direction de Pierrick.

— Mais en effet, reprit-il. La réponse à votre question est : la magie. À chacun de nos déplacements au sein de pays ne parlant pas notre langue, chacun d'entre nous absorbe, si nécessaire, une potion permettant de traduire chacun de nos mots dans la langue souhaitée, mais également de la comprendre. Aujourd'hui, notre chère Ermy nous a concocté la potion *Lingua Gallica*, qui a un subtil arrière-goût de vin, mais à mon grand désespoir qu'un arrière-goût…

— Excusez-moi de rompre vos appétences culturelles, mais que faites-vous ici ? coupa avec sa froideur habituelle Ani.

— C'est moi qui les ai convoqués en urgence ! répondit sèchement Simon.

— Toi ? Alors que tu ne fais plus partie du Ministère ! Et comment as-tu réussi à faire ameuter, dans l'heure, trois des plus hauts ministres de la magie mixte ?

— J'ai simplement prétexté, répondit avec mépris Simon, qu'un Locus de protection Français renfermait l'un des partisans des Atrox. Et que celui-ci vendait des informations importantes sur les locataires qui s'y trouvaient. Son rôle étant considérable et sa présence étant suspecte, il m'a semblé logique de contacter, non pas les ministres français, dont certains, je suppose, doivent être dans la manigance, mais directement les plus hauts.

— Et ils t'ont cru avec ton histoire rocambolesque, Simon ?

— Ce n'est pas qu'une histoire rocambolesque, comme tu peux le penser Ani ! C'est ce qui se passe dans le Locus ou TU m'as emmenée ! lança sèchement Marie-Ange.

— C'est impossible ! s'écria-t-il persuadé qu'aucune personne du Ministère ne pourrait faire cet affront.

— Pourtant tout concorde ! La question est maintenant : le saviez-vous ? demanda John.

Les pupilles d'Ani étaient à présent dilatées par la peur, l'un des plus hauts ministres du Ministère mixte mondial en personne venait de l'accuser. Il leva alors la tête en direction de Simon, son regard se mit à mendier de la pitié, chose que tous pensaient inenvisageable de la part d'Ani, cet homme si méprisant et si imbu de sa personne.

— Je n'aurais jamais emmené Marie-Ange là-bas Simon ! dit-il d'une voix tremblante tout en gardant sa prestance habituelle. Tu le sais très bien ! J'ai inspecté chaque dossier, de chacun des locataires présents

dans ce Locus. J'ai vérifié les dossiers de ceux qui travaillent à analyser leurs faits et gestes au quotidien. Tous sont irréprochables ! Et même sans tout ça, on n'appellerait pas ces Locus, des Locus de protection, non ?

— Et pourtant, Ani ! dit Optus d'un ton sérieux. Nous le savons… cette histoire… ce n'est pas ta faute ! Une faille est entrée dans notre système… Oh oui ! Une énorme faille… qui a entraîné… la mort de plusieurs apprentis déjà… À qui revient-elle… la faute… oh ça… mais tu n'y es pour rien.

Malgré un discours hésitant, fragmenté de phrases courtes et parfois même inachevées, Ani sentit son cœur devenir plus léger. Sans même à avoir à se justifier, Optus le plus grand ministre du monde entier le croyait et l'avait innocenté en quelques secondes sans apporter une seule justification. Pourtant, tout autour de la pièce, les autres personnes paraissaient moins favorables à ce soudain acquittement.

— Monsieur ! Une explication s'impose vous ne croyez pas ? demanda John en regardant les visages perplexes qui envahissaient le salon.

— Certes… Nous sommes en train d'examiner, comme vient de l'affirmer Ani, les dossiers des personnes qui s'approchent de près ou de loin de ce Locus. Pour l'instant, le néant ! J'ai également envoyé une équipe récupérer chacun des apprentis du Locus concerné. Bien entendu, les uns après les autres pour ne pas éveiller les soupçons surtout auprès de Joshua. Puis nous allons nous pencher sur les autres locus de protections du monde entier, principalement ceux où des accidents majeurs sont apparus ces six derniers mois. Si un lien existe, nous le trouverons rapidement et pourrons connaître d'où peut provenir cette faille au sein de notre système.

— Comment a-t-il réalisé ce qu'il est en train de décrire, sans qu'il n'ait bougé d'ici ? demanda perplexe Marie-Ange au creux de l'oreille de Lorraine.

— Je n'en ai pas la moindre idée, chuchota-t-elle en regardant fixement Optus.

— Pour ceux qui s'occupent de la gestion des Locus, même si leurs dossiers sont vierges, certains peuvent être partisans des Atrox, n'est-ce pas ? Et ont pu aider Joshua Barry par n'importe quel moyen ? demanda Océane à l'instar d'une véritable enquêtrice.

— J'y ai pensé ! Et j'ai envoyé Ourgit adresser un message au chef de la DGSIM pour mettre en examen tous ceux en charge de la vérification de ce locus.

— Joshua ? Joshua Barry ? demanda Ani d'un air intrigué.

— Oui, un homme du Locus dont nous avons les preuves certaines qu'il est en lien avec le meurtre de l'un des apprentis que nous avons côtoyés, Milan Marietta, répondit Lorraine.

— OURGIT ! s'écria au même instant Ermy offusquée. Vous utilisez encore votre elfe de maison ? Mais selon l'article L442 — du nouveau code de la magie, il est formellement interdit d'utiliser un elfe de maison à des fins personnelles comme professionnelles.

— Vous parlez de JO-SHUA BA-RRY ? C'est impossible, poursuivit distinctement Ani les yeux à présent horrifiés.

— Écoutez Ermy, je le paye assez cher comme ça tous les mois à cause de cette fichue loi, pour ne pas l'utiliser ! s'énerva à son tour Optus.

— Arrête tout de suite avec ta propagande Ermy ! dit sèchement John.

Ermy poussa un profond soupir et John se mit à sourire en s'apercevant au vu des traits sur son visage qui se décrispaient qu'elle avait admis seule avoir été une nouvelle fois beaucoup trop loin dans ses positions.

— Comment ça impossible Ani ? demanda fortement Océane.

— Joshua Barry vient d'une famille sans aucun pouvoir magique. Il y a encore cinq ans, il ne connaissait pas le monde de la magie et encore moins son histoire. Il ne peut pas avoir la même opinion que les Atrox, ça serait complètement…

— Illogique, coupa calmement Optus. Pourtant, les extrémistes sont souvent de nouveaux penseurs.

Les yeux d'Optus se transformèrent alors devant eux. Lui, dont le regard exprimait d'ordinaire tant de choses à l'image d'un homme que la vie avait rempli de richesse, à cet instant il ne manifestait plus rien. Son corps était présent dans la pièce, ses oreilles entendaient ce qui se passait autour de lui, des mouvements à peine perceptibles animant les rides de son visage prouvaient qu'il était encore en vie. Mais son regard si vide d'émotion donnait l'impression que plus aucune âme n'habitait ce corps si imposant, les laissant tous perplexes à l'exception de John et Ermy, qui semblaient en avoir une certaine habitude.

— Je ne sais pas où tout cela va nous mener, dit Ermy, l'air préoccupé. Mais quelque chose se trame… quelque chose qui revient comme une boucle infinie. Comme si le mal tentait indéfiniment de régner sur notre monde.

— Il n'y a pas que dans le monde de la magie où le mal essaye de régner… mais partout ! Partout où on lui laisse une faille… Vous lui laissez juste une légère ouverture et hop, il y plante ses griffes, affirma Océane en regardant avec insistance Optus en se demandant où pouvait bien être son esprit.

— Mais si le mal revient à chaque fois, pourquoi personne ne s'y oppose une bonne fois pour toutes ? demanda Lorraine sans réellement attendre de réponse.

— Car le mal revient toujours… d'une forme différente… avec des

idées différentes… mais avec un objectif identique : régner ! répondit Ermy d'un ton sérieux. Concernant l'individu, pourquoi ne se battent-ils pas ? Certains l'ont fait ! Mais il est tellement plus facile d'être du mauvais côté que celui du bon. S'élever, s'opposer, être heureux, faire naître ses propres idées… Tout cela demande un effort, un véritable effort. On décide ce qui est bon pour nous, comme on décide ce qui nous apporte le bonheur. Mais regrettablement, certains individus ont besoin d'une personne extérieure pour décider de leur avenir. Alors, imaginez au niveau d'un groupe ! Si l'on regarde notre passé magique comme non magique, chaque mal a été représenté par un nom, toujours par un nom, un seul nom. Une seule et unique personne qui a décidé à la place des autres, ce qui était bon pour leurs pays, leur sang, où simplement leur futur. Mais en gardant une seule et même doctrine : le mal. Énormément de personnes ont cru en eux, pour beaucoup par désespoir certes, mais surtout, car IL leur faisait croire que par rapport à ceux qu'ils combattaient, ils étaient heureux. Et finalement, ils se sont crus heureux dans leurs malheurs, presque contents de souffrir.

Marie-Ange regarda attentivement Ermy. Elle repensa à ces quatre années où elle était persuadée qu'elle n'était qu'un simple personnage de fiction de son romancier fétiche. À ces quatre années, où la magie n'existait pour elle que par les sept livres de son enfance, ceux qui lui avaient permis de garder en elle un pied dans le monde de la magie, à ces livres qui finalement contaient une histoire vraie, leur histoire.

— Et concernant Marie-Ange, Océane et Lorraine que va-t-il leur arriver ? Elles sont recherchées avec acharnement par vos services, demanda précipitamment Simon.

— Il n'y a plus aucune demande de recherche, pour aucune des trois ! s'exclama Optus dont le regard s'était de nouveau émerveillé. Plus aucun dossier à leurs noms, comme pour Amandine d'ailleurs. Même si Ani y a bien contribué, même très bien aidé, il faut le dire, j'ai dû au minimum remplacer le nom de sa sœur par le mien. Un drame familial chez les Campandre finti toujours par un clivage dramatique, évitons-le…

— Vous êtes un Homodiviseum ! déclara soudain Océane.

— Un quoi ? demanda discrètement Marie-Ange à Lorraine.

— Un Homodividum, je crois, lui répondit-elle sans très grande conviction.

— Sais-tu ce que c'est, toi ?

— Bien entendu ! Homo qui signifie homme et dividum, sûrement vidé. Donc un homme qui…

— Un Homodiviseum, l'interrompit Océane d'un ton radieux. Cela est juste impressionnant ! Vous vous rendez-compte, il a la faculté de

pouvoir être présent ici avec nous et dans un tout autre endroit au même instant. Tenir ainsi deux conversations différentes, transmettre en temps réels des informations à l'autre bout de la terre, sans aucun artifice. C'est exactement ce qu'il fait depuis son arrivée ! C'est pour cela que la profondeur de son regard ne cesse de changer !

— C'est hallucinant ! s'exclama d'un large sourire Lorraine.

— Je dirais même plus, c'est époustouflant ! poursuivit Marie-Ange en pouffant de rire.

— Vous êtes au courant que nous ne pouvons pas toujours rire de tout ? s'offusqua Océane.

— Après les journées et les nuits que nous venons de passer, laisse-nous nous moquer de ton soudain émerveillement pour l'homme au jumeau, dit Marie-Ange dont le visage laissait paraître un véritable sourire de soulagement.

— Ce ne sont pas simplement des jumeaux ! C'est la même personne à plusieurs endroits, au même moment, s'énerva Océane.

— Ne t'énerve pas Océane, dit calmement Lorraine. On vient juste d'apprendre que nos soucis sont définitivement derrière nous, laisse-nous jouir de ce moment pleinement.

— Vous vous méprenez, les filles, les problèmes ne viennent que de commencer ! dit Ermy le regard grave en observant Marie-Ange et Lorraine qui ne dirent plus un mot.

— En effet, Ermy a raison, reprit d'un ton sérieux Optus. Je vous conseille de rester ensemble pendant quelque temps et de ne surtout pas vous séparer. Je dirais même plus qu'il est nécessaire de ne pas sortir de la maison, sauf pour des cas d'extrêmes urgences afin de ne pas attirer l'attention sur vous. Juste le temps que cela se tasse un peu. Tu as réussi à dédoubler votre maison, Simon lorsque Marie-Ange était sous le sortilège d'amnésie, je pense que tu arriveras à n'en refaire qu'une seule et à l'agrandir pour accueillir tout ce petit monde. Et bien entendu, sans que le voisinage ne remarque de changement.

— Génial ! Comme une colonie de vacances, rétorqua Aurélie radieuse en tapant dans ses mains.

— Je pense qu'Optus pensait seulement aux filles et à leurs conjoints respectifs ! Pas à nous ! reprit Pierrick.

— Mais vous pouvez rester, ici, avec nous. On vous doit une fière chandelle, pour tout ce que vous avez fait pour chacun d'entre nous et les risques encourus. Vous êtes tous les bienvenus, aussi longtemps que vous le souhaitez… même toi Ani, répondit avec tendresse Marie-Ange.

— Merci… mais je préfère partir et je pense que le Ministère a bien besoin de moi en ce moment, dit Ani gêné.

— En effet ! s'exclama Optus. Chaque personne du Ministère mixte ET de confiance va être réquisitionnée dans les jours à venir pour

mettre rapidement un terme au mal qui commence à nous ronger de l'intérieur. Et je pense sincèrement que vous êtes un homme de confiance Ani, n'est-ce pas ?

— Je l'espère ! répondit-il fièrement.

— D'ailleurs… Marie-Ange étant en bonne compagnie et n'ayant pas d'autre apprenti à protéger pour l'instant, je pense, peut-être avec incongruité, que vous allez partir avec nous directement ! Votre connaissance dans ces dossiers nous aidera grandement à avancer avec rapidité et efficacité. Et en chemin, vous nous expliquerez certains détails que nous avons pu omettre, cela vous convient-il ?

— Je pense ne pas avoir le choix ?

— Bien entendu que si, nous avons toujours le choix ! Mais la question que vous devez vous poser est : est-ce le bon choix ? Et à cela je peux vous répondre : la réponse est à l'intérieur de vous et je suis certain que vous ferez le bon choix ! Nous y allons ! dit fermement Optus en direction d'Ermy et de John.

Tous trois s'assirent alors autour de la table à manger rejointe précipitamment par Ani qui ne mit que très peu de temps à prendre sa décision. Une conversation inaudible débuta entre eux, puis tous, pour autant assis sur une chaise, se mirent à tourner autour de la table, mais au vu de l'expression immobile qui s'affichait sur leurs visages, ils ne devaient pas sentir ces mouvements qui pourtant s'amplifiaient, laissant échapper une masse de poussière de plus en plus intense. Puis un flash de lumière blanche éblouit les yeux de tous les autres convives encore présents dans le salon. Après plusieurs battements de paupières et quelques secondes pour reprendre ses esprits, Marie-Ange recouvra la vue et s'aperçut avec surprise qu'ils avaient tous disparus en un claquement de doigts.

— Je pense que nous allons faire de même Aurélie, ne penses-tu pas ? questionna Pierrick en ayant déjà pris sa propre décision.

— Déjà ? s'étonna-t-elle.

— Je pense qu'ils ont besoin de se retrouver et pour cela ils n'ont pas besoin de nous !

— Vous ne souhaitez pas déjeuner avec nous ? demanda Marie-Ange qui pourtant espérait tant se retrouver enfin seule en présence de ses amis proches.

— Il semblerait qu'il soit nécessaire que nous rentrions maintenant, dit Aurélie qui avait compris dans les yeux de Marie-Ange le besoin d'être auprès de ses amis.

— On se contacte rapidement ! Comme l'a indiqué le général. C'est juste le commencement d'un nouveau et fastidieux combat, encore, dit avec fermeté Simon.

— Comme toujours ! affirma Pierrick en s'éclipsant.

— À bientôt et prends soin d'elles Simon, il le faut ! dit Aurélie en faisant de même.

Marie-Ange se répéta la dernière phrase d'Aurélie dans sa tête : « il le faut », que voulait-elle dire par ses mots ? Son interrogation fût de courte durée interrompue par cette sensation agréable dans le creux de son cou. Simon y avait posé sa main brûlante et la caressait délicatement, puis il finit par l'embrasser tendrement sur la joue. Son front à présent collé contre le sien, leurs regards ancrés, heureux d'être enfin complètement réunis.

— Je vais faire à manger, dit-il tendrement en embrassant une nouvelle fois Marie-Ange.

— Je viens t'aider ! s'exclama Amandine.

Marie-Ange, Lorraine et Océane se retrouvèrent seules en regardant Simon et Amandine s'éloigner en direction de la cuisine.

— Il fait quelle sorte de cuisine Simon ? demanda Lorraine intriguée.

— La cuisine des sorciers, répondit Marie-Ange.

— Il n'a pas réellement besoin d'aide, alors ?

— Toi aussi, tu as l'impression qu'ils se sont éloignés pour discuter seuls, sans notre présence ?

— Un peu !

Sans réellement écouter la conversation de ses amis, Océane interpella Marie-Ange de son ton peu agréable et si naturel qu'il ne choquait plus ses amies.

— Marie-Ange, dis-moi ! As-tu réellement proposé à Ani de rester avec nous ? Où ai-je rêvé ?

— Sois proche de tes amis, et encore plus proche de tes ennemis, rétorqua sans une once de réflexion Marie-Ange le regard toujours en direction de la cuisine où elle apercevait Amandine et Simon toujours aussi proches qu'au premier jour où elles les avaient connus. Comment avait-elle pu oublier pendant quatre ans cette amie si chère aux yeux de Simon ? pensa-t-elle.

— Tu deviens une nouvelle fois philosophe ? demanda Océane le regard attristé.

— Francis Ford Coppola, « Le parrain deux » ! rétorqua fièrement Lorraine.

Marie-Ange détacha enfin son regard de la cuisine et se mit à rire aux éclats en compagnie de Lorraine, lorsqu'elles virent Océane s'éloigner pour s'installer sur le canapé, leurs rires s'étranglèrent soudain aux creux de leurs gorges. Elles se regardèrent et haussèrent l'une après l'autre leurs épaules en guise d'incompréhension, puis elles s'approchèrent du canapé.

— Que se passe-t-il ? demanda Marie-Ange à Océane en s'asseyant à côté d'elle.

— Nous sommes sortis du Locus !

Des larmes ne cessaient de couler sur ses joues tandis qu'elle regardait Mavoix perché sur l'armoire du salon. Marie-Ange et Lorraine furent abasourdies, jamais elles n'avaient vu Océane aussi meurtrie autrement qu'à la mort d'Héloïse. Elle qui paraissait toujours si forte était là, en larme, désespérée, le corps tremblant d'une douleur interne devenue insoutenable. Et ses amies, pourtant si proches ne s'étaient même pas inquiétées une seule seconde pour elle, le bonheur de retrouver leur conjoint respectif les avait conduites à oublier tout le reste, ou la certitude même d'avoir une amie forte justifiait cette négligence envers elle.

— Et ? C'est une excellente nouvelle ! poursuivi d'une voix douce Marie-Ange. Surtout avec ce qu'il se passait à l'intérieur, sans compter les différentes activités que tu n'appréciais guère, notamment celles en groupe. Et puis, tu détestais la majorité des personnes présentes, ne me dis pas que certains d'entre eux te manquent ?

— Ce… ce n'est pas ça.

Les larmes étaient de plus en plus nombreuses et sa respiration de plus en plus haletante et saccadée. Le chien d'Héloïse pourtant bien installé sur le tapis se leva précipitamment pour s'approcher d'Océane et posa avec force sa grosse tête sur ses cuisses.

— Toi, tu me comprends, lui dit-elle en lui caressant délicatement le haut de son museau.

— Et nous, on ne peut pas te comprendre ? demanda d'un ton bienveillant Lorraine en s'asseyant à son tour.

— Si, enfin non… Pour vous, c'est simple ! Enfin… je veux dire que pour vous c'est différent. Quelqu'un vous attendait à la sortie du Locus. Moi, il n'y avait personne, comme toujours.

— Nous nous sommes là, dit tendrement Lorraine.

— Parce que tu as cru qu'on allait t'abandonner comme ça ? Que le seul fait de retrouver nos vies d'avant engendrait obligatoirement ton départ ? demanda sans attendre de retour Marie-Ange.

— Tu nous connais mal, nous sommes de vraies glues ! affirma Lorraine en se collant le plus possible à Océane.

— Je dirais même que nous sommes pires que des morpions, poursuivit Marie-Ange en se collant également à Océane.

— Aussi empoisonnantes ! dit sèchement Océane avec son petit sourire en coin en séchant les larmes qui étaient encore sur ses joues.

— Oui, mais on empoisonne ta vie d'amour ! affirma Lorraine en entourant fortement à l'aide de ses bras le buste d'Océane.

Marie-Ange fit de même. Puis ce fut au tour du chien d'Héloïse de sauter sur les genoux d'Océane, suivi par le chat de Marie-Ange et du furet de Lorraine qui se faufila pour trouver une place à l'intérieur de ce câlin géant. Mavoix contrairement à eux, toujours suspendu, les

regardait rire les yeux aussi désespérés que l'auraient pu être ceux d'Océane au même moment. Pourtant, c'est de l'émerveillement et du bonheur qu'il pouvait voir dans les yeux d'Océane qui sur le canapé, étouffée par tant d'affection se disait à elle-même : j'ai enfin trouvé une vraie famille.

Au même instant, Amandine et Simon concoctaient à coup de baguette magique un somptueux repas mélangeant de nombreux mets afin de satisfaire toute la tribu qu'ils entendaient rire dans le salon.

— Dis-moi Amandine, comment as-tu traficoté ma baguette magique pour qu'elle indique ton nom à la place du mien ? demanda Simon intrigué.

— Je n'ai strictement rien fait pour cela ! affirma-t-elle avec un léger sourire.

— On se connaît depuis combien de temps déjà ?

— De nombreuses années, de très nombreuses années.

— Ne crois-tu pas que je reconnais au son de ta voix lorsque tu me mens ?

— Je ne te mens pas Simon, je n'ai rien fait !

— Ne joue pas sur les mots ! Qui t'a aidé ?

— Fiona.

— Fiona… ton ex ? lui demanda-t-il l'air subjugué.

— Oui. Comme je te l'ai dit, je ne te mens jamais et ne t'ai jamais menti. Lorsque l'on a été à la DGSIM, ce n'était pas un câlin que tu as vu. Mais simplement une dernière demande… qu'elle a exécutée avec soin d'ailleurs.

— Tu lui as demandé d'interchanger nos noms à chaque fois que j'utiliserai ma baguette ?

— Exactement ! Mais, juste pour les sortilèges qui lui paraîtraient un peu bizarres. C'était hyper intelligent, n'est-ce pas ?

— Cela aurait pu te coûter beaucoup de choses ! Comme la prison à vie. Ce n'était pas intelligent, mais complètement stupide !

— Je savais que tu trouverais une solution, si je me retrouvais enfermée. La preuve, c'est exactement ce que tu as fait…

— Amandine, coupa-t-il. Même si je ne te remercierais jamais assez ce que tu as fait pour moi et pour ma femme ces derniers jours, c'était tout de même stupide !

— Certes, mais une vie sans la présence de mon meilleur ami serait tout aussi effroyable que la prison à perpétuité.

— Tu es complètement folle, dit Simon en regardant Amandine d'un air amusé.

— Il serait peut-être temps d'agrandir la maison, tu ne penses pas ? dit-elle en observant Marie-Ange, Amandine et Océane rire à foison sur le canapé.

— RELEGARE, s'exclama Simon en brandissant sa baguette

magique en direction du mur de la cuisine.

Le mur attenant à la maison de Marie-Ange s'effaça peu à peu laissant apercevoir son salon qui se trouvait juste de l'autre côté, ainsi que sa cuisine. Cette dernière se trouvait à présent dans le prolongement de celle de Simon, comme si les deux cuisines ne formaient qu'une seule et ce depuis toujours. Les trois amies se retournèrent et aperçurent Simon et Amandine debout dans la cuisine, le plan de travail recouvert de mets, au centre d'un salon qui avait doublé de volume.

— À table ! s'écria Simon en regardant les trois amies bouches béantes accoudées sur l'arrière du canapé.

— J'avais oublié à quel point tu avais du talent Simon, s'étonna Marie-Ange.

— Merci, mais j'ai simplement effacé le sortilège que j'avais infligé à la maison il y a quatre ans. J'avais tellement rêvé de ce moment d'ailleurs, dit Simon la voix envahie d'émotion.

— Il est enfin arrivé, alors profitons-en, répondit Marie-Ange qui s'était levée du canapé et s'approchait de Simon.

— Oui tu as raison, profitons-en lui répondit-il en la serrant tout contre lui.

Un mois s'était écoulé dans cette maison ou la vie en communauté s'était établie le plus naturellement possible. Marie-Ange et Simon avaient repris leurs petites habitudes. Amandine et Lorraine pouvaient enfin jouir d'une véritable vie de couple, ensemble, sans avoir à se cacher à chaque fois que quelqu'un rentrait dans une pièce. Océane avait quant à elle pris en charge les différents Animo en leur administrant les soins nécessaires, notamment à Grosloup qui pour garder son poil doux et son blanc éclatant nécessitait un bain tous les trois jours et d'un brossage quotidien d'au moins trente minutes.

Aussi, tous consacraient leurs journées à tenter de déterminer qui pouvait bien en vouloir au monde mixte dans lequel ils vivaient. Mais plus Ani apparaissait dans la maison avec de nouvelles informations provenant du Ministère mixte, plus le champ d'investigation s'étendait. Une vingtaine de Locus dans le monde entier avaient été touchés par des morts des plus étranges ces six derniers mois, sans que personne ne relève quoi que ce soit. Qu'elle en était la raison ? Qui était derrière tout cela ? Et pourquoi ? À toutes ces questions, aucune réelle réponse ne vint et aucun lien entre ces affaires ne fut établi véritablement, que ce soit par les hauts ministres que par Océane et Lorraine. En effet, en dépit de leurs deux caractères très différents, les deux amies consacraient la majorité de leur temps, ensemble, devant un énorme tableau blanc où elles avaient apposé les photos des différentes personnes mortes ces six derniers mois dans des Locus,

ainsi que les photos de ceux présumés coupables de ces meurtres. Mais, la magie étant maintenant devenue leur quotidien, les photos d'hommes et de femmes collées sur le tableau ne cessaient de se mouvoir, comme si elles étaient vivantes à l'intérieur. Certains d'entre eux criaient, d'autres riaient, mais la plupart dormaient laissant juste apercevoir leurs sternums se soulever. Lorraine et Océane cherchaient toutes les possibilités imaginables pour trouver un lien entre les différentes affaires, pourtant après un long mois et malgré de nombreuses informations données par Ani provenant de source sûre du Ministère, rien, aucun lien ne fût établi.

Une nuit, Lorraine ne ferma pas l'œil. Son cerveau ne cessait de réfléchir sans qu'elle puisse l'arrêter et l'empêchait de trouver le sommeil. Afin de s'apaiser, elle écoutait avec précision le murmure des ronflements et des respirations lentes qui envahissaient la maison. Mais d'un bond, elle se leva du lit qu'elle partageait avec Amandine et couru jusqu'à la chambre d'Océane qu'elle réveilla en la secouant de toutes ses forces.

— Pourquoi on n'a fait aucun lien avec ton histoire ? rétorqua-t-elle.

— Mmh ? Qu'est-ce qui te prend ? dit Océane en s'éclaircissant la gorge.

— Dis-moi… pourquoi on n'a jamais fait de lien entre les meurtres des Locus et ta sœur ?

— Arrête avec tes questions et laisse-moi dormir, il fait encore nuit ! On en parlera demain matin au lever du soleil, dit-elle en lui tournant le dos.

Lorraine fit demi-tour, s'approcha de la porte de la chambre, alluma la lumière de celle-ci et s'exclama :

— Voilà il fait jour ! Alors, maintenant réponds à ma question !

Océane s'assit tant bien que mal sur son lit, les yeux gonflés d'une nuit pas terminée et éblouis par la lumière du lustre situé juste au-dessus d'elle, lorsqu'Amandine entra dans la chambre.

— Que t'arrive-t-il Lorraine ? dit Amandine inquiète.

— Il nous manque une pièce du puzzle pour comprendre toute cette histoire et je suis certaine de la tenir. Mais il faut qu'Océane réponde à ma question.

— Il est quatre heures du matin ! Tout le monde dort ! Cela ne pouvait pas attendre demain ?

— C'est exactement ce que je lui ai dit, rétorqua Océane la voix enrouée.

— Non ! J'ai réfléchi à ça toute la nuit…

— Pas toute la nuit ! Au vu de la lumière… de la nuit, coupa Océane en pointant de son index le ciel qui était d'un bleu foncé sans aucune lumière autre que celle de la lune. Elle n'est pas finie !

— Que se passe-t-il ici, vous en faites un boucan, dit Marie-Ange en compagnie de Simon.

— Maintenant qu'on est tous là, réponds à ma question ! Pourquoi n'avons-nous pas fait de lien entre les meurtres de ta vie et celle des Locus ?

— Simplement, car il n'y en a pas ! répondit sèchement Océane.

— Justement si ! Océane, quand ta sœur Océane… enfin bon, tout le monde a compris.

— Moi je n'ai pas compris, dit à voix basse Simon.

— Laisse, je t'expliquerais, répondit tendrement Marie-Ange avec un sourire d'affection.

— Elle a été tuée quand elle était apprentie, n'est-ce pas ? continua Lorraine.

— Oui, enfin à peine.

— Ignace, il voulait vous tuer toutes les deux en même temps.

— Oui, je crois. Mais où veux-tu en venir ?

— Ignace a été condamné pour trois meurtres d'apprentis ! C'est ce que m'a indiqué Fiona, dit Amandine estomaquée en venant de comprendre où voulait en venir Lorraine.

Lorraine haussa les sourcils en regardant Amandine, elle n'avait plus entendu parler de Fiona depuis plusieurs années. Pas depuis qu'elle l'avait quittée pour vivre pleinement leurs relations.

— Elle nous a aidés pour vous retrouver ! Je ne t'ai rien dit pour ne pas…

— Passons, coupa simplement Lorraine. C'est une vieille histoire.

Au même moment, Océane se leva d'un bon, elle venait enfin de faire le lien. Debout sur le lit, les yeux écarquillés, vêtue simplement de son shorty et d'un débardeur, elle s'écria :

— Je le savais tout ça ! Que suis-je bête ! C'était trop évident. Pourquoi n'ai-je pas fait le lien ?

— C'est la question que je te pose depuis dix minutes ! s'énerva Lorraine.

— Tu es un génie Lorraine, c'est lui la pièce manquante ! lui dit-elle en lui sautant dans les bras.

— Tu… tu ne veux pas mettre un pantalon ? balbutia Lorraine en essayant de repousser Océane qui l'étouffait.

— Ne vous affolez pas les filles ! affirma Simon. Il est quatre heures du matin, vos esprits ne sont pas tout à fait réveillés…

— Bien sûr que si, coupa Océane en enfilant un pantalon de jogging. C'est le même procédé : seul ou à plusieurs. Dans un lieu confiné qu'ils ont dû observer plusieurs jours avant afin que l'apprenti soit isolé et seul. Ils détruisent tout. Et pour finir, ils tuent de sang-froid. C'est ce qui s'est passé pour Marie-Ange, comme pour Milan, comme pour les deux meurtres des apprentis avant celui de ma

sœur…

— Oui, mais pas pour toi et ta sœur ? demanda intriguée Amandine.

— Non ! Mais il nous connaissait très bien, c'était notre protecteur. Donc, il connaissait tout de nous, nos habitudes, nos relations avec la magie et nos faibles pouvoirs. Il savait qu'il pouvait agir sans l'aide de personne et n'importe où.

— Sauf que quand il est revenu te chercher à Avignon, il était également seul, mais toi tu ne l'étais pas ! affirma Marie-Ange.

— Je pense qu'il voulait sa vengeance, seul, face à Océane, suggéra Simon. Il pensait sûrement qu'elle s'était entourée que de simples apprenties et qu'elles étaient aussi médiocres qu'elle à l'époque, magicalement parlant… désolé Océane.

— Ah non, mais tu as tout à fait raison Simon. Je n'étais vraiment pas une bonne sorcière à l'époque et aujourd'hui cela n'a pas vraiment évolué.

— Ne dis pas ça ! Tu sais très bien…, réfléchit Lorraine.

— Non Lorraine, tu es bonne en potion ! Marie-Ange est excellente en sortilège ! Sans parler de sa faculté de pensée. Moi je ne vous ai aidé que matériellement, seulement de façon non-magique. Et c'est pour cela que j'ai survécu à Ignace, car il ne connaît rien au monde non-magique et il s'attendait à tout, sauf à mes réactions.

Un grand silence s'abattit soudain dans la chambre. On n'entendait plus que le ronflement de Mavoix assis sur son perchoir qui apparemment n'avait aucunement été perturbé dans son sommeil, malgré les éclats de voix.

— Il faut que l'on rajoute Ignace sur le tableau, ainsi que tous ces meurtres ! affirma Lorraine qui rompit soudainement le silence. Je suis certaine qu'on trouvera un lien.

— Sans moi… je retourne me coucher, dit Amandine en bâillant.

— Nous aussi, affirma Marie-Ange en se frottant les yeux.

— Si vous le souhaitez, il y a un dossier sur Ignace dans le tiroir de l'armoire du salon. Vous trouverez des informations et des photos pour remplir votre mur morbide, sourit faiblement Simon tout en suivant Marie-Ange en direction de leur chambre.

Lorraine et Océane descendirent à toute vitesse les escaliers et affichèrent les unes après les autres les noms et les prénoms des victimes d'Ignace, ainsi que leurs photos présentes dans le dossier indiqué par Simon. Mais au moment d'afficher la photo de la réelle Océana Fuschia, Lorraine s'arrêta un instant et l'observa dormir paisiblement dans le cadre. Une douleur dans le creux de sa gorge apparut, la ressemblance était frappante, en l'espace d'une seconde Lorraine crut voir son amie, Océane, morte.

— Tu… tu sais, nous ne sommes pas obligés d'afficher celle de ta sœur, si cela te fait du mal ! balbutia Lorraine la gorge encore

douloureuse.

— Non, il le faut ! Et puis tu sais, je la vois chaque jour dans mes rêves, dans mes pensées, dans le miroir, dans chacun de mes gestes, je la vois. Mais l'image qui me revient le plus souvent, c'est celle d'elle allongée sur le sol, le visage recouvert de son propre sang, après avoir été percutée par Ignace. Alors la voir ainsi apaisée et belle, sans aucune marque de sang ni de douleur, me fait limite du bien, dit Océane en prenant la photo de sa sœur des mains de Lorraine et en la placardant sur le tableau.

Pendant plusieurs heures, Océane et Lorraine mélangèrent avec plus ou moins de discernement les photos, à coup de baguette magique, pour trouver le lien qui unissait tous ces meurtres.

Lorsque Marie-Ange se leva à l'aurore, elle descendit au salon et découvrit sur le canapé, Lorraine et Océane affalées en train de dormir profondément, leurs têtes collées l'une à l'autre. Elle sourit en les observant, elles qui se chamaillaient à longueur de temps avaient fini par trouver un terrain d'entente. Puis elle regarda le tableau blanc qui était à présent envahi de photographies, d'écritures, de post-it, de plans de ville… Cependant, ce qui marqua le plus Marie-Ange est le nombre incalculable de ficelles, accrochées aux poignets des personnes sur les photographies, qui les reliaient entre elles. Certaines n'avaient qu'une seule corde qui sortait de leurs photos, alors que d'autre avait une dizaine de ficelles de couleurs différentes qui les reliaient à d'autres. Mais toutes avaient un point commun, elles étaient toutes reliées à un point, à un seul nom qu'elles avaient écrit en gros. À sa lecture, Marie-Ange le contempla bouche bée, de la froideur sortait de ses yeux et son cœur faisait de grands bonds dans sa poitrine. Elle resta quelques instants, debout, immobile à regarder ce nom qu'elle connaissait que trop bien et qui lui parlait tant. Puis, elle se dirigea vers l'armoire, ouvrit un tiroir où elle en sortit une feuille de papier et un stylo. Elle retourna près du tableau blanc, s'assit à la grande table du salon et commença à écrire frénétiquement et sans interruption. À ce moment précis, les bruits de pas de Simon qui descendait l'escalier se firent entendre, mais rien ne pouvait perturber Marie-Ange dans sa réflexion. Il la vit, vint comme à son habitude l'embrasser pour lui dire bonjour, mais elle ne bougea pas d'un poil, obnubilée par le roman qu'elle était en train d'écrire.

— Tu… écris quoi de si bonne heure ? demanda-t-il intrigué.

— Il faut que je contacte ma mère ! lui répondit-elle sèchement.

— Toi qui ne voulais pas la contacter, hier encore, pour éviter tout mensonge duquel tu ne pourrais pas te dépatouiller…

— Justement, coupa-t-elle. Elle doit savoir ! Elle doit se souvenir !

— On en a déjà parlé Marie-Ange. Calme-toi. Tu sais que c'est

impossible pour elle, lui répondit-il d'un ton bienveillant.

— Cela a été possible… pour moi ! Pourquoi pas pour elle ?

— Car elle, contrairement à toi, elle ne veut pas se souvenir.

— Bien sûr que si…

— Non Marie-Ange. Toi, inconsciemment tu voulais la vérité, tu sentais que quelque chose n'allait pas en toi. Mais elle, elle ne veut pas se souvenir, par peur de souffrir. Elle a beaucoup trop souffert à la mort de ton père. De plus, on en a déjà parlé… c'est très dangereux de forcer quelqu'un à se souvenir lorsqu'on lui a infligé le sortilège d'amnésie. Et puis quand bien même, même si tu y arrives, c'est égoïste de ta part de vouloir cela pour ta mère.

— C'est elle qui est égoïste ! s'énerva Marie-Ange.

— Pourquoi ? Seulement, car elle ne supporte pas la souffrance d'avoir perdu l'amour de sa vie ?

— Non ! Car elle sait !

— Comment ça ?

— C'est elle notre lien ! dit doucement Lorraine qui venait de se réveiller, juste derrière Simon en indiquant le tableau.

Simon se retourna délicatement en sa direction et vit au bout des ficelles qui reliaient tous les meurtres, le nom de la mère de Marie-Ange écrit en gros :

« SOLANGE DESIMECOURT »

— C'est impossible, je la connais depuis toujours ! s'exclama Simon.

— Ce n'est peut-être pas elle qui commandite ou qui a commandité tout cela. Mais c'est le lien, dit distinctement Océane encore sur le canapé et dont la voix était enrouée de la nuit.

Au même instant et sans que personne n'y prête d'attention, le chien d'Héloïse se mit à grogner devant la porte d'entrée et en position d'attaque. À côté de Marie-Ange, se trouvait debout sur la table son chat qui en direction également de la porte d'entrée ne cessa de cracher. Petitetête, lui s'était faufilé dans les bras de Lorraine.

— Hey ! Vous ne ressentez pas quelque chose d'étrange ? chuchota Amandine qui avait descendu si discrètement les escaliers, qu'elle fit sursauter toutes les personnes présentes.

Tous interrompirent, enfin, leurs conversations et regardèrent à présent Mavoix tourner en rond au-dessus d'eux, en survolant le salon. Puis, le chien d'Héloïse se mit à aboyer avec force, tout en reculant peu à peu jusqu'à atterrir entre les pieds de Simon.

— Ne bougez pas ! chuchota Simon qui sortit sa baguette tout en s'approchant délicatement de la porte d'entrée.

Amandine le suivit en brandissant également sa baguette magique en direction de la porte, accompagnée du chien qui resta collé à sa jambe.

— Fait attention Simon, s'inquiéta Marie-Ange.

Simon regarda avec prudence dans le judas de la porte d'entrée et pendant un long moment, qui parut une éternité, ne dit rien. Puis il se retourna rapidement et tout en sautant sur Amandine et le chien, en les plaquant au sol comme pour les protéger, se mit à crier le visage terrifié en direction de Marie-Ange et de ses amies :

— FUYEZ !

Dépôt légal : Mai 2020

[1] Salaire minimum de croissance = salaire horaire minimum légal.

[2] « Ça fait la rue Michel ». Liée à l'expression : « Ça fait le compte », d'où le lien, par un jeu de mots, avec la rue Michel-le-Comte à Paris.

[3] Établissement chargé de l'emploi en France.

[4] Dans la mythologie grecque, créature fantastique, sauvage et féroce, elle est décrite comme une « tueuse d'hommes ».

[5] L'opération Fortitude est le nom de code collectif pour des opérations de désinformation et de diversion menées par les Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale.

À propos de l’auteur

EDITH ALICE HARMON

Passionnée de piano, c'est entre deux morceaux de Chopin et un volume d'Harry Potter qu'Edith Alice Harmon, rêve de ce monde magique qu'elle aurait tant voulu réel. C'est avec naturel et beaucoup d'émotion remplie d'appréhension qu'elle se mit à coucher sur le papier les pensées qui emplissaient son imaginaire.